CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU MEMOIRES DE M. DE MONTCAL;

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Hiftoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM;
Chez DESBORDES, près la Bourfe.
M. DCC. XLI.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU MEMOIRES DE M. DE MONTCAL;

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Histoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM;
Chez DESBORDES, près la Bourse.

M. DCC. XLI.

AVERTISSEMENT.

LE Public aime les Faits, & veut qu'ils ſoient intéreſſans. On ne demande que ces deux diſpoſitions aux Lecteurs de cet Ouvrage, pour leur promettre qu'il ſe fera lire ſans ennui. Il ſera aiſé d'ailleurs d'y reconnoître tous les caractéres de la vérité. L'Editeur s'y eſt aſſujetti ſi fidellement, que malgré le penchant qui l'auroit porté à tirer parti de pluſieurs ſituations fort heureuſes, pour en augmenter l'intérêt par quelques ornemens de ſon imagination, il s'eſt déterminé à ne pas faire d'autres changemens dans le Manuſcrit de M. de Montcal, que ceux qui regardent l'expreſſion. On ne ſera pas ſurpris que l'Ouvrage d'un François, qui

avoit perdu l'uſage de ſa Langue naturelle en Angleterre, ait eu beſoin de cette ſorte de correction.

Le ſilence qu'il a gardé ſur le nom, & les premiéres avantures de ſon Epouſe, feroit naître des ſoupçons qui ne tourneroient point à l'honneur de cette Dame, ſi la peinture qu'il fait de ſon caractére & de ſa conduite, ne réparoit avantageuſement une ſi fâcheuſe impreſſion. On s'eſt donné inutilement mille ſoins pour découvrir quel pouvoit être le rang que ſon premier Mari occupoit en France, & l'on ſeroit beaucoup plus ſurpris de n'avoir pû ſe procurer là-deſſus aucune lumiére, s'il n'étoit ſortis de France tant de perſonnes de diſtinction, depuis la révocation de l'Edit de Nantes, que les plus grands noms ſe ſont trouvés confondus dans la multitude

M. de Montcal n'a point laissé d'Enfans de cette premiére femme. Elle mourut avant lui, & s'étant remariée quelques années après cette perte, il n'est pas étonnant que ceux qui ont eu la plus étroite liaison avec lui dans ses derniéres années, & qui sont les seuls aujourd'hui, dont on puisse tirer les éclaircissemens qui les regardent, ignorent ce qu'il a supprimé lui-même dans l'Histoire de son premier mariage.

Un Eloge de ces Mémoires ne changeroit rien à l'idée qu'on en prendra dans la lecture. Le droit de juger appartient au Public, & l'unique soin de l'Editeur est, de lui présenter son objet, avec toutes les préparations qui peuvent le mettre en état d'en porter son jugement. Mais il est vrai aussi qu'un Editeur ne s'en donneroit

pas la peine, s'il n'étoit perſuadé que ce qu'il offre au Public mérite effectivement ſon Suffrage.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, *OU* HISTOIRE DE M. DE MONTCAL, Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

CE n'eſt pas toujours l'amour de la gloire qui engage un Gentil-homme dans la profeſſion des Armes, & qui lui fait prodiguer la vie au milieu des dangers. Le déſir de s'élever à la fortune, eſt le motif preſque général, qui détermine les hommes dans le choix d'une condition, & ſi la gloire eſt un puiſſant éguillon pour les Ames bien nées, elle ne les porte ordinairement qu'à remplir avec honneur les devoirs d'un

Etat que l'intérêt leur a fait choisir. Mais se persuadera-t-on que l'esprit philosophique ait jamais pu faire des Guerriers? Ces mémoires sont composés, pour le prouver par un grand Exemple. Si parmi les Opérations Militaires & Philosophiques, qui en font le principal sujet, il se trouve un mélange d'avantures tendres & galantes, c'est qu'un amour honnête n'est indigne ni de la Philosophie, ni des Armes; & M. de Montcal confesse à chaque page, que si la fatalité de son sort, & le cours des événemens ne l'eussent point engagé dans une infinité d'intrigues, souvent même aux dépens de son repos & de sa fortune, il eût cherché volontairement à les faire naître, pour satisfaire la curiosité, qui le portoit à connoître les propriétés de sa situation, sous toutes sortes de faces : source féconde d'instructions, par conséquent, pour tous ceux qui ayant embrassé le métier des Armes, sont capables de tirer quelque utilité de l'Exemple.

M. de Montcal parle ici lui-même, & l'on n'a fait que donner un meilleur ordre, & prêter quelques agrémens de style, à une narration qui se trouvoit fort confuse dans ses Manuscrits.

J'avois ſervi ma Patrie l'eſpace de dix ans, en qualité de Capitaine de Cavalerie, dans un des plus anciens Régimens du Royaume. Sans avoir eu l'occaſion de me diſtinguer par des actions exttaordinaires, je m'étois fait à trente ans la réputation d'un Officier de quelque mérite. Ma figure, ma conduite, & l'application que j'avois apportée à mes plus ſimples devoirs, m'attiroient dans le Corps une conſidération que je me plaiſois à voir augmenter tous les jours; & quand je conſultois mes propres idées, je croyois trouver dans moi-même des diſpoſitions beaucoup plus étendues que les bornes, où j'étois reſſerré par mon Emploi. Comme il m'auroit peu ſervi néanmoins de me livrer à des eſpérances chimériques, auſquelles la fortune ne me faiſoit voir aucun jour, je me réduiſois par un effort de raiſon à m'occuper de ce qui étoit autour de moi, & je me ſentois ainſi comme une eſpéce de ſupériorité ſur mes exercices ordinaires. S'il m'étoit flateur de m'entendre dire ſouvent par mes amis; Tu deviendras Maréchal de France, ou tu es fait pour être Général; j'aurois regardé comme une vanité puérile d'examiner ſur quel fondement ils avoient pu

ſe remplir de cette prévention, & dans la Cavalerie ſur-tout; où il devenoit plus difficile que jamais de s'avancer, je ne prévoyois rien qui pût m'expoſer aux illuſions de l'amour propre.

Nous étions depuis quelques mois à Dunkerque, lorſque le bruit ſe répandit dans la Garniſon qu'il y étoit arrivé une Dame étrangére, d'une beauté extraordinaire, & que s'étant logée avec peu de ſuite, dans une Hôtellerie, elle devoit être amenée par quelqu'une de ces avantures, où le malheur des femmes eſt, d'être d'autant plus expoſées, qu'elles ont reçû de la nature plus de mérite & de charmes. La curioſité de tous nos Officiers fut fort empreſſée pour ſe procurer de l'accès chez elle. Leur rapport confirmant les premiers bruits, je ſouhaitai, comme les autres, d'obtenir du moins le plaiſir de la voir. Quoiqu'elle ne reçût point indifferemment ceux qui ſe préſentoient à ſa porte, elle n'avoit pu rejetter les politeſſes de quelques Officiers, qui étoient logés dans le même lieu, & la facilité qu'elle avoit eue pour les uns, lui avoit fait comme une loi de traiter avec la même bonté ceux qui s'étoient préſentés enſuite avec eux. Déja quel-

ques jeunes gens, flatés d'une apparence de distinction, prenoient des airs de conquête, qui les faisoient supposer fort avancés dans sa faveur. Je fus témoin de quelques mauvais effets de cette présomption, & j'en conclus avec beaucoup de certitude, ou que la Dame n'avoit point tout le mérite qu'on lui attribuoit, si elle avoit été capable de donner quelque avantage sur elle à une jeunesse si indiscréte, ou que nos jeunes gens étoient forts méprisables; s'ils abusoient de quelques égards qu'on pouvoit leur avoir marqués, pour deshonorer une femme, à qui ils ne devoient que du respect & de la reconnoissance. Ce motif fut aussi puissant que la curiosité, pour me faire chercher l'occasion de la voir. Sa beauté ne me causa pas plus d'étonnement que son esprit, & la douceur de ses maniéres. Je crus découvrir tout d'un coup l'injustice qu'on lui faisoit, & ne balançant point à lui rendre un service, dont je ne doutai point qu'elle ne sentît bientôt l'importance, je l'a pris un moment à l'écart pour l'avertir du tort qu'elle s'étoit fait par sa bonté. Il étoit inutile de prendre autant de précautions que je l'avois cru nécessaire, pour lui faire

goûter un avis qui m'avoit paru délicat. Si elle fut surprise & comme effrayé de mon ouverture, elle ne fut pas moins touchée de l'intérêt que je prenois à sa réputation ; & les expressions de sa reconnoissance augmenterent l'opinion que je m'étois déja formée de son caractére.

Dès le jour suivant, la liberté de la voir fut refusée sous divers prétextes, à ceux qui se croyoient le mieux affermis dans la possession de ce droit. Mais en le retranchant aux autres, elle me l'accorda peut-être avec trop peu de réserve, ou plutôt, poussant la confiance à l'excès pour mon caractére, elle ne marqua plus d'autre passion que de se conduire par mes conseils. Il fallut être assidûment chez elle, écouter le récit de ses infortunes, m'engager au secret d'une maniére si inviolable que je ne puis y manquer aujourd'hui même, en écrivant ces Mémoires, redoubler mes attentions & mes services, après des confidences qui m'inspirerent autant de respect que de discrétion, enfin me rendre digne de l'estime & de l'amitié qu'on me marquoit continuellement, & dont on me répétoit sans cesse qu'on me croyoit digne. Je trouvai d'ailleurs

dans le fond de ce caractére tant de générosité & d'honneur, que m'y attachant par la ressemblance de mes propres sentimens, dont j'étois extrêmement jaloux, il n'y eut rien que je ne fusse résolu d'entreprendre, pour répondre à cette honnête confiance.

Mais il arriva, comme je m'en étois défié, que ceux qui se croyoient supplantés dans leurs espérances, prirent contre moi une haine proportionnée à leurs désirs. Ce n'étoit pas de nos jeunes Officiers que j'appréhendois des marques de ressentiment. Ils avoient pris, en entrant dans le Corps, les sentimens qu'ils y avoient trouvés comme établis pour moi, & les premiéres impressions deviennent une régle inviolable à cet âge. Mais je trouvai moins de ménagement dans un Capitaine nommé Montlets, qui s'étoit introduit le premier chez la Dame, & qui s'y attribuoit les premiers droits. Après avoir cherché pendant quelques jours à me piquer par des railleries ausquelles j'affectai d'être peu sensible, il m'insulta si ouvertement que je ne pus me dispenser de prendre le ton de la fierté & du mépris pour lui répondre. J'avois passé dix ans dans le Corps sans la moin-

dre querelle, & mon inclination ne m'eût avoit pas moins garenti que le penchant général de tous les Officiers, à me traiter avec quelque déférence. Et dans mes principes, la défense du duel étoit une loi que je n'étois pas disposé à violer. Cependant la bizarrerie de l'honneur permettant aussi peu de souffrir une insulte, que de s'en venger par des voies défendues, je fus réduit à chercher un tempérament qui pût concilier des droits si opposés. Après bien des réfléxions, je m'arrêtai à ce parti: Je fis avertir les principaux Officiers du Régiment, que j'avois une affaire d'importance à leur communiquer dans l'appartement du Major. Nous avions tous notre Logement aux Cazernes. D'un autre côté, je priai moi-même l'Ennemi qui m'avoit insulté de ne pas faire difficulté de me suivre. Il prit un air badin, pour m'assûrer qu'il marcheroit par-tout sur mes traces. Quelque opinion qu'il eût de mon dessein, il entra du même air chez le Major, & je lui dois cette justice qu'il attendit intrepidement à quoi cette scêne devoit aboutir. Elle fut courte. J'exposai à sept Officiers, qui étoient présens avec le Major, les raisons que j'avois de me ressentir de l'outrage que j'a-

vois reçû, & confessant que les Ordonnances du Roi étoient un frein que je respectois, je leur demandai s'ils ne croyoient pas ma vengeance autorisée par les mesures que j'avois prises pour la justifier. Ils louerent mon procédé. Peut-être ne pénétroient-ils pas encore mes intentions. Mais prenant droit des premieres marques de leur consentement, j'invitai brusquement mon Adversaire à se défendre. Il le fit sans lenteur. Nos Spectateurs confirmerent leur approbation par la tranquillité avec laquelle ils demeurerent témoins de notre combat. Il dura peu. Je renversai mon Ennemi d'un coup qui ne lui laissa pas la moindre apparence de mouvement. Mon émotion n'avoit point été jusqu'à changer l'air de mon visage, ni le ton de ma voix. Messieurs, dis-je, aux témoins de notre action, je vous prens pour mes Juges, après vous avoir choisis pour mon conseil. Ils donnerent des éloges à mon procédé, & délibérant entr'eux sur les suites de cet événement, ils prirent le parti de se faire apporter quelques bêches, avec lesquelles ils ouvrirent la terre dans la chambre même du Major, qui étoit au Rez-de Caussée. Le mort y fut enseve-

li avec ſi peu de préparation qu'on ne lui ôta pas même ſes habits, & nous prêtâmes tous la main à ce funeſte office. La terre, les carreaux qui devoient le couvrir, tout fut parfaitement rétabli. Mais je ne m'attendois point à la concluſion d'une avanture que j'avois conduite avec tant de modération. Mes Juges, après une nouvelle délibération, m'exhorterent à m'embarquer ſur le champ pour l'Angleterre, je leur demandai le ſens de ce conſeil. Le Major me répondit qu'en louant ma conduite il ne me promettoit point qu'un événement ſi extraordinaire ne ſe répandit pas bientôt par mille moyens qu'ils ne pouvoient prévoir, & que ne pouvant me garantir de quelle maniere le Commandant de la Ville la prendroit, il me conſeilloit encore une fois de me ſauver promptement en Angleterre. Je ſouffrois mortellement de recueillir ſi peu de fruit d'une réſolution que j'avois regardée comme le Chef-d'œuvre de ma prudence. Mais le Major, qui avoit toujours été de mes Amis, prit un moment pour me renouveller ſecrettement ſes inſtances, & me promettant de m'expliquer les raiſons de cet empreſſement par le premier ordinaire, il me détermina en-

fin à partir, ſans avoir même paſſé chez moi pour faire les préparatifs de mon départ. En mettant néanmoins le pied dans le vaiſſeau, je me fis un devoir de politeſſe de communiquer mon voyage à la Dame par un Billet, & j'envoyai ordre à mes Domeſtiques de me venir joindre à Douvres avec mon Equipage.

Rien ne me paroiſſoit ſi étrange dans mon avanture, que ces myſtérieuſes raiſons qui me réduiſoient à quitter la France, tandis qu'avec les meſures que j'avois priſes, & celles mêmes où les ſpectateurs de mon combat étoient entrés volontairement, je devois croire qu'il étoit aiſé de le tenir caché. D'ailleurs je ne pouvois me perſuader que cette affaire paſſât jamais pour un duel, ou du moins que les formalités de ſageſſe & d'honneur dont elle avoit été accompagnée ne la fiſſent pas regarder avec quelque indulgence. Ainſi loin de me croire condamné à une longue abſence, j'étois réſolu de m'arrêter à Douvres, d'où je ne doutois pas que je ne fûſſe bientôt rappellé. J'y arrivai dans un tems, où tout ce qui venoit de France étoit ſuſpect. On étoit informé des préparatifs qui ſe faiſoient à Breſt pour un nouvel armement, & perſonne

n'étoit incertain des vûes du Roi. La protection éclatante qu'il avoit accordée au Roi Jacques, & les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à le rétablir, paroissoient une déclaration ouverte contre l'Angleterre. Aussi fus-je observé avec toute la rigueur de la guerre, & je n'obtins la liberté de passer quelque tems à Douvres, qu'en me soumettant à la garde d'un Messager d'Etat. Cependant lorsqu'on eut appris de moi-même que c'étoit une affaire d'honneur qui m'avoit mis dans la nécessité d'abandonner Dunkerque, on me traita avec moins de sévérité, & dans le besoin qu'on avoit d'Officiers pour l'Irlande, où l'on s'attendoit que se feroit le premier débarquement, on me fit entendre qu'il dépendroit de moi d'y être employé avec distinction.

J'attendois impatiemment les explications du Major. Elles arriverent enfin par le Pacqueboot de Calais, dont l'approche de la Guerre n'avoit point encore interrompu la régularité. Mais avant que les Lettres fussent distribuées, je tombai dans une étrange surprise en voyant entrer dans l'Hôtellerie où j'étois logé, la Dame que j'avois laissée à Dunkerque. Elle avoit pris la route de

Calais pour paſſer en Angleterre, & dès les premiers mots qu'elle m'adreſſa elle me fit connoître que c'étoit pour me ſuivre. Vous ſçavez, me dit-elle, que je ne m'étois avancée ſur la frontiere que pour me trouver prête à paſſer la mer auſſi-tôt que mes affaires m'en feroient une néceſſité. Il n'étoit pas douteux que ce moment n'arrivât bientôt; & peut-être n'aurois-je pas eû tant de facilité à vous retrouver ſi je l'avois attendu. Je me ſuis ſi bien trouvé de vos conſeils, ajouta-t-elle, & je prens tant de confiance à votre amitié, que je n'ai rien à ſouhaiter de plus heureux que de me trouver avec vous dans le même lieu. Quoique je me ſentiſſe le même penchant à lui rendre ſervice, je lui fis conſidérer que de quelque maniere que mes propres affaires puſſent tourner, elle couroit riſque de perdre le fruit de ſon voyage; car ſi j'apprenois que je n'euſſe rien à craindre du côté de la France, je ne pouvois me diſpenſer de rejoindre auſſi-tôt le Régiment; & s'il arrivoit au contraire que l'entrée du Royaume me fût fermée, je prévoyois des embarras qui me forceroient ſans doute d'aller chercher de l'emploi en Irlande. Elle comprit que ma crainte

étoit de me trouver dans le besoin.
N'étant pas né riche, je tremblois effectivement de ma situation, qui ne pouvoit être long-tems aisée dans un Pays où j'étois sans la moindre connoissance. Mais Madame de Gien (c'étoit le nom qu'elle avoit pris à Dunkerque) avoit assez de ressources dans une grosse somme qu'elle portoit encore, & dans les Lettres de crédit dont elle s'étoit munie contre tout événement, pour m'assurer que je devois être tranquille du côté de la fortune. Elle combattit les raisons de délicatesse qui pouvoient m'empêcher d'accepter ses offres, & elle prétendit qu'en lui accordant mon secours, c'étoit moi-même qui alloit acquérir des droits immortels sur sa reconnoissance.

Tout étoit encore trop obscur autour de moi pour me permettre de former témérairement des liens de cette nature; sans compter que les principales difficultés de Madame de Gien venant de la part de son Mari, j'aurois appréhendé avec raison de m'attirer la haine d'un homme redoutable, s'il eût appris que je vivois dans une familiarité si intime avec sa femme. J'évitai néanmoins de la chagriner par cette objec-

tion, & ne doutant point que le Pacqueboot ne m'eût apporté une Lettre du Major, je remis à prendre mes résolutions sur les lumieres que je comptois d'en recevoir. Elle me fut rendue au même moment. Mon avidité à la lire ne pouvoit être surpassée que par la surprise où me jetta cette lecture. Le Major me confessoit naturellement qu'étant amoureux de Madame de Gien, & ne se connoissant point de rival plus dangereux que moi, il avoit employé l'artifice pour m'éloigner. Après cet aveu, qu'il s'efforçoit d'adoucir par un air de badinage & de galanterie, il prétendoit néanmoins qu'après une affaire aussi hardie que la mienne il avoit eu raison de me donner le conseil que j'avois heureusement exécuté. Outre ma sûreté, disoit-il, qui dépendoit de la diligence de ma fuite, j'avois dûs ménager les plus considérables Officiers du Régiment qui avoient bien voulu se prêter à ma vengeance, & qui étoient exposés euxmêmes à quelque chagrin de la part de la Cour, si les circonstances de cette avanture venoient à se découvrir. Au lieu qu'en quittant Dunkerque j'avois attiré l'attention du Public après moi, & j'avois délivré mes amis de leur in-

quiétude. Il ajoutoit que malgré les bruits dont il avoit été impoſſible d'arrêter le cours, la plûpart de nos Officiers s'étant réunis pour ſolliciter ma grace, on eſpéroit que la Cour ne ſe rendroit pas trop difficile ; mais que la réponſe du Miniſtre étant encore incertaine, tout le monde me conſeilloit d'attendre des éclairciſſemens plus sûrs avant que de quitter l'Angleterre. Il m'étoit trop aiſé de faire tomber le ridicule de cette avanture ſur le Major, pour vouloir abuſer d'un ſi foible avantage. Je communiquai à Madame de Gien ce qui regardoit mes affaires, & ſans conſentir à profiter de ſa générosité, je lui promis mes ſervices auſſi long-tems que la néceſſité qui me retenoit en Angleterre & l'état de ma fortune me permettroient de la ſuivre. Cependant je lui fis faire réflexion que la conſidération de ſon Mari autant que celle des bienſéances communes devoit nous faire prendre notre logement dans des maiſons différentes. Elle ne réſiſta point à ce conſeil. Nous prîmes auſſitôt la réſolution de nous rendre à Londres, où nous avions plus de sûreté & d'agrément à nous promettre. Madame de Gien avoit ſes craintes, qui étoient

beaucoup plus pressantes que les miennes, & j'avois admiré plus d'une fois qu'elle eut pû s'arrêter si tranquillement à Dunkerque, dans le danger où elle étoit continuellement y être arrêtée.

Nous ne trouvâmes point d'obstacle pour gagner Londres lorsqu'on nous connut pour des fugitifs de France qui étoient venus chercher un azile en Angleterre. A peine fus-je arrivé dans la Capitale, que sur les premieres liaisons que le hazard me fit former dans quelques lieux publics, avec divers Officiers François, à qui l'intérêt de la Religion avoit fait abandonner leur Patrie, je fus sollicité d'accepter de l'emploi dans les Troupes Angloises. J'étois Protestant. Cette qualité achevant de me rendre cher à tous ceux que j'eus l'occasion de connoître, je me vis engagé sans l'avoir prévû, dans les meilleures Maisons de Londres, où la faveur étoit alors déclarée pour les Réfugiés. Il ne me parût point surprenant que Mylord Gallouay me fit des avances extraordinaires pour m'attacher à lui Il levoit alors avec aveu de la Cour un Régiment François, dont il me fit offrir le commandement après lui. Mais outre qu'il n'y avoit rien de décidé dans mes sentimens, je con-

noiſſois peu l'Infanterie, & ce n'étoit point par l'Emploi de Lieutenant Colonel que j'aurois voulu faire l'eſſai de ce ſervice. D'ailleurs je m'étois ſenti dès les premieres propoſitions que j'avois reçûes à Douvres, un fond de répugnance à porter les armes contre ma Nation, que ni l'intérêt de ma fortune, ni celui même de ma Religion n'étoient point encore capables de me faire ſurmonter. Ce fut vers ce tems-là que le Maréchal de Schomberg paſſa au ſervice de l'Angleterre. Je ne connoiſſois ce grand nom que par l'éclat qu'il avoit déja répandu dans toute l'Europe. Eloigné comme je l'étois encore de renoncer à ma Compagnie, je me crus obligé par la plus étroite bienſéance de fuir un homme qui paroiſſoit déja deſtiné par la voix du Public à commander les Troupes qu'on devoit oppoſer aux nôtres. Je paſſai plus de trois ſemaines ſans le voir. Mais un jour que je m'y attendois le moins, je me rencontrai avec lui chez Mylord Gallouay, où j'avois été retenu à ſouper. Il avoit été prévenu ſur mon nom & ſur mes affaires. Je le vis attaché long-tems à m'obſerver ; & lorſque la converſation fut devenue générale, revenant ſans ceſſe à moi par

ses questions & par ses politesses, il me donna lieu de croire qu'il avoit quelques vûes particuliéres dans cette affectation.

J'avois gardé les mesures qui convenoient à ma qualité d'Etranger, & au dessein où j'étois de ne pas me livrer imprudemment à un Ennemi de la France; cependant je fus invité dès le lendemain par un Billet de la main du Maréchal à diner chez lui. Cette distinction me fit naître des défiances. Je me figurai que dans sa situation il étoit impossible qu'il ne fût pas observé de fort près par quelque Emissaire de France, & que je ne pouvois par conséquent me faire voir chez lui avec la familiarité qu'il sembloit autoriser par son invitation, sans m'exposer à rendre ma fidélité suspecte, & sans augmenter les difficultés & les lenteurs de la Cour à m'accorder ma grace. Je prétextai une indisposition, & remerciant le Maréchal par une réponse fort respectueuse, je me dispensai pour la premiere fois de me rendre à ses ordres. Mais il prit occasion de l'incommodité dont j'avois fait mon excuse, pour me venir voir lui-même dans le cours de l'après-midi. Il me trouva un air de santé, & une disposi-

tion à la joie, dans une partie plus simple que j'avois formée le même jour avec Madame de Gien & quelques Officiers de mes amis, qui lui firent pénétrer d'un coup le sens de mes excuses. Il m'en fit un reproche obligeant, auquel je feignis de ne rien comprendre; mais n'ayant rien à ménager dans la présence de plusieurs François qui étoient attachés à l'Angleterre, il m'offrit ouvertement son amitié, avec tous les avantages que la faveur du Roi Guillaume, & les distinstinctions qu'il étoit à la veille d'obtenir le mettoient en état d'assurer à ses amis. Aux politesses vagues, qui furent ma seule réponse, il repliqua par des instances si pressantes de me trouver le soir à souper chez lui, que ne pouvant m'en dispenser sans grossiéreté, je cédai à ses invitations. J'observe les dégrés par lesquels je fus engagé dans des résolutions fort opposées à toutes mes vûes présentes, pour commencer d'avance mon apologie contre les accusations dont la malignité se plût dans la suite à me noircir.

Le Maréchal vit Madame de Gien, & lui trouva tous les charmes qu'on découvroit sur son visage au premier coup

d'œil. En apprenant qu'elle étoit comme sous ma conduite, il ne douta point qu'elle n'eût avec moi des liens plus particuliers que ceux de l'estime. Mais ne s'attachant peut-être qu'à cette idée dans une premiere visite, les marques qu'il lui donna de son admiration furent modérées. Je me rendis le soir chez lui. L'assemblée y étoit nombreuse. Il me prit à l'écart pour me renouveller les assurances de son amitié, & passant tout d'un coup au plan qu'il s'étoit proposé, il m'offrit une commission pour former un Régiment François de Cavalerie. Vous ignorez sans doute, lui dis-je respectueusement, que je suis employé au service de France, & qu'attendant chaque jour la permission de rejoindre mon Régiment, je ne puis prendre ici d'engagemens qui ne soient une lâche infidélité. Pourquoi ? me répondit-il. Vous êtes dans le cas d'une infinité d'honnêtes gens, qui préférent les devoirs de la Religion aux liens du sang & de la Patrie, & qui voyent ce sacrifice aussi-tôt récompensé par des avantages fort supérieurs à ceux qu'ils abandonnent. En remettant votre Commission au Ministre de France, avec une déclaration formelle par laquelle vous renoncerez à

tous les droits de votre naiſſance, vous vous trouverez comme tout le reſte des hommes dans la liberté de choiſir un autre Pays, & de rendre votre obéiſſance à d'autres Maîtres. Je ne vous propoſe que mon exemple, ajouta-t-il, vous en trouverez peu d'auſſi forts, puiſqu'après avoir ſervi ſucceſſivement en Allemagne & en France, je paſſe au ſervice de cette Nation; & je n'apprens point que ma conduite ſoit blâmée de perſonne. Ce raiſonnement fit peu d'impreſſion ſur moi. Je lui répondis qu'un Capitaine de Cavalerie avoit des régles plus étroites qu'un homme de ſon rang, & que tout ce qui pouvoit m'être permis pour l'imiter, n'étoit que dans la ſuppoſition que la Cour de France ſe rendît trop difficile à m'accorder ma grace. J'inſiſtai ſi abſolument ſur cette réponſe, que feignant de perdre l'eſpérance, il me promit de ne renouveller ſes offres qu'après la déciſion de mon affaire.

Cependant la compagnie qu'il avoit à ſa table étant compoſée de perſonnes de diſtinction, j'acquis dans l'eſpace de quelques heures des connoiſſances que j'avois négligées depuis que j'étois à Londres. Les intrigues de la Cour, &

les différentes vûes des factions qui s'étoient formées sous le nouveau regne, firent le sujet d'un entretien fort libre & fort animé. Rien n'étoit si récent que le démêlé de la Reine & de la Duchesse de Malborough, à l'occasion d'un Musicien que la Duchesse avoit engagé à son service. Quelques Officiers de la Reine plus piqués que cette Princesse de la témérité qu'on avoit eû de lui enlever un homme dont elle aimoit les talens, avoient employé la violence pour l'arracher de l'Hôtel de la Duchesse, & cette querelle divisoit toute la Cour. Avec quelque soin qu'on eût observé la conduite & les dispositions de quantité de Seigneurs, qui s'étoient déclarés pour le nouveau Gouvernement, on ne doutoit point que parmi ceux que la nécessité y avoit plus engagé que leur inclination, il ne restât un fond d'attachement au Roi Jacques, qui étoit encore à redouter pour ses ennemis. C'étoit la réflexion que le Parti opposé à Malborough & à Godolphin remettoit sans cesse dans l'esprit du Roi & de la Reine. Jacques Stuard avoit eu peu de Courtisans aussi attachés à lui que ces deux Seigneurs. Leur défection imprévûe avoit passé pour un prodige d'in-

gratitude aux yeux mêmes de ceux qui en recueilloient le fruit. La prudence n'obligeoit-elle pas de s'en défier, dans une occasion où l'ancien penchant de leur cœur pouvoit être réveillé par le ressentiment d'une insulte ? Ou du moins permettoit-elle au Roi de répandre sur eux toutes les faveurs dont il avoit commencé à les combler ? Le Maréchal de Schomberg écoutoit ces discussions avec d'autant plus d'intérêt qu'il avoit jetté les yeux, comme je l'appris bien-tôt, sur le Duc de Malborough, pour en faire comme son Protecteur à la Cour, tandis qu'il seroit occupé en Irlande à la tête des Troupes du Roi. Cette liaison s'étoit formée avec tant de secret, par l'intérêt que le Duc avoit lui-même à se voir appuyé d'un homme aussi estimé que le Maréchal, qu'on ne pouvoit accuser d'indiscretion ceux qui s'en expliquoient si librement dans sa présence. A peine étoit-il à Londres depuis un mois, & loin qu'on pût le soupçonner d'avoir déja fait jouer les ressorts d'une si profonde politique, il n'avoit parû s'attacher qu'au Roi & à la Reine, pour mériter les distinctions qui lui avoient été destinées en arrivant.

Un

Un autre intérêt qui avoit fait naître plusieurs Partis à la Cour, regardoit les libéralités sans bornes que le Roi commençoit à faire à ses favoris. Dans cette distribution, il paroissoit considérer moins quelques Seigneurs Anglois, qui croyoient lui avoir rendu des services importans à son arrivée sur le Trône, qu'un certain nombre de Gentilshommes Hollandois qui étoient passés en Angleterre à sa suite. C'étoit à ceux-ci qu'il avoit déja donné des Terres fort considérables en Irlande, sans avoir assez fait examiner les prétentions de plusieurs Maisons illustres qui s'y attribuoient des droits. Les plaintes avoient déja rétenti dans les deux Chambres; & si l'on n'avoit encore osé les porter jusqu'au Trône, ceux qui se croyoient privés de leurs biens par une injustice, s'efforçoient de communiquer leur mécontentement à leurs amis. Mais l'inquiétude qui sembloit réunir tout le monde, regardoit la descente de l'Armée navale de France, dont on étoit plus persuadé que jamais qu'il falloit craindre les premiers efforts en Irlande. On avoit arrêté à Waterford qnelques Emissaires de la Cour de Saint Germain, & la force des tourmens leur avoit fait confesser qu'ils

étoient venus pour disposer cette Province à favoriser le débarquement. Le Maréchal de Schomberg, qui étoit mieux informé que personne de la vérité de ces bruits, affecta de garder un profond silence, & cette réserve dans un Homme qui avoit le secret des affaires, glaça ceux qui avoient commencé à s'expliquer trop librement.

J'étois placé près de lui. Il prit occasion de la chaleur qui régnoit dans l'assemblée pour me demander si cet air de liberté ne me paroissoit point étrange, & ce que je pensois d'une Troupe d'Officiers, Anglois & François, qui ne craignoient point de faire ouvertement le procès à leurs Maîtres. Cette réflexion n'étoit pas nouvelle pour moi. J'avois même remarqué depuis mon séjour à Londres, que tout ce qu'on m'avoit raconté de la liberté des Anglois, n'approchoit point de celle où je voyois les François comme abandonnés. Soit qu'ayant secoué le joug de ce respect où l'on nous éleve en France, ils prissent plaisir à faire usage du pouvoir qu'ils avoient de parler sans contrainte, soit qu'ils se fissent un honneur de persuader aux Anglois qu'ils n'étoient pas moins accoutumés qu'eux à penser & à s'expli-

quer librement, ils jettoient quelquefois les Anglois même dans l'admiration de leur témérité, & j'avois entendu dire mille fois : mais les François ne sont pas aussi esclaves qu'on le pense. Cependant pour entrer dans la pensée du Maréchal, dont la prudence & la gravité ne s'accommodoit pas beaucoup de cette licence, je lui témoignai par ma réponse que je ne goutois point un usage si opposé à mon éducation, & que dans mes principes le devoir d'un Officier subalterne étoit moins de raisonner que d'obéir. Je ne baissai point assez la voix pour éviter d'être entendu. Un Officier François qui étoit à mon côté prêta l'oreille à ce discours. Il y trouva plus qu'un autre la censure de ses emportemens, parce qu'il étoit de toute l'assemblée celui qui s'étoit le moins ménagé. Cependant un reste de discrétion lui ayant fait surmonter son ressentiment, il laissa finir le souper sans me faire connoître qu'il fût choqué de ce qu'il avoit entendu. Le Maréchal en se retirant marqua un goût si vif pour quelques bonnes qualités qu'il prétendit m'avoir reconnues, que la reconnoissance m'engagea autant que le respect à lui promettre de cultiver par mes assiduités, une si précieuse amitié.

Il me déclara que son dessein étoit de me voir souvent chez moi, & je n'eus que des remercimens respectueux à lui rendre pour tant de faveurs.

Ma voiture étoit une chaise à Porteurs, dans laquelle je me retirois chez moi, suivant l'usage de Londres. Elle fut arrêtée brusquement dans une rue écartée. Ayant mis la tête à la portiere, je reconnus l'Officier qui avoit entendu mon discours à table, & qui après quelques plaintes du mauvais office que je lui avois rendu, me pressa de sortir pour me défendre. Il ajouta qu'il vouloit me faire reconnoître qu'en prenant les usages de Londres, il ne s'étoit pas dépouillé de tous les sentimens François. Mes Porteurs furent sans défiance, parce qu'ils n'entendoient pas notre langue. Nous ne nous éloignâmes que de quelque pas. Mon épée fut encore trop heureuse. Dès le second coup je fis tomber mon Adversaire, qui se reprocha en mourant de m'avoir querellé mal-à-propos. Peut-être cette avanture auroit-elle pû demeurer ensevelie, s'il avoit suffi d'engager mes Porteurs au silence. Mais les Gardes de nuit que les Anglois nomment *Watchmen*, avoient entendu le bruit de nos épées. Il en accourut plusieurs, qui

m'envelopperent avec leurs grands bâtons armés de fer. Je n'entrepris point de me défendre dans une si grande inégalité. Ils me conduisirent à la prison de nuit, d'où je fus transféré le matin dans celle de Newgate.

Tout étoit si favorable pour moi dans cette affaire, qu'ignorant la rigueur des Loix du Pays contre le meurtre, je me flatai qu'il suffiroit à la Cour de connoître la nature de mon crime pour me rendre sur le champ la liberté. Mais j'appris bien-tôt d'un Prisonnier François, qui étoit mieux instruit des usages, que non-seulement je n'avois rien à démêler avec la Cour, mais que les Juges de la Nation devant lesquels je devois paroître, n'étoient que les Ministres de la Loi ; c'est-à-dire, que ma sentence étant déja portée par le Code du Pays, leur office étoit seulement de me la prononcer. On ajouta néanmoins, pour relever mes espérances, qu'après cette condamnation dont rien n'étoit capable de me garantir, il me restoit la voie des supplications à la Cour, pour obtenir du Roi, ou ma grace, ou l'adoucissement de ma punition. Quelque terreur que ce récit m'inspirât, je ne différai point à faire donner avis de mon malheur, non-seule-

ment à Madame de Gien, dont l'amitié se soutenoit toujours avec la même chaleur, mais encore à Mylord Galloüay & au Maréchal de Schomberg, qui pouvoient sans doute m'aider beaucoup de leurs conseils. Ils ne rougirent point de venir sur le champ dans ma Prison ; & Madame de Gien s'y étant fait amener avec la même diligence, j'eus la consolation de voir du moins mon infortune honorée par la présence & le zéle de ces illustres amis.

Le Maréchal moins accoutumé que les Anglois à respecter les loix civiles, ne fit que rire de la crainte des autres, & m'exhorta à bien espérer de ses sollicitations. Il tourna même en badinage le supplice dont on me croyoit menacé, & qui ne s'accordoit point avec les idées d'honneur qui peuvent consoler un Gentilhomme François. Il se chargea de reconduire Madame de Gien, qui étoit aussi allarmée de mon avanture, que si sa propre vie eût été dans le dernier péril. J'ignorai pendant les jours suivans qu'il continuât de la voir, & qu'il y prît un goût fort tendre. Mais vers le dixiéme jour, lorsque les Prisonniers s'étonnoient qu'on différât si long-tems l'instruction de mon affaire, le Maréchal re-

venant à ma Prifon, m'apprit non-feulement que je devois cette fufpenfion de procédures à fes bons offices, mais que par une faveur fans exemple je me trouvois le maître de ma liberté. Il avoit repréfenté fi vivement à la Cour quelques bonnes qualités qu'il m'attribuoit, & les fervices qu'on pouvoit efpérer d'un Officier de Cavalerie, qui connoiffoit les devoirs de fa profeffion, que le Roi avoit donné des ordres fecrets pour faire écarter les témoins, & que les Juges mêmes avertis de l'intention de ce Prince, avoient crû pouvoir apporter quelque adouciffement à la rigueur de leur devoir. En un mot on m'offroit de la protection & de la faveur fi je voulois m'engager au fervice de l'Angleterre; & le Maréchal en me faifant cette propofition, ajouta nettement qu'il ne voyoit point d'autre reffource pour me fauver la honte d'une fentence publique.

Il auroit été ridicule de balancer entre deux partis fi inégaux. Je répondis, fans délibérer, que le choix le plus jufte étoit toujours celui de l'honneur, & je n'eus pas plutôt donné ma parole au Maréchal, qu'en vertu d'un Ordre dont il s'étoit pourvû, il me fit ouvrir les portes de ma prifon. Sa bonté lui fit

prendre le ſoin de me conduire lui-même à mon Logement. J'y trouvai des Lettres de France, que je lui demandai la permiſſion d'ouvrir auſſi-tôt. Mes Gens retenus par la crainte d'expoſer le ſecret de mon affaire, n'avoient oſé me les faire remettre en priſon. J'appris dès la premiére, que la Cour s'étoit enfin laiſſée fléchir en ma faveur, & que j'avois la permiſſion de rejoindre le Régiment. La ſentence de ma mort n'auroit pas jetté plus de trouble dans tous mes ſens. Je regardai le Maréchal d'un œil embarraſſé, & l'ayant prié de lire, je lui demandai, ſans lui laiſſer le tems de m'expliquer ce qu'il penſoit, s'il étoit réſolu d'exiger l'exécution des fatales promeſſes que la néceſſité venoit de m'arracher. N'en doutez pas, me répondit-il, en ſe faiſant un jeu de ma peine; & comptez même, ajouta-t-il, que je ſerai le plus preſſant à vous les faire remplir. Quoi? Repris-je, vous ne voyez pas que c'eſt m'ôter l'honneur, & qu'après les nouvelles que je reçois, mon engagement ne peut paſſer en France que pour une lâche déſertion, qui va me faire regarder comme le dernier des miſérables? Il ſembloit que je préviſſe effectivement tout ce que la ma-

ſignité de mes Ennemis alloit publier contre ma réputation. Mais le Maréchal combattit cette crainte par tous les motifs qui avoient apparemment fait impreſſion ſur lui-même. Il n'y en eut point de ſi puiſſant que ma parole, qui étoit malheureuſement engagée. Je le preſſois en vain de me la rendre, & n'en tirant que des railleries ſur l'obligation, où je voulois donc me mettre de rentrer dans ma priſon, je me vis enfin forcé de la renouveller.

Ma penſée étoit toujours que les premieres offres du Maréchal ſubſiſtoient, & que l'emploi qu'il vouloit faire de mes ſervices étoit pour former un nouveau Régiment de Cavalerie. Mais lorſqu'il me crut tout-à-fait confirmé dans mes promeſſes, il me confeſſa que la bienſeance ne lui avoit point permis de me propoſer au ſortir de la Priſon pour remplir ſon premier plan; mais l'eſtime & l'amitié qu'il avoit conçûes pour moi lui perſuadant qu'il ne pouvoit m'avoir trop près de ſa perſonne, il m'avoit demandé au Roi pour ſon Aide de Camp. C'étoit l'affaire d'une Campagne, après quoi il m'engageoit ſa parole à ſon tour d'employer tout ſon crédit pour élever ma fortune. Dans l'a-

gitation où j'étois encore, je fis peu d'attention à ce que l'intérêt de ma fortune auroit pû me faire désirer, & regardant même le compliment du Maréchal comme une nouvelle faveur, j'acceptai sans réflexion toutes ses offres. Madame de Gien qui avoit eûe le tems d'être informée de ma délivrance, & chez qui le Maréchal avoit passé en se rendant à ma Prison, pour lui faire valoir ce qu'il avoit fait, autant pour l'obliger que pour me servir, arriva chez moi pendant cet entretien. Je découvris aisément qu'il avoit plus de familiarité avec elle que je n'en avois pû remarquer avant mon infortune. Il ne me déguisa pas même que les instances d'une femme si aimable avoient beaucoup augmenté son zéle. Mais n'ayant ni dans l'esprit ni dans le cœur aucune raison qui pût me faire pénétrer plus loin que ces apparences, je ne soupçonnai rien au-delà de ce qui m'étoit présenté par mes yeux.

Dès le jour suivant, le Maréchal me força de paroître à la Cour. J'avois besoin qu'il me fît cette violence pour me faire surmonter un reste d'inquiétude & de regret que toutes ses raisons n'avoient pû dissiper. Quoique mon premier soin eût été d'écrire en France pour justifier

ma conduite par la néceſſité des circonſtances, j'étois encore arrêté par un reſte de honte, & j'aurois ſouhaité du moins que la nouvelle de ma faveur en Angleterre n'arrivât point à Dunkerque & à Paris auſſi promptement que mes excuſes. Cependant m'étant rendu aux ſollicitations du Maréchal, je reçûs du Roi & de toute la Cour des careſſes que je ne pûs devoir qu'à la recommandation d'un ami ſi puiſſant.

Mylord Galloüay ne marqua pas moins de ſatisfaction, en apparence, de me voir déterminé à demeurer en Angleterre; mais il conſervoit un reſſentiment ſecret que le Maréchal de Schomberg eût reüſſi plus heureuſement que lui à me faire prendre cette réſolution, & ce motif joint à la jalouſie qu'il avoit déja de lui voir emporter pluſieurs diſtinctions auſquels il avoit prétendu, lui fit entreprendre avec plus d'adreſſe que jamais de m'attacherà lui. Il me fit l'honneur de venir chez moi deux jours après, pour me féliciter du parti que j'avois pris. Entre pluſieurs marques d'eſtime, il me marqua beaucoup de regret de me voir borné à l'Emploi d'Aide de Camp du Maréchal. Il ne voyoit point, me dit-il, à quoi ce Poſte pouvoit me con-

duire. J'y vieillirois avec honneur, mais ſans fortune. Et ſi je voulois lui promettre un peu de diſcrétion, il alloit m'apprendre quelles étoient au fond les vûes de mon Protecteur. Vous avez une Maîtreſſe, continua-t-il, qui a touché le cœur du Maréchal. Il lui a rendu des ſoins fort aſſidus pendant votre priſon. C'eſt elle plus que vous qu'il a ſouhaité de voir continuellement près de lui. Il s'eſt bien gardé de vous procurer des Emplois qui lui auroient fait perdre ſes eſpérances amoureuſes en vous éloignant; car je ne prétends point vous faire entendre, ajouta-t-il, qu'il ſoit aſſez bien avec elle pour vous l'enlever. Mais il ſe flatte apparemment que la facilité de la voir lui fera trouver un accès plus certain dans ſon cœur.

Je pouvois ruiner d'un ſeul mot toutes ces ſuppoſitions. Ceux qui me croyent, lui dis-je, d'autres liaiſons avec Madame de Gien, que celles de l'amitié s'en forment une fauſſe idée. Ainſi maîtreſſe comme elle eſt de ſa conduite & de ſes ſentimens, le Maréchal n'a beſoin de s'adreſſer qu'à elle pour lui demander la poſſeſſion de ſon cœur. Il n'y a même aucune apparence qu'elle quitte Londres pour me ſuivre lorſque M. de Schomberg partira pour l'Irlande. La

bienséance ne lui permettra point d'entreprendre un voyage qui n'a point de rapport à ses affaires, & qui l'exposeroit aux malignes réflexions du Public. Cette réponse déconcerta un peu Mylord Galloüay; mais se remettant aussi-tôt; il n'importe, me dit-il, il n'en est pas moins vrai que le Maréchal s'est conduit par cette vûe, & qu'il vous croit lié par l'amour avec Madame de Gien. Ce qui arrête votre fortune, reprit-il, en devient d'autant plus aisé à détruire, car il dépend de vous d'accepter les offres que je vous ai déja faites, & Commandant l'Infanterie, je m'engage à vous faire obtenir le premier Régiment. Quelque étonnement que pût me causer cette proposition, je ne l'examinai que du côté qui regardoit l'honneur, & je ne pûs me laisser tenter un moment par l'ambition, pour violer les engagemens que j'avois pris avec le Maréchal de Schomberg, Cependant à cette objection, qui auroit suffi si je n'avois eû à ménager les bonnes graces d'un Homme fier, je joignis les anciennes raisons qui me faisoient craindre le service de l'Infanterie dont je n'avois aucun usage, & je lui déclarai enfin nettement que je ne pouvois lui rendre que de la reconnoissance pour ses offres.

Quoique je fusse en effet sans passion pour Madame de Gien, son intérêt que l'amitié me rendoit extrêmement cher, m'obligea de lui donner sur le champ toutes les lumieres que je venois de recevoir. Elle m'écouta sans surprise. Enfin me confessant, après m'avoir entendu, que le Maréchal lui avoit parlé d'amour, elle m'assura que l'unique raison qui l'eut empêchée de me l'apprendre, étoit la crainte de me causer quelque chagrin par une confidence inutile. A moi, lui dis-je avec étonnement. Eh! pourquoi craindriez-vous de m'affliger par des ouvertures qui ne serviroient qu'à m'assurer de votre amitié & de votre confiance? L'air libre & sincére avec lequel j'avois fait cette exclamation, produisit sur elle un effet surprenant. Elle pâlit, comme il arrive aux plus fâcheuses nouvelles; & lorsque je lui demandai ce qui lui causoit cette altération, elle demeura interdite, avec les plus vives marques de consternation & de douleur. Je puis attester le Ciel que je ne pénétrai point ce qui pouvoit l'agiter. Après lui avoir fait donner les secours qui convenoient à sa situation, je renouvellai mes instances pour apprendre la cause de ses chagrins. Elle se fit presser long-tems. Mais cédant enfin à

ma priere, elle me dit qu'après les marques d'attachement qu'elle avoit reçûs de moi, elle s'étoit flattée que je n'apprendrois point tranquillement qu'un autre formât des prétentions sur son cœur. J'ignore quel tour j'aurois donné à ma réponse, lorsque le Maréchal de Schomberg entra sans s'être fait annoncer. Il avoit appris des Domestiques l'incommodité subite de Madame de Gien, & voulant lui marquer son zéle il entroit sans ménagement.

Ce contre-tems ne pût manquer d'abord de changer notre conversation; mais le Maréchal ne se modérant point assez dans les témoignages qu'il donna de l'intérêt qu'il prenoit à une santé si chere, il fit naître à Madame de Gien l'occasion qu'elle désiroit peut-être de lui faire connoître devant moi ses sentimens. Après l'avoir remercié de ses bontés & de ses soins, elle lui déclara que dans la situation où elle étoit, étrangere en Angleterre, & dans l'embarras de plusieurs affaires importantes dont elle ne prévoyoit pas si-tôt la fin, elle se trouvoit sans goût pour les amusemens du plaisir, & sur-tout pour les tendresses de l'amour. Il parût frappé de ce discours, & m'adressant le sien d'un air pi-

qué ; Voilà une fidélité, me dit-il, qui doit vous flatter beaucoup, & je ne doute point que votre cœur n'y soit sensible. Il le seroit infiniment, repondis-je aussi-tôt, si j'avois le bonheur d'en être l'objet ; mais l'attachement dont je fais gloire pour Madame, ne me donne point des prétentions de cette nature, & je ne lui connois point d'autres motifs pour négliger l'amour & le plaisir que ceux qu'elle vient de nous expliquer. Il me regarda quelque tems, avec une contenance incertaine, & quelles que fussent ses réflexions, il fit changer adroitement de matiere à notre entretien.

Après l'avoir fait durer assez long-tems sur des sujets fort légers, il me proposa de sortir avec lui. Je ne fis pas difficulté de le suivre. Etes-vous sincere, me dit-il, au premier pas que nous fîmes hors de l'appartement, & prenez-vous si peu d'intérêt aux inclination de Madame de Gien ? Je lui protestai que je n'avois pour elle que de l'estime & de l'amitié. Il voulut sçavoir par quelle raison je me trouvois lié si étroitement avec elle. Je lui racontai naturellement tout ce que pouvois lui apprendre sans indiscrétion, & je l'assurai que dans l'intime commerce que j'avois avec elle de-

puis que je l'avois connue à Dunkerque; il étoit entré dans nos discours & dans nos sentimens, plus de Philosophie que de badinage & de galanterie. Ce ne fut qu'après avoir réfléchi long-tems sur une déclaration si précise, que changeant tout d'un coup de sujet il me demanda si dans mes réflexions je n'avois pas été choqué qu'après l'espérance qu'il m'avoit donnée de me faire obtenir un Régiment, il m'eût réduit à l'Emploi de son Aide de Camp. Je lui répondis avec autant de vérité que de politesse, que je n'avois considéré dans la faveur qu'il m'avoit faite, que l'honneur de son amitié & de sa protection. Je pense néanmoins, reprit-il, que nous nous sommes trop défiés de la bonté du Roi, & que le sujet qui vous a retenu quelque tems en prison n'imprime point de tache à l'honneur, nos scrupules ont été poussés trop loin. Je vous aime, continua-t-il, & votre fortune sera prompte si elle peut être mon ouvrage. Laissez-moi quelques jours pour y penser. Je n'opposai rien à ces nouvelles promesses; mais le souvenir du Mylord Galloüay & la scene dont je venois d'être témoin, me firent pénétrer mieux que je n'avois fait dans les intentions de M. le Maréchal.

Je m'imaginai avec raiſon qu'autant qu'il avoit ſouhaité de me voir près de ſa perſonne lorſqu'il avoit crû que c'étoit l'unique moyen de ſe procurer la vûe de Madame de Gien, autant l'eſpérance de la voir avec plus de liberté dans mon abſence, lui faiſoit déſirer de m'éloigner d'elle & de lui. Cependant il m'étoit encore ſi indifférent à qui Madame de Gien voudroit donner ſon cœur, & dans ma trentiéme année qui étoit prête à finir, j'étois ſi peu exercé aux intrigues de l'amour, que je regardai la foibleſſe du Maréchal comme une occaſion dont je pouvois tirer quelque avantage. Un Régiment de Cavalerie étoit effectivement ce qui picquoit le plus mon ambition. Les motifs d'un Protecteur n'attachoient rien de honteux à ma fortune, & je n'étois chargé d'aucun devoir qui m'obligeât de régler la conduite de Madame de Gien.

Je me ſouvenois néanmoins du dernier diſcours qu'elle m'avoit tenu, & j'y trouvois moins de quoi flater ma vanité, qu'une raiſon de croire qu'elle étoit en effet peu ſenſible aux ſentimens du Maréchal. Mais il importoit peu pour ma fortune qu'elle fût capable d'aimer. Il me ſuffiſoit qu'on l'aimât. J'ac-

cordois ainsi sa sagesse & l'opinion que j'avois d'elle avec mes intérêts. Ces idées me satisfirent jusqu'à me donner de l'empressement pour lui en faire l'ouverture.

Elle me vit arriver avec un air de joye, dont elle parût attendre impatiemment l'explication. Je ne lui déguisai rien. Mais à mesure que je lui représentois les espérances que je me formois sur ses charmes, & l'admiration que j'avois pour la foiblesse du Maréchal, je voyois toutes les impressions qu'elle avoit ressenties deux heures auparavant, prêtes à se renouveller sur son visage. Je me serois persuadé à la fin que ce discours lui déplaisoit, & j'aurois expliqué son trouble à mon avantage, si j'eusse pû me rappeller une seule circonstance dont j'eusse pû prendre droit pour me flatter d'avoir touché son cœur. Mais rejettant cette pensée comme une vanité ridicule, je repris mon récit avec les mêmes détails & la même chaleur.

Madame de Gien m'interrompit enfin, mais d'un ton si triste & mêlé même de quelques-soupirs, qui me firent craindre de les voir bien-tôt accompagnés de ses larmes, que je demeurai comme suspendu pour l'écouter. Il faut, me dit-elle,

que votre cœur soit insensible pour avoir résisté si long-tems aux efforts que j'ai faits pour vous plaire. Quoi? vous n'avez pas compris que si le mien étoit capable d'une foiblesse, ce ne seroit jamais que pour vous, & qu'il est par conséquent fort à l'épreuve des soins & des empressemens du Maréchal de Schomberg? Mais ne parlons point d'amour, ajouta-t-elle, ni pour nous, ni pour les autres. Vivons tranquilles, & priez le Maréchal qu'il m'y laisse. Je l'avois regardée attentivement pendant ce discours. La vûe de ses charmes, le ton animé de sa voix, la chaleur de ses regards firent en un moment sur moi des impressions que je n'avois jamais ressenties; ou plutôt mille sentimens, qui devoient déja être dans mon cœur pour y éclater tout d'un coup si impétueusement, m'apprirent sur le champ à connoître l'amour. Par un effet du même transport, je me jettai aux genoux de Madame de Gien. Tout ce qu'il y a de passionné dans les expressions vint se réunir sur ma langue, comme les plus tendres mouvemens sembloient s'être réunis dans mon cœur. Elle m'écouta, & ses yeux m'apprenoient qu'elle y trouvoit de la douceur; mais lorsque j'avois lieu d'espérer que cette déclara-

tion seroit reçûe chérement ; après l'aveu qu'elle m'avoit fait de ses dispositions, je fus glacé par sa réponse: Je ne vous ai rien reconnu jusqu'à présent, me dit-elle, qui ressemblât à l'amour; & j'y étois trop intéressée pour m'y tromper. Quelle opinion puis-je donc prendre d'une tendresse qui n'a pas plus de raisons pour naître aujourd'hui que les jours précédens? Ou si je ne la dois qu'à la foiblesse que j'ai eûe de vous faire connoître la mienne, mon cœur en peut-il être flatté? Elle se leva brusquement, & par une résolution encore plus singuliére, elle me protesta en me quittant qu'elle ne me verroit plus sans témoins.

Je lui connoissois l'esprit sage, & capable d'une réfléxion sensée. Quelles avoient pu être ses vûes, en m'apprenant ce qu'elle sentoit pour moi, si elle étoit résolue effectivement de rejetter ma tendresse? D'un autre côté, sa protestation avoit été si ferme que je ne pouvois douter qu'elle ne fût sincére. Dans la premiére agitation où je demeurai après cette scène, je fus porté à réprimer ma passion naissante, & je reconnus même avec assez de sagesse qu'elle convenoit aussi peu à ma fortune qu'à mon repos. Mais soit qu'elle

fût plus anciennement dans mon cœur ; & qu'elle s'y fût déguisée sous le voile de l'amitié, soit qu'elle eût pris tout d'un coup assez d'ascendant pour résister à tous les efforts de ma raison, je ne me trouvai plus le pouvoir de la gouverner. Elle alla dès ces premiers instans jusqu'à me faire passer seul plus de deux heures dans l'Appartement où j'étois ; & sans mettre plus d'ordre dans mes réfléxions que dans mes sentimens, je m'oubliai à me rappeller l'aveu que Madame de Gien m'avoit fait de sa tendresse, & à me livrer à tout ce que je trouvois déja de délicieux dans la mienne.

Quelque fermeté que je lui connusse, je ne doutai pas que mes soins & mes instances ne lui fissent retracter bientôt ses résolutions. N'ayant pu obtenir de la voir avant que de sortir de chez elle, le désir de la solitude qui vient toujours à la suite de l'amour, me conduisit dans une Promenade voisine de la Ville, où mes rêveries ne furent interrompues que par le bruit d'un entretien fort animé, qui s'attira bientôt toute mon attention. C'étoient deux Officiers Anglois, qui s'épuisant en raisonnemens politiques sur les intérêts de

leur Nation, traitoient la mienne avec un mépris que je ne pus supporter. Après les avoir écoutés long-tems, la colére l'emporta sur ma modération naturelle, & je leur demandai fiérement s'ils se défioient d'être entendus par un François. Leur réponse fut si outrageante que les invitant brusquement à tirer l'épée, je les mis long-tems tous deux dans la nécessité d'employer toute leur adresse pour se défendre. Je ne daigne pas nommer leur courage, puisqu'ils étoient capables de s'unir contre un seul. Je les blessai l'un & l'autre; mais le partage nécessaire de mon attention & de mes forces me fit recevoir un coup si profond, qu'étant tombé sans connoissance, j'ignore encore par les soins de qui je fus transporté chez un Chirurgien. On m'y pansa soigneusement. Etant revenu à moi, j'avois déja nommé mon logement pour m'y faire conduire; lorsqu'une Troupe d'Archers me saisissant au Collet, sans considérer ma foiblesse, me parla de Prison, & me fit prendre effectivement dans une voiture le chemin de Newgate, où j'avois déja été renfermé. J'avois acquis quelque connoissance des formalités de la Justice Angloise, & je sçavois parti-

culiérement que cette eſpéce inférieure de Miniſtres ne peut rien entreprendre par ſa propre autorité ; deſorte qu'ayant marqué quelque étonnement de ce qu'on ne m'avoit pas conduit au Juge de Paix, j'appris que l'ordre de m'arrêter venoit de plus haut. Les deux Officiers à qui j'avois eu affaire, étant perſuadés qu'ils m'avoient ôté la vie, n'avoient crû pouvoir échapper à la rigueur des loix contre l'homicide, qu'en allant auſſi-tôt dépoſer les circonſtances de leur avanture. A la vérité, par la même baſſeſſe de ſentimens, qui les avoit rendus braves dans un combat inégal, ils les avoient fort altérés. J'étois un Ennemi de la Patrie, qui m'étois emporté contre le Gouvernement, & qui leur avois fait connoître par les diſcours, qui m'étoient échappés, que j'étois venu en Angleterre avec des deſſeins pernicieux pour la Nation. Je les avois attaqués par le ſeul dépit de leur entendre ſoutenir avec chaleur la cauſe du nouveau Roi, & c'étoit la néceſſité de défendre leur vie contre un furieux, qui les avoient forcés de me tuer. Le Juge qui avoit reçu cette dépoſition, s'étoit hâté d'envoyer au lieu du Combat, où ils l'avoient aſsûré qu'on me trouveroit encore

encore étendu, & sur les lumiéres que les Archers avoient reçûes, ils avoient suivi mes traces jusqu'au lieu où ils m'avoient rencontré.

Ce qui me rassûra beaucoup fut que mon nom n'étant point connu, ce n'étoit pas proprement sur moi que tomboit la rigueur de la Cour, & je ne doutai point qu'en me nommant, je ne renversasse tout d'un coup & les imputations de mes Ennemis, & toutes les impressions qu'ils avoient fait prendre de mon caractére. Mais quoique ma jeunesse & ma force m'eussent soutenu dans les premiers momens de ma blessure, l'air de la Prison, la négligence avec laquelle je fus pansé, & le chagrin d'un si fâcheux contre-tems altérerent bientôt mon sang, & firent croire dès le lendemain ma situation fort dangereuse. J'avois prié qu'on me fît venir du moins un de mes Gens, autant pour donner avis de mon malheur à M. le Maréchal de Schomberg, & à Madame de Gien que pour me rendre les services, dont je ne pouvois être privé sans barbarie; mais les Geoliers différerent deux jours entiers l'exécution de cet ordre, & peut-être leur dureté pour un Etranger auroit-elle été jusqu'à l'oublier tout-à-fait,

si je ne les eusse fait assûrer par un Prisonnier qui entendoit notre Langue, que j'étois aimé particuliérement de quelques Seigneurs de la Cour.

Madame de Gien fut la premiére qui accourut à ma Prison. Les marques de sa compassion eurent bien plus de force pour adoucir mà blessure, que tous les remédes de l'art. Elle oublia les loix sévéres qu'elle s'étoit imposées, & ne consultant que sa tendresse, elle me rendit tous les soins que j'aurois reçûes d'une sœur, ou d'une épouse. La bonté du Maréchal l'amena aussi quelques momens après. Il n'avoit pas compris par quel nouvel accident je me trouvois aux prises avec la Justice. Mais quoique cette incertitude dût l'occuper en arrivant, il parut bien plus frappé de voir Madame de Gien, qu'il s'étoit bien gardé de faire avertir de mon sort. Il sçavoit qu'elle l'avoit ignoré pendant deux jours, & qu'elle en avoit marqué une vive inquiétude. Loin de lui communiquer l'avis qu'il venoit de recevoir, il avoit recommandé le secret à ses Gens, & peut-être se flatoit-il de tirer de grands avantages de mon absence. Aussi tourna-t-il vers elle les premiéres marques de son attention. Eh! Madame, lui dit-il,

êtes-vous faite pour venir respirer l'air infecté d'une Prison ? Que Monsieur de Montcal est heureux de recevoir un si précieux témoignage de votre affection ! La réponse qu'elle lui fit, fut si flateuse pour moi, qu'il ne fit pas difficulté de l'interrompre. Et paroissant surpris de l'état où il me trouvoit, il se hâta de me demander l'explication de mon avanture. Je lui fis comprendre aisément que j'avois peu de reproches à me faire. Il se chargea de bonne grace de détromper la Cour, & mon affaire d'ailleurs devenant fort légére, lorsque personne n'avoit perdu la vie dans le combat, il me dit agréablement que je ne devois pas avoir d'inquiétude plus sérieuse que le soin de me rétablir. Cependant ayant offert la main à Madame de Gien, pour la reconduire chez elle, il ne put modérer ses plaintes, ni les instances qu'il lui fit pour l'engager à lui découvrir le secret de son cœur. Ce fut cette importunité qui la piqua, jusqu'à lui faire prendre le parti de s'expliquer ouvertement. Si elle ne lui déclara point qu'elle m'aimoit, elle l'assûra du moins qu'elle ne se sentoit plus de goût pour personne, & que c'en étoit assez pour défendre son cœur contre tout autre

amour. Le Maréchal m'a confeſſé cent fois que dans le dépit d'un aveu ſi cruel, il avoit eu beaucoup à combattre contre le ſentiment d'une baſſe jalouſie, qui le portoit à me laiſſer languir auſſi long-tems qu'il pourroit dans ma Priſon. Mais ſa grandeur d'ame le fit triompher à la fin d'un mouvement ſi indigne de lui. Il agit ſi puiſſamment dès le même jour que la liberté me fut rendûe le lendemain.

J'étois en effet ſi mal que je n'eſpérois pas de vivre aſſez long-tems pour en jouir. Cependant je fus tranſporté chez moi par les ſoins de Madame de Gien, dont la tendreſſe & les charmes ſe faiſoient ſentir à mon cœur juſques dans les bras de la mort. Elle continua de me rendre les mêmes ſoins dans mon Appartement, & pendant quelques nuits, où le péril parut augmenter pour ma vie, elle ſe priva de dormir, avec un air d'intérêt qui m'auroit rendu la mort agréable, en la recevant à ſes yeux. Mon mal dura quinze jours avec cette violence. Et ce qui auroit été capable de l'augmenter, ſi la nouvelle en étoit venue juſqu'à moi, M. le Maréchal preſſé par les ordres du Roi, & par le bruit qui s'étoit répandu du départ de

l'Armée Navale de France, partit pour l'Irlande, sans avoir eu le tems d'exécuter ses desseins pour ma fortune. Il ne quitta pas néanmoins Madame de Gien, sans avoir mêlé aux témoignages de son amour quelques marques de souvenir qu'il emportoit de moi. Le moindre espoir qu'il lui laissa fut de me conserver pour son Aide-de-Camp, & de me faire payer jusqu'à ma guérison les appointemens de cet Emploi. Dans les idées qui flatent toujours un Général, il ne comptoit pas que la Campagne dût être longue ni difficile, & Madame de Gien qui se crut obligée en ma faveur de garder avec lui quelques ménagemens, lui promit qu'il la trouveroit en Angleterre à son retour.

J'appris le départ du Général & de tous les Officiers, dans un tems où le regret que j'eus de n'avoir pu les suivre, fut d'autant plus vif, que mes forces commençant à revenir, je me sentois une ardeur extrême pour me distinguer par ma conduite & par mon courage dans une première Campagne. Cependant l'augure eût été peu favorable, si j'eusse jugé de mes succès militaires par ceux de l'amour. Cette Madame de

bien, dont les tendres attentions ne s'étoient pas relâchées un moment pendant ma maladie, & que je brûlois d'assûrer de ma reconnoissance autant que de mon amour, me fit déclarer dès la premiére fois que je me présentai à sa porte qu'elle n'avoit point oublié le serment qu'elle m'avoit fait, & que si ma maladie avoit été une juste raison de le suspendre, il reprenoit toute sa force après mon rétablissement. En vain me plaignis-je amérement de ce caprice. Je ne pus vaincre son obstination. Elle ne refusa pas néanmoins de me recevoir, lorsque j'y retournai avec quelques amis, qui étoient aussi les siens, où lorsque me faisant annoncer chez elle, il arrivoit qu'elle s'y trouvoit en Compagnie. Mais quoique je n'apperçûsse alors ni froideur ni indifférence dans ses maniéres, elle ne m'y laissoit plus voir non plus ce doux empressement qu'elle avoit eû pour ma santé; & l'amour même, qui rend un amant si éclairé, ne me faisoit pas faire d'autres remarques que celles que j'avois pû faire avec les seules lumiéres de l'amitié.

Cependant elle ne recevoit point de Lettres de France qu'elle ne me fit apporter aussi-tôt; & me communiquant

par écrit ses réflexions, ou ses embarras, elle me demandoit ma réponse par la même voix. Ainsi j'étois toujours son ami, son conseil, & sa ressource dans toutes ses peines. Elle partageoit même l'inquiétude où j'étois pour ma fortune, & comme je m'étois assez ménagé jusqu'alors pour n'avoir eu besoin du secours de personne, elle m'envoyoit souvent une somme considérable en or, que je lui faisois remettre sur le champ avec de vives expressions de ma reconnoissance. Enfin, étant informée que ma Table étoit servie par un Traiteur, à qui je devois presque tout ce que j'avois pris chez lui depuis mon arrivée, elle le fit payer secretement. Cette voie lui réussit encore à l'égard de mon Tailleur, & de quelques autres Ouvriers, qui n'avoient pas fait difficulté de me servir à crédit. Je n'appris ce détail qu'à mon départ pour l'Irlande, lorsque l'embarras de mes affaires me faisoit chercher quelque moyen de composer avec eux.

J'avois écrit au Maréchal de Schomberg aussi-tôt que ma santé m'avoit permis de penser à mon Emploi, & recevant enfin ses ordres pour le joindre, j'étois sans autre chagrin que la nécessité de m'éloigner de Madame de Gien.

Dans des circonstances si pressantes, je me crus moins obligé à cette scrupuleuse obéissance, que j'avois eue pour ses volontés. Après lui avoir envoyé la Lettre du Maréchal, je me rendis chez elle, & m'étant introduit, sans lui en avoir fait demander la permission, je ne m'apperçus par aucune marque, qu'elle fût offensée de ma hardiesse. Quel fut mon étonnement au contraire, après l'avoir entendue raisonner avec beaucoup de tranquillité sur les préparatifs de mon départ, de lui entendre ajouter, qu'elle étoit bien aise d'avoir cette occasion de voir Dublin, & que son dessein étoit de m'accompagner jusqu'à cette Ville, où elle comptoit, me dit-elle, de vivre fort agréablement, tandis que j'irois essuyer les fatigues de la Guerre. J'en croyois à peine mes oreilles. Mais cette courte satisfaction fut bientôt diminuée par l'explication de toutes ses vûes. Elle avoit fait, reprit-elle, une intime liaison avec deux Dames de Dublin, qui n'attendoient qu'une occasion pour retourner dans leur Patrie; & n'ayant pu douter que je ne fusse obligé tôt ou tard de joindre le Maréchal, elle les avoit engagées à m'attendre, sous la promesse de faire

elle-même le voyage avec nous. C'étoit détruire toute l'espérance, dont j'avois pu me flater, d'être le principal motif de sa résolution. Cependant j'osai croire encore qu'elle ne l'eût pas du moins formée, s'il eût fallu partir avec tout autre Guide ; & si les deux Dames étoient un obstacle, qui devoit m'ôter le plaisir de la voir familierement dans la route, j'étendois mes vûes dans l'avenir, qui me promettoient plus de liberté à notre retour.

Je me dispensai encore d'accepter ses offres, pour former mon Equipage, parce que le Maréchal avoit eu soin de me faire toucher une somme considérable. Nous partîmes avec une satisfaction que Madame de Gien ne déguisoit pas plus que moi. Mais notre Voyage ne fut pas heureux. La fiévre saisit Madame de Gien à Holyhead. Elle n'en étoit pas moins résolue de s'embarquer, par la seule raison que l'honneur m'appellant à l'Armée, & l'amitié que je lui portois, me dit-elle, pouvant me faire balancer sur mon devoir, elle ne vouloit pas m'exposer à un combat si difficile. Cependant je lui représentai si vivement que sa maladie ne pouvant être attribuée qu'à la fatigue de notre marche, un re-

pos de quelques jours étoit capable de la rétablir, & qu'il n'apporteroit point d'ailleurs assez de retardement à mon arrivée pour m'exposer à des soupçons qui pûssent blesser ma gloire, qu'elle consentit à s'arrêter pendant deux jours. Mais ce qui n'étoit d'abord qu'une fiévre légére devint la nuit suivante une maladie dangereuse. Mon allarme augmenta par les circonstances; nous étions à l'extrémité de l'Angleterre, dans un petit Port, où pour unique Médecin, je ne trouvois qu'un Chirurgien fort ignorant. Quelle apparence d'abandonner Madame de Gien dans une si triste situation? J'aurois renoncé plus volontiers à toute apparence de fortune, & même à la vie. M. de Schomberg lui-même pouvoit-il condamner des soins si nécessaires pour une femme qu'il n'aimoit pas moins que moi? Enfin quand mon devoir & la raison m'auroient fait une loi de partir, l'amour m'en laissoit-il la force? Chaque moment ne fit que me confirmer dans ces réfléxions; car dès le troisiéme jour, Madame de Gien se trouva si mal, que commençant à désespérer de sa vie, je ne mis plus en balance si je devois sacrifier la mienne pour la tirer

de cette extrémité. Le Maréchal, la guerre, l'honneur, tout fut oublié. J'étois sans cesse près du lit de cette chere malade, attentif à ses moindres mouvemens, & toujours prêt à voler au premier signe de ses volontés. Elle observoit mes soins ; & je pénétrois aisément qu'elle y étoit sensible. Mais la force de son mal lui ôtant jusqu'au pouvoir de se servir de sa langue, elle n'avoit que ses yeux pour servir d'Interprétes à sa reconnoissance. La rigueur avec laquelle elle m'avoit traité, ne me permettoit plus d'y appercevoir que de l'amitié ; mais ce sentiment même avoit une douceur infinie pour moi, & j'éprouvois à tous momens que l'amour est une passion, dont on ne connoît jamais les bornes.

Trois semaines se passerent dans des soins si empressés, que n'ayant pas trouvé un moment pour d'autres réflexions, j'ignorai tout ce qui se publioit depuis quinze jours en Angleterre. L'Armée Françoise avoit débarqué heureusement sur la côte de Limérick, & le détail des premieres rencontres étoit déja sanglant. Madame de Gien étoit enfin sortie d'un péril qui avoit duré près d'un mois. On ne m'apprit les nouvelles publiques que

lorſqu'on me vit aſſez tranquille pour les écouter ſans diſtraction ; ou plutôt ne m'étant point écarté un moment de ce que j'aimois, on n'auroit pû m'y venir troubler ſans indiſcrétion. Je me réveillai de mon aſſoupiſſement, & je compris que ſans des précautions extraordinaires, j'aurois peine à me juſtifier auprès de ceux qui m'avoient attendu. Je craignois moins M. le Maréchal, qu'une infinité d'Officiers jaloux de la confiance qu'il m'avoit accordée, & picqués de la chaleur avec laquelle j'avois ſoutenu l'intérêt de ma Nation. Il falloit chercher des prétextes. Quatre jours s'écoulerent encore, après leſquels je ne me trouvai pas plus avancé dans mes réſolutions. Mais les forces de Madame de Gien commençant à ſe rétablir, elle fut alors la premiere à me faire un reproche du long ſéjour que j'avois fait à Holyhead, & du péril où j'avois expoſé ma réputation. Je le ſentois trop vivement, & prenant enfin parti pour mon devoir, je me déterminai d'autant plus facilement à la quitter, que n'ayant plus rien à craindre de ſa maladie, je mettois peu de différence entre la laiſſer à Holyhead ou à Dublin.

Le reſte de mon voyage ne fut diffi-

cile que par l'inquiétude & le chagrin continuel dont je fus agité. Mon plan néanmoins étoit déja conçû. Ne doutant point que mes excuſes ne fuſſent tout d'un coup approuvées du Maréchal, j'étois réſolu de lui découvrir nettement ce qui m'avoit fait différer mon arrivée; & lorſque je me ſerois aſſurée de ſa protection par cette confidence, je n'étois pas moins déterminé à paroître tête levée dans le Camp, au riſque d'employer mon épée auſſi ſouvent que la hardieſſe ou la groſſiéreté de mes ennemis & de mes jaloux, me rendroient cette reſſource néceſſaire. J'allai droit au quartier du Maréchal. Il étoit occupé à faire ſes dépêches. J'entrai malgré la réſiſtance de ſes gens, & je lui cauſai autant de ſurpriſe que je l'avois prévû, par mon arrivée. Il avoit appris par diverſes Lettres auſſi-tôt que par la mienne, que j'étois parti de Londres. Ceux qui m'avoient obſervé de ſi près ne l'avoient pas fait ſans ſes ordres, & leur principale commiſſion regardant Madame de Gien, il n'avoit pû ſçavoir d'eux que j'étois parti avec elle ſans reſſentir tous les mouvemens d'une vive jalouſie. Qu'avoit-ce été d'être enſuite un mois preſqu'entier ſans entendre de mes nou-

velles, & de douter par conséquent si je n'avois pas pris le parti de retourner en France avec elle? c'étoit m'outrager cruellement, puisque ne pouvant ignorer que j'avois reçû la somme qu'il m'avoit fait toucher, il étoit obligé de joindre le soupçon du vol à celui de la mauvaise foi & de l'ingratitude. Mais s'il me devoit quelque réparation pour cette injure, il ne balança point à me la faire, en me déclarant avant que j'eusse le tems d'ouvrir la bouche, que j'arrivois fort heureusement pour l'empêcher de me croire moins digne de son estime qu'il ne se l'étoit imaginé. Il me découvrit naturellement les réflexions dont il n'avoit pû se défendre, & se félicitant de me revoir, il ne doutoit pas, me dit-il, que je n'eusse un compte fidéle à lui rendre de mes avantures.

Quoiqu'il restât quelque chose d'aigre & de malin dans cette politesse, je me hâtai de lui apprendre non-seulement la maladie de Madame de Gien, qui m'avoit fait une nécessité indispensable de m'arrêter à Holyhead pour la secourir, mais le dessein de son voyage, & la résolution où elle étoit de le continuer jusqu'à Dublin. J'ajoutai, comme indifféremment, qu'après l'avoir sauvée

du dernier danger, je l'avois laissée entre les mains de deux Dames Irlandoises, sans avoir pû pénétrer quel motif elle avoit eû pour les accompagner dans leur Patrie. Cet air d'ingénuité, soutenu d'ailleurs d'un sentiment qui n'étoit pas moins sincere, fit sur le Maréchal une impression à laquelle je ne me serois jamais attendu. Ne pouvant s'imaginer que je lui eusse appris si librement les vûes de Madame de Gien, si ç'eût été l'amour qui me l'eût fait amener sur mes pas, il se laissa persuader par l'amour propre, que c'étoit en sa faveur qu'elle s'étoit déterminée à ce voyage, & résistant à peine au transport de sa joye, il me demanda avec empressement le nom des Dames à qui elle s'étoit associée, & le lieu où elle comptoit de se loger à Dublin. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre l'un & l'autre. J'avois cette opinion de la maniere dont j'étois établi dans l'esprit de Madame de Gien, que je n'apprehendois plus la concurrence du Maréchal; & que j'étois charmé au contraire de le voir porté à se flater de sa fortune. Je revins à m'en promettre plus d'un avantage pour la mienne. Il me fit espérer en effet tout ce que je ne pouvois attendre de sa pro-

tection. Mais il ne me déguisa point les mauvais offices que plusieurs personnes m'avoient rendus. J'avois à combattre, me dit-il, mille préventions fâcheuses que la lenteur de mon arrivée avoit fait naître, & que la malignité de mes ennemis avoit augmentées. On avoit dit ouvertement que mon délai n'étoit qu'une suite des mêmes sentimens qui m'avoient fait tirer l'épée pour soutenir les intérêts de la France ; que je ne pouvois me déterminer à prendre les armes contre une Armée Françoise ; que je cherchois à vivre aux dépens de l'Angleterre, mais sans la servir ; & qu'avec toute l'idée que je m'efforçois de faire prendre de ma droiture & de ma générosité, il n'en étoit pas moins à craindre que je ne fusse peut-être un espion d'autant plus dangereux que je m'étois insinué dans l'amitié des principaux Seigneurs de la Cour. Vous êtes prudent, ajouta le Maréchal ; c'est à vous-même à chercher par quelles voyes de si mauvaises impressions peuvent être effacées.

De quelques idées que je me fusse entretenu dans ma route, je ne me sentis point toute la fermeté dont j'avois tâché de me remplir contre des difficultés que j'avois si bien prévûes. On approuvera

la distinction que je mets entre fermeté & courage. Loin de sentir mon courage diminué, je brûlois d'apprendre le nom de mes ennemis, & je dévouois déja le plus téméraire à ma vengeance. Mais effrayé des obstacles que je voyois à ma fortune, ils me parurent si insurmontables, que j'aurois embrassé toute autre vie que celle de la guerre, s'il s'en étoit ouvert une pour me mettre à couvert de la nécessité. Quelles faveurs pouvois-je attendre du Maréchal qui ne lui fussent aussi-tôt reprochées, & quelle apparence de vivre au milieu d'une troupe d'Officiers, dont la haine & l'envie ne verroit jamais tranquillement ma fortune & ma gloire? Cependant il m'étoit aussi impossible de vivre en Angleterre sans le secours de mes appointemens, que de retourner en France après avoir renoncé à ma Compagnie d'une maniere si éclatante. Mon retour auroit même demandé de nouvelles sollicitations à la Cour, & le succès en étoit incertain. D'ailleurs il auroit mis le comble au triomphe de mes Ennemis, qui n'auroient pas manqué de croire aussi-tôt toutes leurs imputations justifiées. Je me livrai tristement à ces réflexions après avoir quitté le Maréchal, & la résolu-

tion qui en fut le fruit est peut-être sans exemple dans un Officier. Je me déterminai à servir les Anglois & le Maréchal, puisque j'y étois forcé par la fortune, mais à ne jamais recevoir d'autre récompense de mes services que les appointemens nécessaires à mon entretien. En un mot, renonçant au désir comme à l'espérance de toutes sortes d'élevations militaires, je me bornai aux simples fonctions de mon Emploi, pour les exercer avec honneur; ou si je prévis que je pûsse jamais être flatté de l'offre de quelque dégré plus relevé, ce ne fut que pour avoir la satisfaction de le refuser.

Cependant comme il falloit me proposer quelque chose de plus noble que le seul désir de gagner ma vie, si j'ose employer cette expression, aux dépens de mon sang & de mes peines, je rappellai toutes mes idées Philosophiques, & je pensai à m'en faire un objet qui pût suppléer aux motifs ordinaires, dont la source est toujours dans quelqu'une de nos passions. J'avois de l'étude & des principes. Il me parut agréable & nouveau de prendre la profession militaire du côté qui pouvoit servir d'exercice à la raison; c'est-à-dire, d'observer dans

la conduite d'autrui & dans les exemples qui s'offrent continuellement au milieu d'une Armée, ce que c'eſt que le courage, l'honneur, l'habileté & l'expérience militaire, & ſi la vérité s'accorde là-deſſus avec les idées communes.

Ce projet convenoit ſi bien à mes diſpoſitions, que m'y attachant avec autant de ſatisfaction que j'en aurois reſſenti deux jours plutôt à me voir à la tête d'un Régiment, je me fis d'avance un plan dans lequel la gloire & la fortune étoient oubliées. L'amour ſeul en devoit remplir les intervalles, ou plutôt dominant toujours au fond de mon cœur, c'étoit peut-être de lui beaucoup plus que de ma raiſon ou de mon chagrin que je tirois la force de m'aſſujettir à ces nouvelles idées ; car j'y faiſois entrer tout ce qu'il ne manque point d'entraîner à ſa ſuite, la ſolitude, l'éloignement des plaiſirs, la méditation, & la douceur d'en recueillir toutes mes obſervations par écrit. Mes fonctions militaires, telles que M. le Maréchal me les avoit expliquées, ſe réduiſoient à quelques occupations peu génantes ; celle de porter ſes ordres, qui étoit même partagée par trois autres Officiers qu'il avoit choiſis comme moi pour ſes Aides de Camp,

& celle de l'accompagner lorſqu'il mon-toit à cheval. La néceſſité même d'être toujours à portée de recevoir ſes ordres, m'obligeoit de ne pas quitter le logement qui m'avoit été marqué à peu de diſtance du ſien, & rien n'étoit ſi favorable à mes projets de méditation & de ſolitude.

Si je devois m'attendre à quelque choſe qui fût capable de les interrompre, c'étoient les démêlés que je croyois inévitables avec ſes Ennemis de mon honneur. Mais ceux qui m'avoient épargné ſi peu dans mon abſence, me traitérent avec plus de ménagement lorſqu'ils eurent appris mon arrivée. Je ne vis de tous côtés que de l'empreſſement à me ſervir, & du zéle même à me prévenir par des témoignages d'amitié. Et ce qui me cauſa beaucoup d'étonnement, je trouvai autant d'amis que de ſpectateurs dans une avanture qui fut la plus dangereuſe de ma vie.

Un ordre de M. le Maréchal m'avoit obligé deux jours après mon arrivée de paſſer la nuit à quatre milles du Camp, pour y joindre deux Officiers qu'il avoit chargés d'une Commiſſion particuliére, & qui devoient m'en rendre compte, pour recevoir de moi de nouvelles in-

ſtructions J'étois dans une Hôtellerie publique à les attendre. Il y arriva dans l'intervalle un Irlandois, qui me parut fort agité, & qui détourna le viſage, lorſqu'il m'eût apperçû. J'avois avec moi quatre Gardes du Maréchal. Dans un tems où la guerre étoit ouverte de tous côtés, je me crus obligé à quelques précautions. Je fis arrêter cet Etranger. N'étant point en état de ſe défendre, il ſe rendit au premier ordre de mes Gardes. Mais je découvris aiſément qu'il n'y avoit que le nombre, qui l'eut forcé à cette ſoumiſſion, & que de quelques mouvemens qu'il fut poſſédé, il regardoit comme un nouveau malheur de perdre la liberté. On me l'amena. Sa phyſionomie me parut extraordinaire. Après diverſes queſtions auſquelles il ne ſatisfit que par des réponſes vagues, & capables d'augmenter mes défiances, il me demanda la permiſſion de m'entretenir un moment à l'écart. J'y conſentis. Quoique je parlâſſe fort mal la Langue Angloiſe, dont il ſe ſervoit, j'avois acquis l'habitude de l'entendre.

Il me demanda ſi je le connoiſſois. Non, lui dis-je, Eh! pourquoi, reprit-il, vous obſtinez-vous donc autant que la fortune à perſécuter un malheureux

qui ne vous a jamais offensé? Que ne me permettez-vous de fuir? Je n'en veux ni à l'Etat, ni à la Religion. Je ne prens aucun intérêt à la Guerre. Laissez-moi suivre ma misérable destinée, & ne vous opposez point à mon passage. Je fus d'autant plus touché de sa priére, que le ton de sa voix, & les mouvemens qui accompagnoient son discours, me faisoient une impression, qui ne s'accordoit point avec celle de sa figure. Cependant sa réponse même ne me permettant point de douter qu'il n'y eût quelque chose de bien étrange dans son avanture, je lui dis naturellement que s'il pouvoit prendre assez de confiance à moi, pour m'apprendre ses infortunes, je me croirois aussi dégagé de la nécessité de le retenir, qu'obligé à lui rendre tous les services de la générosité & de l'honneur.

Il me regarda d'un air étonné. Enfin voyant que j'attendois impatiemment sa réponse, vous allez frémir, me dit-il; mais vous méritez ma confiance, & je vois que vous mettrez de la distinction entre les crimes de la fortune & les miens. J'ai tué mon Pere; & mon épée est encore trempée de son sang. Toutes les furies me déchirent. Et le Ciel néan-

moins, ajouta-t-il, avec un profond soupir, qui connoît le fond de mon cœur, & le secret de mes intentions, ne doit pas me punir d'un crime qui n'a pas été volontaire. Cependant l'horreur que j'ai conçûe pour moi-même, me fait abandonner ma fortune, & ma Patrie. Je vous demande la liberté d'aller cacher mon désespoir dans le premier abîme, qui s'offrira sur ma route, & si vous me la refusez, je me perce à ce moment le cœur de ce poignard. Il en tira un, qui étoit suspendu à sa ceinture, quoiqu'il fut caché sous son habit. Je me serois ôté la vie, reprit-il, dès le premier moment que vous m'avez fait arrêter, si je vous avois pû soupçonner de me connoître. Mais l'espérance de vous toucher par la compassion, m'a fait différer le sacrifice, & je me suis cru le Maître de mon sort, aussi long-tems que je pourrois disposer de ce remède.

Il continuoit de me montrer son poignard, & je lisois dans ces yeux qu'en me demandant la liberté, il comptoit que d'un seul coup il pouvoit se l'assûrer malgré moi. Mais lorsque ma réponse l'eût persuadé qu'il n'avoit plus de violence à redouter, il changea de langage. Ayant remis son poignard, il me

protesta qu'il n'auroit pas eu pour un Irlandois la confiance qu'il vouloit avoir pour moi. Et tirant de son visage une espéce de peau qui le couvroit, il me fit voir au lieu d'une figure difforme la plus aimable physionomie que la nature ait jamais formée. L'agitation de sa course, & celle de nos explications n'avoient fait qu'y répandre de nouveaux charmes; je demeurai comme interdit à le regarder. Ce n'est pas, me dit-il, pour vous toucher par mes pleurs, ou par la connoissance de mon sexe, que je me fais voir à découvert; c'est pour vous marquer uniquement que je ne mets point de bornes à ma confiance, & que le risque de me faire connoître à vous m'épouvante bien moins que les périls qui me restent à courir pour gagner la mer.

Il m'étoit si aisé de reconnoître une fille dans ses traits, malgré l'idée que je m'en étois formée sur la vûe de son masque, & sur l'aveu qu'elle m'avoit fait de son parricide, que lui rendant aussitôt ce que je croyois devoir à son sexe, j'achevai de la persuader qu'elle ne devoit attendre de moi que du zéle & des services. Elle m'apprit alors son nom; & le malheur qu'elle avoit eu dans un transport

transport d'amour & de fureur, de tuer son pere, après lui avoir vu tuer son Amant. Elle étoit dans une maison de Campagne, où son pere la retenoit, pour la guérir d'une inclination contraire à sa fortune. N'ayant pu se soumettre à ses ordres, elle avoit été surprise dans un rendez-vous nocturne; & le galant, qui avoit été menacé cent fois d'une rigoureuse vengeance, avoit manqué de précaution jusqu'à négliger d'être assez armé pour se défendre. Il avoit été massacré de sang froid, de la main même du pere, qui étoit un vieux Seigneur du Parlement, accoutumé aux exécutions sanglantes pendant le cours des Guerres Civiles. Mais lorsqu'ayant fait retirer ses Domestiques, il s'étoit crû en droit d'insulter encore à la douleur de sa fille, elle avoit été saisie d'un mouvement de fureur, qui lui avoit fait prendre le poignard dont il s'étoit servi, & de plusieurs coups redoublés, elle lui avoit arraché la vie. Son transport n'ayant pu durer long-tems dans cet excés, elle avoit bientôt senti les remords de son crime. Les regrets mêmes de l'amour n'avoient pu étouffer la voix de la nature. Dans le trouble de sa raison, elle n'avoit pensé qu'à fuir, par le

ſeul mouvement qui porte à ſe dérober au châtiment ; elle s'étoit déguiſée ſous un habit d'homme, elle avoit défiguré ſon viſage, & ſans avoir formé de projet bien éclairci, elle avoit pris le chemin de la mer ſur le cheval même de ſon Amant, qu'elle ſçavoit à quelques diſtances de ſa maiſon. L'obſcurité lui avoit été favorable, car dans l'horreur dont elle avoit l'imagination remplie, ſes moindres mouvemens auroient fait connoître le déſordre de ſon ame. Elle avoit marché preſqu'au hazard, juſqu'à ce qu'en traverſant le village où j'étois, la vûe d'une Maiſon ouverte lui avoit fait naître le déſir d'y entrer, autant par l'effet d'un trouble qui ne lui permettoit point d'examiner ce qui convenoit à ſa ſûreté, que pour s'aſſûrer du lieu où elle étoit, & du chemin qui conduiſoit à la mer. En effet ſes agitations ne faiſant qu'augmenter, après même que je l'eus garantie de mon ſecours, & de ma compaſſion, elle ajouta mille choſes qui me firent douter ſi ſa raiſon n'étoit pas déja altérée.

Cependant je n'épargnai rien pour calmer ſon eſprit ; & la confirmant dans le deſſein où elle étoit de s'éloigner de l'Irlande, je lui promis de lui en facili-

ter les moyens, si elle continuoit de prendre quelque confiance à mes soins. A peine eus-je exécuté les ordres de M. le Maréchal, que lui proposant de se rendre chez moi, avant la fin de la nuit, je ne lui demandai que la modération qui étoit nécessaire pour ne faire naître aucun soupçon à mes Gardes. Mon dessein étoit de la tenir cachée chez moi pendant le jour, & de profiter de la nuit suivante pour la conduire moi-même à Banarten, d'où elle pouvoit se rendre sans obstacles à l'Armée Françoise. Je lui fis gouter ce projet. Avec une figure telle que la sienne, je ne doutois pas qu'elle ne trouvât autant de Protecteurs que d'Officiers François. Nous arrivâmes au Quartier du Maréchal avant le jour. Mais en passant au long des Tentes, je fus reconnu par un de nos Aides-de-Camp, qui avoit fait la débauche pendant toute la nuit, avec une multitude de ses amis, & qui me força de m'arrêter, pour avaller une rasade avec eux. Ma Compagne étoit tranquille, ou ne m'avoit interrompu dans notre marche que par quelques sanglots, que je lui recommandois continuellement d'étouffer. Elle avoit négligé de remetrre son Masque, & je ne me dé-

fiois point que cette précaution pût devenir néceſſaire. Cependant au moment que je recevois le verre de la main de mon ami, un des Officiers qui étoient demeurés à table dans la Tente, & qui pouvoient nous découvrir à la faveur d'un grand nombre de flambeaux, diſtingua les traits de la jeune Irlandoiſe, & ſe leva auſſi-tôt pour vérifier ſes premiers ſoupçons. Un moment d'obſervation les confirma. Il ſortit impétueuſement, & ſaiſiſſant les rênes de ma Compagne, Je ne me trompe pas, s'écria-t'il; O Dieu! Que vois-je, & dois je en croire mes yeux? Ces exclamations que j'entendis, & la conſternation où je vis l'Irlandoiſe, ne me permirent pas de douter qu'elle ne fut reconnue. Sa sûreté ne pouvoit m'être indifférente, après l'engagement où je m'étois mis de la ſecourir. Je mis pied à terre, & m'approchant bruſquement de l'Officier, je lui conſeillai de ne pas faire d'inſulte à un jeune homme, que je menois ſous la garde de M. le Maréchal. Un jeune homme, me répondit-il; ah! Je ſçais ce que j'en dois croire, & la menaſſiez-vous au Roi, je perdrai la vie pour m'y oppoſer. Ses amis qui étoient en grand nombre, étant ſortis auſſi-tôt, A moi,

leur dit-il, en tirant l'épée; & si vous avez de l'honneur, ne souffrez point qu'on m'enléve ma sœur, pour en faire apparemment la Maîtresse du Maréchal. Dans quelque chaleur que je me sentisse déja, je compris qu'en effet l'arrivée d'une fille pendant la nuit, sous ma conduite, & sous celle de quatre Gardes, avoit assez l'air d'un enlévement, & je ne voyois presque rien à répondre aux instances d'un frere, qui me demandoit sa sœur. Cependant ne pénétrant pas moins que le danger n'en étoit que plus grand pour elle, je résolus d'user du droit que ma fonction me donnoit, surtout à la tête de quatre Gardes du Maréchal, pour soutenir les ordres que j'avois feints, & pour la mettre dans la liberté de ne voir son frere, qu'autant qu'elle le jugeroit à propos. Et quand je n'aurois pas dû cette fermeté à mon honneur, & à la compassion naturelle, je m'y serois cru obligé pour le service de M. le Maréchal, dont il me paroissoit bien étrange que l'autorité fût respectée si mal au milieu de son Armée. Je ne répondis donc à ce téméraire Officier, qu'en mettant comme lui, l'épée à la main. Mes Gardes eussent finis la querelle à coups de Pistolets, si je ne

leur eusse donné ordre de demeurer tranquilles ; & mon Collegue ne balançant point à se déclarer pour moi, retint ceux qui auroient rendu la mêlée plus sanglante, s'ils eussent suivi le premier mouvement qui les portoit à prendre parti pour un Officier de leur Nation contre un François. Ainsi le combat demeurant égal, toute la violence de mon Adversaire n'empêcha point que je ne le désarmâsse après l'avoir blessé fort dangereusement. On s'attendoit que j'allois la faire arrêter par mes Gardes ; mais au risque d'en recevoir un reproche du Maréchal, je résolus de me faire honneur de ma générosité. Je recommandai sa vie à ceux qui s'empressoient déja de le secourir ; & leur promettant même de cacher cette avanture à M. le Maréchal, je repris tranquillement le chemin du quartier général.

La jeune Irlandoise étoit si tremblante, que sa frayeur fit quelque diversion à ses autres sentimens. Elle me parla de ce frere, qui étoit Capitaine de Dragons, comme d'un ennemi si terrible, qu'outre la mort de son Pere qui étoit pour lui une nouvelle raison de la détester, il l'avoit menacé vingt fois de la tuer de sa main si elle continuoit de

recevoir ſon amant. Il étoit impoſſible qu'il fût déja informé du crime dont elle s'étoit rendue coupable. Que ſeroit-ce donc lorſque venant à l'apprendre il auroit une action ſi horrible à venger ? Je ne la conſolai que par une nouvelle promeſſe de faciliter ſon évaſion la nuit ſuivante, & je la conduiſis chez moi avant que de me rendre chez M. le Maréchal.

Les quatre Gardes qui m'avoient accompagnés étoient heureuſement demi François, & diſpoſés par conſéquent à me ſervir avec plus de complaiſance que je n'en aurois eſpéré de quatre Anglois. Ils étoient de l'Iſle de Guerneſey, & cette raiſon qui me les avoit fait demander au Maréchal, étoit celle auſſi qui l'avoit porté à me les accorder. J'obtins d'eux fort aiſément qu'ils tiendroient caché ce qu'ils avoient pû découvrir par les diſcours de la jeune Irlandoiſe ou par les miens ; & comptant de faire paſſer encore plus facilement les plaintes de ſon frere pour de fauſſes imaginations, je ne fis pas difficulté de la laiſſer chez moi ſous l'habit qu'elle portoit, & de la donner à mes Domeſtiques pour un jeune Irlandois qui m'étoit fort recommandé par ſa famille. Ce ſoin m'ayant occupé juſqu'au jour, je trou-

vai M. le Maréchal déja informé de mon avanture. Mais quoiqu'il ne l'eût apprise que de la bouche des Anglois, ils avoient été si touché de la noblesse de mon procédé, qu'ayant accompagné leur récit de toutes sortes d'éloges, ils avoient disposés le Général à me recevoir avec un redoublement d'amitié & de faveurs. Il me dit obligeamment qu'il ne pouvoit me reprocher d'avoir un peu négligé ses droits, lorque j'avois si bien assuré ceux de mon honneur. Cependant il me causa plus d'embarras que je ne m'y étois attendu, en me demandant ce qu'étoit devenue la sœur de l'Officier, & par quel hazard j'avois fait cette rencontre. Je ne pus me défendre qu'en lui répondant d'une maniere fort vague; & me hâtant d'ajouter que les bruits qui me paroissoient déja répandus étoient fort éloignés de la vérité, je lui fis comprendre par cette réserve que je déguisois quelques circonstances sur lesquelles il ne devoit pas me presser en public.

M'étant bien-tôt trouvé seul avec lui, il me parut si difficile de lui cacher le fond de mon avanture sans une infinité de détours & d'altérations qui auroient coûté trop à ma bonne foi naturelle,

qu'après quelques précautions pour mettre les intérêts de la jeune Irlandoiſe à couvert, je lui découvris tout ce qui venoit de m'arriver en exécutant ſes ordres. Il frémit du parricide, dont je lui racontai vivement toutes les circonſtances. Que prétendez-vous faire de ce monſtre, me dit-il, en parlant de l'Irlandoiſe, & comment avez-vous eſpéré qu'elle pût trouver un azile ſous mon autorité? Un monſtre? répondis je. Et lui faiſant la deſcription de ſes charmes, je lui cauſai autant de ſurpriſe par le portrait d'une fille ſi extraordinaire, qu'il avoit reſſenti d'horreur au récit de ſon crime. Il ne marqua néanmoins aucune envie de la voir; & me laiſſant la liberté de ſuivre mes premieres vûes, il me promit de les favoriſer du moins par ſon ſilence. En le quittant, j'appris de ceux qui lui avoient déja rapporté mon avanture que la bleſſure du Capitaine n'étoit pas mortelle, & ne pouvant douter que le premier uſage qu'il feroit de ſes forces ne fût pour ſuivre les traces de ſa ſœur, ou pour la demander au Général, je retournai chez moi avec la réſolution de ne pas attendre la nuit pour lui rendre le ſervice auquel je m'étois engagé.

Elle m'attendoit avec une mortelle impatience Mais au lieu de l'air de trouble & d'égarement que j'avois vû jusqu'alors dans ses yeux, je ne trouvai qu'une profonde tristesse répandue sur son visage. Quelques momens de réflexion avoient changé toutes ses craintes en douleur. Son cœur se soulageoit par un ruisseau de larmes. Que je suis coupable, me répéta t-elle vingt fois! Dans quelle lieu du monde irai-je cacher mes crimes & ma honte? Elle avoit considerė à quelle suite d'infortunes la résolution de quitter l'Irlande alloit l'exposer; & quoiqu'elle les regardât comme un châtiment dont elle se reconnoissoit digne, elle frémissoit à l'entrée d'une carriere si effrayante. Que vos femmes sont heureuses en France, me dit-elle, vous avez des Couvens, des solitudes, où le désespoir trouve toujours un azile. Voilà le partage qui conviendroit perpétuellement à ma situation. Cette idée m'en fit naître une dont je ne crûs pas l'exécution difficile. J'avois un valet fort attaché à mon service, qui m'avoit suivi de France, & pour qui j'avois toute la confiance qu'on a pour un ami. Je conçûs qu'en le donnant pour guide à l'Irlandoise, elle pourroit non-seule-

ment joindre l'Armée de France, mais n'y avoir besoin du secours de personne, & prendre seulement un passeport du Général pour s'embarquer à la premiere occasion. Dans quelque Ville de France qu'elle pût arriver, il ne falloit point alors d'autre recommandation que la qualité d'Irlandoise pour se faire ouvrir l'entrée d'un Couvent, & j'étois en état de donner à mon Valet de quoi payer d'avance quelques quartiers de sa pension. L'avenir pouvoit amener d'autres ouvertures, dont il n'étoit pas question de s'occuper; & je ne prévoyois point d'ailleurs que je pûsse jamais être assez mal avec la fortune pour me trouver dans l'impuissance de lui fournir un honnête entretien. Elle me remercia de cette offre comme de la plus haute faveur qu'elle pût attendre de ma générosité, & les mesures furent prises pour la faire sortir à l'entrée de la nuit.

Cependant n'ayant pû me dispenser de passer le reste du jour avec elle, je remarquai de plus en plus tous ses charmes; & dans l'attendrissement de cœur qui avoit succédé à ses violentes agitations, je ne cessois point d'admirer l'étrange changement que la fureur avoit dû causer dans un caractere si doux.

pour le rendre capable de l'excès où il s'étoit emporté. Ce n'étoit pas l'amour qui m'y faisoit prendre un intérêt si tendre ; & rappellant même plus d'une fois l'idée de Madame de Gien, je sentois constamment que mon cœur ne mettoit rien en balance avec cette Maîtresse absolue de mes affections. Mais je me trouvois aussi pour l'Irlandoise quelque chose de plus vif que mes premiers sentimens de compassion ; & si l'amour étoit capable de précaution pour l'avenir, il me sembloit que j'aurois mis volontiers un bien si précieux en réserve, pour les cas où quelque nécessité indispensable m'auroit forcé de renoncer à mon unique passion. Si je ne lui fis rien connoître de ce sentiment, mes manieres & mes assûrances de service lui déclarerent assez que je ne me portois pas à l'obliger par des motifs ordinaires. Elle partit, avec mille témoignages de reconnoissance. Je la suivis à quelque distance, pour lui servir comme d'Escorte jusqu'à Bernarten, d'où j'étois sûr qu'elle pouvoit gagner sans péril les quartiers de France.

M. le Maréchal, à qui j'avois communiqué mon plan, attendoit mon retour avec d'autant plus d'impatience, que le jour ne s'étoit point passé sans que

le frere de cette malheureuſe fille lui eût fait porter ſes plaintes. Retenu par ſa bleſſure il s'étoit remis de ſes intérêts au Major de ſon Régiment, qui avoit déja fait retentir fort hautement ſes plaintes. Après lui avoir promis de ſe faire expliquer par moi-même une avanture qu'il affectoit de trouver fort obſcure, M. de Schomberg avoit attendu, pour me faire avertir de me rendre chez lui, l'heure à peu près où je lui avois dit que je comptois de partir avec l'Irlandoiſe, aſſez sûr qu'il ne reſteroit aucun danger pour elle après mon retour, & que je ne manquerois pas de prétextes pour excuſer mon abſence. Divers Meſſagers qu'il avoit envoyés ſucceſſivement lorſqu'il s'étoit crû certain par le rapport du premier, qu'il ne riſquoit rien à me faire renouveller ſes ordres, aiderent encore à l'artifice. Je n'eus rien de ſi preſſant à mon arrivée que de paroître devant lui. Il me demanda, de l'air d'autorité qui lui étoit naturel, l'explication d'un fait ſur lequel, me dit-il, il ſe ſouvenoit que je m'étois fort enveloppé la veille, & qu'il ſe faiſoit un reproche de n'avoir pas mieux approfondi. J'étois accuſé d'un enlévement, & ceux qui me chargeoient de ce crime prétendoient que la

jeune Perſonne que je retenois dans quelque endroit du Camp, étoit la ſœur d'un Officier de conſidération.

Il m'étoit trop aiſé d'entrer dans le ſens de cette interrogation pour être embarraſſé de ma réponſe. Je proteſtai à M. le Maréchal qu'il étoit également faux que je me fuſſe rendu coupable d'un enlevement, & que je retinſſe la ſœur de quelqu'un dans le Camp. J'étois ſans connoiſſance en Irlande, & le peu de ſéjour que j'y avois fait n'ayant été qu'à ſon ſervice & continuellement près de ſa perſonne, je ne pouvois être ſoupçonné, ajoutai-je, d'y avoir formé des intrigues d'amour, & bien moins de les avoir terminés ſi rapidement. Cette maniere de me défendre étoit ſi ſpécieuſe, que toute l'Aſſemblée y paroiſſant applaudir, M. de Scomberg ne balança point à déclarer que l'accuſation du Major étoit en effet ſans vraiſemblance. J'ajoutai, pour prévenir les inductions qu'on auroit pû tirer de mon combat, qu'à la vérité j'avois fait arrêter la nuit précédente un jeune Homme que j'avois rencontré à quelque diſtance du Camp, & qu'à mon arrivée j'en avois rendu compte à M. le Maréchal; mais que n'ayant trouvé aucun reproche à

faire à ce Prisonnier, je lui avois rendu la liberté.

La nouvelle qu'on apporta dans ce moment à M. le Maréchal que les François avoient investi Limerick, & qu'ayant rompu tous les Ponts sur la riviere de Berke, ils s'étoient mis à couvert contre le dessein que nous avions de les attaquer; l'engagea nécessairement dans d'autres soins. Il me chargea de ses ordres pour un corps de Cavalerie qu'il avoit fait avancer pour couper à l'Ennemi le passage du Pont de Restalif, & pour empêcher la jonction de quelques Compagnies Irlandoises qui s'étoient formées pour le service du Roi Jacques. Je montai à cheval sur le champ, à la tête des quatre Gardes que M. le Maréclal avoit comme attachés à ma suite. Je n'avois pas fait deux milles que j'apperçûs mon valet, c'est-à-dire, le Guide que j'avois donné à la jeune Irlandoise, revenant seul vers le Camp, & s'empressant d'accourir à moi. Lorsqu'il m'eut découvert, il me pria de l'écouter à l'écart. Nous n'avons pas prévû, me dit-il, que tous les Ponts s'étoient ruinés cette nuit. J'ai tenté toutes sortes de voies pour nous ouvrir un passage. Mademoiselle Fidert, plus

embarrassée que jamais, s'est retirée à la pointe du jour dans la maison d'un Païsan, d'où elle a voulu que je retournâsse vers vous pour recevoir vos conseils.

En vain m'agitai-je pour en trouver un qui convînt à des circonstances si pressantes. Je ne pouvois leur proposer de chercher un Bateau, pour passer à toutes sortes de risques. Outre celui d'être arrêtés par les Bateliers mêmes, qui ne manqueroient pas de les prendre pour deux déserteurs, le corps de Cavalerie que je cherchois étoit vraisemblablement à battre la Campagne au long de la Riviere ; & de quelque côté qu'ils pûssent tourner dans une Province où tout le monde étoit en armes, ils se précipitoient ouvertement dans les mêmes dangers. Il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir gagner un Port soumis à l'Angleterre, parce qu'outre la certitude d'y être observés rigoureusement, il n'y avoit point d'espérance d'y trouver un vaisseau qui fût prêt à faire voile dans l'Etat ennemi. Enfin la seule pensée qui me vint pour sauver Mademoiselle Fidert, mais une pensée qui n'étoit pas elle-même sans difficultés & sans péril, fut de lui faire prendre un

chemin tout opposé à celui qui devoit la conduire hors de l'Irlande. En supposant qu'on la cherchât, ce n'étoit pas vers Dublin qu'on s'imagineroit qu'elle eût choisi sa route. Madame de Gien, qui étoit dans cette Ville, pouvoit la recevoir & la tenir cachée. Je m'arrêtai à cet expédient, comme au seul qui lui restât dans une situation désespérée ; & recommandant à mon valet toutes les précautions dont il étoit capable, je lui conseillai d'attendre l'obscurité de la nuit pour partir. La confiance que j'avois à mes Gardes n'alloit point encore jusqu'à les mettre dans un secret de cette importance, sans quoi je n'aurois pas balancé à charger l'un d'entr'eux d'accompagner Mademoiselle Fidert jusqu'à Dublin.

Ma commission m'ayant occupé pendant la plus grande partie du jour, je trouvai à mon retour de nouveaux sujets d'allarmes pour cette malheureuse fille. La nouvelle du coup tragique dont elle s'étoit rendue coupable, étoit enfin arrivée au Camp, & son frere l'avoit reçûe le premier. Dans la fureur à laquelle il s'étoit abandonné, il avoit oublié le péril de sa blessure, & s'étant allé jetter aux pieds du Maréchal, il l'avoit con-

juré de donner des ordres pour faire arrêter sa sœur qu'il croyoit encore dans le Camp. Il les avoit obtenus sans peine, & ma Tente n'avoit point été exemptée de cette recherche. Ce frere furieux s'y étoit transporté lui-même, avec le dessein sans doute de venger son Pere par sa propre main; car ayant déja conçû que je pouvois avoir été trompé par le déguisement de sa sœur, ce n'étoit plus contre moi qu'il tournoit son ressentiment; & m'étant venu voir aussi-tôt qu'il eut appris mon arrivée, il me témoigna que son espérance étoit qu'en apprenant à qui j'avois accordé ma protection, je me joindrois à lui pour lui faire découvrir un monstre, dont tout le monde avoit le même intérêt à souhaiter la même punition. Sans confesser que j'eusse connû sa sœur & le crime dont elle s'étoit noircie, je lui protestai que j'ignorois dans quel lieu elle s'étoit réfugiée. Mais après lui avoir marqué une juste horreur pour le Parricide dont il l'accusoit, j'employai adroitement tous mes efforts à lui persuader que son honneur l'obligeoit d'en laisser la poursuite à la Justice; & que ce seroit jetter trop d'horreur dans sa famille que d'y faire voir encore un fre-

re qui conduisît lui-même sa sœur à l'échaffaut Ce soin que je paroissois prendre d'arrêter l'ardeur de sa vengeance, lui auroit fait soupçonner que je prenois parti pour sa sœur, & que je n'étois pas aussi mal informé de sa retraite que je l'en assurois, si je n'eûsse renouvellé aussi-tôt ma déclaration, avec toute la force que je pouvois tirer de la vérité. Elle est partie, lui répétai-je nettement, j'ignore où elle s'est retirée ; & comme elle n'a dû penser qu'à se mettre à couvert par la fuite, elle aura pris, n'en doutez pas, le parti de se rendre à l'armée de France.

Ainsi ma réponse même servit à faciliter la marche de Mademoiselle Fidert vers Dublin, en faisant naître à son frere la pensée de la faire poursuivre du côté de Limerick. En vain lui représentai-je encore qu'il devoit renoncer à toute espérance depuis que les Ponts étoient rompus. Il obtint de M. le Maréchal la permission de faire partir son Lieutenant à la tête de cinquante Dragons ; & quelque fond que je fîsse sur la conduite de mon valet, je ne fus pas sans allarme jusqu'à leur retour.

Cependant Mademoiselle Fidert avoit pris heureusement le chemin de la Ca-

pitale, & son masque n'ayant point été oublié, elle arriva sans obstacle chez Madame de Gien, qui ne balança point à la recevoir sur une recommandation fort vague dont j'avois chargé mon valet. Ce garçon s'étant hâté de me rejoindre, m'apporta une tranquillité que je n'avois pas sentie un seul moment pendant son absence. Il n'avoit pû découvrir à Madame de Gien ce qu'il ignoroit lui-même, & les seules lumieres qu'elle eut fort long-tems sur l'avanture de Mademoiselle de Fidert, furent celles qu'elle tira de sa tristesse & de ses larmes. Je passai aussi plusieurs semaines sans recevoir de leurs nouvelles. Les opérations continuelles de la Campagne étoient difficiles, & la nécessité où nous fûmes continuellement de changer de situation, interrompit absolument le cours de la Poste dans un Pays où elle n'est jamais fort réglée. Je passe ici sur ce détail militaire, pour le rapporter sans interruption dans un autre lieu. Mais avant la fin du mois, & dans le tems où l'inquiétude de la santé de Madame de Gien & du sort de Mademoiselle Fidert me faisoit penser à leur envoyer un de mes gens, je reçûs un Exprès de Dublin qui satisfit mon impa-

patience. Il m'apportoit une Lettre de Madame de Gien. Elle rouloit moins ſur moi, qui étois traité avec ſa froideur ordinaire, que ſur ce qui appartenoit à la jeune Perſonne que je lui avois confiée. Jamais Portrait ne fut plus bizarre. Elle me la repréſentoit comme un aſſemblage monſtrueux de tout ce qu'il y avoit d'aimable & d'affreux dans le monde. La figure, l'eſprit, le caractere, des prodiges de la nature: Madame de Gien ne connoiſſoit rien qui les égalât. Mais autant que Mademoiſelle Fidert avoit de charmes quand elle ſe montroit du bon côté, autant inſpiroit-elle d'horreur de l'autre à tous ceux dont elle ſe laiſſoit approcher. Souvent au milieu d'un entretien où elle ne s'étoit attiré que de l'admiration, il lui prenoit des mouvemens qui faiſoient douter ſi ſa raiſon n'étoit pas troublée. Elle laiſſoit échapper des cris. On voyoit couler quelques larmes de ſes yeux; & les efforts qu'elle faiſoit apparemment pour les arrêter, donnoit à ſon viſage un air ſi violent & ſi terrible, que les ſpectateurs prenoient le parti de s'éloigner pour leur sûreté. Elle revenoit néanmoins fort promptement de ces grands tranſports, mais c'étoit pour tomber

dans une mélancolie si profonde que ce changement faisoit un autre sujet d'admiration. Elle gardoit alors un silence dont rien n'étoit capable de la faire sortir. On ne tiroit d'elle que peu de mots entrecoupés, qui n'avoient quelquefois aucun rapport aux questions qu'elle recevoit. Et cette espece d'égarement finissoit par un ruisseau de larmes, qui sembloit adoucir toute l'amertume de ses sentimens. Elle recommençoit à sourire, après avoir long-tems pleuré. Elle regardoit les assistans, comme si elle eût cherché dans leurs yeux ce qu'ils avoient pû lui dire pendant le songe dont elle sortoit, & souvent elle leur faisoit des excuses ou de ne les avoir pas bien entendus, ou d'avoir manqué à leur répondre.

Mais c'étoit le tems de la nuit, ou celui qu'elle passoit dans la solitude, dont Madame de Gien représentoit encore plus vivement toutes les circonstances. Se croyant alors sans témoins, & ne consultant plus que les mouvemens qui l'agitoient, elle passoit des heures entieres à se promener dans sa chambre, & ses plaintes étoient moins des cris que des emportemens de désespoir & de fureur. On ne pouvoit entendre distincte-

ment quelques mots mal-articulés qui lui échappoient ; mais soit qu'elle se laissât tomber de foiblesse, soit qu'elle se jettât volontairement par terre, on distinguoit le bruit de sa chûte. Elle demeuroit alors comme sans mouvement sur le plancher, & cet état duroit des heures entiéres ; jusqu'à ce que s'étant relevée, elle recommençoit à marcher avec les mêmes agitations jusqu'au jour. Le retour de la lumiere paroissoit dissiper toutes les noires idées qui agissoient sur elle avec tant de violence dans l'obscurité de la nuit. Elle se mettoit alors au lit, pour y demeurer dans un profond sommeil jusqu'au milieu du jour. Aucun Domestique n'avoit la liberté d'entrer dans son appartement lorsqu'elle se retiroit le soir ; mais elle souffroit volontiers qu'on l'aidât à se lever & à se revêtir de ses habits. Elle s'entretenoit même d'un air fort doux avec les femmes qui lui rendoient ce service, comme si le repos du sommeil eût calmé ses sens, & que sa raison eût repris plus de forces que les funestes images dont elle avoit été possédée pendant toute la nuit.

Madame de Gien, qui se louoit d'ailleurs infiniment du respect & des com-

plaisances de sa Compagne, me demandoit naturellement si j'avois manqué de confiance pour elle, lorsque je lui avois fait un dépôt de cette nature sans l'avertir des causes & des suites d'une maladie ou d'un désespoir si extraordinaires. C'étoit assez, me disoit-elle, que Mademoiselle Fidert lui fut venue de ma main pour exciter tout son zéle à la servir; mais étoit-ce assez pour moi de la lui avoir envoyée sans un mot d'explication. Enfin, dans les plaintes qui finissoient sa Lettre, elle ne paroissoit point exempte de quelques défiances, qu'un homme plus porté que moi à se flatter auroit pû prendre pour un mouvement de jalousie. Elle me promettoit néanmoins que ses soins ne se relâcheroient pas jusqu'à la fin de la Campagne, & les éclaircissemens, ajoutoit-elle, ne pouvant être remis plus loin, elle se flattoit que je ne lui donnerois pas lieu de se repentir d'avoir obligé une fille aimable sur ma recommandation.

Je fus si éloigné d'attribuer la moindre jalousie à Madame de Gien, que ce soupçon ne m'étant pas venu dans ma réponse, je lui recommandai Mademoiselle Fidert avec de nouvelles instances, en lui promettant le récit d'une

avanture

avanture qui exciteroit sa compassion. Et n'oubliant point l'intérêt de mon amour, je m'abandonnai à mille expressions tendres, avec toute la sincérité d'un cœur qui n'a rien à se reprocher. J'écrivis aussi à Mademoiselle Fidert; & le sentiment de ma compassion étant renouvellé par la peinture que je venois de lire, j'employai pour la consoler tout ce que l'amitié me fournit de plus tendre & de plus touchant. Deux jours aprés, ayant été commandé par M. le Maréchal pour la conduite d'un secours d'argent qui lui étoit envoyé de Dublin, j'acceptai fort avidement cette commission; & laissant derriere moi mon Escorte je doublai ma marche, pour me ménager le plaisir de passer deux jours de plus avec Madame de Gien. Mon arrivée fut imprévûe. Les Domestiques qui me reconnurent avec joye, n'ayant pas fait difficulté de m'introduire dans l'appartement où elle étoit avec Mademoiselle Fidert, elles parurent également surprises de me voir. Mais pendant que la premiere attendoit avec une apparence de froideur que je lui apprisse le sujet de mon voyage, celle-ci ne suivant que le mouvement de sa reconnoissance, se précipita vers moi, & les

yeux tout en pleurs elle me tint long-tems embraſſée, ſans faire entendre autre choſe que ſes ſoupirs. Madame de Gien paſſa ſur le champ dans un cabinet voiſin, dont elle ferma bruſquement la porte après elle. Quoiqu'il me fût aiſé de reconnoître qu'elle étoit vivement choquée, je n'oſai me figurer encore que ſa colere vînt d'un motif auſſi flatteur pour moi que celui de la jalouſie, & j'aimai mieux l'attribuer à ſa délicateſſe, qui pouvoit ſe trouver bleſſée des careſſes trop libres qu'elle m'avoit vû recevoir en ſa préſence.

Cependant m'étant préſenté à la porte du cabinet, ce ne fut point ſans peine que j'obtins de me la faire ouvrir. Il lui fallut tout le tems de retrouver aſſez de liberté d'eſprit pour faire réflexion qu'une marque de reſſentiment ſi éclatante pouvoit être expliquée trop favorablement pour moi. Elle m'ouvrit, après s'être compoſé le viſage au diſcours qu'elle avoit médité; & prenant même un air riant, je voulois, me dit-elle, vous laiſſer la liberté de donner à Mademoiſelle les éclairciſſemens que vous lui apportez ſans doute ſur la ſituation de ſes affaires, & j'ai jugé par le myſtere que vous m'en avez fait tous deux juſ-

qu'à présent, qu'elles demandoient d'être expliquées sans témoins. Je lui répondis d'un ton aussi sérieux que sincere, qu'elle pardonneroit à Mademoiselle Fidert de ne s'être ouverte à personne lorsqu'elle auroit appris les importantes raisons qui la forçoient au secret ; & que n'ayant pû lui déclarer à son départ du Camp jusqu'où elle devoit porter la confiance avec une amie telle que la mienne, il n'étoit pas surprenant qu'elle se fût renfermée dans un silence qu'elle avoit crû nécessaire à la sûreté de sa vie. J'ajoutai en me tournant du côté de Mademoiselle Fidert, qu'il ne falloit pas différer un moment à mettre Madame de Gien dans sa confidence, & qu'il n'étoit point question de réserve avec une personne dont elle avoit à espérer tant de secours & de consolation. La résistance ne vint point de son côté ; mais j'admirai pendant quelques momens les raisons que Madame de Gien apportoit encore pour se dispenser de m'entendre. Il ne falloit pas nous contraindre, me dit-elle, nous étions les maîtres de lui cacher tout-à-fait ce qui ne pouvoit être révelé qu'avec tant de précautions, elle n'avoit jamais eû de curiosité pour les secrets d'autrui. Enfin,

s'étant fait presser beaucoup pour m'écouter, il ne pût lui rester le moindre doute de ma sincérité, lorsque pour exorde je lui eus appris que Mademoiselle Fidert avoit eû le double malheur de perdre son Amant par la main de son Pere, & de tuer son Pere de sa propre main. Je remarquai qu'on me prêtoit l'oreille ensuite avec plus d'intérêt & d'attention. Mon récit fut celui des circonstances où j'avois rencontré cette malheureuse fille, & de l'embarras que j'avois eu à la sauver de la fureur de son frere. Comme le bonheur qu'elle avoit eu jusqu'alors de demeurer inconnue à Dublin ne changeoit rien au péril dont elle étoit toujours menacée, je consultai Madame de Gien même, sur les voyes que nous avions à chercher pour la faire passer en France. Il ne me paroissoit pas impossible de la conduire jusqu'à Londres à la faveur de quelque nouveau déguisement; mais aussi longtems que la Guerre dureroit, & que les Ports seroient observés par conséquent avec la même rigueur, je désespérois qu'elle trouvât jamais l'occasion de s'embarquer.

Madame de Gien étoit logée chez une des Dames avec qui elle étoit partie

de Londres, & elle l'étoit assez spacieusement pour avoir pû céder une partie de son appartement à Mademoiselle Fidert. Elle n'avoit pû se dispenser de lui faire former quelque liaison avec les Habitans de la même Maison, qui auroient eû trop de sujet de s'abandonner à leurs défiances s'ils lui avoient vûe de l'affectation à se cacher & à les fuir. Sa figure d'ailleurs étoit si propre à lui concilier l'inclination de tout le monde, que malgré tous les bruits qui s'étoient répandus du meurtre de son Pere, ce n'étoit jamais de ceux qui la voyoient qu'elle pouvoit être soupçonnée d'avoir souillé ses mains par le plus horrible de tous les crimes. Aussi ne passoit-elle dans l'esprit de ceux qui avoient voulu pénétrer ses infortunes, que pour quelque malheureuse amante, qui fuyoit les persécutions de sa famille ou celles d'un mari furieux. Cependant on avoit entendu plus d'une fois les marques de son agitation, & toute la maison allarmée avoit fait des questions pressantes à Madame de Gien. Elle n'avoit pû donner des lumieres qu'elle n'avoit pas; mais elle s'étoit livrée elle-même à ses conjectures, & l'amour qu'elle m'avoit supposé pour une fille si

charmante n'avoit point empêché qu'elle ne l'eût crûe dans quelque malheur extraordinaire, qui avoit servi à m'attendrir encore plus en y joignant le motif de la compassion.

Mais quoique mon récit dût la faire revenir d'une partie de ses idées, elle n'en parut pas plus sensible aux témoignages de ma tendresse. Deux jours que je passai à Dublin ne me firent pas lire plus clairement dans les secrets de son cœur. Je la vis continuellement, mais dans la présence de Mademoiselle Fidert, dont la reconnoissance éclatoit à tous momens par des marques bien plus vives. Enfin les ayant quitées, sans autre résolution que de les faire partir ensemble, & de les conduire à Londres après la campagne, je retournai au Camp avec un heureux succès de ma commission. Monsieur le Maréchal ne manqua point de m'interroger beaucoup sur la situation de Madame de Gien, & peut-être n'avoit-il pas eu d'autre vuë que de se procurer cette satisfaction en me choisissant pour l'escorte du tresor. Je lui trouvai tant de bonté & de tendresse de cœur dans cette ouverture, que l'interêt de Mademoiselle Fidert me revenant à l'esprit, je ne crus pas faire une indiscretion de

lui découvrir le besoin qu'elle avoit de sa protection. Loin de me la refuser, il parut charmé d'entendre qu'elle la méritoit par l'excellence de ses qualités naturelles; & lorsqu'il eut apris qu'elle s'étoit retirée chez Madame de Gien, il parut s'y intéresser encore avec plus de chaleur. Mais son autorité même ne pouvant la sauver si elle étoit reconnuë; la difficulté étoit toujours de la dérober jusqu'à la mer aux recherches que son frere faisoit continuer. Il me laissa le choix des moïens, avec la seule restriction de ne le pas commettre, & d'éviter moi-même qu'on pût découvrir la part que je prenois à cette entreprise.

Après de longues réflexions je revins à mon premier plan, qui avoit été de la faire passer dans l'armée de France, pour s'embarquer sur le premier vaisseau où l'on voudroit la recevoir. Sous le prétexte de la moindre commission, je pouvois retourner à Dublin avec une escorte, & ménager si bien ma marche que revenant au camp pendant la nuit je pusse du même pas la conduire vers l'ennemi. Les difficultés du passage ne subsistoient plus depuis le mouvement que Monsieur le Maréchal avoit fait faire à ses troupes; & quoiqu'il ne cher-

châf que l'occasion de joindre l'armée françoise, elle étoit si bien retranchée devant Limerick qu'il ne pouvoit esperer de la forcer si tôt dans ses lignes.

Je partis à la tête de cinquante Maîtres, & le besoin que nous avions de poudre fut un motif réel pour justifier mon départ. Ayant laissé mes gens hors de la Ville, je commencai par délivrer les lettres de Monsieur le Maréchal, pour écarter jusqu'au moindre soupçon en publiant la cause de mon voyage. Je me rendis ensuite chez les deux Dames, à qui mes explications causerent une égale surprise, mais par des raisons bien differentes. Mademoiselle Fidert, touchée de mon zéle autant que de l'espérance de se voir bien-tôt à la fin de ses allarmes, chercha dans ses expressions tout ce qu'elle put s'imaginer de plus vif pour me marquer sa reconnoissance; tandis que Madame de Gien interdite & pensive demeura sans réponse à une nouvelle dont j'avois compté qu'elle partageroit la joye. Je ne pus attribuer cette froideur qu'au chagrin de se voir séparer d'une jeune personne pour qui elle avoit pû prendre de l'estime & de l'amitié. Mais lorsque cette pensée m'eut porté à lui représenter qu'elle n'étoit

point ſans eſperance de la revoir en France, elle me répondit que ſon deſſein n'étoit pas d'attendre ſi long tems, & que pouvant vivre auſſi tranquille dans un couvent de France qu'en Angleterre ou à Dublin, elle étoit réſoluë de ſuivre Mademoiſelle Fidert, & de paſſer la mer avec elle.

Un projet né ſi vîte & ſi embaraſſant néanmoins par les circonſtances, & par la promptitude de l'exécution, ne me parut pas l'effet d'une cauſe ordinaire. Le ſentiment de ma tendreſſe, qui me fit régarder le retour de Madame de Gien en France comme mon plus grand malheur, auroit ſuffi ſeul pour me le faire combattre par mille objections. Mais tirant d'un autre côté les obſtacles qui s'y opoſoient, je fis valoir particulierement la difficulté qu'il y auroit à déguiſer ſi bien deux perſonnes du même ſexe, que mes gens ne penétraſſent point ce que Mademoiſelle Fidert avoit tant d'interêt à tenir caché. C'étoit ſe jetter ouvertement dans tous les maux que Monſieur le Maréchal m'avoit recommandé d'éviter. Nous allions le commettre; j'allois me perdre moi même, & livrer peut-être Mademoiſelle Fidert à la juſtice. J'ajoutai que Madame de

Gien peu exercée à monter à cheval, ne pouvoit espérer de soutenir la fatigue d'une marche prompte & difficile ; enfin je passai jusques sur la perte de son équipage qu'il faloit donc se résoudre à laisser derriere elle, soit à Londres, soit à Dublin. Elle m'écoutoit d'un air si froid & si sérieux, qu'appréhendant de n'avoir pas fait assez d'impression sur elle par mes raisonnemens, je lui déclarai en un mot que rien n'étoit capable de me faire consentir à sa proposition.

Ma fermeté eut peut-être plus d'effet que je n'en avois pû attendre de mes raisons. Madame de Gien qui avoit tout l'esprit que j'ai déja vanté, & qui se laissoit entraîner ici, comme j'en fus assuré dans la suite, par un caprice de pure jalousie, conçût qu'elle m'auroit trouvé moins d'obstination que d'embarras & de mollesse si j'avois eu quelque autre motif que ma passion pour elle, & que la vûe de ses propres intérêts. En me supposant quelque inclination pour Mademoiselle Fidert, quelle apparence que je pûsse songer à me satisfaire, lorsque j'étois convenu avec M. le Maréchal de la conduire directement à l'Armée de France, & que j'avois à peine

vingt-quatre heures pour l'accompagner ? Elle ſe rendit à cette réflexion plutôt qu'à mes inſtances. Une eſpéce de confuſion, qui succéda même au mouvement qui l'avoit agitée, me fit deviner une partie de ce qu'elle affectoit encore de me cacher. Je ne fis pas éclater toute ma joye ; & plus encouragé dans un moment que je ne l'avois été depuis long-tems par toutes mes obſervations, je m'expliquai mieux par mon ſilence que je ne l'aurois fait par mes tranſports, à des yeux auſſi pénetrans que les ſiens.

Ayant fait preſſer l'expédition des poudres avant la fin du jour, je me trouvai prêt à partir vers le milieu de la nuit. Mademoiſelle Fidert reprit les habits de notre ſexe, & s'étant dérobé de ſon appartement après avoir pris congé de Madame de Gien, elle vint me demander de fort bonne grace la permiſſion de me ſuivre juſqu'au Camp. Nous étions convenus de toutes ces formalités. Mes quatre Gardes, qui auroient pû ſeuls la reconnoître, étoient demeurés au Camp ſous des prétextes que j'avois fait naître. Notre marche fut heureuſe. Je l'avois ménagée avec tant de ſoin, qu'étant arrivés au quartier général à l'en-

trée de la nuit, je me crûs assez de tems non-seulement pour rendre compte de ma commission à M. le Maréchal, mais pour lui procurer le plaisir d'entretenir quelques momens Mademoiselle Fidert. Elle n'osa résister à ma proposition Cependant je me rendois coupable d'une imprudence, qui a causé tous les malheurs de ma vie & qui servit à redoubler les siens.

Je m'étois imaginé avec raison queM.de Schomberg la verroit volontiers, & que cette visite augmenteroit le penchant qu'il avoit à l'obliger. Il admira sa beauté; & diverses questions qu'il lui fit sur son infortune & sur ses desseins, lui donnerent occasion de connoître tout son esprit. Mais le goût qu'il prit à l'entretenir, fit durer cette conversation trop long-tems. Je sentis enfin qu'il étoit tems de l'interrompre. La nuit touchoit à sa fin. Il étoit nécessaire du moins de sortir du Camp avant le jour. Nous nous mîmes en marche avec une recommandation particuliere de M. le Maréchal auprès des Officiers François, dont il connoissoit assez la politesse pour s'assurer qu'en faveur d'une femme elle ne seroit point sans poids de la main même d'un ennemi. Je crûs que pour cinq ou six milles

qui me restoient à faire, je pouvois me borner à l'escorte de mes quatre Gardes, & ce changement me parut même nécessaire pour nous dérober aux observations des autres. Mon Valet, le même qui avoit déja servi de Guide à Mademoiselle Fidert, étoit encore destiné à la recevoir de mes mains pour la conduire au Camp François, & pour l'accompagner de-là jusqu'en France. Nous marchions légérement, lorsque les premiers rayons du jour venant à nous éclairer, nous rencontrâmes un détachement de Dragons qui alloit au fourage, & qui se trouvoit commandé par ce même Lieutenant sur qui le frere de Mademoiselle Fidert s'étoit reposé du soin de la chercher. Il étoit leur parent, & presque aussi animé que son Capitaine à la vengeance de leur Pere. Soit que ma vûe seule lui fit naître des soupçons, soit que s'étant approché sans dessein il eut reconnû sa malheureuse Parente, il tira l'ordre de M. le Maréchal dont il étoit encore muni, & nous faisant envelopper par sa Troupe, il me déclara qu'il arrêtoit Mademoiselle Fidert, dont il étoit fâché que j'eûsse embrassé mal-à-propos la protection. Elle entendit ce discours, & ne reconnois-

fût pas moins son Parent, elle seroit tombée presqu'évanouie de son cheval si je n'eûsse veillé à la soutenir. J'aurois perdu mille fois la vie pour sauver sa femme. Mais de quelle utilité lui eût été ma mort? Je ne pûs même désavouer que ce ne fut elle, sur-tout lorsque s'étant remis le visage du Lieutenant, elle m'eut déclaré d'une voix foible qu'elle se croyoit perdue. Au milieu de mes allarmes, il me vint en l'esprit, pour y mettre le comble, que M. le Maréchal auroit à me reprocher de l'avoir commis d'une maniere odieuse, & qu'il me feroit payer de sa disgrace la diminution d'estime & de confiance que j'allois lui causer dans toute la Nation. Le moindre de ces motifs étoit capable de me faire tout entreprendre. Je m'arrêtai aux premieres inspirations de mon désespoir, & poussant mon cheval vers le Lieutenant, je lui demandai à l'entretenir un moment à l'écart. Il me suivit sans balancer, mais après avoir déclaré à ses gens qu'ils lui répondroient du dépôt qu'il laissoit entre leurs mains. Nous nous éloignâmes de vingt pas. Il n'y a qu'une haine honteuse, lui dis-je, & l'oubli de votre propre honneur; qui puisse vous inspirer cette soif implacable du

sang d'une malheureuse. Je vous la pardonnerois néanmoins si son supplice & sa mort pouvoient vous rendre la vie de son Pere ; mais lorsque c'est aux dépens de votre propre sang que vous cherchez à vous venger, je m'y opposerai pour votre propre intérêt autant que par le motif de compassion qui m'a fait entreprendre de servir une fille infortunée. Ainsi, ajoutai-je en portant la main sur un de mes pistolets, commencez par m'ôter la vie, si vous voulez conserver la vôtre pour devenir le bourreau de votre sang. Je poussai mon cheval à quelque distance, & je m'attendois en me tournant vers lui de le trouver armé pour se défendre; mais je fus surpris de voir qu'il me suivoit tranquillement. Ecoutez, me dit-il d'un air rêveur, j'ai senti plus d'une fois la justice de ce reproche, & je me le suis fait à moi-même. Ce n'est pas ma vengeance que je cherche; je sers la fureur de mon Capitaine & du Chef de ma Maison. Si je pouvois me persuader, comme je le soupçonne en vous voyant à la tête de ces quatre Gardes, que M. le Maréchal eût accordé sa protection à ma cousine, & que son dessein fût de la sauver, je prêterois bien plus volontiers les mains à

ſa fuite, que je ne contribuerois à ſon ſupplice. Il m'en couteroit néanmoins mon Emploi, ajouta-t'il; car mon Capitaine n'eſt pas capable de me pardonner cette trahiſon. Mais je me flaterois auſſi, reprit-il, en me regardant d'un œil incertain, que M. le Maréchal me tiendroit compte de ce que j'aurois fait pour lui plaire.

Je le crus gagné, lorſque je le vis ſenſible à l'intérêt. Cependant comme j'avois à ménager la gloire de mon Général, je gardai un tempérament dans ma réponſe. Ne doutez pas, lui dis-je, qu'en me chargeant de l'évaſion de Mademoiſelle Fidert, je n'aie quelque certitude de faire approuver mon entrepriſe à M. le Maréchal, & je vous répons de même que vous ne nous ferez point de ſacrifice, dont vous ne ſoyiez dédommagé. Il fit tant de fond ſur ma parole, que nous cherchâmes auſſi-tôt par quel moyen nous pouvions donner le change à ſa Troupe. La plûpart de ſes Dragons n'ignoroient point qui il venoit d'arrêter, & les circonſtances de notre rencontre ne pouvoient manquer de ſe répandre bientôt dans le Camp. Il falloit feindre du moins d'avoir exécuté l'ordre de M. le Maréchal. Vous fierez-

vous à moi ? me dit le Lieutenant. Je vais conduire Mademoiselle Fidert dans une maison voisine, dont je sçai que le Maître est absent, & je la laisserai à la garde des Domestiques. C'est à vous à me suivre, & à la délivrer de leurs mains aussi-tôt que je me serai retiré. Je retournerai au Camp, continua-t'il, où pour sauver les apparences, je rendrai compte de cèt événement à mon Capitaine, & dans cet intervalle vous aurez le tems de vous éloigner. Quelques éclaircissemens qu'il me donna sur la maison, où il vouloit la conduire, me firent trouver de la facilité dans ce projet. Nous rejoignîmes nos gens. Il me fut aisé, tandis qu'il donnoit ses ordres aux siens, de rassûrer en peu de mots Mademoiselle Fidert, & de lui prescrire ce qu'elle devoit observer. Je me séparai d'elle, en feignant de la plaindre. & je laissai au Lieutenant le tems de s'éloigner avant que de me remettre en marche pour le suivre.

Il exécuta fidellement sa promesse ; & je n'eus pas de peine ensuite à délivrer Mademoiselle Fidert des mains de trois Domestiques, qui ne reconnurent pas même la livrée de M. le Maréchal. Ainsi le secret de nôtre avanture étant

entre les Gardes & moi, je ne doutai point qu'il ne pût demeurer long-tems caché. Mais je tombai dans un embarras beaucoup plus pressant, lorsqu'il fallut me déterminer sur la route que je devois prendre. Nous devions compter qu'à la premiére nouvelle que le Capitaine recevroit de son Lieutenant, il se hâteroit d'aller se saisir lui-même de sa sœur, & qu'apprenant de quelle maniére elle avoit été délivrée, il recommenceroit ses recherches avec un redoublement de furie. Je ne pouvois espérer de faire assez de diligence pour la mettre en état de joindre l'Armée Françoise, avant qu'elle fût poursuivie. Ce fut après une cruelle incertitude que je m'arrêtai enfin au projet le plus hardi que j'eusse encore formé pour la servir. L'envie de me délivrer de la nécessité même où je m'étois mis de ménager mes Gardes, me fit prendre le parti de la laisser seule dans un lieu fort désert, où j'avois apperçû néanmoins une petite maison à laquelle j'affectai de tourner le dos, pour ôter à mes Gardes l'occasion de la remarquer. Je lui expliquai ma pensée. Vous choisirez, lui dis-je, quelque endroit de cette Campagne, où vous puissiez pas-

fer le reste du jour sans être apperçûe. Le soir, vous vous rendrez à cette maison, avec les mesures que vous croirez les plus propres à votre sûreté. Je vous y rejoindrai avec mon Valet, & nous demanderons au Ciel, qu'il nous inspire quelque chose de favorable à votre situation. J'admirai le courage avec lequel elle se soumit à ce conseil. Après avoir continué de marcher pendant plus d'un quart d'heure, je me tournai vers elle, & je lui déclarai devant mes Gardes, qu'après avoir si mal réussi jusqu'alors à la servir, je perdois l'espérance d'être plus heureux. Vous avez sans doute des Amis en Irlande, ajoutai-je, & c'est à eux que vous devez vous adresser. Ils vous conduiront dans quelque Port avec plus de facilité que moi; & seule, comme je vais vous laisser, il vous sera beaucoup plus aisé de vous dérober aux poursuites de votre frere. Adieu, Mademoiselle, ajoutai-je, en l'embrassant. Le Cheval que je vous ai donné, est excellent. Eloignez vous avec diligence, & s'il vous arrivoit quelque chose de sinistre, comptez du moins sur mes sollicitations. Je la quittai sur le champ, sans laisser le tems à mes Gardes d'observer sur son visage l'effet de cette

déclaration. Ils en marquerent beaucoup d'étonnement, & mon Valet, qui m'avoit vû tant de zéle pour la servir, ne pouvoit revenir de la froideur avec laquelle il me voyoit prendre le parti de l'abandonner. Mais sans cesser de la plaindre, je cherchai mes excuses dans l'impuissance où je me croyois de la servir plus long-tems. Cet artifice me réussi d'abord si heureusement que l'augure m'en parut des plus favorables pour Mademoiselle Fidert. Il étoit arrivé, comme je l'avois prévu que son frere étoit parti au premier récit de son Lieutenant, & qu'ayant appris sa fuite, il avoit cru marcher sur ses traces, en la cherchant du côté de l'Armée de France. Il passa le reste du jour dans cette poursuite chimérique, tandis que je faisois répandre parmi les Officiers de son Régiment que j'avois délivré effectivement sa sœur, mais que m'étant lassé de tant de peines que j'avois prises, pour assûrer sa fuite, je lui avois conseillé d'implorer le secours de ses Amis. C'étoient mes Gardes mêmes qui publioient cette nouvelle, & qui rendoient témoignage de ce qu'ils avoient vû de leurs propres yeux. D'un autre côté pour arrêter des interprétations qui auroient pu

déplaire à M. le Maréchal, je pris un moment où sa Cour étoit fort nombreuse, & lui racontant tout ce que j'avois fait en faveur d'une fille aussi aimable qu'infortunée, je le suppliai de me pardonner la hardiesse que j'avois eue d'employer ses Gardes sans sa participation. Il entra dans le sens de mes excuses, & sa réponse servit encore à confirmer le bruit qui se répandit bientôt, que Mademoiselle Fidert étoit désormais sans protection. Son frere trouva le soir tout le Camp prévenu de cette opinion, & la fureur qu'il avoit concûe contre moi, en me soupçonnant de l'avoir délivrée, se rallentit jusqu'à me faire remercier du parti que j'avois pris de l'abandonner. Cependant le soin de sa santé ayant eu plus de part à son retour que la perte de ses espérances, il avoit laissé son lieutenant avec sa Troupe pour continuer ses recherches; & lorsqu'il apprit le conseil que j'avois donné à sa sœur, il se flatta de la surprendre chez les Amis qu'il lui connoissoit, & dont il s'imagina qu'elle iroit demander le secours. Je me reposai autant sur cette erreur, que sur la confiance que j'avois à son Lieutenant. J'attendis le milieu de la nuit pour sortir du Camp, sans autre

suite que mon Valet. La route étoit trop bien gravée dans ma mémoire pour me mettre en danger de m'y méprendre. Nous gagnâmes la chaumiére, où j'avois promis à Mademoiselle Fidert de la réjoindre, & nous la trouvâmes plus tremblante de notre retardement que des périls où elle avoit été exposée pendant le jour.

Avec quel transport ne me marqua-t'elle point sa reconnoissance & sa joie! J'étois aussi sensible qu'elle à l'espérance de la voir enfin délivrée de tant de craintes. Il ne reste pas, lui dis-je, un seul moment à perdre ; & lui expliquant la facilité que j'espérois pour notre passage, de la part du même Lieutenant qui l'avoit arrêtée, je la pressai de me suivre à l'instant. Mais au lieu de répondre à mes instances, elle me pria d'écouter un nouveau plan dont elle espéroit, me dit-elle, & plus de sûreté & plus de repos que dans les nouveaux hazards, où sa fuite alloit l'exposer. Sans être Catholique, elle connoissoit à quelques lieues de Waterford un Couvent de Religieuses, qui avoit été respecté de tout tems par les Ennemis de l'Eglise Romaine, & où elle s'imaginoit que la pensée de la chercher, ne tomberoit ja-

mais dans l'esprit de son frere. Elle n'ignoroit point la distance de cette maison, qui n'étoit guéres moins que de trente cinq milles; mais il se trouvoit par une faveur extraordinaire du Ciel que le Maître de la Chaumiére où nous étions rassemblés, étoit Catholique. Elle en avoit tiré cet aveu après diverses questions, & ne doutant point qu'il ne fût disposé à la servir par la seule raison que la voyant résolue de passer en France, il se persuaderoit qu'elle étoit dans les intérêts du Roi Jacques, elle avoit échauffé l'inclination qu'il avoit marqué pour elle, en lui confessant que son dessein étoit de se retirer dans un Monastére de France. Il avoit fallu lui faire la confession de son sexe. Ce bon homme, qui ne lui croyoit point d'autre motif que celui de se consacrer à la vie Religieuse, lui avoit représenté que sans aller si loin, elle pouvoit satisfaire sa piété dans le voisinage de Waterford, & qu'il étoit même important pour le soutien de la Religion en Irlande, qu'il y demeurât des Ames ferventes & capables d'y attirer la bénédiction du Ciel. Il avoit une Parente dans le Couvent de Waterford. Ce chemin lui étoit familier; & si elle avoit besoin

d'un Guide, il s'offroit de la conduire avec auſſi peu de peine que de danger. Mademoiſelle Fidert avoit trouvé ce parti plus sûr que tous les moyens que nous avions imaginés pour ſa fuite; & s'étant engagée à ſuivre ſon Hôte, elle lui avoit fait entendre qu'un Gentil-homme qu'elle attendoit pendant la nuit, étoit un de ſes proches Parens qui étoit dans le ſecret de ſon départ, & qui ne manqueroit pas d'approuver le changement de ſes réſolutions.

En effet n'ayant d'autre vûe que de la ſauver du péril, & voyant ſes courſes fort abrégées par ce nouveau projet, je balançai ſi peu à l'approuver, que je ne lui fis pas même d'objection ſur la difficulté qu'elle trouveroit à ſe conformer aux pratiques d'une Religion qu'elle ne connoiſſoit point. Je ne pouvois douter qu'en payant une bonne Penſion au Couvent de Waterford, elle n'y fût reçûe volontiers, ne fut-ce qu'à titre de nouvelle Convertie, ou de jeune Proſélite, qui cherchoit à s'inſtruire. Sa figure & ſes maniéres annonçant de la naiſſance & de l'éducation, j'aurois ſouhaité non-ſeulement qu'elle eût été préſentée d'une autre main que celle d'un Païſan; & mon Valet, qui ignoroit la

Langue

Langue du Pays, étoit encore moins propre à cette commiſſion. Mais tandis que nous nous entretenions avec cette ouverture, le Païſan nous écoutoit. Il comprit par nos diſcours non-ſeulement que Mademoiſelle Fidert avoit d'autres motifs de retraite que ceux de la Religion, mais qu'étant Proteſtante, elle ne pouvoit entrer au Couvent, ſans une eſpéce de profanation. Son zéle n'étant pas capable de modération, il ſe montra tout d'un coup, pour nous déclarer qu'il ne préteroit ni ſon nom, ni ſon miniſtére à notre deſſein, & que nous pouvions même chercher ſur le champ un autre azyle que ſa maiſon. Nouveau ſujet d'allarmes, dans un lieu que nous ne connoiſſions point aſſez pour nous aſsûrer d'y être long-tems les plus forts. Cette penſée me fit prendre le parti de nous en éloigner ſur le champ, & preſſant Mademoiſelle Fidert de remonter à cheval, je remis à former nos derniéres réſolutions, quand elle ſeroit moins proche du danger.

La Lune jettoit une clarté, qui pouvoit nous être auſſi pernicieuſe en ſervant à nous faire reconnoître, qu'elle nous étoit utile pour nous faire découvrir conſtamment notre chemin. Quoi-

que nous fussions à deux milles du Camp, un bruit confus d'armes & de voix, qui redoubloit par intervalles, ne nous permettoit pas d'être un moment tranquilles, dans la difficulté continuelle de distinguer à quel éloignement le péril étoit de nous. Je souffrois de l'inquiétude de Mademoiselle de Fidert. Elle consentoit bien à tourner encore une fois vers l'Armée Françoise; mais je ne lui voyois point autant de confiance que j'en avois au secours du Lieutenant, & sa crainte à chaque pas étoit de le rencontrer. Enfin succombant à tant d'agitations, que la force de son courage lui avoit fait surmonter, elle me confessa qu'il lui étoit impossible de se soutenir plus long-tems à cheval, & que si je ne lui permettois pas de descendre, elle se croyoit prête à tomber sans connoissance. Nous étions heureusement proches d'un Bois. Je me hâtai de mettre pied à terre, & la recevant entre mes bras, je gagnai avec elle un lieu, dont l'épaisseur pouvoit nous mettre à couvert. Ma compassion augmenta beaucoup, lorsqu'avec toutes les marques de l'affoiblissement dont elle m'avoit averti, je lui trouvai une fiévre violente qui ne me laissoit pas

d'espérance de pouvoir reprendre notre route. Je n'avois aucun secours à lui offrir qui pût la soulager. Le jour nous surprit avant qu'il y eût la moindre apparence de changement à sa situation. Dans un embarras si pressant le danger d'être arrêtée me parut pour elle un mal beaucoup moins terrible que celui de périr misérablement au milieu d'un Bois. Je lui proposai de se laisser porter dans le Village le plus voisin, en lui faisant entendre, que défigurée comme elle étoit déja par la force de son mal, il falloit craindre peu qu'on ne reconnût son sexe. Elle me laissa le Maître de son sort, avec une indifférence qui me fit juger encore plus mal de l'état de sa santé. Je montai à cheval, où je la reçus de mon Valet, pour la porter entre mes bras. Nous gagnâmes le premier Village que nous découvrîmes, & le Ciel permit, par un reste de protection, qu'il ne s'y trouva point de gens de guerre à notre arrivée. Je la fis passer aisément pour un jeune Officier, qui avoit été surpris d'une fiévre violente dans sa marche, & je ne doutai pas même qu'en laissant mon Valet pour la servir, un peu de vigilance & d'adresse ne pût entretenir long-tems ses Hôtes dans la même erreur.

Mais lorsqu'après l'avoir fait mettre au lit, je me préparois, en la voyant un peu revenue de sa foiblesse, à la quitter, pour retourner aux fonctions de mon emploi, je fus arrêté par l'effort de ses mains autant que par l'abondance de ses larmes. Elle étendit les bras pour me retenir, & saisissant le mien, elle me demanda d'une voix languissante, si j'avois résolu sa mort, ou si j'espérois qu'elle pût vivre long-tems hors de ma présence & sans mon secours. En vain lui représentai-je que mon devoir m'appelloit nécessairement au lever de M. le Maréchal, & que ne pouvant lui procurer d'autres soulagemens que ceux qu'elle recevroit de mon Valet, ma présence même deviendroit nuisible aux précautions qu'elle devoit prendre continuellement pour demeurer inconnue. J'ajoutai à ces excuses la promesse de la venir voir toutes les nuits, aussi long-tems que M. le Maréchal ne feroit pas faire un nouveau mouvement à ses Troupes. Mais troublée mortellement de la seule idée qu'elle alloit se trouver sans défense, à deux milles de son frere, elle me conjura d'une maniére si tendre de ne pas l'abandonner à l'horreur du sort qui la menaçoit, qu'aulieu de retourner

au Camp, je pris enfin le parti d'y renvoyer mon Valet. Je le chargeai d'une Lettre pour M. le Maréchal, où sans lui apprendre que je fusse si près du Camp, je lui avouois que je me trouvois encore employé au service de Mademoiselle Fidert, & je le priois de feindre avec sa bonté ordinaire que j'étois parti pour exécuter quelque commission dont il m'avoit chargé. Mon Valet avoit ordre de me rejoindre à l'entrée de la nuit, & sans m'arrêter à d'autres résolutions pour l'avenir, je remettois à les prendre alors suivant les circonstances.

Le jour ne se passa point sans que le Village fût rempli de Soldats, & même d'Officiers, auxquels je n'eus pas besoin de peu d'attention pour me dérober continuellement. Mademoiselle Fidert, aprés avoir passé tranquillement quelques heures, se trouva saisie d'un nouvel accès, qui fut accompagné de plusieurs symptomes effrayans. Dans un délire, qui dura une partie de l'après midi. Non-seulement il lui échappa des plaintes qui auroient pu la trahir, si j'eusse veillé moins soigneusement autour d'elle; mais son imagination toujours remplie de mille horribles objets, les lui représenta avec tant de force, qu'elle

croyoit voir à tous momens ſon Pere expirant ſous ſes coups, & prêt à lui arracher la vie lui-même par les plus ſanglantes bleſſures. Elle pouſſoit des cris aigus. Elle étendoit les bras pour ſe défendre. Ah! Ne lui voyez-vous pas un poignard à la main, me diſoit-elle, en me regardant d'un œil égaré? C'eſt le même dont je viens de le percer. Où l'a-t'il pris? Sauvez-moi donc de ſa fureur, continuoit-elle, eu baiſſant la tête, comme pour éviter ſes coups. Généreux Montcal! vous me laiſſez périr!

Dans quelque foibleſſe qu'elle fût réduite par l'ardeur de la fiévre, cette violente agitation la faiſoit ſuer à groſſes goutes. Mes conſolations n'étoient point entendues dans ces cruels momens. Quoiqu'elle ſe fût adreſſée à moi pour implorer mon ſecours, elle me repouſſoit avec horreur, lorſque je m'aprochois pour la ſoulager, & quelquefois me prenant pour ſon Pere, elle me demandoit avec un ruiſſeau de larmes mon pardon & ma pitié. Il m'échappoit des pleurs à ce triſte ſpectacle, & j'accuſois la rigueur du Ciel, qui condamnoit un de ſes plus charmans ouvrages à cet excès d'infortune & de tourment. Le viſage de Mademoiſelle Fidert paroiſſoit

plus défiguré par un seul jour de cette fiévre dévorante, qu'il ne l'avoit été par les douleurs & les fatigues de plusieurs semaines. Cependant on y voyoit régner encore assez de beauté & de graces pour attendrir les cœurs les plus insensibles. Qu'étoit-ce, comme je l'ai déja dit, d'y trouver en même tems un si juste sujet de compassion?

Je ne m'arrêtai point à démêler par lequel de ces sentimens j'étois le plus attendri; mais l'intérêt dont je me sentis animé, fut si pressant, qu'apprenant le soir, au retour de mon Valet, que l'ordre étoit donné pour décamper le lendemain, je ne pus me déterminer à quitter une infortunée, à qui mon secours étoit si nécessaire. J'écrivis sur le champ à M. le Maréchal, & me réposant sur mes gens du soin de mon Equipage, je ne m'éloignai pas un moment d'un lit, où j'étois attaché comme invinciblement par la pitié. C'étoit perdre tout-à-fait le soin de ma gloire; car toutes les marches de notre Armée n'ayant point eu d'autre but dans l'esprit de M. le Maréchal, que de gagner insensiblement l'avantage du Terrain sur l'Armée de France, on s'attendoit que dans la situation, où il alloit se trouver, la mê-

lée deviendroit bientôt inévitable pour l'un & l'autre parti. J'avois eu si peu d'occasions de me distinguer par quelque action d'éclat, qu'il ne m'étoit pas permis de négliger celle qui étoit prête à s'offrir. Cependant le sentiment de la nature l'emporta sur tous les fantômes de l'imagination. J'envoyai ordre à mes gens de suivre l'Armée, ce fut avec si peu d'attention pour ce qu'on pourroit penser de mon absence, que les traces mêmes de la Guerre s'effaçant dans ma mémoire, à mesure que les Troupes s'éloignoient, je passai huit jours entiers sans apprendre aucune nouvelle du mouvement des deux Armées.

La maladie de Mademoiselle Fidert, qui n'étoit venue que d'un excès de fatigue & d'agitation, céda néanmoins dès le quatriéme jour à la force de son tempérament. Mais les circonstances de sa guérison eurent sur moi l'effet d'un enchantement, comme celles de ses souffrances. Elle ne put se rappeller l'état d'où elle sortoit, & l'assiduité constante que j'avois eue près de son lit dans une extrémité où elle ne se crut redevable dela vie qu'à mes soins, sans se livrer aux plus tendres mouvemens de la reconnoissance. Un cœur si exercé par

les paſſions, n'étoit pas capable d'être ſenſible à demi. Elle me donna des marques ſi vives & ſi flateuſes de ſes ſentimens, qu'attaché par le plaiſir de les recevoir, dans le tems même que je l'exhortois à les modérer, je demeurois ſuſpendu continuellement à la regarder, & à l'entendre. L'amour n'avoit point de part à cette atention; & je ne me faiſois pas là deſſus d'illuſion, puiſqu'au milieu de mes ſoins, l'idée de Madame de Gien plus puiſſante que celle de la fortune & de la gloire, étoit capable de me cauſer de longues diſtractions. Mais c'étoit auſſi un mouvement plus fort que celui de la ſimple amitié; & touché ſans doute d'un attachement qui me ſembloit ſurpaſſer mes ſervices, je croyois devoir à mon tour autant de ſenſibilité & de reconnoiſſance qu'on s'efforçoit de m'en marquer.

Il ne me fut pas aiſé, même après le rétabliſſement de Mademoiſelle Fidert, de la faire conſentir à mon départ. Il ſembloit que des témoignages ſi conſtans de mon zéle lui euſſent donné ſur moi quelque empire, & qu'elle ſe crût en droit de tout exiger d'un Ami qui l'avoit ſervi avec ſi peu de ménagement. Elle inſiſta long-tems, juſqu'à préten-

dre que je ne pouvois l'abandonner ſans injuſtice & ſans cruauté. Mais je commençois à ſentir vivement le tort que je m'étois fait, & ſi je faiſois aſſez de fond ſur la bonté de M. le Maréchal, pour ne pas douter que je ne fuſſe excuſé au fond de ſon cœur, je n'avois pas la même confiance à tous les Officiers de l'Armée, dont la plûpart n'avoient que trop de penchant à me nuire. Je me défendis par de ſi fortes objections contre les inſtances de Mademoiſelle Fidert, & lui conſeillant même de demeurer dans un lieu où elle devoit être ſans crainte, après l'opinion qui s'y étoit établie de ſon ſexe, je lui laiſſai mon Valet, en lui promettant de ne pas négliger une occaſion de la revoir.

Notre Armée étoit à Betlark, d'où M. le Maréchal cherchoit l'occaſion de faire valoir l'avantage qu'il tiroit de la ſupériorité du nombre. Mais l'Ennemi étoit couvert par de ſi bons retranchemens, qu'il paroiſſoit impoſſible de le forcer. J'arrivai au Camp, tandis qu'on tenoit conſeil ſur cette entrepriſe. M. le Maréchal, qui me vit paroître à la porte de ſa Chambre, où j'affectai de me montrer, m'appella ſur le champ; &

m'ayant demandé si je m'étois bien porté dans l'exercice de ma commission, il me chargea aussi-tôt d'un ordre important, qu'il me pressa d'exécuter. Je démêlai fort bien dans cette marque d'attention l'envie qu'il avoit de réparer le tort que je m'étois fait par mon absence. Un coup d'œil m'en instruisit encore mieux. Je l'assurai de mon obéissance & de mon zéle. Un grand nombre d'Officiers qui étoient dans l'Anti-chambre, & qui avoient douté de ma faveur, en me voyant paroître, changerent d'opinion à cette marque de confiance. Il étoit question de me rendre à Rafisford, où M. le Maréchal avoit laissé sa grosse Artillerie, & de prévenir le Lord Tergutz, qui étoit à la garder avec un Corps de quatre-mille hommes, sur une attaque projettée par les François. L'espérance de M. le Maréchal n'étoit pas qu'il pût y résister avec un Corps si foible; mais ayant été informé par ses Espions que le détachement François devoit être de huit-mille hommes, il étoit résolu de s'avancer lui-même à la tête de sa Cavalerie, pour les prendre en queüe au moment qu'ils commenceroient leur attaque; & cette action dont il se promettoit tout l'avantage, parois-

ſoit déciſive pour le reſte de la Campagne, par la diminution infaillible des meilleures Troupes de France qu'il ſe promettoit de tailler en piéces.

Je fis une diligence extraordinaire pour me rendre à Raſisford. Mylord Fergutz étoit diſpoſé à toutes ſortes d'événemens, par le bon ordre qu'il faiſoit regner dans ſa Troupe, & ſi je l'en euſſe cru, le ſecours de M. le Maréchal ne lui étoit pas néceſſaire pour ſe défendre contre douze-mille François. Mais ce langage téméraire ne m'ayant pas fait prendre de lui une meilleure opinion, je l'exhortai à ne rien négliger, & je lui garentis le ſecours de M. le Maréchal, ſur lequel il y avoit plus de fond à faire que ſur toutes ſes vaines promeſſes. Raſisford étant à ſix milles du Camp, je trouvai en arrivant au Quartier Général, toute la Cavalerie prête à ſe mettre en marche, & M. le Maréchal qui n'attendoit que mon retour pour s'avancer à la tête. J'avois compris par les diſcours de Mylord Fergutz, qu'il y avoit moins de fond à faire ſur lui dans l'action, que pour les préparatifs. Je ne déguiſai point cette obſervation à M. le Maréchal. Il me confeſſa qu'il en avoit porté le mê-

me jugement. Cependant étant parti à sa suite, je m'attachai à lui de de si près, que dans le dessein où j'étois de mériter l'estime qu'il m'avoit jusqu'alors accordéé gratuitement, j'espérai de l'avoir pour témoin de ma conduite] & de ma valeur. Nous arrivâmes vers l'entrée de la nuit, à deux-mille de Rasisford, & nous apprîmes de nos Coureurs que l'Ennemi ne nous avoit précédés que de quelques minutes. Il n'étoit pas surprenant qu'étant venus de deux côtés tout oposés, nous n'eussions point entendu réciproquement le bruit de notre marche, & l'obscurité qui devenoit fort épaisse, avoit encore moins permis que nous pussions mutuellement nous découvrir. L'avis de plusieurs Officiers Généraux étoit de ne pas attendre que l'Ennemi eût attaqué Mylord Fergutz, & de fondre au contraire sur la queüe des François, pour les contraindre de nous faire tête, & pour recevoir ensuite de Mylord Fergutz la même sorte de secours que nous venions lui apporter. Mais il parut à M. le Maréchal qu'il étoit plus à propos de laisser commencer l'attaque, & que nous aurions meilleur marché de nos Ennemis, en les surprenant dans l'exécution de leur pro-

ſtre entrepriſe. Il nous fit faire halte ; pour éviter de nous trahir par le bruit. Nous nous remîmes en marche après un quart d'heure de repos, & nous admirâmes la ſécurité de l'Ennemi, qui alloit juſqu'à ne pas ſe défier qu'il fût obſervé, ou pourſuivi.

Raſisford étoit une Bourgade ſans défenſe, & le Camp de Mylord Fergutz, qui touchoit aux dernieres maiſons, n'étoit couvert que d'un ſimple Retranchement, qui étoit le même pour ſon Artillerie & pour ſes Troupes. Certain comme il étoit de l'arrivée du Maréchal, il s'étoit contenté de tenir ſes Gens ſous les Armes derriére ſon Retranchement, avec ordre de faire bruſquement leur décharge, lorſque l'Ennemi, qui croiroit les ſurprendre, ſeroit à quatre pas du Foſſé. Le ſeul ſtratagême qu'il eût employé, avoit été de poſter quelques Payſans ſur la route des François, en leur recommandant de répondre avec un air de ſimplicité aux queſtions qu'ils recevroient, & de feindre qu'on étoit auſſi tranquille dans le Camp qu'ils affecteroient de le paroître. Les François y furent trompés. N'entendant pas le moindre bruit, ils s'approcherent avec ſi peu de précau-

tion, que l'obſcurité même n'empêcha point nos Gens de les ajuſter, & dans cette premiére décharge ils perdirent un grand nombre de braves Officiers que l'ardeur de la gloire avoit précipités dans le péril. Cependant l'impétuoſité françoiſe auroit cauſé beaucoup d'embarras à Mylord Fergutz, ſi notre arrivée n'eût changé au même moment la face du Combat. Mylord Douglas qui commandoit le détachement des Ennemis ne vit point d'autre reſſource que de paſſer le retranchement, & de s'ouvrir un chemin pour fuir au travers des quatre-mille hommes qu'il avoit en tête. Il les culbuta en effet fort heureuſement, & l'on n'a jamais conçu par quel art il communiqua ſi habilement ſes ordres à toutes ſes Troupes, que ſans s'ouvrir & ſans ſe diviſer elles ſe rendirent de l'autre côté du Camp, où ſe trouvant comme fortifiées tout d'un coup par les maiſons de la ville qui étoient diſperſées avec beaucoup de confuſion, il devenoit impoſſible de les forcer dans l'obſcurité. Notre étonnement diminua néanmoins, lorſque nous eûmes appris qu'elles étoient preſqu'entiérement compoſées d'Irlandois, qui connoiſſoient la ſitua-

ſion du lieu, & que cette raiſon avoit fait choiſir pour une ſi importante Expédition. Il leur en couta plus de deux-mille hommes, autant de ceux qui furent tués dans la premiere décharge de Mylord Fergutz, que de leur Arriére-Garde, qui ne put ſe dérober tout-à-fait à notre Cavalerie; & leur bonheur fut de s'être apperçus aſſez-tôt de notre approche pour avoir le tems de prendre la réſolution qui les ſauva; car il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'ils euſſent pris celle de nous faire face. M. le Maréchal qui s'etoit attendu à une victoire certaine, paroiſſoit déſeſpéré de l'avoir manquée, & dans ſa colere il maltraita beaucoup Mylord Fergutz, pour avoir cédé ſi facilement le paſſage. Son excuſe & celle de ſa Troupe fut d'avoir moins ſongé à combattre, & à répandre du ſang, qu'à garantir l'Artillerie, à laquelle en effet Mylord Douglas n'avoit guéres eu le tems de penſer.

Il reſtoit à délibérer ſur la conduite qu'on devoit tenir à la pointe du jour; car autant qu'il paroiſſoit peu à craindre que les Ennemis priſſent le parti de nous attaquer, autant nous étoit-il difficile de les forcer avec de la Cavalerie dans les défilés de Raſisford. Cependant

il nous auroit été si honteux d'avoir formé une entreprise dont nous n'eussions pas recueilli plus de fruit, qu'ayant passé tout le reste de la nuit sous les armes, nous ne désespérions pas de trouver quelque moyen de réparer la perte de nos espérances. Mais la même habileté qui avoit sauvé Mylord Douglas du péril, lui fit craindre que le Poste même qu'il avoit gagné, ne fût pas assez sûr contre des Ennemis dont il ne connoissoit pas le nombre. Ne trouvant aucune résistance du côté de Rasisford, il employa le tems de l'obscurité à traverser le Bourg; & quoiqu'il se trouvât un peu à l'étroit entre les dernieres maisons & un bois fort étendu qui lui servoit comme de rempart de l'autre côté, l'assiéte du lieu étoit si favorable pour un Camp, qu'il n'auroit pas été mieux défendu, quand il auroit employé toute son expérience à s'y retrancher. Ce fut un nouveau chagrin pour M. le Maréchal, qui s'avança lui-même à la découverte dès les premiers rayons du jour. Il ne pensa plus qu'à faire marcher devant lui son Artillerie, & notre expédition n'aboutit qu'à lui servir d'Escorte.

Je trouvai en arrivant au Camp une

Lettre de Madame de Gien, qui contenoit des marques de ſurpriſe, & des reproches de mon ſilence. J'avois laiſſé paſſer en effet près de quinze jours ſans lui écrire, contre la promeſſe formelle par laquelle je m'étois engagé à l'informer du ſort de Mademoiſelle Fidert & du ſuccès de ſa fuite. De quelque ſource que vînt ſon impatience, elle ne s'en étoit pas fiée aux voyes ordinaires, & c'étoit un Exprès qu'elle m'avoit dépêché avec ſa Lettre. Il falloit ſur le champ lui répondre. J'avois ſi peu prévu cet embarras, que ne pouvant me déterminer ſur les aveux que j'avois à lui faire, je cherchai des prétextes dans les devoirs de mon Emploi pour retenir ſon Courrier juſqu'au lendemain. Enfin trouvant preſqu'autant de danger à lui déguiſer la vérité qu'à l'en informer tout-à-fait, je pris un tempérament, qui fut de lui confeſſer que Mademoiſelle Fidert étoit encore en Irlande, ſans lui apprendre la part que j'avois eue à ſes nouvelles avantures, & les ſoins que je lui avois rendus pendant ſa maladie. Je ne m'expliquois pas même ſur la retraite où elle étoit cachée, comme ſi je l'euſſe perdue de vûe après l'avoir quittée, & paſſant légerement ſur tout ce qui lui

appartenoit, je me livrois dans le reste de ma lettre aux ſentimens de ma tendreſſe, qui m'inſpiroit des expreſſions moins contraintes. Le Courrier étant parti, je conſervai un regret amer de la néceſſité où je m'étois mis d'avoir recours à la diſſimulation, pour tromper une femme que j'aimois uniquement; & cette réfléxion me fit balancer ſi je retournerois la nuit ſuivante au Village où j'avois laiſſé Mademoiſelle Fidert. Nous en étions d'ailleurs à plus de douze-milles; je ne pouvois eſpérer d'être revenu avant le jour, & ſans compter les ſoupçons qui pouvoient naître de tant d'abſences, je conſidérois que ma ſanté même, que j'avois ſi peu ménagée dans mes courſes continuelles, ne me permettoit pas de me priver toutes les nuits du repos du ſommeil. On ne doutera point après cet aveu que je ne fuſſe ſans amour pour Mademoiſelle Fidert, puiſque le premier effet de cette paſſion eſt de changer toutes les peines en plaiſirs. Cependant à peine vis-je le ſoir arrivé que ſentant renaître toute ma compaſſion pour une fille dont l'unique eſpérance conſiſtoit dans mon amitié & dans mes ſoins, j'oubliai l'intérêt de ma ſanté, & la crainte des mauvaiſes inter-

prétations pour lui procurer quelques momens de consolations par ma visite. Je la trouvai mieux encore que je ne l'avois laissé la veille. Sa joie fût vive en me voyant paroître. Elle me renouvella toutes ces tendres marques de reconnoissance auxquelles je lui avois laissé voir que j'avois été particuliérement sensible. Mais lorsque je la croyois déterminée à demeurer dans sa retraite jusqu'à la fin de la Campagne, je fus surpris du désir qu'elle me marqua de suivre le Camp à quelque distance. Et lui ayant demandé pourquoi elle vouloit s'exposer à des périls & à des fatigues inutiles, je fus encore plus étonné de sa réponse. Je ne vis que par vous, me dit-elle, & je sens que de tous les maux que j'ai à redouter, le plus terrible est d'être privée de vos consolations. Pourquoi ne permettriez-vous pas que je vous suive pour m'assurer tous les jours une satisfaction si douce? Les recherches de mon frere sont finies, continua-t'elle, & l'opinion de mon éloignement est bien confirmée. Qui empêchera que, suivant les lumiéres que vous me donnerez tous les jours, je ne puisse choisir le lieu le plus voisin de l'armée pour y passer la nuit? Je monte à

cheval sans fatigue, & je puis cacher ma figure par de nouveaux déguisemens. Vous ne m'accorderez, ajouta-t-elle, que le tems que vous pourrez dérober à vos fonctions, car il ne seroit pas juste que je cherchasse ma satisfaction aux dépens de votre honneur & de votre devoir.

Une proposition qui m'auroit paru folle dans les premiers tems, me parût plausible après cette explication. Qui pouvoit reconnoître en effet Mademoiselle Fidert, lorsque son frere avoit renoncé à l'espérance de la découvrir, & qu'il paroissoit persuadé qu'elle étoit bien éloignée de l'Irlande? Il avoit interrompu jusqu'aux recherches qu'il avoit fait faire chez les anciens amis de sa sœur, & n'ayant pû découvrir la moindre trace de sa fuite, il avoit publié lui-même qu'elle devoit s'être sauvée par la mer. A l'égard de moi, je ne risquois rien à lui continuer mes soins, & je comprenois même qu'ayant formé peu de liaison avec les Officiers Anglois, je ne pouvois esperer un amusement plus doux que l'entretien d'une femme aimable, avec qui je serois sûr de passer régulièrement une partie de chaque nuit.

Je consentis donc à ses désirs, sans autre condition que de se laisser conduire par mon Valet, en qui j'avois une extrême confiance. La discipline étoit si rigoureuse sous le commandement de M. le Maréchal, que je ne voyois point de risque à courir pour elle aux environs de l'Armée. Dans l'état où elle étoit encore, je ne pouvois croire son dessein si pressant. Mais à peine fut-elle assurée que j'y consentois, que parlant de partir avec moi, elle souhaita même que l'heure de notre départ fût avancée, pour être conduite par moi-même dans un lieu plus voisin du Camp. Je ne pouvois lui refuser cette complaisance après avoir si peu résisté à sa proposition. Nous partîmes. Je la conduisis dans une petite Ville nommée Benstel, à deux milles du Camp. Il ne fut surprenant pour personne de voir arriver deux Officiers, dont l'un paroissoit assez foible & assez pâle pour avoir besoin de mille soulagemens qui ne se trouvent point dans une Armée. Je ne cachai point que j'étois Aide-de-Camp de M. le Maréchal, pour attirer plus de respect au jeune Malade que je confiois à la fidélité des Habitans. Et comme il y avoit peu d'apparence que l'Armée dût

ſitôt changer de Camp, je promis à Mademoiſelle Fidert qu'elle auroit le tems de ſe rétablir parfaitement avant que de quitter ce nouvel azile.

En effet, le ſiége de Limerick étant peu avancé, & la ſituation des Ennemis ayant fait déſeſpérer à M. le Maréchal de pouvoir les forcer dans leurs lignes; ſon deſſein étoit d'attendre qu'ils l'euſſent fini, pour ſaiſir le moment où quelque nouveau projet leur feroit changer de ſituation. L'impatience de demeurer ſi long-tems oiſif, lui faiſoit ſouhaiter que cette Place ſe fût défendue avec moins de bravoure. Il ne perdoit pas néanmoins cette occaſion de couper les vivres à l'Ennemi, & de les reſſerrer dans leurs retranchemens par des Eſcarmouches continuelles. Mais la riviere qui les couvroit étant une barriere impénénétrable, les mouvemens qu'il faiſoit ſans ceſſe autour d'eux, ne ſervoient qu'à exercer ſes Troupes. Ainſi j'eus toute la liberté que Mademoiſelle Fidert déſiroit pour la voir & pour la conſoler. Le malheur de ſa fortune, l'eſpérance qu'elle avoit de quitter l'Irlande avant l'hyver, ſa reconnoiſſance pour mes ſervices & pour mes ſoins, faiſoient preſque le ſeul ſujet de nos entretiens.

Je remarquois le goût qu'elle prenoit à me voir, & je n'avois pas à chercher d'autre preuve que le chagrin qu'elle marquoit toujours au moment de mon départ. Mais cette séparation me causoit aussi quelque regret, & ne soupçonnant point mon propre cœur d'un autre mouvement que celui de l'amitié, je n'avois garde de reconnoître aux mêmes marques, d'autres sentimens que les miens.

Cependant M. le Maréchal m'avoit parlé rarement de Madame de Gien. Dans l'agitation continuelle de ses affaires, les soins de l'amour étoient suspendus malgré lui. Mais il apprit bientôt par les mauvais offices de quelqu'un de mes Ennemis, que je sortois du Camp chaque nuit, & que j'allois passer régulièrement quelques heures à Grawley. Le mystere que je lui faisois de ces voyages lui fit soupçonner que c'étoit une intrigue d'amour ; & ne pouvant s'imaginer qu'il fût question de Mademoiselle Fidert dont je ne lui avois jamais caché les démarches, ni que je fusse parvenu tout d'un coup à me former une habitude dans un lieu dont j'entendois à peine le langage, il se figura que ce ne pouvoit être que Madame de Gien,

que

que son inclination pour moi avoit amenée dans le voisinage du Camp. La jalousie rendit des forces à sa passion. Il chargea le Chevalier Ecke, Lieutenant de ses Gardes, de m'observer dans ma route, & de lui rendre compte de mon intrigue. Mais dans la solitude continuelle où Mademoiselle Fidert se trouvoit renfermée, il étoit difficile de tirer quelques lumieres de ceux qui l'ayant vûe arriver en habits d'homme la prenoient de bonne foi pour un jeune Officier qui se rétablissoit d'une maladie dangereuse. Ecke n'en tira point d'autre éclaircissement, & mon Valet qu'il reconnut en observant tout ce qui appartenoit à la Maison, ne servit qu'à lui faire prendre le change par des conjectures fort éloignées de la vérité. Cependant M. le Maréchal guéri de ses défiances par un récit qui ne lui faisoit pas reconnoître Madame de Gien, me felicita ouvertement de ma bonne fortune, & me causa d'autant plus d'inquietude pour la sûreté de Mademoiselle Fidert, qu'il me parla de mes visites nocturnes comme d'une habitude qui n'étoit ignorée de personne. Mon embarras faillit de me trahir. Je me défendis si mal qu'il se confirma dans l'opinion que j'étois con-

duit à Crawley par l'amour, & ce ne fut que la force de son erreur qui me fit concevoir à la fin qu'elle ne regardoit pas Mademoiselle Fidert.

Il étoit important néanmoins qu'elle en fût avertie, & dès la nuit suivante je lui conseillai de quitter une Ville où elle n'éviteroit pas long-tems d'être reconnue. C'étoit renouveller non seulement tous ses embarras, mais encore toute sa tristesse & toutes ses douleurs. Elle m'abandonna la conduite de son sort. Je ne veux, me dit-elle, ni demeurer ici, ni m'éloigner de vous. Ce langage étoit aisé à tenir; mais je lui fis considérer que l'exécution en étoit impossible, & qu'elle ne trouveroit aucun moyen d'accorder deux choses qui s'excluoient nécessairement. Nous en étions à le chercher par mille réflexions, lorsque le Chevalier Ecke se fit entendre à la porte de l'appartement, où il employoit le nom & l'autorité de M. le Maréchal pour se la faire ouvrir. Il étoit chargé effectivement d'un ordre particulier pour moi, mais il n'avoit choisi ce moment que pour découvrir malgré moi ce qu'il étoit désespéré de n'avoir pû pénétrer; & ne pouvant se persuader que ce fût dans une autre compagnie que celle d'u-

ne femme que je prenois plaisir à passer une partie des nuits, il étoit résolu de connoître le visage de ma Maîtresse. Mon Valet n'osa résister à la déclaration d'un ordre du Maréchal. L'ayant moi-même entendu prononcer, je ne pensai point à me défendre d'obéir. Mademoiselle Fidert étoit assise dans son déguisement ordinaire, près d'une table où j'avois soupé avec elle. Son trouble l'empécha de se lever, tandis que je recevois d'Ecke les explications qu'il m'apportoit. Je remarquai que l'attention qu'il avoit à me parler n'empêchoit point qu'il ne l'observât soigneusement. Enfin, lorsqu'il m'eut communiqué les ordres de M. de Maréchal, il prit un air moins sérieux pour me faire des excuses de m'avoir interrompu, & me déclarant même une partie de ses intentions, il me confessa qu'il ne s'étoit point attendu à me trouver tête à tête avec un Cavalier, après avoir toujours été persuadé que je n'avois répandu ce bruit que pour déguiser quelque intrigue d'amour qu'il avoit été curieux d'approfondir. Si quelque chose étoit capable de me causer de la joye, dans des circonstances où je croyois le secret de Mademoiselle Fidert prêt à s'éventer, ce fut de voir

au contraire que l'erreur d'Ecke alloit la mettre plus à couvert que jamais. Je me figurai même qu'il y avoit d'autres avantages à tirer de cette occasion. Tentant aussi-tôt le Lieutenant du Maréchal par un air de confidence, je lui parlai du jeune Officier qu'il voyoit avec moi comme d'un Homme de distinction, qui se trouvoit par des malheurs extraordinaires dans la nécessité de se dérober à la Justice. J'ai été, continuai-je, assez heureux pour le garantir jusqu'à présent de bien des craintes ; mais demeurant sans secours à la premiere marche de l'Armée, je prévois qu'il ne trouvera pas long-tems la même sûreté dans cette retraite, & je m'agite en vain pour lui chercher un autre azile.

Mademoiselle Fidert se tenoit pendant ce tems-là dans une posture négligée, la tête appuyée sur les deux mains, comme si le chagrin & l'inquiétude l'eussent jettée dans une profonde distraction ; mais cherchant en effet à se cacher le visage, pour ne faire naître aucun soupçon par sa figure. Ecke entra sans balancer dans la disposition que je m'efforçois de lui inspirer. Il étoit brusque, mais généreux. Si Monsieur, me répondit-il, pouvoit se transporter

ſans péril dans une Terre que j'ai vers le Comté de Clare, je lui répondrois ſur ma vie qu'il y ſeroit en sûreté contre toutes ſortes de craintes. Outre le ſecret, qui ſeroit impénétrable dans un lieu ſi écarté des grandes Villes, il pourroit compter ſur la fidélité de quelques Domeſtiques que j'y ai laiſſés. Cette ouverture me parut une faveur ſignalée du Ciel. J'affectai néanmoins de la recevoir ſans avidité, pour empêcher Ecke de ſe former lui-même une trop grande idée de ſon bienfait. C'eſt de vous, lui dis je, qu'il faut demander particuliérement le ſecret, puiſque toute la difficulté conſiſte à gagner votre maiſon. Mais un homme aſſez généreux pour nous faire de ſi belles offres, ne les exécutera point ſans doute avec moins de bonté & de nobleſſe. Il ſe fit un honneur de répondre à notre attente, & promettant même à Mademoiſelle Fidert de faire naître quelque prétexte pour renvoyer chez lui un de ſes gens qui lui ſerviroit de Guide, il joignit tant de diſcrétion à cette politeſſe qu'il ſe hâta de nous laiſſer ſeuls, pour nous ôter le ſoupçon qu'il cherchât à pénétrer plus loin dans notre ſecret. Je demeurai ſi ſatisfait que je traitai de ba-

dinage tous les regrets que Mademoiselle Fidert marqua de s'éloigner de moi. Ils furent trop vifs pour me laisser douter qu'ils fussent sinceres. Et peut-être qu'avec plus de penchant à me flatter, j'y aurois découvert un intérêt plus tendre. Mais je la consolai par la promesse de la revoir à la fin de la Campagne, & de ne pas perdre un moment la passion de la servir.

Dès le lendemain Ecke m'assura que le Guide qu'il destinoit à mon jeune Officier seroit prêt à partir la nuit suivante, & l'ayant fait paroître devant moi, il lui donna des ordres qui confirmerent toutes ses promesses. J'exhortai Mademoiselle Fidert en la quittant à se souvenir de l'intérêt qu'elle avoit à se renfermer dans une solitude exacte, & ne m'occupant que de sa sûreté, je fis peu d'attention à ses larmes. Avec le Valet d'Ecke, je la priai de conserver le mien, dont elle avoit jusqu'alors agréé les services. Elle partit enfin. La Terre du Chevalier Ecke se nommoit *Canterstrof*, & sa distance étoit à quarante milles du Camp. Après notre séparation, la curiosité me fit demander à ses Hôtes comment ils s'étoient trouvés de son caractére & de sa conduite pendant

sept ou huit jours qu'elle avoit passés chez eux. Ils se louerent de sa douceur & de sa politesse; mais ils ne me cacherent point que dans certains momens ils avoient souffert beaucoup de quelques altérations qui changeoient tout d'un coup son humeur. Elle les avoit réveillés plusieurs fois pendant la nuit, & les ayant appellés dans sa chambre, elle les avoit conjurés les larmes aux yeux d'emporter le corps de son Pere, qu'elle croyoit avoir vû dans un coin de l'appartement. Elle ne paroissoit point entendre ce qu'ils lui disoient pour la rappeller à elle-même, & ses instances redoubloient avec une nouvelle abondance de pleurs, jusqu'à ce que ces sombres images venant peu à peu à se dissiper, elle paroissoit surprise de trouver devant elle des gens qu'elle ne se souvenoit point d'avoir appellés, elle leur marquoit une vive confusion d'un égarement qu'elle attribuoit à quelque songe; & j'admirai dans ce récit qu'il ne lui fût rien échappé qui pût trahir son sexe.

Les soins que je lui avois donnés avec tant de zéle & de constance m'avoient occupé si continuellement, que mes projets de Philosophie en avoient été suspendus. Mon amour même en avoit

le trouveroit éternellement & sans exception. Mes expressions furent si vives, que son amitié s'échauffant par le plaisir qu'on prend à se voir aimé, il me protesta qu'au milieu du chagrin qu'il ressentoit de n'avoir point encore tiré le moindre avantage de la Campagne, il en avoit toujours porté deux autres qui l'agitoient continuellement; l'un de n'avoir pas reçû une seule marque de l'attention de Madame de Gien, quoiqu'il lui eût dépéché plusieurs Courriers, avec des Lettres où il lui avoit exprimé toute l'ardeur de sa passion; & l'autre de n'avoir point encore trouvé l'occasion de faire quelque chose pour ma fortune. Je le priai de n'avoir pas plus d'empressement que moi pour me procurer des biens que je n'estimerois jamais tant que l'honneur de le servir & de vivre avec lui. Peut-être ne crût-il pas ce compliment sincere, mais j'eus le bonheur à la suite de l'en persuader par d'autres témoignages. A l'égard de Madame de Gien, comme j'étois aussi peu capable de le flatter mal-à-propos que de le tromper, je lui confessai que je connoissois à cette Dame un extrême éloignement pour l'amour, & qu'elle avoit l'esprit trop occupé de ses affaires

de France pour s'arrêter aux amusemens qui pouvoient flater son coeur. C'étoit parler sincérement, puisque j'étois persuadé moi-même que c'étoit la seule raison qui lui faisoit combattre l'inclination qu'elle avoit pour moi. Je m'apperçûs néanmoins que ce discours renouvelloit les soupçons de M. le Maréchal. Il me pressa de lui apprendre quelles étoient ces affaires qui l'intéressoient jusqu'à la faire renoncer au plaisir, & qui ne l'avoient point empêché de me suivre en Irlande. Je n'eus pour me défendre que les excuses de l'honneur & de la probité naturelle, qui ne me permettoient point de trahir sa confiance, après la loi qu'elle m'avoit imposée de lui garder le secret.

Dans le même moment un Courrier dépêché par Mylord Connaugh, qui commandoit dans la Province d'Ulster, apporta la nouvelle d'un soulevement dangereux qui lui faisoit craindre de voir bien-tôt dans cette Province une seconde Armée en faveur du Roi Jacques. Sous prétexte de la cherté des vivres, dont on enlevoit tous les jours la plus grande partie pour la subsistance des Troupes, le Peuple avoit pris les Armes, & l'on comptoit déja neuf mille

hommes réunis ſous un Chef. Mylord Connaugh preſſoit M. le Maréchal de lui envoyer un Corps de Cavalerie, pour ſoutenir quelques Régimens d'Infanterie qu'il avoit ſous ſes ordres; & ſes inſtances étoient ſi fortes qu'il ne répondoit de rien, ſi on laiſſoit quatre jours aux Rebelles pour ſe fortifier. Je vis ſur le viſage de M. le Maréchal des marques ſenſibles de ſon embarras. Il ne pouvoit ſe défaire d'une partie de ſa Cavalerie ſans ruiner tous ſes projets, & la néceſſité néanmoins d'arrêter dans ſa naiſſance un mal qui n'étoit pas moins capable de les renverſer, lui paroiſſoit auſſi indiſpenſable qu'elle lui étoit repréſentée. Tandis qu'il délibéroit ſur cet incident avec quelques Officiers Généraux qu'il avoit fait avertir, j'interrogeois le Courrier ſur la diſpoſition des Rébelles & ſur la diſtance des lieux. Les lumieres que j'en tirois me firent naître un deſſein dont je crus l'exécution infaillible. Avec l'inclination que mes anciens exercices me donnoient pour la Cavalerie, il n'étoit pas ſurprenant que je me fuſſe attaché à connoître ce qu'il y avoit de meilleur dans le Camp, & que mes ſeules liaiſons fuſſent avec les principaux Officiers de

ce Corps. Je faisois un cas extraordinaire de quatre Régimens, qui étoient en effet ce que j'ai jamais vû de plus leste & de mieux discipliné. Ce nombre suffisoit pour mes idées, & les Officiers étoient propres aussi à les seconder. J'entrai brusquement dans le cabinet de M. le Maréchal. Je ne craignis point de l'interrompre, pour le prier de m'écouter un moment, & lui ayant expliqué en peu de mots mon projet, je lui répondis du succès s'il avoit assez bonne opinion de moi pour m'en confier l'exécution. Je dûs être flatté de sa confiance, car sans me demander d'autre garand que ma parole, il donna ordre aussi-tôt que les quatre Régimens se tinssent prêts à marcher sous ma conduite.

S'il me restoit quelque crainte, elle ne venoit que sur les explications que j'avois tirées du Courrier, & sur la fidélité avec laquelle j'avois besoin qu'il me servît de guide. Il devoit connoître un Pays dont il étoit lui-même, & c'étoit sur cette assurance que toutes mes vûes étoient fondées. Il m'avoit dit que les Rébelles, qui étoient, comme on doit se l'imaginer, sous bagages & sous Tentes, avoient choisi pour leur centre ou leur quartier

d'assemblée, une grande Bourgade nommée Tilpenny, où la sédition avoit commencé. C'étoit-là, qu'outre les Habitans, il s'étoit rendu un grand nombre de Mutins, qu'on faisoit déja monter à neuf milles. Ils y attendoient l'arrivée continuelle de ceux qui venoient prendre parti sous les mêmes Enseignes, & ils s'occupoient avec une ardeur surprenante à se fabriquer des armes. L'éloignement de Tilpenny n'étant que de vingt milles, qui font environ dix lieues de France, j'avois conçû qu'en faisant assez de diligence pour y arriver pendant la nuit suivante, je pouvois avec les instructions que j'avois reçues du Courrier, m'approcher sourdement de la Ville, y faire mettre le feu à tous les coins, & disposer tellement ma Cavalerie, que faisant face à l'entrée de toutes les rues, elle taillât en pieces tous ceux qui se présenteroient pour sortir. Ce terrible dessein me sembloit d'autant plus infaillible, que les maisons étant de bois, & la plûpart couvertes de chaume, la promptitude du feu qui ne laisseroit pas aux Rébelles le tems de se reconnoître, diminueroit assez le nombre pour laisser peu d'exercice au sabre de mes Cavaliers. Les préparatifs de mon

entreprise ayant été achevées avant le milieu du jour, notre marche se fit avec tout le secret qui étoit nécessaire à mes vûes. Je fis arrêter plus de cinquante Paysans que je rencontrai sur la route, & sans leur demander ce qui les conduisoit à Tilpenny, je les fis conduire à la queüe de ma Troupe. Le Courrier me servant de guide, il me fut aisé d'éviter vers le soir, d'être apperçu de la ville, en me cachant derriére un Bois, d'où j'allai seul avec mon guide pour reconnoître les situations par mes yeux. Enfin l'obscurité commençant à me favoriser, je fis disposer tous mes préparatifs. C'étoient des fascines godronées, qui pouvoient être enflammées tout d'un coup avec une poignée de poudre. Elles étoient si légeres, que non-seulement chaque Cavalier en avoit apporté deux, mais qu'elles pouvoient être lancées de la main d'un homme à vingt pas, & presque sur le toit des maisons. La nécessité d'exterminer une Troupe des Rébelles fermant mon cœur à la pitié, j'entrepris enfin cette funeste exécution, dont je ne puis rappeller le souvenir sans un frémissement. La facilité du succès surpassa mon attente. Il avoit fait depuis quelques jours une cha-

leur qui faiſoit de tout une matiére combuſtible. Les faſcines furent allumées ſi promptement, & jettées avec tant d'ordre & d'adreſſe qu'en moins d'un quart d'heure la Ville fut environnée d'un cercle de feu. Mes Cavaliers prirent auſſitôt leur poſte, & ce bruit de leur courſe, qu'ils avoient ordre de faire déſormais, ſans ménagement, jetta autant d'épouvante parmi nos Ennemis que la premiére vûe des flammes.

Je n'entrerai point dans un détail qui révolteroit l'imagination de mes Lecteurs. La moitié des Rébelles fut étouffée par la fumée, ou conſumée par les flammes, avant qu'ils ſentiſſent aſſez de hardieſſe pour s'expoſer à des périls inconnus qui leur paroiſſoient encore plus redoutables au dehors. Mais lorſqu'étant forcés de ſortir, ils tomberent au milieu de nos ſabres, dont nous leur fendions la tête ſans pitié, l'horreur de leur ſituation leur fit jetter des cris ſi pitoyables, que dans plus d'un inſtant je fus tenté de faire ceſſer le carnage, & de les recevoir à compoſition. Cependant l'importance d'un tel exemple m'endurcit contre mes propres ſentimens. J'ordonnai qu'on fît main-baſſe juſqu'au dernier; & quoique j'euſſe excepté les fem-

mes dans ce cruel ordre, il fut impossible que sortant pêle-mêle avec leurs maris & leurs enfans, il n'y en eut pas un grand nombre qui périssent par le tranchant de nos sabres. Ainsi à la réserve d'un petit nombre d'habitans, qui se sauverent par des issues écartées, où je n'avois pu placer une Garde, tout ce qui échappa aux flammes vint trouver une mort plus sanglante par nos mains. Le jour qui éclaira enfin cette affreuse boucherie, nous fit voir un monceau de cendres à la place de la Ville, & des remparts de morts autour de nous, qui bouchoient jusqu'au passage de nos Chevaux. Comme il restoit néanmoins assez de flammes pour en faire le bucher de nos Ennemis, je donnai ordre que cette multitude de Cadavres y fût jettée; & mes Cavaliers en compterent plus de cinq mille, à qui ils rendirent ce triste office.

De deux mille Maîtres dont les quatre Régimens étoient composés, sans y comprendre les Officiers, je n'en perdis que deux, qui furent trouvés morts sans que j'aye pu comprendre par quel accident. Au reste tout le détachement s'étoit comporté avec tant de sagesse & d'obéissance, que ni l'ardeur du mas-

facré, ni l'efpérance du pillage ne leur avoit pas fait négliger un moment mes ordres. Je n'avois rien de plus à prétendre dans un lieu où il ne nous reftoit plus d'Ennemis. Je renvoyai fon Courrier à Mylord Connaugh, avec des nouvelles qui devoient le raffurer; & je penfois à reprendre la route du Camp après avoir fait prendre dans un Village voifin quelque rafraîchiffement à ma Troupe. Mais à peine étions-nous à cheval que deux Officiers qui avoient pris le devant fans aucun deffein, retournerent à toutes brides pour m'avertir qu'ils avoient vu paroître à l'extrémité de la Plaine, un Corps de Troupes qui s'avançoient en fort bon ordre. J'étois trop certain qu'ils ne pouvoient être de notre Armée, pour douter que ce ne fût quelque détachement des Ennemis; & pouffant mes conjectures jufqu'à la vérité, je me figurai que fur la nouvelle du foulévement de Tilpenny, les François envoyoient aux Rébelles quelques Troupes réglées, autant pour les difcipliner que pour les foutenir. Il n'étoit queftion que de m'affurer du nombre d'Ennemis que j'avois à combattre, car je ne balançai point un moment à les attaquer. J'envoyai à la dé-

couverte quelques Officiers d'une habileté reconnue, & je sçus bientôt par leurs observations que c'étoit un Corps d'environ trois mille Hommes d'Infanterie & de cinq cens chevaux. L'inégalité m'effraya peu. Je cachai mes gens à droite & à gauche, derriére quelques haïes, qui s'étendoient fort loin hors du Village; & gardant la précaution d'arrêter tous les Passans, je me flatai qu'en prenant l'Ennemi en flanc des deux côtés, je le jetterois dans un désordre, dont il auroit peine à se rétablir: Pour éviter les embarras du passage, je me hâtai de faire couper la haïe de distance en distance, à l'éloignement qu'il falloit pour cacher un Cavalier dans l'intervalle, de sorte qu'avec un mouvement fort léger ils pouvoient paroître tout d'un coup sur une ligne de cent Chevaux de front, & profonde de dix, que j'eus le tems d'arranger à la file.

Des gens si exercés dans la discipline comprirent ma pensée tout d'un coup, & se porterent avec la même intelligence à l'exécuter. L'Ennemi arrriva avec tant de confiance, que n'ayant pas même de Coureurs pour lui tenir lieu d'Avant-Garde, il se trouva entre mes deux haïes, comme si je l'y avois pla-

cé moi-même. J'avois donné ordre qu'on commençât par une décharge. Elle fut brusque, & l'éloignement n'étoit pas si grand qu'il pût rendre nos balles inutiles. Nous parûmes aussi-tôt le sabre à la main, & fondant au galop sur des Ennemis, à qui la surprise & l'effroi ne permit pas de distinguer l'épaisseur de nos deux lignes, nous y trouvâmes si peu de résistance, que notre embarras dans la presse ne fut qu'à trouver le moyen de lever le bras, pour assurer nos coups. La Cavalerie, qui formoit comme leur Arriére-Garde, ne fit que tourner la tête de ses Chevaux pour prendre la fuite, & la malheureuse Infanterie se sauvant par les deux ouvertures de la tête & de la queüe, n'échappa qu'autant qu'il nous étoit impossible de tuer deux hommes d'un seul coup, & que le tems que nous mettions à sabrer, l'un laissoit à l'autre quelque avantage pour se sauver. Le Village & les hayes mêmes dont nous étions sortis, les favoriserent encore ; parce que j'avois défendu à mes gens de s'y rengager. Il me suffisoit de les avoir mis en fuite, avec la perte d'un tiers de leur Infanterie, & plus de cinq cens Prisonniers, à qui la difficulté de les conduire

me fit prendre le parti de leur ôter seulement leurs Armes. Je fis prendre aussi toutes celles qui resterent sur le champ de Bataille, & j'en chargeai mes Cavaliers comme du Trophée de leur victoire. Je sçavois de quelle utilité ce secours devoit être pour M. le Maréchal, dont toutes les recrûes étoient fort mal armées. Mon seul empressement, après une si heureuse rencontre, fut de regagner le Camp, où j'arrivai, par une marche fort prompte, avant la fin du jour.

Il ne me convenoit pas de faire retentir moi-même le bruit d'une si glorieuse expédition. J'en rendis compte à M. le Maréchal, avec un soin si peu affecté d'en faire retomber l'honneur sur la conduite & la valeur de mon détachement, que suivant l'aveu qu'il m'en fit lui-même, il crut que mon seul mérite avoit été celui de l'invention. Mais lorsqu'il eût appris par le témoignage de tous les Officiers le rolle que j'avois joué dans le commandement & dans l'action, il me fit rappeller, pour m'embrasser mille fois avec autant de tendresse que d'estime. J'avois résolu, me dit il, de demander pour vous à la Cour le premier Régiment; mais je perdrois trop à me priver d'un Ami tel que vous. Permettez,

qu'au lieu de vous éloigner de moi, je fasse changer le dégré de distinction que je voulois vous procurer dans une Pension constante, qui assurera plus solidement votre fortune, & qui me conservera l'avantage de jouir de votre amitié & de vos conseils. Quelque touché que je fusse d'un compliment si flateur, je ne pus m'empêcher de lui faire connoître qu'indépendamment de la reconnoissance, qui devoit me faire regarder sa proposition comme une faveur, rien n'étoit si conforme à mon propre goût. Il me jura là-dessus une amitié éternelle, & je m'engageai dans les mêmes termes à conserver toute ma vie pour sa personne un attachement proportionné. Mais je n'étois pas à la fin des félicitations. Les Officiers des quatre Régimens, & tous les Cavaliers mêmes, charmés du témoignage que j'avois rendu à leur conduite & à leur courage, s'empresserent à l'envie de relever l'obligation qu'ils avoient à ma générosité. Mon nom, qui avoit été fort odieux jusqu'alors à la plûpart des Anglois, acquit ainsi parmi eux plus d'estime & de considération. Je m'en apperçus par les caresses que je reçus, non-seulement de plusieurs Officiers Généraux qui avoient

toujours affecté de me fuir, ou de répondre froidement à mes politesses; mais par les complimens d'une infinité de subalternes, que je n'avois pas eu l'occasion de connoître, & qui chercherent celle de se lier avec moi par des vûes d'intérêt ou d'amitié. Les anciens soupçons de ma fidélité, les plaintes de mon zéle pour la France, tout parut effacé; & l'on commença dès ce jour à me regarder comme un homme attaché sincérement à la Nation.

Il me sembla même que la confiance de M. le Maréchal étoit augmentée. Il ne se passoit plus de jour qu'il ne me prît à l'écart pour me parler de sa tendresse pour Madame de Gien, & ne doutant point, me disoit-il, que je ne fusse toujours lié avec elle par mon ancienne amitié, il me prioit de ne pas lui écrire sans la faire souvenir de la constance de son attachement. Ce rolle étoit difficile à soutenir pour moi. Mais il le devenoit encore plus, lorsque M. le Maréchal, soit pour me gagner de plus en plus par ses caresses, soit pour mettre la vérité de mes sentimens à l'épreuve, s'informoit affectueusement de la situation de Mademoiselle Fidert. Il paroissoit persuadé qu'elle régnoit souverainement dans mon cœur, & que son éloigne-

ment me causoit les mêmes regrets qu'il m'avoit marqués de celui de Madame de Gien. J'étois contraint dans ces occasions de paroître plus empressé que je ne l'étois pour cette jeune Irlandoise ; & c'étoit moins pour moi-même que je me forçois à ce déguisement, que pour l'intérêt de Madame de Gien, à qui je ne voulois pas même qu'il soupçonnât la moindre foiblesse qui pût blesser l'opinion qu'elle sembloit vouloir établir de son caractére.

Telle étoit ma situation, lorsque je reçus une Lettre d'elle ; & ce qu'on ne s'attend point à trouver ici, mon premier empressement fut de la faire lire à M. le Maréchal. Cette funeste dépêche m'annonçoit un malheur que je le croyois aussi intéressé que moi à prévenir. Elle avoit reçu, me disoit-elle, des nouvelles de Paris, qui rendoient son retour en France absolument indispensable. Il ne pouvoit même être différé. Cependant elle souhaitoit de me voir avant que de quitter l'Irlande. Elle avoit des communications importantes à me faire. Je ne pouvois me rendre trop promptement à Dublin, parce que chaque moment qu'elle perdoit à m'attendre, étoient autant de fautes contre son

devoir. Le chagrin du Maréchal me fit connoître à quel point sa passion étoit montée. Il me confessa que le malheur de la perdre, étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus redoutable. Partez me dit-il, en m'embrassant. Arrêtez-la. Employez tout le pouvoir que l'amitié doit vous donner sur elle. Cruel devoir, qui m'impose la nécessité de me reposer de ce soin sur un autre. Allez, mon cher Montcal,en s'attendrissant,& comptez que le service que vous m'allez rendre, surpasse toutes les marques que vous pouvez attendre de ma reconnoissance.

Il me sembloit qu'avec des regrets si pressans il auroit pû faire un autre usage de son autorité pour l'arrêter. Mais c'étoit sans doute ma propre inquiétude, qui me faisoit trouver trop foible tout ce qui ne répondoit pas à l'ardeur de mes désirs. Aussi n'osois-je proposer à M. le Maréchal ce que sa passion ne lui avoit pas inspiré. Je partis, en fondant encore quelque espoir sur les instances par lesquelles j'allois combattre une cruelle résolution, & même sur la disposition d'un cœur, où je ne pouvois douter que l'amour n'excitât quelques mouvemens en ma faveur.

CAMPAGNES

PHILOSOPHIQUES.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU MEMOIRES DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Histoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez DESBORDES, près la Bourse.

M. DCC. XLI.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

HISTOIRE DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

SECONDE PARTIE.

MADAME de Gien n'avoit pas douté que sa Lettre ne me fit entreprendre sur le champ le voyage de Dublin. Il sembloit qu'elle eût compté les heures, & que mesurant ma diligence par l'impatience & les craintes de l'Amour, elle fût sûre du tems où je devois arriver. Je vous attendois cet après-midi, me dit-elle, en me voyant paroître. Une aimable rougeur, qui s'étoit répandue tout d'un coup sur son visage,

m'apprit qu'elle ne m'avoit pas vû sans émotion. Je l'augmentai par les plaintes passionnées auxquelles je me livrai sans mesure; & n'ayant plus rien à dissimuler dans un moment où je ne me flatois de la toucher que par l'ardeur de mes sentimens, je lui marquai plus d'amour que je n'avois fait depuis que j'avois abandonné mon cœur à cette passion. Elle m'écouta les yeux baissés, & pour la première fois j'eus le plaisir de penser qu'elle m'entendoit sans regret & sans colére. Enfin, lorsque dans le transport qui animoit toutes mes expressions, je me hazardai à porter un baiser sur sa main, elle se hâta de la retirer. Laissons, me dit-elle, des familiarités, qui ne conviennent point à ma situation. Souvenez-vous que je suis la femme d'un autre, & que rien ne pouvant ébranler la résolution où je suis de retourner en France, j'aurai bientôt à rendre compte de ma fidélité & de ma conduite à mon mari. Mais il est donc vrai que vous m'aimez? reprit-elle, en levant sur moi des yeux où elle me laissa lire pendant quelques momens autant de joie que de tendresse. Je lui renouvellai le serment de mon amour avec tant de sincérité & d'ardeur qu'elle en parut satisfaite. Je

me repose sur vos sentimens, interrompit-elle enfin, & lorsque je suis prête à vous quitter, je n'apporterai plus de précautions pour vous confesser les miens. Je vous aime, & tous les efforts que j'ai faits pour combattre ma passion, ou pour vous la cacher, n'ont été donnés qu'à mon devoir. Mais je vous connois honnête & généreux. Vous n'abuserez point de cette déclaration ; & s'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'accorderez le droit de vous imposer trois conditions, sans lesquelles je rétracte l'aveu que je vous ai fait. La premiére est de ne mettre personne dans votre confidence, & d'écarter au contraire tous les soupçons qu'on pourroit former de vos sentimens & des miens. La seconde, de ne m'écrire jamais un mot de tendresse; quoique je vous accorde la liberté de m'écrire souvent, & que je vous promette de ne pas laisser vos lettres sans réponse. Enfin, la troisiéme, de ne rien ajouter aux instances par lesquelles vous vous êtes flatté de m'ôter l'envie de partir. Mon Mari me rappelle. Il me promet autant de bonté, qu'il m'a marqué de fureur. L'honneur & la vertu ne me permettent point de balancer. J'expose mon repos & peut-

être ma vie aux caprices d'un Vieillard, qui m'a rendue la plus malheureuse femme du monde depuis le premier jour de mon mariage. Mais je ne connois point de péril, où je vois clairement mon devoir; & vous sçavez que je n'aurois pas pris le parti de quitter la France, si je n'avois rien eu de plus terrible à redouter que la mort. Elle me ferma la bouche de sa main, lorsqu'elle me vit prêt à l'ouvrir pour m'abandonner à de nouvelles plaintes; & me renouvellant ses ordres avec une fermeté sans exemple, elle me protesta que si je refusois de m'y soumettre, je la voyois pour la derniere fois.

Etrange effet de l'amour! qui rend le cœur capable d'embrasser aveuglément ce qui est le plus contraire à ses propres désirs. Etonné, confus, aussi charmé qu'affligé de tout ce que je venois d'entendre, je jurai aux genoux de Madame de Gien, qu'elle seroit obéie sans résistance. Je ne lui fis pas même valoir ce qu'il m'en coûtoit pour lui faire un si rigoureux sacrifice; & la pensée qui me soutint contre toutes les révoltes de ma tendresse, fut que m'aimant, comme il ne pouvoit m'en rester aucun doute, elle devoit non-seu-

lement partager mes peines, mais avoir disposé dans son esprit les tems & les événemens qui devoient nous conduire un jour à des arrangemens plus heureux. Je passai trois jours avec elle, sans avoir poussé un seul soupir, ni hazardé une seule plainte, qui n'eussent été repoussés comme une injure, & souvent étouffés d'un seul coup d'œil avant que d'avoir osé naître. Elle prit enfin sa route vers la Mer. Je la conduisis jusqu'au Port où elle devoit s'embarquer. Elle me fit ses adieux avec beaucoup de tendresse, mais d'un œil sec; & j'eus la foiblesse de ne pouvoir retenir mes larmes. Elle devoit traverser l'Angleterre, pour gagner Ostende, où elle comptoit de trouver une chaise & d'autres commodités jusqu'à Paris.

Les deux jours suivans furent pour moi deux nuits sombres & cruelles, que je passai seul, & sans pouvoir souffrir la lumiere. Je ne pris ni nourriture, ni repos. Tout me paroissoit si obscur & si affreux dans mon avanture, que me reprochant plus d'une fois l'excès de ma soumission & de ma complaisance, non-seulement je me trouvai ridicule de m'être laissé abuser par des espérances chimériques, mais que je fus prêt à

monter ſur le premier Vaiſſeau pour ſuivre les traces d'une Ingrate, & lui faire honte d'avoir abuſé de ma bonne foi ; car que pouvois-je prétendre, & que me reſtoit-il à eſperer d'elle, ſéparés comme nous allions l'être par la diſtance de Paris juſqu'à l'Irlande ? N'alloit-elle pas ſe rendre dans les bras de ſon Mari ? Et pouvois-je m'attendre qu'une perſonne ſur qui le devoir avoit aſſez de force pour l'y rappeller du fond de l'Irlande, fût jamais capable de retourner ſur ſes pas pour ſe rendre aux invitations de l'Amour ? D'ailleurs ne m'a-t-elle pas interdit juſqu'aux plus ſimples expreſſions de ma tendreſſe ? & que vouloit-elle dire avec ces promeſſes de m'aimer, & cette ſatisfaction d'être aimé, lorſqu'elle nous réduiſoit tous deux à n'accorder jamais la moindre liberté à nos ſentimens ?

Cependant je lui connoiſſois tant d'eſprit & de droiture, que dans une occaſion ſur-tout, où je ne pouvois lui attribuer la moindre vûe d'intérêt, il me paroiſſoit impoſſible qu'elle eût penſé à ſe défaire de moi par un lâche artifice ; Et puis quel beſoin avoit-elle de me faire quitter le Camp ; & de me rappeller à Dublin ? Pourquoi me faire l'a-

veu d'une tendresse dont elle ne se seroit proposée de recueillir aucun fruit ? De toutes ces réfléxions je conclus encore qu'il falloit me méfier de quelque chose à l'avenir ; & qu'en attendant la révélation d'un mystére, où je ne comprenois rien, je devois chercher tout à la fois mon bonheur dans l'espérance & dans le sentiment actuel d'un amour que rien ne me paroissoit capable d'éteindre. Je retournai au camp avec cette résolution. Dans le nouveau penchant que je me sentois pour la méditation & la solitude, qui me sembloient les seuls plaisirs auxquels je pusse désormais être sensible, je renouvellai le dessein que j'avois formé de me faire un exercice philosophique de ma profession. Il avoit été si continuellement interrompu par les soins que j'avois donné à Mademoiselle Fidert, que j'étois presqu'encore à le commencer. Mais je ne prévoyois point ce qui m'attendoit en arrivant au Camp.

Outre l'embarras de consoler M. le Maréchal, & de me justifier contre ses reproches, je trouvai des Lettres de Mademoiselle Fidert dans les mains d'un Exprès qui avoit paru fort impatient de mon absence. Elle m'apprenoit le nou-

veau malheur où elle étoit tombée par l'inclination qu'elle avoit inſpirée au fils du Chevalier Ecke, qui étoit un jeune homme de ſeize ans, ſous la conduite & les leçons d'un Précepteur. Plus pénétrant que ſon pere, il avoit découvert que l'habit qu'elle continuoit de porter, étoit une impoſture qui déguiſoit ſon ſexe. La bizarrerie de cette avanture avoit ſervi ſans doute autant que ſes charmes à faire naître une vive paſſion dans un cœur fort mal gouverné. Il avoit déclaré ſes ſentimens à Mademoiſelle Fidert, & ne lui trouvant point la facilité qu'il s'étoit promiſe à la vaincre, il l'avoit menacée auſſitôt de publier dans la maiſon qu'elle n'étoit qu'une fille déguiſée ſous des habits d'homme. Un procédé ſi brutal n'avoit pu inſpirer que de l'horreur à celle qu'il avoit cru tenter par ſon amour. Mais ſa ſituation n'en devenant que plus dangereuſe par la violence même qu'elle avoit à ſe faire pour ménager un Amant ſi odieux, elle me conjuroit d'examiner ſi elle devoit quitter la Terre du Chevalier Ecke, ou s'il n'y avoit pas quelque moyen d'engager le Pere à faire partir ſon fils, ſous quelque prétexte qui ne rendît pas le mal plus dangereux, en faiſant con-

noître à ce jeune indocile que c'étoit elle-même qu'il devoit accuser de son éloignement.

Le vif intérêt que je continuois de prendre à ses infortunes, me fit comprendre de quelle importance il étoit pour elle de ne pas différer à la secourir ; & l'ouverture que j'avois déja eue pour M. le Maréchal, me portant aussitôt à la même confiance, je lui demandai son secours autant que ses conseils, pour une fille infortunée qui avoit besoin plus que jamais de sa protection. Il ne balança point sur sa réponse. Je connois Ecke, me dit-il ; il a de l'honneur & de la discrétion. Intéressez le par ces deux motifs à vous aider lui-même ; & ne faites pas difficulté de lui dire que je sçais votre secret. Je n'avois pas si bonne opinion de la discrétion du Chevalier ; cependant la nécessité étoit pressante. Je le comblai de suprise, en lui apprenant que cet aimable Officier qu'il s'étoit trouvé tant d'inclination à servir, & qu'il avoit reçu si généreusement dans sa maison, étoit une fille de qualité, qui n'avoit pas moins d'agrémens dans son sexe, qu'il lui en avoit trouvé sous les habits du nôtre. Je ne me hâtai point de lui découvrir son

véritable nom, ni ses avantures, & je crus qu'il suffiroit de lui en faire l'aveu, s'il le devinoit lui-même; mais après m'être efforcé d'échauffer son zéle par une peinture touchante des embarras de Mademoiselle Fidert, je lui demandai son propre secours contre la témérité & les menaces de son fils. Il entra de si bonne grace dans le dessein de la servir, qu'il auroit envoyé sur le champ au jeune Ecke l'ordre de se rendre à Dublin, si je ne lui eusse représenté que cette affaire devoit être conduite avec plus de ménagement. Un changement si brusque pouvoit irriter ce jeune homme, & le porter à d'autres excès. Je proposai de me charger moi-même de la commission de l'éloigner, & profitant de la disposition où je voyois son Pere, je parlai de le faire passer en Angleterre, sous prétexte de lui faire achever ses exercices à Londres. Mon dessein, en prenant ce soin moi-même, étoit de l'enlever si brusquement, que soit qu'il se défiât de nos vûes, soit qu'il les ignorât, il n'eut pas le tems de trahir le secret de Mademoiselle Fidert. En faisant valoir l'ordre de son Pere, dont je serois chargé pour le faire conduire à Londres, je pouvois lui faire croire que le soin avec lequel

il seroit gardé jusqu'au Port, n'étoit qu'une précaution contre les insultes des Gens de Guerre.

Ce plan fut approuvé de M. le Maréchal, & je crus reconnoître dans la satisfaction avec laquelle il parut se prêter à tous mes arrangemens, qu'il se réjouissoit d'y trouver comme une espéce de certitude, que j'aimois Mademoiselle Fidert. Il me donna deux de ses Gardes, pour faire conduire le jeune Ecke à la mer. C'étoit mettre d'autant plus de vraisemblance dans l'exécution de mon projet, que l'Emploi de son Pere donnoit une couleur naturelle à cette Escorte. J'arrivai en deux jours de marche au Château d'Ecke, & je fis le voyage avec cette lenteur pour n'y arriver qu'à l'entrée de la nuit. Le jeune homme étoit à souper avec Mademoiselle Fidert, qui étoit forcée d'avoir pour lui cette complaisance. Je le fis appeller, & lui ayant expliqué les ordres de son Pere, je crus lui faire goûter la promptitude avec laquelle je me disposois à les exécuter, en lui inspirant quelque frayeur de l'Armée Françoise, que je supposai en marche vers le Comté de Clare, & prête à fondre sur le Château. Mais cette allarme produisit un effet

tout opposé à mes espérances. Les craintes du jeune Amant se tournerent sur Mademoiselle Fidert. Je ne vois rien, me dit-il, de plus redoutable ici pour moi que pour M. Reland, c'étoit le nom qu'elle avoit pris ; & si l'on exige absolument que je parte, on permettra sans doute qu'il m'accompagne, pour éviter les mêmes périls. Cette officieuse inquiétude m'auroit fait prendre une bonne idée de son caractére, s'il ne l'eût démentie aussitôt par un trait fort noir. Car à peine lui eus-je déclaré qu'il falloit partir sur le champ, & que le soin de la sûreté d'autrui ne le regardoit pas, que me priant de m'écarter un moment avec lui, il m'apprit que M. Reland étoit une fille. Je pénétre, ajouta-t'il, que c'est elle-même qui m'attire l'ordre de partir, car elle m'en a menacé plusieurs fois. Mais mon Pere est la duppe d'un déguisement qu'il ignore, & qui couvre sans doute quelque mauvaise vûe.

Je fus si piqué de cette trahison, que le traitant avec le dernier mépris, je ne lui laissai pas même un moment pour les préparatifs de son départ. Je le remis entre les mains des deux Gardes, avec ordre de s'arrêter à Dublin, où je me

proposois de lui envoyer son Précepteur, & son Equipage. Après s'être beaucoup emporté contre ma rigueur, il parut revenir à lui, par l'espérance apparemment de me fléchir, & d'obtenir du moins la liberté de faire ses adieux à Mademoiselle Fidert. Mais je lui reprochai avec amertume cette contradiction de sentimens, & ne lui ayant pas même accordé la permission de parler à ses Domestiques, je le fis monter à cheval, pour suivre les deux Gardes à Dublin. Toutes ces circonstances se passerent sans que Mademoiselle Fidert eût paru. Une Lettre du Chevalier Ecke, que j'avois fait remettre à son Intendant, avoit disposé toute la maison à me voir agir, sans curiosité & sans résistance; & Mademoiselle Fidert, ou M. Reland, qui n'avoit pu douter que des Gardes venus du Camp avec son Courrier, ne lui apportassent le secours qu'elle avoit demandé, demeura tranquille en attendant leurs explications.

Quel fut son étonnemet de me voir entrer dans la salle où elle étoit encore, & lui demander agréablement la permission de prendre à table la place que le jeune Ecke venoit d'abandon-

ner? Je lui appris ce que l'amitié m'avoit fait faire pour son service. Elle en eut d'autant plus de joie, que depuis deux jours ses inquiétudes avoient rédoublé par l'insolente hardiesse de son Amant, qui lui avoit fait enlever ses habits pendant la nuit, & qui étoit venu lui déclarer le matin qu'il la mettroit dans la nécessité de faire connoître son sexe, si elle s'obstinoit à marquer pour lui si peu de complaisance. Cette extravagance l'avoit forcée à quelque composition. Elle avoit consenti à le souffrir près d'elle, & à manger avec lui. Ma curiosité fut d'apprendre par quel hazard il avoit découvert son sexe. Elle me dit que lui ayant marqué de l'affection dès le premier jour, il avoit paru désirer avec ardeur de se lier avec elle par une étroite amitié. Elle en avoit senti le danger, jusqu'à prendre le parti de manger seule dans sa Chambre; & le reste du jour, elle l'employoit à lire, ou à se promener seule au Jardin. Il l'avoit forcée dans cette retraite, & dès la premiére semaine, il étoit entré le matin dans sa Chamhre, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour la fermer. Son dessein étoit de lui propoposer une partie de Chasse. Mais ayant

des idées fort libertines pour son âge ; il avoit reconnu ce qu'elle cachoit avec le plus de soin. Il s'étoit jetté aussitôt à ses genoux ; il lui avoit juré qu'il l'aimoit avant les lumiéres qu'il venoit d'obtenir, & qu'il lui étoit dévoué pour toute sa vie après cette heureuse découverte. Envain s'étoit-elle efforcée de lui faire perdre l'opinion qu'il prenoit d'elle sur des marques qui étoient encore équivoques. Il avoit insisté avec tant d'obstination, qu'elle s'étoit crue obligée d'employer la colére & les menaces pour s'en défaire. Ses persécutions n'ayant fait que redoubler, elle s'étoit enfin déterminée à m'écrire, & pour assurer sa tranquillité jusqu'au retour du Courrier, elle avoit pris le parti de relâcher quelque chose de sa rigueur, en lui accordant la liberté de manger avec elle.

Je la félicitai sur le repos dont elle pouvoit jouir désormais, car j'étois sûr de mes deux Gardes jusqu'à pouvoir compter qu'ils ne laisseroient pas à cet incommode Amant le moyen de confier ses plaintes à personne, & bien moins celui de révéler ses découvertes. Ils le conduisirent en effet avec tant de vigilance & de soins, que l'ayant fait em-

barquer avec son Précepteur & deux Domestiques, ils eurent encore la précaution de recommander au Capitaine autant qu'à ses Gens, de lui ôter tous les moyens de retourner si-tôt en Irlande. L'ordre de son Pere, & quelques marques fort adroites de l'intérêt qu'y prenoit M. le Maréchal, furent une loi inviolable pour ceux qui étoient chargés de le conduire. Avec un caractére si-tôt déclaré pour la débauche & la perfidie, je ne doutai point que ce jeune homme ne se signalât quelque jour par un grand nombre d'excès, & la suite des années n'a que trop vérifié mes conjectures.

Il ne me restoit que de recommander à Mademoiselle Fidert les mesures & les précautions qui pouvoient la garentir des mêmes embarras, & je comptois de partir dès le lendemain pour retourner au Camp. Mais apprenant ma résolution, elle se mit à verser un ruisseau de larmes, dont je fus long-tems, sans pouvoir lui arracher la cause. Enfin paroissant céder à mes instances, elle se plaignit de la dureté que j'avois de l'abandonner si-tôt dans une affreuse solitude, où elle s'appercevoit qu'elle n'avoit guéres de part à ma compassion, ni

à mon

à mon ſouvenir. Et lorſque je lui apportai pour preuve de mon zéle la diligence que j'avois toujours marquée à la ſervir, elle me demanda en rougiſſant, ſi je ne faiſois rien eſpérer de plus tendre à une malheureuſe fille qui n'avoit au monde que moi pour Protecteur & pour Ami. Cette queſtion ſoutenue par le coup d'œïl & le ton d'une jeune perſonne à qui les careſſes de l'amour n'étoient pas plus inconnues que ſes ſentimens, porta dans mon cœur une vive émotion. Quoiqu'il fût toujours rempli de l'image de Madame de Gien, tant de réfléxions que j'avois faites depuis pluſieurs jours ſur le caprice de ſa conduite, & ſur le peu d'eſpérance qui me reſtoit de la revoir, m'avoient réduit à une ſorte de patience, qui ne ſuppoſoit plus cette vive ardeur, dont j'avois pris plaiſir ſi long-tems à redoubler volontairement les tranſports. Que dirai-je ? Le déſeſpoir eſt la ruine de l'Amour; & les ſentimens que j'avois conſervés ne dépendant plus en quelque ſorte que de ma mémoire & de mon imagination, il n'eſt pas ſurprenant que des traces plus récentes & cauſées par un objet préſent, euſſent du moins la force de faire quelque impreſſion ſur mon ame. Je dois néan-

moins ce témoignage à mon caractére ; qu'en se gravant avec les autres, elles n'eurent point le pouvoir de les effacer, & que Mademoiselle Fidert ne prit en un moment l'empire qu'elle conserva long-tems sur moi, que parce qu'il me parut enfin trop clair que Madame de Gien y avoit renoncé.

Ce ne fut pas dans ce premier instant que j'accordai à l'Amour une victoire si facile. Je me défendis au contraire en affectant de réduire les prétentions de Mademoiselle Fidert à l'amitié, & en lui promettant celle que je devois à son estime & à sa confiance. Je consentis même à passer deux jours avec elle, & comme elle parut satisfaite de ma complaisance, sans renouveller un discours dont elle s'imagina peut-être que le délai de mon départ étoit déja l'effet ; je n'eus point d'autre occasion d'examiner la nature de mes sentimens. Cependant il est certain que toute la douceur que la compassion m'avoit fait trouver près d'elle dans le tems de sa maladie, n'approchoit point du nouveau goût que je prenois à la voir. Je ne la quittai pas même sans un mouvement de cœur que je n'avois jamais senti que pour Madame de Gien ; & l'impatience

que je lui marquai de voir finir la Campagne pour la rejoindre, venoit sans doute de la même source.

Quatre jours d'absence me firent trouver beaucoup de changement dans nos dispositions militaires. M. le Maréchal, dans le chagrin d'avoir passé presqu'inutilement deux mois à suivre les Ennemis, & à changer de poste chaque semaine, avoit pris la résolution de gagner par une marche fort longue & fort difficile la tête de leur Camp, & de leur couper la communication avec les Ports, d'où ils recevoient leurs vivres, & leurs munitions d'Artillerie. Le succès de cette entreprise sembloit en promettre beaucoup d'autres, car outre que le sac de Tilpenny avoit répandu assez de terreur pour refroidir les plus zélés Partisans du Roy Jacques, la situation même des Ennemis, qui leur avoit été si favorable depuis le commencement du siége, pour se couvrir contre nos attaques, devenoit pernicieuse pour eux par la nécessité où elle les mettroit bientôt de tout risquer pour en sortir. Ils avoient à dos un marais impénétrable, à droite, la Ville assiégée, & sur la gauche, une montagne escarpée, qu'il leur étoit impossible de passer, du moins

avec leur Artillerie. Quoiqu'on pût concevoir qu'un marais que nous avions tenté inutilement de passer pour les attaquer dans leur Camp, pouvoit être traversé pour fuir, il y avoit peu d'apparence qu'ils se jettassent volontairement dans le désordre qui accompagne une retraite de cette nature, au risque de tomber de l'autre côté entre les mains d'un Corps considérable, que M. le Maréchal y laissoit pour garder les passages. Ainsi toute leur ressource, en supposant que son approche ne les engageât point à lever le siége, & à se retirer, devoit être de nous recevoir dans la Plaine de *Viderseny*, qui étoit à la tête de leur Camp; & ne cherchant que l'occasion de les combattre, M. le Maréchal auroit bien mieux aimé qu'ils se fussent arrêtés à cette résolution, que de leur voir choisir quelque autre Poste où la difficulté de les attaquer auroit encore fait traîner ses espérances.

Je le trouvai en marche, par des lieux si déserts & si difficiles que cette seule raison le justifioit d'avoir pris ce parti si tard. Il parut satisfait de mon retour, & m'ayant félicité du plaisir qu'il croyoit m'avoir procuré, il me montra une Lettre de Madame de Gien, qu'elle lui

avoit écrite en débarquant en Angleterre, pour lui donner avis de son départ, & le remercier de ses bontés. Il laissa échapper plusieurs soupirs, qui me firent trop connoître combien il étoit éloigné d'avoir renoncé à elle, en la perdant. Je ne doutai point que le même Courrier ne fût chargé de quelque commission pour moi, & cette pensée réveillant toute ma tendresse, je me hâtai de rejoindre mes gens. Ils avoient reçû une Lettre, que j'ouvris avec transport. Mais si elle étoit écrite du stile de l'amitié, elle se ressentoit si peu de l'Amour, que je me trouvai le sang comme glacé en achevant de la lire. Madame de Gien me parloit de ses affaires d'un ton aussi simple que si je n'eusse jamais eu que cette sorte de soins dans le commerce que j'avois entretenu avec elle. Elle s'informoit de ma santé, parce que l'usage demande cette attention dans une Lettre. Enfin je ne remarquai, après avoir lû vingt fois la sienne, que les expressions ordinaires de la politesse entre deux personnes qui ont vécû dans une étroite familiarité. Mon cœur en saigna long-tems comme d'un outrage. Est-ce-là le prix de tant de services & d'amour ? Sont-ce-là les suites

d'une déclaration prononcée d'un air si ingénu, & qui ne paroissoit couter beaucoup que parce qu'elle étoit arrachée par la candeur & la vérité? Affreuse perfidie! On a voulu me jouer jusqu'à la fin, & la tendresse qu'on m'a déclarée n'a jamais été qu'une ironie cruelle, pour insulter à la mienne. Ah! pourquoi conserverois-je un instant de fidélité pour une femme qui connoît si peu l'Amour? Elle n'est faite que pour l'amitié, & je ne veux sentir rien de plus pour elle, puisque je n'en attends pas davantage.

Les charmes de Mademoiselle Fidert s'étendirent plus en un moment dans mon cœur qu'ils n'avoient fait depuis que j'avois commencé à la connoître. Je n'aurai à craindre, disois je, ni les ruses de la coquetterie, ni les doutes de la bonne foi. Je n'aurai point de scrupule à combattre, puisque je n'ai point ici de mariage à respecter. Je serai aimé, car de qui attendroit-on plus de tendresse que d'une fille qui a été capable de tuer son Pere, pour venger son Amant? Je formai ainsi mille résolutions, qui étoient démenties sans doute par les véritables sentimens de mon cœur, mais qui eurent néanmoins la

force de se faire exécuter, & que je me fis même un étude de ne pas laisser affoiblir.

Cependant après beaucoup de fatigues & de dangers, nous arrivâmes à Viderseny, qui est situé à l'endroit de la Plaine, & d'où M. le Maréchal envoya ses plus habiles Officiers à la découverte. L'Ennemi avoit été informé de notre marche; & n'ayant pas manqué de prévoir tous les embarras que nous lui préparions, il s'étoit hâté, comme sa sûreté le demandoit nécessairement, de lever le siége, & de se retirer vers la mer. Nous ne fûmes point incertains si nous devions le poursuivre. Mais outre la nécessité de faire prendre quelque repos à nos Troupes, nous attendions du côté de Corke un Renfort considérable pour suppléer au Détachement que M. le Maréchal avoit laissé à la garde du marais. Il se passa ainsi quelques jours qui donnerent le tems à l'Ennemi de se fortifier, & qui nous firent craindre, sur la connoissance que nous prîmes de leur nouvelle situation, d'avoir employé inutilement tant de peines à les joindre. Tout ce qu'on pouvoit s'imaginer d'obstacles & de fâcheux incidens sembloit se réunir dans ce com-

mencement de Campagne, pour déconcerter les desseins de M. le Maréchal. Il avoit été obligé de laisser la plus grosse partie de son Artillerie à Trescor, pour hâter sa marche dans les montagnes. La premiére nouvelle qu'il reçut à Viderseny fut qu'elle avoit été enclouée furtivement, sans qu'on pût en accuser autrement que par des soupçons vagues, les Jacobites qui étoient répandus secretement dans tous ces quartiers. Il ne nous restoit que le Canon que nous avions avec nous, car il ne falloit pas en espérer des Villes d'Irlande, dont la plûpart sont sans munitions & sans défense. Mais n'ayant point de siége à faire, nous nous reposâmes sur la valeur & la bonne disposition de nos Troupes. M. le Maréchal eut plus de peine à se consoler des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour. Par le même Courrier qui lui apporta l'agrément du Roi pour la Pension qu'il avoit demandée en ma faveur, il apprit de quelques-uns de ses Amis, qui auroient mieux fait de le servir que de le chagriner par de fâcheuses nouvelles, que le Parti opposé au sien ne cessoit pas d'inspirer au Roi Guillaume des défiances de sa droiture & même de sa Religion. Ce dernier re-

proche pouvoit ſembler étrange, lorſque perſonne n'ignoroit dans l'Europe que ſon ſeul motif pour quitter le ſervice de la France, avoit été ſon attachement à la Foi de ſes Peres. Mais l'on prétendoit qu'ayant été ſollicité par Louis XIV. d'embraſſer la Religion Romaine, il avoit diſputé ſur les offres, & qu'il avoit été moins retenu par ſes ſcrupules que par la médiocrité des récompenſes. On ajoutoit même qu'il avoit touché des ſommes conſidérables comme des eſpéces d'Arrhes par leſquelles on ſe flatoit de l'engager, & que n'ayant point été ſatisfait de ce qui devoit les ſuivre, il avoit négligé de rendre ce qu'il avoit reçû. Il étoit aiſé après cela d'inſinuer que le peu de progrès qu'il avoit fait depuis le commencement de la Campagne, étoit une marque du ménagement qu'il gardoit encore pour les Ennemis de l'Angleterre, & qu'il ne balanceroit guéres à trahir la confiance de l'Etat, lorſqu'il auroit fait ſes conditions avec la France, les Armes à la main.

Après m'avoir confié ſes chagrins, il me dit: Mais je veux reprendre les choſes de plus haut, & vous apprendre les vrais motifs qui m'ont conduit en An-

gleterre. Je penſois peu à quitter le ſervice de la France, & j'y étois content de ma fortune. Mais la même foibleſſe que vous me voyez pour Madame de Gien, je l'ai eue pour une jeune Dame de France avec qui je ne me trouvois lié auſſi que par une rencontre de pur hazard. Je ſuis capable d'une grande paſſion. Je trouvai dans l'objet de ma tendreſſe tout le mérite qui pouvoit la faire naître. Je me livrai à elle ſans réſerve. Au milieu de nos plaiſirs elle crut peut-être faire quelque ſatisfaction au Ciel pour les libertés qu'elle s'accordoit en me catéchiſant ſur la Religion, & ſa plus forte envie après le goût de la volupté, devint bientôt de me faire entrer dans l'Egliſe Romaine. Je lui demandai d'abord en badinant de quelle Religion il falloit être pour lui plaire ; mais loin d'être diſpoſé à quitter la mienne, je croyois au contraire racheter mes plaiſirs, & réparer le déſordre de mes mœurs par la fermeté inviolable de mes opinions. Cependant j'éprouvai par dégrés que l'amour eſt capable d'étouffer toutes les lumiéres de l'eſprit, & que ce qui paroît le plus juſte & le plus certain eſt toujours ce qui plaît à l'objet qu'on aime. Regar

gardez mon changement comme un effet de ma foiblesse, ou de ma persuasion ; mais je ne vous désavouerai point que le plaisir de penser comme une maîtresse uniquement aimée, & le désir de partager son sort, quel qu'il pût être dans cette vie & dans l'autre, me firent chanceller peu à peu sur les principes ausquels je m'étois cru le plus attaché. L'exemple de M. de Turenne étoit d'un grand poids pour un homme de guerre. Je promis à ma maîtresse de prendre des instructions de quelque sçavant Catholique ; & je voulus sauver ainsi l'honneur de ma raison dans le tems que je sacrifiois tout aux égaremens de mon cœur. Elle ne manqua point de me représenter que mon changement seroit récompensé par la Cour, & que tout mon désintéressement ne devoit pas m'empêcher d'en recueillir quelque fruit pour ma fortune. En effet sur la premiére déclaration qu'elle fit de mon dessein au Ministre, il se servit d'elle-même pour me faire assurer du gouvernement d'Arras après mon abjuration. Ayant une fois consenti à tirer quelque avantage d'une démarche si éclatante, je crus que mon honneur ne demandoit pas moins qu'un Gouvernement de Province, & j'insistai

absolument fur cette condition. La Cour parut s'offenser que je prétendiffe lui faire des loix, & fans me refuser néanmoins ouvertement; elle me fit connoître par fa lenteur, qu'elle auroit voulu plus de modération dans mes défirs.

Cependant comme on ne s'imagina point que je puffe revenir des avances inconfidérées que j'avois laiffé faire à ma maîtreffe, on me propofa de m'employer au fervice du Roi Jacques, en prenant la conduite de l'expédition qu'on méditoit en Irlande. Sans accepter abfolument cette propofition, je fis entendre qu'elle dépendroit du parti que je prendrois fur le refte. On ne laiffa point de me faire toucher une groffe fomme, qu'on s'imagina peut-être que je regarderois comme un engagement. Je la reçus, pour l'employer aux préparatifs d'une Guerre dont j'étois fort éloigné de croire que l'exécution me fût réfervée; & ceux qui m'accufent de l'avoir tournée à mes ufages ont beaucoup de malignité, s'ils n'ignorent pas plus que toute la France qu'elle ne fut pas même fuffifante pour les fraix où je m'engageai, & que la Cour fut obligée de répondre d'une autre fomme qui furpaffoit beaucoup celle que j'avois

touchée. Ce fut immédiatement après ces soins, & dans le tems qu'on songeoit peut-être à m'accorder tout ce que j'avois demandé, qu'une mort imprévûe m'enleva ma maîtresse. La raison fut le seul reméde qui me défendit contre les transports de ma douleur. Mais à peine eut-elle commencé à prévaloir, qu'en admirant les excès où je m'étois laissé emporter par l'Amour, je regardai mes incertitudes sur la Religion, comme le plus honteux. Mais les espérances que j'avois laissé prendre à la Cour me causerent un regret que je portai long-tems au fond du cœur, & qui a servi beaucoup plus à me conduire en Angleterre, que les anciennes liaisons que j'ai eues avec le Roi Guillaume.

On a donc raison, ajouta M. le Maréchal, lorsqu'on raconte au Roi que j'ai eu des doutes sur la Religion; mais on me fait une injustice cruelle lorsqu'on ne les attribue qu'à mon ambition. On m'outrage encore plus lorsqu'on prétend que c'est moi qui ai fait des propositions à la Cour de France, ou que j'aie fait autre chose que de me prêter aux désirs d'une Maîtresse. Enfin le comble de la malignité est de rendre

ici ma fidélité suspecte, tandis que je sers l'Etat de si bonne grace, & que je suis encore à demander au Roi la moindre faveur au-delà de celles qu'il lui a plû de m'accorder.

Ces plaintes paroissant venir d'un cœur pénétré d'amertume, j'entrepris de consoler ce grand Homme par tous les motifs qui devoient le rendre supérieur aux accusations de ses Ennemis. Mais après m'avoir écouté long-tems, il m'interrompit, comme s'il eût fait quelque nouvelle réfléxion à laquelle il cédoit tout d'un coup. Je n'ai personne, me dit-il, à qui je doive plus de confiance qu'à vous, & je vous crois aussi plus propre que personne à me rendre un service que je crois nécessaire à mes intérêts. Partez pour la Cour. Le prétexte sera de représenter le besoin que j'ai d'artillerie, & de vous charger même de faire conduire ici celle qu'on voudra m'accorder. Mais en exposant au Roi ma situation, vous lui ferez connoître que l'habileté & le zéle n'ont pû jusqu'à présent me procurer d'autres succès, & vous lui expliquerez sur quel plan j'ai conduit toutes mes entreprises. Les réponses de ce Prince, continua-t-il, m'apprendront comment il est disposé

pour moi, & je me flatte qu'il ne vous en échappera rien. D'un autre côté vous répandrez à la Cour l'opinion que je vous crois de mon honneur & de ma droiture, & vous publierez même que je n'ignore pas les artifices de mes Ennemis. Je vous prescrirois en vain des régles de prudence. Elle dépendront des conjonctures; & je ne vous ouvrirois pas mon cœur avec tant de confiance, ajouta-t-il obligeamment, si je ne vous connoissois capable d'entrer dans mes vûes.

Il n'y avoit rien en effet dans cette commission qui surpassât mes forces. Je me rendis avec beaucoup de diligence au Château d'Hamptoncour, où le Roi étoit depuis quelques jours avec la Reine; & m'étant présenté à ce Prince dès le moment de mon arrivée, j'obtins aussi promptement que je l'espérois des éclaircissemens capables de rassurer M. le Maréchal. Après avoir écouté les représentations dont j'étois chargé, il prit plaisir au détail que je lui fis de tous les mouvemens de l'Armée, & des efforts que M. le Maréchal avoit faits continuellement pour engager l'Ennemi dans une action. Les obstacles avoient été

invincibles, & ceux qu'il avoit ſurmontés n'avoient pû l'être que par une merveilleuſe habileté. J'expliquai de nouveaux deſſeins dont il ſe promettoit plus de ſuccès, & ne doutant point effectivement qu'avec tant d'expérience & de conduite, il ne fût preſque certain de ce qu'il commençoit à eſpérer, j'oſai garantir que la Campagne ne finiroit point ſans quelque avantage éclatant. Je n'avois point encore touché à l'article le plus délicat de ſa commiſſion; mais le Roi, qui avoit toute la franchiſe d'un honnête Particulier, m'épargna cette partie d'un diſcours que j'avois médité. Il me prévint par des témoignages ſi naturels de l'eſtime & de l'affection qu'il portoit à M. le Maréchal, que je n'aurois pas douté du mépris qu'il faiſoit de ſes accuſateurs, quand il n'auroit pas pris la peine de me raconter les efforts qu'on avoit fait pour lui nuire. Il tourna même en badinage le deſſein qu'on lui ſuppoſoit de chercher ſes avantages aux dépens de ceux qu'il faiſoit profeſſion de ſervir, & de vouloir obtenir des faveurs de la Cour de France à la tête d'une armée Angloiſe. Enfin loin de voir quelque choſe à redouter pour ſa faveur, je la crûs

mieux établie que jamais, & je lui dépêchai un courier dès le même jour, pour lui en rendre un témoignage dont il ne me restoit pas la moindre incertitude. Les ordres ayant été donnés aussi sur le champ pour faire embarquer l'artillerie que j'avois demandée, j'obtins du Roi la permission de passer près de lui sept ou huit jours qui étoient nécessaires pour la rassembler à Holyhead. Ce tems devoit être employé, dans mes vûes, à mortifier les Ennemis du Maréchal, non-seulement par les discours que j'étois résolu de hazarder librement, mais encore par l'air de faveur que mon séjour auprès du Roi sembloit donner à celui qui m'employoit. Mais si rien n'étoit capable de me faire négliger les intérêts d'un si généreux Protecteur, mon zéle ne laissa pas d'être fort troublé par d'autres soins.

Mademoiselle Fidert avoit eû la tendre précaution à mon départ de Canterstrof, d'engager un de mes Gens à lui écrire tout ce qui pourroit m'arriver de fâcheux ou d'agréable ; & le hazard ayant fait que le Chevalier Ecke dépêchoit à sa Terre un des siens, le jour que j'avois quitté le Camp, cette occa-

fion avoit été si favorable à la curiosité de la jeune Irlandoise, qu'elle avoit été informée de mon départ pour l'Angleterre avant que je pusse être sorti d'Irlande. Dans la tristesse continuelle où elle étoit, & se souvenant de l'ancien dessein que nous avions eû de lui faire passer la mer, ne fut-ce que pour s'arrêter en Angleterre, où elle seroit toujours beaucoup moins exposée que dans sa Patrie, elle s'imagina qu'elle attendroit en vain des occasions plus favorables; & peut-être me sçut-elle mauvais gré de n'avoir pas pensé à lui offrir celle qui sembloit être en mon pouvoir. Je n'ose ajouter qu'elle étoit animée par un intérêt plus vif que le soin de sa sûreté. Mais se déterminant à partir dans l'espérance de me joindre avant que j'eusse gagné la mer, elle se fit suivre du Valet que je lui avois donné, & trouvant mes traces avec la légéreté qu'elle avoit à cheval, elle arriva à Lingterdad le même jour que j'en étois parti. Il se trouva heureusement un autre vaisseau qui partoit la nuit suivante. L'habitude qu'elle avoit formée de son déguisement, lui rendoit le danger moins redoutable. Elle quitta enfin l'Irlande, & son embarras en arri-

vant à Holyhead ne fut qu'à trouver sa route que j'avois prise. Elle auroit été presqu'aussi vîte que moi à Hamptoncour si elle eût pu découvrir ma route ; mais se croyant désormais sans danger, elle avoit pris celle de Londres, & ce ne fut qu'après avoir appris où étoit la Cour qu'elle conçût l'espérance de m'y trouver.

Il ne lui fut pas difficile d'y découvrir mon nom & ma demeure. J'étois logé dans un cabinet du Château, où le Roi avoit ordonné lui-même qu'on me fournît toutes mes commodités. J'étois retiré vers minuit. On frappa à ma porte. Un Laquais, le seul qûe j'eusse avec moi, & celui même qui avoit donné avis de mon départ à Mademoiselle Fidert, ouvre & paroît saisi d'étonnement. Je n'avois point d'antichambre qui pût me cacher ce qui se passoit si près de moi. Je m'avance moi-même, & je reconnois celle que je croyois à cent lieues d'Hamptoncour.

Est-ce vous, Mademoiselle, lui dis-je dans le mouvement de ma surprise, & comment me persuaderai-je que vous ayiez risqué votre vie & votre honneur pour quitter votre retraite sans ma participation ? Elle me fit une réponse

à laquelle je ne me ferois point attendu? Vous ne m'aimez pas, me dit-elle d'un air affligé, & je le pénétre à la maniere dont vous me recevez. Elle demeura interdite & pensive après cette réponse. Moi-même, dans l'incertitude où j'étois de l'accueil que je devois lui faire, je continuai quelque momens de la regarder sans m'arrêter à la moindre résolution. Enfin, cédant au plaisir que j'avois de la revoir, entrez, lui dis-je, & disposez souverainement d'une demeure que je ne dois qu'à la bonté du Roi. Mais comment se fait-il, ajoutai-je en la conduisant par la main, que vous ayiez perdu le soin de votre vie? Avez-vous oublié que chaque pas que vous avez fait hors de Canterstrof, vous a exposé aux plus dangereuses avantures, & que vous ne devez pas vous croire beaucoup plus tranquille en Angleterre? Elle baissa la tête vers moi: je n'ai pas fait tant de réflexion, me dit-elle languissamment, sur des périls qui ne m'ont jamais fort allarmée. Je n'aime point assez la vie pour craindre beaucoup la mort. Mais vous pouvez me la rendre aimable; & je viens vous demander si vous voulez me la rendre aussi douce qu'elle peut l'être avec votre tendresse & votre estime.

Qu'on me trouve un homme à qui des avances si tendres de la part d'une des plus aimables femmes du monde, n'ayent pas fait oublier tout ce qu'il doit à sa fortune & à son honneur, & je conviendrai que mes foiblesses ne méritent point d'indulgence. Le souvenir même de Madame de Gien perdit toute la force qu'il avoit eûe pour assujettir mes désirs. Venez, venez, dis-je à Mademoiselle Fidert en l'embrassant, vous ne trouverez jamais un cœur plus tendre, ni qui sente mieux le prix du vôtre. Elle se laissa conduire sur un fauteuil, auprès duquel je me plaçai. Je ne pensois qu'à suivre les mouvemens qu'elle m'avoit fait naître, & je baissois déja la tête pour attacher mes lévres sur ses mains. Mais trouvant assez de force pour me repousser, elle me pria d'entendre ce qu'elle avoit à me dire. Je vous aime, me dit-elle, il n'est plus tems de le dissimuler, & je vous soutiendrois en vain que ce n'est pas vous que je cherche en Angleterre. Je ne pense pas même à vous proposer ce que je puis espérer d'obtenir; que vous preniez, par exemple le Ciel ou les hommes à témoin de la tendresse que je vous demande, ou que vous la confirmiez par les formali-

tés, de l'Eglise. Je ne vous offre point un cœur neuf, puisqu'il a été possédé par un autre amant, & je ne vous répons pas plus de ce qu'on appelle sagesse & vertu dans une femme, lorsque la cause de mes infortunes est d'en avoir manqué. Mais si votre propre situation ne vous invite point au mariage, & si vous concevez qu'il y ait quelque douceur à vivre librement avec une femme qu'on peut aimer, & dont on est sûr d'être aimé, je vous offre la disposition de mon cœur, à la seule condition que la vôtre me sera donné sans partage. Ce n'est pas le soin de ma vie, c'est cette vûe seule qui m'a fait quitter l'Irlande; & libre de bien des craintes, comme je crois l'être ici, je m'abandonne à l'espérance de vivre d'autant plus heureuse avec vous, qu'en y trouvant mon bonheur, je n'épargnerai rien pour faire le vôtre.

Le seul ton dont elle avoit commencé ce discours, avoit excité ma plus vive attention. J'en compris tout le sens, & quelque obstacle que je trouvâsse dans ma passion pour Madame de Gien, dans mes occupations présentes, & dans les vûes que j'avois pour l'avenir, il me fut impossible de résister à des

offres qui se présentoient à moi avec tous les agrémens de la jeunesse & de la beauté. Je me jettai aux genoux de Mademoiselle Fidert. Je lui marquai de l'admiration pour mon bonheur, & confessant qu'elle m'accordoit ce que je n'aurois pas eu la présomption d'espérer; je lui jurai qu'elle trouveroit dans ma tendresse tout le retour qu'elle avoit droit d'exiger pour la sienne. Ce serment m'échappa sans réflexion. Je ne prétens point justifier ici ma conduite, ni faire entendre que je croye l'amour plus capable qu'une autre passion de faire prendre une couleur honorable aux foiblesses de la nature. La tyrannie des sens, le goût que j'avois déja pris pour la société d'une femme aimable, la douceur que je me figurois même dans un attachement qui pouvoit réunir pour moi les charmes de l'amour & de l'amitié, enfin la force de l'impression présente, me firent accepter sans incertitude des offres qui convenoient moins à ma fortune qu'au bonheur de ma vie. Au milieu des premiers transports où je m'abandonnai, le souvenir de Madame de Gien ne laissa pas de me causer des remords; mais je les écartai comme des mouvemens importuns qui ne devoient

pas-furvivre à mes efpérances, & tout ce que j'accordai au fentiment d'une paffion que le défefpoir même n'avoit point encore éteinte, fut un défir fecret que les plaifirs que j'allois goûter dans les bras d'une autre femme m'euffent été réfervés dans les fiens. Mademoifelle Fidert me fit bien-tôt perdre ces reftes de regets par des torrens de délices dont elle m'enivra pendant tout le cours de cette heureufe nuit. Tant de joye & de careffe devenant comme le fceau d'une inviolable union, nous pensâmes auffitôt à donner une forme conftante à notre commerce. Il falloit que la sûreté de Mademoifelle Fidert en fît le fondement. Je ne vis point d'autre moyen pour accorder tant d'intérêts, que de lui louer une maifon de campagne, où elle pût continuer de vivre dans fon déguifement, & ne manquer de rien pour la douceur & la tranquillité de fa folitude, jufqu'à la fin de la guerre, ou du moins jufqu'au commencement de l'Hyver.

Elle m'abandonna le foin de fon fort; car les tranfports de fa joye alloient jufquà s'oublier elle-même: & fi quelque chofe a foutenu le goût que j'ai eû long-tems pour elle, c'eft l'ardeur incroyable de fa tendreffe. Ayant fait

dès

dès le lendemain quelques recherches aux environs de Hamptoncour, je lui trouvai une maiſon telle que je l'avois déſirée. C'étoit celle d'une Dame qui avoit perdu depuis quelques mois ſon mari, & qui ſe retiroit à Londres pour s'y employer à l'éducation de ſes enfans. Non-ſeulement elle laiſſoit tous ſes meubles dans ſa campagne, mais ſon mari ayant vécu dans le goût de tout ce qu'il y a d'aimable & d'utile, j'y trouvai avec un grand nombre de Livres choiſis, quantité d'excellentes Peintures, & d'inſtrumens de Muſique, ſans compter un jardin fort agréable, & une des plus curieuſes Ménageries qu'il y eût dans un Pays où cette ſorte d'ornement champêtre eſt fort en honneur. Un ſi beau bien me parût fait exprès pour ſervir de retraite à l'amour. Le prix du loyer ne ſurpaſſoit pas la dixiéme partie de mon revenu, & M. le Maréchal prenant ſouvent plaiſir à augmenter ma fortune par des gratifications imprévûes, je ne crus pas m'engager dans une dépenſe ſupérieure à mes forces. La ſeule crainte qui pouvoit troubler mon établiſſement, étoit celle d'une cenſure dont je n'eſpérois pas de me garantir lorſqu'il ſeroit une fois connu. Il y a

peu de gens d'un caractere aussi critique que les Protestans François d'Angleterre. Le zéle de la Religion qui leur a fait quitter leur Patrie les rend impitoyables pour le relâchement de la morale ; & sans m'être jamais donné la peine d'examiner si ceux qui étoient si peu capables de supporter le désordre dans autrui, en étoient aussi exempts qu'ils exigeoient qu'on le parût dans leur société, j'avois reconnu par quantité d'exemples qu'on s'attiroit leur haine en choquant leurs principes. Cependant tout l'attachement que j'avois pour ma Religion n'empêchoit point que je ne me crûsse fort indépendant de leur humeur chagrine. N'étant point dans le cas de cette multitude de Réfugiés qui n'avoient point eû d'autre motif pour quitter la France, que la révocation de l'Edit de Nantes, l'Angleterre me paroissoit moins l'azile de ma Religion que celui de ma fortune. En un mot je croyois tous mes devoirs remplis aux yeux du Public, lorsque j'avois exercé ma profession en homme d'honneur, & je ne me picquois pas de plus de faveur dans un Pays Protestant qu'en France.

Je retournai donc à Hamptoncour avec l'heureux fruit que j'avois tiré de

ma courſe. J'y avois laiſſé Mademoiſelle Fidert, ſous la promeſſe de ne pas ſe faire voir hors du cabinet où je l'avois reçûe; & dès la nuit ſuivante je la conduiſis à Croydon, où j'obſervai néanmoins d'arriver pendant le jour. Je voulois ſeulement que ſes traces fuſſent interrompues; & ce fut dans la même vûe que n'ayant pris avec nous que le ſeul domeſtique dont la fidélité lui étoit connue par tant d'épreuves, je lui laiſſai le ſoin de s'en choiſir d'autres dans le lieu même qui alloit être ſa demeure. La Dame, de qui je la louois, lui en abandonna la poſſeſſion le jour de notre arrivée; de ſorte qu'étant délivré d'une autre inquiétude, que m'avoit cauſée la crainte de ſes obſervations, je laiſſai Mademoiſelle Fidert dans une tranquillité parfaite, après avoir paſſé deux jours entiers avec elle.

Inſenſiblement Madame de Gien fut oubliée. Je reçus avant mon retour en Irlande une ſeconde Lettre d'elle, qui m'apprenoit ſon heureuſe arrivée en France, avec la même froideur dont je m'étois plaint dans la premiere. Loin de lui en faire un nouveau reproche, je me réjouis d'une confirmation d'indifférence qui ſembloit autoriſer la mienne. Je

négligeai même fort long-tems de lui répondre ; & ce ne fut qu'à la fin de la campagne que m'étant acquitté fidellement à Londres de quelques commissions dont elle m'avoit chargé, je lui en rendis compte, par une Lettre où l'on ne m'auroit jamais soupçonné d'avoir eû d'autre prétention que celle de la servir. C'est à ceux qui se piquent d'approfondir les ressorts secrets des passions, que je laisserai le soin d'expliquer par quel caprice du cœur ce qui a été capable de le remuer avec le plus de force & de chaleur, peut perdre si promptement son pouvoir pour le reprendre dans un autre tems avec plus d'impétuosité que jamais.

M. le Maréchal ayant déja pris une meilleure opinion de sa faveur sur le témoignage que je lui en avois rendu par mes Lettres, acheva de compter sur l'affection du Roi après le récit que je lui fis des dispositions de ce Prince. Son ardeur augmenta jusqu'à lui faire tenter l'impossible pour forcer les Ennemis dans leur Camp. Il n'avoit eû jusqu'alors que la gloire de les tenir dans l'inaction, & ce n'étoit pas un aussi petit avantage que ses Ennemis l'avoient représenté, puisque dans les loix de la Guerre il avoit

fait glorieusement son devoir en arrêtant leurs progrès. Mais à peine eut-il reçû son Artillerie, qu'il prit des mesures régulieres pour les attaquer, & je puis rendre compte de cette grande entreprise, puisqu'il me chargea encore par une commission passagere, de commander une partie de la Cavalerie.

L'avantage du camp des Ennemis consistoit à n'offrir du côté qui nous regardoit, qu'un roc escarpé, qu'il ne falloit pas espérer de surmonter par la force. Mais sur notre gauche, où la pente étoit beaucoup plus douce, ils avoient placé quelques Régimens d'Infanterie, qui formoient la tête de leur Camp, & qui avoient suppléé par le travail de l'art à ce qui leur manquoit du côté de la nature. A la droite où étoit la plus grande hauteur du roc, il sembloit qu'il n'y eût point à former d'espérances; & les Ennemis paroissoient si tranquilles, qu'à peine y entretenoient-ils une garde fort négligée. Ce fut néanmoins de ce côté-là que Mr. le Maréchal tourna toutes ses vûes. Il avoit remarqué qu'entre la partie la plus escarpée du roc, où la garde se faisoit si négligeamment, & celle où campoient la plus grosse partie de leurs Troupes, il y avoit des inégalités de

terrain qui n'en rendoient pas l'accès impossible. Il conçût qu'en faisant attaquer la tête du Camp avec la derniere vigueur, tout ce qu'il y avoit de Troupes ne manqueroit pas de se presser vers le lieu de l'attaque, & laisseroit par conséquent le passage qu'il avoit observé, fort mal défendu. Il chargea l'élite de son Infanterie de tout hazarder pour gagner par cette voye le sommet du roc; &promettant des récompenses dignes de l'entreprise à tous ceux qui exécuteroient heureusement ses ordres, il se réserva la premiere attaque qui devoit commencer de l'autre côté. Je fus placé, comme je l'ai déja fait observer, à la tête de quatre mille chevaux, qui faisoient la moitié de sa Cavalerie, pour me trouver prêt à pénetrer dans le Camp dès qu'il nous auroit ouvert un passage en comblant la tranchée. L'autre moitié avoit ordre de demeurer à quelque distance, pour soutenir l'Infanterie, si elle étoit repoussée. Notre Artillerie ayant été avancée avec beaucoup de promptitude & de silence, aussi-tôt qu'on put se cacher dans l'obscurité, le feu commença si vigoureusement que malgré le désavantage du terrain, nos boulets causerent un désordre épouvanta-

ble dans le Camp Ennemi. M. le Maréchal n'attendoit que la pointe du jour pour commencer l'attaque. Il étoit arrivé, comme il l'avoit prévû, que l'Ennemi ne se défiant point de ce qui le menaçoit à l'autre bout du roc, s'étoit avancé pour secourir son Avant-Garde, & regardoit peut-être notre entreprise comme une témérité. Il soutint en effet les efforts de notre Infanterie avec une fermeté qui les rendit long-tems inutiles. Pendant que le combat s'échauffoit, notre détachement gagnoit la hauteur par les routes que M. le Maréchal avoit tracées lui-même, & personne n'a douté que si elles avoient été telles que nous nous le figurions, & que l'Ennemi se l'imaginoit lui-même, nous ne l'eussions mis dans un extrême embarras, en le chargeant d'une maniére si imprévûe; mais une pluye extraordinaire qui étoit tombée la veille, avoit trompé toutes les observations de M. le Maréchal. Le terrain, qui s'étoit éboulé dans le passage, avoit laissé tellement le roc à découvert, qu'il fut impossible de traverser l'espace d'environ douze pieds, dont la roideur se trouva insurmontable. Nos gens arrêtés par un si terrible obstacle, n'eurent point d'autre ressource que de

faire avertir M. le Maréchal de leur malheur. Il ſentit tout d'un coup que c'étoit la ruine de ſes eſpérances ; car il n'y avoit rien à ſe promettre de nos efforts , lorſqu'avec l'avantage continuel du terrain , l'Ennemi avoit celui d'une multitude de retranchemens qui ſe trouvoient encore de notre côté entre leur Avant-Garde & le Centre de leur Camp. Auſſi ne penſa-t'il qu'à faire une prompte retraite , qui fut ſans perte & ſans danger , par la précaution que les Ennemis eurent de ne pas ſortir de leurs retranchemens.

Ce malheureux ſuccès fut d'autant plus ſenſible à M. le Maréchal, qu'ayant employé toutes les meſures de l'habileté & de la prudence , il ne pouvoit accuſer que la fortune du renverſement de ſon projet. Nous nous nous retirâmes dans notre Camp , & je n'ai jamais peut-être reçu de marque ſi touchante de ſa confiance que celle qu'il me donna preſqu'à ſon arrivée. M'ayant fait appeller , il croiſa les bras ſur ſa poitrine en me voyant paroître ; Connoiſſez-vous , me dit-il , quelque reméde contre le déſeſpoir , ou du moins quelque conſolation pour le plus affreux chagrin ? Quoi , le Ciel & la terre s'arment contre moi !

Je n'entreprendrai rien qui me réussisse ; & toutes les regles de la guerre deviennent fausses & trompeuses, quand c'est moi qui les suis. Si vous avez quelque objection à faire contre mon entreprise , reprit-il plus tranquillement , si vous connoissez mes fautes, ou mes illusions , de grace apprenez les moi ; car je vous confesse que si je me suis trompé , j'ignore ma profession, & c'est ridiculement qu'on m'attribue quelques lumiéres dans le métier des Armes. Il avoit besoin d'être flaté dans des momens si douleureux. Je lui remis devant les yeux tout ce qui pouvoit augmenter l'opinion qu'il lui étoit permis d'avoir de son propre mérite ; & sçachant d'ailleurs la justice que lui rendoient le Roi & la Nation , je calmai heureusement ses inquiétudes , en l'assurant que personne ne le chargeroit des injustices de la fortune. Cependant nous tirâmes un avantage considérable de notre entreprise par le dessein qu'elle fit prendre aux Ennemis de se retirer vers la mer. N'ayant point d'autres munitions de guerre que celles qu'ils avoient apportées, un siége de trois semaines en avoit consommé la meilleure partie, & le Pays ne leur offroit point les secours sur

lesquels ils avoient compté. Une attaque aussi hardie que la nôtre leur faisant comprendre qu'ils avoient peu de repos à espérer dans leur Camp, ils prirent le parti de se rapprocher de leurs Vaisseaux, pour y attendre les renforts de Troupes & de munitions, qui leur venoient de France. Si j'ai fait comprèndre la situation de leur Camp, on ne sera pas surpris que leur retraite pût se faire sans que nous nous en appercevions par aucune marque, & l'on admirera encore la malignité des Ennemis de M. le Maréchal, qui lui firent un crime de les avoir laissés déloger trop paisiblement.

J'eus le tems alors de me livrer aux exercices philosophiques qui avoient été presque toujours interrompus par mes commissions & par mes courses. J'en jettai du moins les fondemens par les observations continuelles que je fis sur la partie morale de ma profession, & je crus devoir commencer par recueillir les faits, c'est-à-dire, par acquérir une connoissance exacte de la conduite & des principes du commun des Officiers & des Soldats. Quoique dans la variété de tant de caractéres il fût impossible d'en juger sur les mêmes régles, je ne doutai point que dans les sociétés militaires

comme dans tous les autres Corps, il n'y eût des maximes & des pratiques universellement répandues, qui en faisoient comme le caractére particulier, & c'est ce que je m'attachai d'abord à découvrir. Quoique mes réfléxions en France ne se fussent jamais tournées de ce côté-là, j'avois quelque utilité à tirer de toutes les connoissances qui étoient restées dans ma mémoire. Aussi ne fus-je pas long-tems à prendre les informations qui pouvoient me conduire à mon but, & je trouvai mon objet beaucoup moins étendu que je ne me l'étois figuré. Mais de nouvelles interruptions qui vinrent troubler une étude si sérieuse, ne me permirent point encore de réduire toutes mes idées en ordre.

Je n'avois pas manqué en arrivant de Hamptoncour, de communiquer à M. le Maréchal le passage de Mademoiselle Fidert en Angleterre, & l'établissement que j'avois formé avec elle. Quoiqu'il ne l'eût vûe qu'une fois, & dans des circonstances qui n'étoient point à l'avantage de sa figure, il avoit été assez frappé de ses charmes pour me féliciter des droits qu'elle m'avoit accordés sur elle; & la douceur que je me promet-

tois effectivement dans ce commerce ; m'avoit fait assez relever les commencemens de mon honbeur, pour lui en faire naître une espéce de jalousie. Il avoit soupiré, sans se contraindre en ma présence, & la perte de Madame de Gien qu'il s'étoit flaté long-tems d'amener aux mêmes termes avec lui, avoit paru se renouveller dans sa mémoire avec un redoublement de tristesse & de regret. Cependant les soins pénibles qui l'avoient occupé n'avoient guéres permis qu'il s'abandonnât à toute la force de ce nouveau sentiment ; mais lorsque la retraite des Ennemis ne lui eût plus laissé d'autre soin que de les tenir en bride, il revint aux idées dont il s'étoit rempli. Ne connoissant ni le nom ni la naissance de Madame de Gien, il s'étoit figuré sur la seule résolution qu'elle avoit prise de venir en Angleterre, & d'y passer quelques mois, que sa fortune ne pouvoit être fort arrangée, & que n'étant retournée en France que pour y subsister plus commodément en faisant sa paix avec son Mari, il ne seroit pas impossible de l'engager par l'espérance d'un riche établissement à repasser en Angleterre. Je sacrifierai, me dit-il, tout ce que je posséde pour la rendre heureuse. Char-

gez-vous de cette proposition, & déguisez la, si vous voulez, sous toutes les couleurs que vous croirez propres à la faire accepter.

Quoique je me sentisse piqué d'une commission qui ne me paroissoit pas supposer toute l'opinion que je lui croyois de ma délicatesse d'honneur, je la lui représentai moins comme ma propre injure, que comme une offense cruelle qu'il faisoit à la vertu d'une des plus honnêtes femmes du monde. Vous ne connoissez pas, lui dis-je, celle que vous croyez capable d'un engagement qui blesse l'honneur; & si c'est l'exemple de Mademoiselle Fidert qui vous inspire de si étranges espérances, vous ne comprenez point assez la différence qu'il faut mettre entre une fille qui avoit déja eu le malheur de se laisser séduire par un Amant, & une femme qui s'est fait pendant toute sa vie une rigoureuse étude de son devoir. Non non, ajoutai-je, ce n'est point de Madame de Gien qu'il faut attendre de honteuses compositions, & si mes sermens ne me faisoient une loi inviolable du secret, je vous apprendrois des choses qui vous feroient respecter autant sa naissance que sa vertu.

Avec quelque ménagement que j'eus-

ſe fait cette réponſe, il fut aiſé à M. le Maréchal de s'appercevoir que ſon diſcours m'avoit offenſé, & j'aimai beaucoup mieux qu'il prît cette idée de mes ſentimens, que de me ſoupçonner d'une autre agitation, où j'aurois été forcé de confeſſer qu'il n'y avoit pas moins de vérité. Malgré mes nouveaux liens & l'eſpéce de ſacrifice que j'avois fait de ma tendreſſe à Mademoiſelle Fidert, je ne pus ſupporter qu'un autre formât des eſpérances auxquelles j'avois renoncé, & la jalouſie en un mot me fit trop ſentir que je n'étois pas auſſi dégagé de l'amour que je m'en étois flaté. M. le Maréchal s'arrêtant à la premiére de ces deux idées, me fit honnêtement des excuſes d'avoir trop préſumé de la confiance que nous avions marquée l'un pour l'autre. Je ſens, me dit il, ce qui peut être choquant pour vous dans ma propoſition, & je rétracte ce qui vous offenſe; mais je n'en ſuis pas moins perſuadé que Madame de Gien qui ne s'étoit pas déterminée à quitter la France ſans quelque avanture extraordinaire, peut être rappellée ici par des offres qui ſeront capables de l'éblouir. Je ne pouvois combattre ſes idées que par des objections vagues que ſa paſſion lui au-

roit fait trouver trop légéres. Je me contentai d'ajouter quelques excuſes, pour me diſpenſer de ſa commiſſion ; & ſi je me fis quelque violence pour lui témoigner que je m'intéreſſois au ſuccès de ſes déſirs, ce fut d'un air ſi ſérieux que je ſentois moi-même la difficulté qu'il devoit avoir à me croire.

Loin de ſe rebuter, il me déclara qu'après mes refus ſon deſſein étoit d'envoyer à Paris un Valet de Chambre François, qui ſervoit depuis longtems à ſes plaiſirs, & de tenter abſolument Madame de Gien par la grandeur de ſes offres. Je n'oppoſai rien à ſa réſolution ; mais je formai dans le même moment celle d'écrire à cette Dame pour la prévenir ſur les offres qu'elle devoit recevoir ; moins au reſte par la crainte de les lui voir accepter, que pour l'avertir que je n'ignorois point l'entrepriſe qui étoit formée contre ſon cœur.

Le Valet de Chambre partit. J'anticipe ſur le tems pour ne mettre aucune interruption dans des circonſtances qui appartiennent au même ſujet. Ma Lettre étant arrivée plutôt que lui, il trouva Madame de Gien informée du motif de ſon voyage ; & ſi j'ai quelque plainte à

faire d'une femme qui joignoit tant d'esprit à la beauté, c'est d'avoir trop fait connoître qu'elle n'ignoroit pas ce qu'on avoit à lui proposer. Le Valet de Chambre, qui étoit intelligent, & qui avoit été bien instruit par son maître, conçut tout d'un coup d'où venoient les obstacles, ou du moins à quoi les apparences le portoient à les attribuer. Il revint avec des préventions qu'il ne manqua point de commuiquer à M. le Maréchal. Dès le premier jour de son arrivée je m'apperçus de l'effet de son voyage par les froideurs de son maître.

Je n'ai jamais conçû par quelle voye ce Valet intriguant étoit parvenu à découvrir le véritable nom de Madame de Gien. Elle l'ignora elle-même ; & lorsque je l'avois prévenue sur les offres qu'on lui préparoit, j'avois autant badiné avec elle sur la difficulté qu'on auroit à la trouver, que sur les espérances de M. le Maréchal. Elle répondit à la Lettre qu'elle avoit reçûe de lui, mais avec un badinage décent qui convenoit à son rang & à sa vertu. Elle le remercioit des sentimens qu'il marquoit pour elle, & ne paroissant pas moins sensible à l'offre qu'il lui faisoit de la meilleure partie de sa fortune,

elle lui offroit en revanche le secours de son bien, qui étoit fort considérable, lorsque ses Pensions lui seroient mal payées en Angleterre.

Je me défiai tout d'un coup d'avoir été mêlé dans cette avanture, & l'attachement dont je faisois profession pour M. le Maréchal, eut plus de force que les considérations de ma fortune pour me faire chercher l'occasion de m'expliquer avec lui. Je la trouvai difficilement, car il affecta pendant plusieurs jours, non seulement de ne pas jetter les yeux sur moi, mais de se retirer brusquement, lorsque je me disposois à l'approcher. Enfin l'ayant surpris seul, je lui marquai une vive inquiétude de la situation où j'étois dans son esprit, & faisant valoir toute l'ardeur de mon zéle, je lui déclarai que je ne pouvois vivre dans l'incertitude où j'étois de son amitié. Il m'avoit écouté patiemment, comme s'il ne se fût attendu qu'à des excuses; mais l'air de confiance avec lequel j'avois paru m'exprimer, lui fit perdre toute sa modération, dont il se piquoit particuliérement. Vous êtes un lâche, me dit-il, dans son langage, qui n'étoit pas fort exact en François, & j'ai besoin de toute ma bonté pour ne pas me res-

ſentir de vos perfidies. Jamais on ne m'avoit parlé avec cette hauteur. A peine l'aurois-je ſupportée dans le Roi. Je m'echauffai aſſez pour oublier qu'il étoit non-ſeulement mon Général & mon Maître, mais encore mon Ami. Ce ton, lui répondis-je d'un air ferme, eſt ſi peu familier pour moi, qu'il n'y a point de conſidération qui puiſſe me le faire ſouffrir. Je ne reconnois ni mon Ami, ni mon Maître dans un homme capable de cette violence Nous étions ſeuls. Il eſt certain qu'avec la fierté qui m'étoit naturelle, j'aurois été capable d'une extrémité ſanglante, ſi M. le Maréchal eût ſoutenu le même ton. Mais d'autant plus irrité de ma réponſe qu'elle lui paroiſſoit capable de le confirmer dans ſes préventions, il me quitta pour s'avancer juſqu'à la Porte, & par quelques mots que je ne pus entendre, il appella le Capitaine de ſes Gardes, qui parut avant que j'euſſe pu pénétrer le ſort qui m'attendoit. Arrêtez M. de Montcal, lui dit-il., & faites-le garder juſqu'à ce que vous ayiez reçû mes ordres.

J'avois été élevé dans la diſcipline militaire, & les ordres de mon Général étoient pour moi des Oracles du Ciel. Cependant un autre préjugé me faiſant

mettre de la diſtinction entre les devoirs de la guerre, & les droits de mon honneur & de ma naiſſance, je vis le moment où comptant pour rien ma fortune & ma vie, j'allois me ſervir de mon épée pour me garantir d'une humiliation que je ne croyois pas mériter. Je ſurmontai néanmoins l'ardeur de ce tranſport, & ſuivant le Capitaine des Gardes avec une indifférence qui reſſembloit beaucoup au dédain, je ſortis ſans me ſoulager par une ſeule plainte. M. le Maréchal n'ajouta pas non plus un ſeul mot; mais je n'avois pas fait dix pas, que je m'entendis rappeller. Il donna ordre que perſonne ne rentrât avec moi, & ſe promenant avec beaucoup d'agitation, tandis que j'attendois tranquillement la fin de cette ſcéne, il fut preſqu'un quart d'heure ſans me faire connoître par quelle ſorte de mouvemens il étoit agité. Enfin ſe tournant vers moi d'un air attendri; Montcal! me dit-il, eſt-ce-là ce que je devois attendre de votre reconnoiſſance & de votre amitié? Suppoſez toutes les raiſons qui peuvent vous faire ſouhaiter que Madame de Gien ne quitte point la France; mais falloit-il abuſer de ma confiance pour me trahir, & ne deviez-vous pas em-

ployer toute autre voye que celle de lui révéler le ſecret de votre Ami?

J'étois coupable, ſi c'étoit un crime d'en avoir révélé un de cette nature. Mais outre le ſentiment de mon cœur qui ne m'avoit pas permis de renoncer à mes droits, je ne comprenois point ce qu'il y avoit eu de ſi criminel à prévenir une femme ſur les propoſitions qu'on penſoit à lui faire, ſur-tout, lorſque n'ayant pas beſoin elle-même d'être ſoutenue pour ſe défendre, il n'avoit été queſtion que d'un ſimple avis, dont je n'avois eſpéré aucune influence ſur ſes réſolutions. Je fis valoir cette raiſon pour me juſtifier, & je proteſtai à M. le Maréchal qu'il ne m'étoit pas échappé dans ma Lettre un ſeul mot qui combattît ſes eſpérances. D'ailleurs, ajoutai-je, ſi vous connoiſſez à préſent ſon rang & ſa naiſſance, quelle vraiſemblance trouvez-vous dans le projet dont vous vous étiez rempli, & quel fondement peut-il vous reſter pour vous affliger ſi fort de le voir renverſé, lorſque vous êtes obligé de reconnoître qu'il n'a jamais pu réuſſir? Hélas! répondit-il, c'eſt ce qui fait mon déſeſpoir. Mais, cher Montcal! Vous connoiſſez mieux que moi les reſſorts de

ſon cœur. Vous avez vécû long-tems avec elle. Peut-être en étiez-vous aimé. Apprenez-moi donc ce qui me reſte à tenter pour lui plaire. Je ne me fis pas preſſer pour reprendre l'attachement & le zéle que ſon emportement avoit peut-être un peu refroidi. Et ſans lui témoigner qu'il m'en reſtât le moindre chagrin, je lui parlai de ſa paſſion comme du plus fâcheux obſtacle que je connuſſe à ſon repos & à ſa gloire. Quoiqu'il attendît de moi d'autre conſolations, il entra inſenſiblement dans les réfléxions que je lui fis faire ſur des intérêts beaucoup plus importans que ceux de l'Amour; & s'il ne ſe détermina point à chercher ſa guériſon dans les remédes que je lui propoſai, il réſolut du moins de ne ſe pas faire un ſi cruel tourment de ſa paſſion.

Le Capitaine des Gardes, & ceux qui nous avoient obſervés, furent extrêmement ſurpris de me voir ſortir avec les marques ordinaires de ma faveur, tandis que le bruit de ma diſgrace avoit déja commencé à ſe répandre. Cependant M. le Maréchal ne m'avoit pas fait la moindre politeſſe ſur ſa violence, & j'emportois quelque étonnement de lui voir compter pour rien le chagrin

que j'en avois pu ressentir. Mais à peine fus-je sorti que je reçus ordre de monter à cheval pour le suivre. Il me fit faire avec lui le tour du Camp ; & je reconnus bien-tôt que les caresses & les marques de familiarité dont il affecta de me combler à la vûe de tous les Officiers, étoient un espéce de réparation qu'il me faisoit aux yeux du Public. Après cette promenade il me chargea ouvertement de partir le même jour pour Dublin, où je sçavois bien, me dit-il, qu'il avoit besoin d'un homme aussi attaché que moi à ses intérêts, pour presser le Parlement de lui faire toucher les sommes qui lui avoient été assignées sur l'Irlande. Il ajouta qu'ayant fait valoir à cette Assemblée le service que j'avois rendu à l'Etat dans l'affaire de Tilpenni, il ne doutoit pas que je ne reçusse à Dublin quelques témoignages de la reconnoissance publique ; & ce qui me parut encore plus surprenant, c'est qu'après m'avoir ainsi déclaré ses ordres, il me recommanda de ne pas différer d'un moment mon départ.

Ce soin de ne pas m'entretenir même un instant en particulier étoit une nouvelle attention, dans la vûe de faire entendre à tout le monde que je n'avois

pas cessé d'être bien avec lui, puisqu'il laissoit supposer qu'il m'avoit déja expliqué le secret de ma commission. Je partis néanmoins sans cette clef; mais je la reçus dans ma route, par un Exprès qui m'apporta une Lettre de lui. Elle contenoit des excuses, car je puis employer ce terme, puisqu'il ne faisoit pas difficulté de s'en servir; & se reprochant le petit excès auquel il s'étoit emporté, il me prioit de l'oublier si parfaitement que je lui épargnasse la honte de m'en faire de bouche une nouvelle satisfaction. Cette bonté extraordinaire me toucha vivement. L'explication qu'il y joignoit de ses ordres se réduisoit à me faire connoître de qui je devois attendre du zéle & des conseils pour hâter le succès de ma commission. J'eus besoin effectivement de ce secours, & je m'en apperçus le jour même de mon arrivée, par le peu d'attention que le Parlement sembloit faire à plusieurs Lettres qu'il avoit déja reçûes de M. le Maréchal. Le Parti qui lui étoit opposé avoit communiqué ses malignes inspirations jusqu'en Irlande. On ne lui pardonnoit pas d'avoir laissé l'Ennemi si tranquille devant Limerick; & des Habitans du Pais même, qui devoient con-

noître mieux les obſtacles qu'il avoit eus à ſurmonter, lui faiſoient un crime de n'avoir pas expoſé ſon Armée à une perte certaine, en lui faiſant traverſer un marais dont l'Infanterie même n'auroit jamais pû ſe dégager. La chaleur que je répandis bientôt parmi les Partiſans, fit changer de face aux délibérations. Dans l'eſpace de quatre jours je ramenai heureuſement les plus révoltés, & j'obtins des aſſurances poſitives pour le payement des ſommes que j'étois chargé auſſi de recevoir.

On ne m'avoit point parlé juſqu'alors de mes propres intérêts, & je commençois à perdre les eſpérances dont M. le Maréchal m'avoit flaté. Mais auſſi-tôt que la Chambre ſe fût réunie pour lui accorder ce qu'on lui avoit fait attendre trop long-tems, le même mouvement porta tous les Membres à me traiter avec beaucoup de faveur. Par un Bill, auquel il ne manquoit pas un ſeul ſuffrage, on me décerna l'honneur d'un remerciment public, avec une Penſion perpétuelle de trois-cens Livres Sterling; & le Régiment de *Wacten* étant à donner dans cet intervalle, par la mort du Colonel qui avoit été long-tems malade à Dublin, l'Orateur même de la

Chambre

Chambre vint m'en offrir le commandement, en attendant qu'il me fût accordé par la Cour à la demande de l'Assemblée. J'acceptai la Pension; mais j'eus deux fortes raisons de refuser le Régiment : L'une, qui n'étoit que mon ancienne résolution, confirmée par la crainte que j'avois de choquer une multitude de vieux Officiers qui briguoient cet Emploi depuis long-tems: l'autre, dont je n'aurois pas été informé, si quelques Membres du Parlement ne m'en eussent fait naître le soupçon par leurs propres défiances; c'étoit la prétention de M. le Maréchal même, qui avoit été offensé dès le commencement de la Campagne, que la Chambre se fût attribué le droit de remplir quelques Postes Militaires jusqu'à l'arrivée des ordres du Roi. Ses plaintes auroient été bien plus fortes, lorsqu'il étoit question d'un Régiment de Cavalerie, qui pour n'être point à l'Armée, n'en étoit pas moins soumis à ses ordres; & je ne me connoissois plus de passion qui fût capable de me faire oublier les intérêts de mon Bienfaiteur.

Cependant mon refus passa pour l'effet d'un désintéressement sans exemple, sur-tout dans un Etranger qui n'avoit

que cette voye pour s'élever à la fortune. Loin de le faire valoir à M. le Maréchal, il n'apprit que par les Lettres de ses Amis le sacrifice que je lui avois fait, & je fus surpris de recevoir d'un Courrier qu'il me dépêcha une Lettre de reproches, par laquelle il m'accusoit d'avoir trop mal jugé de ses intentions, lorsque je l'avois crû capable de s'offenser de mes avantages. Il ne m'avertissoit point qu'il écrivoit par la même voye à l'Orateur de la Chambre, pour joindre son consentement à la délibération de l'Assemblée; de sorte que la plus forte de mes deux objections étant levée, j'allois me trouver dans une espéce de nécessité de passer sur l'autre, s'il ne m'étoit survenu une nouvelle raison d'abandonner le soin de ma fortune, & du côté d'où j'attendois le moins des obstacles.

J'avois laissé Mademoiselle Fidert dans une honnête abondance; mais elle n'étoit point en état de me depêcher des Courriers. Cependant je vois arriver le Valet, qu'elle tenoit de moi, avec une Lettre qu'il me pressa de lire, & dont il me releva l'importance. Il avoit été au Camp. Il me venoit chercher à Dublin avec une diligence extraordi-

naire. Je ne doutai point que ce ne fût quelque malheur dont j'étois menacé. Je lis sa Lettre. Mademoiselle Fidert m'écrivoit qu'elle se croyoit à la veille de sa perte. Le jeune Ecke avoit découvert sa retraite. Il avoit trompé la vigilance de ses Gardes pour se rendre auprès d'elle, & la frayeur qu'il lui avoit inspirée, lui avoit fait prendre tout d'un coup l'ascendant dans sa maison. Elle avoit cru le mal si pressant que sans m'expliquer particuliérement ses craintes, elle me conjuroit de la venir délivrer d'un esclavage dont elle ne pouvoit me représenter assez le péril & l'horreur.

Quand on pourroit se figurer que j'étois sans amour, mille sortes d'intérêts devoient me rendre sensible à cette nouvelle. J'interrogeai mon Valet; je voulus sçavoir tout ce qu'il avoit appris, & tout ce qu'il avoit vû. Il me raconta naturellement l'arrivée de M. Ecke, & l'effroi que Mademoiselle Fidert avoit ressenti de le voir; mais quoiqu'elle se fût hâtée dès le troisiéme jour de m'informer de sa situation, il n'avoit pas remarqué qu'elle fût aussi effrayée que dans les premiers momens, & son zéle le rendant presqu'aussi jaloux que j'aurois du l'être sur son récit, il ne me parla qu'a-

vec des marques de doute de l'eſpéce de compoſition que Mademoiſelle Fidert avoit faite avec ſon Amant. Je n'examinai point par quelle ſorte de motifs je devois m'allarmer. C'étoit ma maiſon, mon bien, le centre où j'avois réuni tous mes plaiſirs, & l'uſage de toute ma fortune; je ne balançai point à m'y rendre. Le reſte de la Campagne ne promettoit point d'action conſidérable. J'avois rempli l'attente de M. le Maréchal à Dublin. Il m'aimoit. Il étoit d'autant plus diſpoſé à favoriſer mes foibleſſes qu'elles éloignoient toujours les ſoupçons qu'il avoit eus de mes ſentimens pour Madame de Gien. Je réſolus de partir, après lui avoir expliqué les raiſons qui m'y obligeoient, & de lui demander cette permiſſion comme la plus précieuſe faveur qu'il pût m'accorder. Ma Lettre étoit ſi vive & ſi preſſante que je ne crus pas néceſſaire d'attendre ſa réponſe. Je paſſai la mer, & j'arrivai à la Campagne de Mademoiſelle Fidert, le ſixiéme jour après le départ de ſon Courrier.

Il étoit nuit. J'entrai bruſquement. Ecke étoit à ſe promener avec elle, & ce récit qu'on me fit en arrivant redoubla mon agitation. Il n'apprit pas

plus tranquillement mon arrivée, & l'étonnement que j'avois marqué en apprenant qu'il avoit passé plusieurs jours avec Mademoiselle Fidert. Je me présentai fiérement, & recommençant les marques de ma surprise, je m'occupai moins à saluer sa Compagne, qu'à lui demander par quelle hardiesse il étoit venu troubler la retraite d'une personne pour qui mille raisons devoient lui inspirer du respect. Il n'étoit point encore assez ferme pour entreprendre de me résister, & l'empire que j'avois exercé sur lui au nom de son Pere, l'avoit disposé à me croire encore revêtu du même pouvoir. Sa réponse consista dans quelques mauvaises excuses, qui étoient prises de l'amitié qu'il avoit pour Mademoiselle Fidert, & du désir qu'il avoit eu de l'amuser dans sa solitude. Je les traitai de prétextes frivoles, qui le faisoient manquer à son propre devoir, en s'éloignant de Londres contre les ordres de son Pere, & je feignis hardiment d'avoir été chargé par le Chevalier Ecke de veiller sur sa conduite. Il ne me répliqua rien. Le ménagement avec lequel il avoit évité de parler du sexe de Mademoiselle Fidert, & l'espérance dont je me flatai encore qu'il

en auroit usé avec la même discrétion depuis son arrivée, me firent prendre un ton plus doux. Il faut, lui dis-je, que vous retourniez promptement à vos exercices; & si l'on vous souffre quelquefois ici, ce ne doit pas être pour y passer des semaines entiéres, comme je viens d'apprendre que vous l'avez fait sans l'aveu de personne. Cette modération, qui sembloit lui promettre plus de facilité à l'avenir, calma toutes ses craintes.

Je brûlois d'être seul avec Mademoiselle Fidert; car malgré le soin qu'elle avoit eu de me faire avertir, je n'expliquois pas aisément l'air de complaisance & de familiarité que je lui avois vû avec un jeune homme qu'elle croyoit devoir éviter. Je passai le tems du souper dans une mortelle contrainte, & je me fis néanmoins assez de violence pour y admettre le jeune Amant; & pour me renfermer dans une conversation vague qui ne pouvoit m'apporter aucune lumiére. Enfin m'étant retiré avec Mademoiselle Fidert, j'appris d'elle que c'étoit par la crainte de mille nouvelles menaces qu'elle avoit pris le parti de flater la passion du jeune Ecke, & que ce téméraire, après lui avoir proposé de vi-

vre avec elle dans sa solitude, avoit cru la séduire, par la promesse de l'épouser. Il avoit découvert non-seulement le lieu de sa demeure, mais tout le fond de ses avantures, sans qu'elle pût s'imaginer qui elle devoit accuser de cette trahison. En un mot, il lui avoit déclaré qu'il se croyoit le maître de sa vie, & qu'il feroit dépendre sa discrétion du retour qu'elle auroit pour sa tendresse.

Tant de noirceur confirmoit si bien l'opinion que je m'étois formée de ce caractére, & ce mêlange même d'effronterie & de timidité me peignoit un cœur si lâche & si corrompu, que mes craintes devenant aussi vives que celles de Mademoiselle Fidert, je la louai de sa conduite, & je délibérai fort sérieusement sur la mienne. N'ayant rien à prétendre de mon autorité dans un pays où l'indépendance des particuliers est mieux établie qu'en Irlande, je ne vis point d'autre ressource que de recourir à la générosité du Chevalier Ecke. Je lui dépêchai un de mes gens, avec une Lettre fort vive, où je l'intéressois pour l'avantage même de son fils, à rompre le cours d'une passion qui pouvoit engager ce jeune homme dans un mauvais

mariage ; & lui propofant de le faire repaffer en Irlande, je lui offrois de me charger de ce foin avec autant de précautions que j'en avois obfervé pour le faire conduire en Angleterre. Il falloit du moins fix jours pour le voyage de mon Courrier. Je fus forcé d'employer l'artifice, & de me contraindre jufqu'à retenir près de moi par mes careffes celui que j'aurois fouhaité de voir dans le fond d'un cachot. Il fe flata dans cet intervalle que j'approuvois fa paffion, & le talent qu'il avoit déja pour la diffimulation ne l'aida point à pénétrer la mienne. Enfin mon Valet m'apporta un plein pouvoir du Chevalier, dont je ne remis pas l'ufage plus loin qu'à la nuit fuivante. Je m'affurai avec beaucoup de dépenfe quatre hommes dont la fidélité m'étoit d'autant moins fufpecte, qu'étant fort honnêtes gens, la Lettre du Chevalier, que je leur communiquai, leur fit joindre le défir de contribuer à la fageffe de fon fils, aux vûes d'intérêt par lefquelles j'avois commencé à me les attacher. Je ne parus point dans cette exécution. Ils entrerent la nuit dans fa chambre, & lui ayant déclaré qu'ils avoient ordre de fon pere, fur la nouvelle qu'il avoit eue, qu'il vouloit fe

perdre par un mauvais mariage, de le reconduire sûrement à Canterſtrof; ils ne lui laiſſerent que le tems de prendre ſes habits. En vain m'appella-t-il à ſon ſecours, par des cris qui vinrent juſqu'à moi, & qui me firent appréhender d'abord qu'il n'eût trouvé quelque moyen de ſe défendre. Tout fut ſourd autour de lui. Une chaiſe qui étoit prête à le recevoir, le conduiſit droit à Holyhead, où j'avois écrit au Maître de faciliter ſon paſſage, & je fus certain trois jours après, qu'il étoit en Irlande. Si j'eus quelque choſe à me reprocher, ce fut d'avoir employé quelques menſonges pour lui ôter la penſée que Mademoiſelle Fidert eût part à ſon avanture. Mais c'étoit le ſeul moyen de l'engager à ſe taire, en lui laiſſant conſerver un reſte d'eſpérance.

Il nous reſta néanmoins des craintes. Elles furent même ſi fortes, que pour ſoulager celles de Mademoiſelle Fidert, je conſentis ſur ſes inſtances à feindre une maladie qui ne me permettoit point de rejoindre l'Armée avant la fin de la Campagne. M. le Maréchal à qui j'écrivis plus naturellement les raiſons qui me retenoient en Angleterre, eut la bonté de les approuver. Quoique ma préſence

ne mît point abſolument ma Compagne à couvert, c'étoit la raſſurer que de faire comme la garde autour d'elle; & ſes allarmes n'ayant fait qu'augmenter ſa tendreſſe, il lui ſembloit qu'elle n'eût rien à redouter ſous la protection de l'amour. Par rapport à moi, ma conduite & le bonheur que j'avois eu de me rendre utile pendant la Campagne, ne me laiſſoient plus craindre les mauvaiſes interprétations, auſquelles j'avois été expoſé dans d'autres tems. Auſſi n'entendis-je aucune plainte de mon abſence; & la ſaiſon d'ailleurs étant déja fort avancée, j'appris bien-tôt que l'Ennemi s'étant retranché dans Tolmack, Place que ſa ſituation rendoit preſque imprenable, M. le Maréchal avoit pris le parti de diſtribuer ſes Troupes dans les Villes voiſines, pour le tenir en bride pendant l'hyver.

On avoit parlé diverſement en Angleterre des opérations de cette Campagne; mais je vis enfin tous les Anglois s'accorder à rendre juſtice aux ſages conſeils & à la conduite de M. le Maréchal. Il avoit fait conſumer inutilement aux Ennemis toutes leurs munitions de guerre & de bouche; & le fruit de tant de préparatifs, qui avoient allar-

mé long-tems l'Angleterre , étoit de se trouver renfermé dans le petit Port qui les avoit reçûs, & où il leur auroit été toujours facile de revenir, quand on auroit entrepris de forcer la nature pour leur faire regagner leurs Vaisseaux. Aussi le Roi marqua-t'il beaucoup d'empressement pour revoir son Général, & peu de jours après, nous apprimes son arrivée à Hamptoncour.

Comme il avoit fallu soutenir le bruit que j'avois fait répandre, je ne m'étois pas éloigné de la Campagne de Mademoiselle Fidert, & j'avois trouvé mille nouveaux charmes dans son commerce. Le tems & la tranquillité de sa situation sembloient avoir fermé toutes les traces de sa funeste avanture. Son cœur m'étoit abandonné de bonne foi, & si l'amour n'agissoit pas sur le mien avec le même empire, je ne lui étois pas moins attaché par la reconnoissance & par le goût du plaisir. Il ne manquoit rien à la douceur de notre vie, lorsque me croyant obligé de faire ma cour à M. le Maréchal, je quittai ma retraite, avec les précautions qui pouvoient donner de la vraisemblance à ma maladie. Il marqua une joie extrême de me revoir, & les témoignages d'estime avec lesquels il

me présenta au Roi, firent redoubler à ce Prince les bontés qu'il avoit toujours eues pour moi. Après avoir employé quelques jours à rendre compte de ses desseins au Conseil, il me demanda à souper chez Mademoiselle Fidert, dont il avoit pris plaisir à m'entendre vanter la tranquillité & le bonheur. Je ne lui demandai que le tems de la faire avertir, avec les mesures qui me paroissoient nécessaires pour tenir cette partie secrete. Il consentit à tout. Nous partîmes dès le milieu du jour, sous prétexte d'une partie de chasse, & sans autre suite que deux domestiques. Tous les ordres que j'avois pû donner dans un espace si court avoient été exécutés avec une exactitude admirable. Mademoiselle Fidert, qui devoit de la reconnoissance à M. le Maréchal pour tant de bons offices qu'il lui avoit rendus, s'étoit crue obligée par ce motif, autant que par le respect que nous devions à son rang, de rassembler tout ce qui pouvoit donner un air d'élégance à sa fête. Elle en faisoit le principal ornement : car n'ayant rien épargné pour relever les agrémens de sa figure, je fus frappé moi-même de l'éclat avec lequel elle parut pour nous recevoir, & je ne fus point surpris des

marques d'admiration que je vis donner à M. le Maréchal.

Le souper répondit à de si charmans préludes. Il fut poussé fort loin dans la nuit. M. le Maréchal ne s'appercevoit point de l'approche du jour, & je fus obligé de l'avertir que s'il vouloit arriver à Hamptoncour avant la fin de la nuit, suivant la loi que nous nous étions imposée à notre départ, il devoit interrompre des plaisirs qu'il seroit toujours le maître de recommencer. Nous quittâmes Mademoiselle Fidert, qui parut se surpasser encore dans les remercimens qu'elle lui fit de sa visite. Il m'avoit fait l'honneur de m'amener dans sa chaise. A peine y fûmes-nous montés, que se répandant avec complaisance sur les louanges de ma Maîtresse, il me marqua une vive jalousie de mon bonheur. Qu'avez-vous à désirer, me dit-il, au-delà des avantages dont vous jouissez? Votre fortune suffit désormais pour les plaisirs dont je vous connois le goût, & je conçois que les emplois militaires, pour lesquels je vous vois si peu d'ardeur, ne feroient que déranger votre systême. Je vous porte envie; voila le bonheur que je voulois me procurer avec Madame de Gien. Votre heureux sort vous

l'a fait trouver. Je ne pus lui répondre qu'en confessant que j'étois heureux; mais le nom de Madame de Gien me faisant rappeller que j'aurois pû l'être beaucoup plus avec elle, je ne me défendis point contre un mouvement de cœur qui me fit regreter le bonheur même qui lui arrachoit des soupirs. Vous auriez été plus heureux que moi, lui dis-je: & craignant aussi-tôt de m'être fait voir trop à découvert, je voulus réparer mon imprudence, mais ce fut par un aveu qui en renfermoit encore plus. Votre bonheur, repris-je, auroit satisfait tous vos desirs, parce que vous l'auriez trouvé avec une femme que vous aimez uniquement; & pour moi, je n'ai que les plaisirs de l'amour, sans en avoir jamais eu les véritables sentimens. Il fut si surpris de ce discours, que me pressant de m'expliquer avec plus de clarté, il me demanda nettement s'il étoit possible que je fusse sans amour pour Mademoiselle Fidert. Je l'avois dit: je ne pensai point à me retracter. Il est certain, lui répondis-je, que je n'ai pas commencé avec elle par l'amour; & tous les sentimens qui peuvent naître à la suite, se sentent toujours de leur origine. C'étoit corriger un peu mon indiscre-

tion : cependant M. le Maréchal qui avoit trop d'expérience de ces ſortes de commerces, pour ignorer qu'ils deviennent quelquefois fort à charge aux Amans d'une fortune médiocre, lorſqu'ils ne ſont pas ſoutenus par l'éguillon de l'amour, me dit naturellement qu'il me trouvoit donc fort à plaindre de m'être engagé dans une dépenſe dont je ne devois pas recueillir autant de plaiſir qu'il ſe l'étoit imaginé. Et prenant droit auſſi-tôt de mon aveu pour me faire une propoſition qui me ſurprit ; après les raiſons, me dit-il, qui me forcent de renoncer à Madame de Gien, j'ai penſé que pour fermer toutes les plaies de mon cœur, je n'avois rien de mieux à faire que de choiſir pendant cet hyver une Maîtreſſe à Londres. Pour peu que Mademoiſelle Fidert vous ſoit incommode, je ſuis prêt à vous délivrer de ce fardeau, en ſuccédant à tous vos droits. Cette propoſition me parut badine : quelque chaleur que j'euſſe vû régner dans les diſcours de M. le Maréchal, je ne l'aurois pas ſoupçonné d'avoir conçû une paſſion ſérieuſe pour Mademoiſelle Fidert. Ma réponſe fut conforme à cette idée ; mais revenant à la ſienne, il me répeta que tout incapable que je

devois le croire de traverser les inclinations de son ami, il ne faisoit pas difficulté de m'avouer qu'il s'accommoderoit volontiers de ce qui n'étoit pas nécessaire à mon bonheur; & qu'en un mot, sans rien changer à la situation de Mademoiselle Fidert, il me déchargeroit, quand je voudrois y consentir, des frais de son entretien.

Ce n'étoit pas sur le champ que je pouvois m'assurer assez de mes propres dispositions, pour me répondre à moi-même de la facilité que je trouverois à le satisfaire. Mais deux réflexions que je fis tout d'un coup, me déterminerent néanmoins à lui en laisser l'espérance. Il étoit certain que je n'avois jamais senti pour Mademoiselle Fidert les mouvemens d'une violente passion; & l'incertitude même, qui étoit le premier sentiment que j'eusse éprouvé à la proposition de l'abandonner, me prouvoit bien que mon cœur lui étoit peu attaché par l'amour. Je m'étois rendu à ses avances plutôt qu'elle à mes sollicitations, & le plaisir de la posséder n'étoit entré dans les motifs de mon engagement, qu'après le désir de mettre sa vie à couvert & le devoir de la reconnoissance. Or son propre intérêt ne lui rendoit-il pas la pro-

tection de M. le Maréchal beaucoup plus sûre que la mienne ; & n'eût-elle à craindre que les trahisons du jeune Ecker, pouvois-je lui rendre un plus grand service que de la délivrer de cette sorte d'allarmes ? Peut être se joignit-il à cette raison un retour secret vers Madame de Gien. De fait, je commençai à me persuader que M. le Maréchal étoit absolument détaché. C'étoit pour moi un obstacle de moins ; & quoique je n'eusse guéres plus de sujet que lui de conserver la moindre espérance, il me sembloit que l'éloignement d'un Rival si redoutable servoit dans quelque mesure à me rapprocher d'elle. Ma réponse fut donc encore que j'étois en effet sans passion, & que je ne contesterois rien à ceux qui viendroient à bout de m'ôter un coeur que j'avois eu le bonheur de gagner sans efforts ; mais je ne cachai pas non plus à M. le Maréchal que je me croyois aimé, & qu'il falloit sans doute de l'adresse & des soins pour engager Mademoiselle Fidert à changer de sentimens. Il ne s'effraya point des difficultés. Cependant après m'avoir remercié de cette espece de consentement, comme d'un sacrifice, il me fit une autre demande qui me causa beaucoup plus d'embarras. Vous sentez

bien, me dit-il, qu'en m'accordant de telles espérances, il faudroit vous priver de la voir. Je compris sa pensée. Il me parut plus difficile qu'à lui de rompre sans prétexte un commerce dans lequel je n'avois trouvé que de la douceur ; & la seule reconnoissance que je devois à la tendresse de Mademoiselle Fidert demandoit de moi des ménagemens. Aussi ne pus-je pousser si loin la complaisance. Je promis seulement à M. le Maréchal de feindre quelque indisposition, qui me feroit retrancher la familiarité où je vivois avec elle, & je lui représentai qu'après ce que j'étois résolu de faire en sa faveur, il devoit prendre quelque confiance à ma sincérité. C'étoit l'amour, qui avoit déja pris assez de force dans son cœur pour y faire naître la jalousie.

Il me fut aisé pendant quelque tems de favoriser sa passion, en demeurant à Hamptoncour, tandis qu'il ne passoit point un jour, sans prendre le prétexte de la chasse pour retourner dans une maison qu'il regardoit déja comme la sienne. J'ignore quels y furent ses progrès. Mais il me proposa de me rendre à Londres pour me charger de l'exécution de quelques mesures qui concernoient la Campagne suivante. Je n'exa-

minai point s'il entroit dans ses vûes quelque dessein qui regardât le succès de son amour. Je m'excusai par un mot de lettre à Mademoiselle Fidert de la nécessité qui m'obligeoit de m'éloigner, & je partis sans avoir reçû sa réponse. J'augurois bien pour M. le Maréchal du silence qu'elle avoit gardé si long-tems avec moi, & je ne pouvois l'attribuer qu'au goût qu'elle commençoit à prendre pour un nouvel amour.

A peine étois-je depuis deux jours à Londres, que j'y reçûs une lettre de Madame de Gien. Le changement que je croyois peu éloigné dans mon intrigue, me la fit ouvrir avec des sentimens plus vifs que je n'en avois eu depuis long-tems pour ce qui me venoit d'elle. Mais quels furent-ils bien-tôt, en lisant à la premiere ligne : « M'aimez vous encore, & me suis-je trompée dans l'opinion que j'ai eue de votre fidélité & de votre constance ? Je touche au moment du vous prouver la mienne ; & je n'attens, ajoûtoit-elle, que votre réponse pour entreprendre le voyage d'Angleterre. »

Dans toute ma vie il ne m'étoit rien arrivé qui m'eût causé tant de surprise. Je n'osois m'en fier à mes yeux, & je re-

lûs vingt fois une lettre qui m'élevoit tout d'un coup au comble du bonheur. Mais il y restoit une obscurité dont j'étois comme effrayé. Comment concevoir ce voyage que Madame de Gien m'annonçoit, & qu'elle faisoit dépendre de ma réponse ? Pouvois-je m'imaginer qu'une femme dont je n'avois que trop connu la sagesse, se fût déterminée à quitter son mari pour se venir jetter entre mes bras, ou qu'en supposant même que les premieres raisons qui l'avoient fait passer en Angleterre, l'eussent mise dans la même nécessité, elle eût pris, avant que de quitter la France, le parti de récompenser ma tendresse en arrivant à Londres. Cependant rien n'étoit si clair que ses expressions. Elle m'aimoit, disoit elle, elle étoit prête à me le prouver en venant me joindre, & ses doutes ne rouloient que sur ma fidélité & ma constance.

De ces réflexions je passai naturellement à la situation où j'étois pour l'attendre, & mon trouble augmenta beaucoup, lorsque je n'y trouvai que des sujets de crainte & de remords. De quel front pouvois-je lui répondre, que toute mon impatience avoit été de la revoir, & que j'avois fait ma seule consolation

de cette eſpérance ? J'étois forcé de la tromper ; & s'il étoit vrai qu'elle eût conſervé pour moi les ſentimens qu'elle me marquoit, quel reproche ne devois-je pas me faire à moi-même de les avoir ſi peu mérités ? Cependant l'amour qui s'étoit renouvellé auſſi-tôt dans mon cœur avec tous ſes transports, ne me permit point de différer un moment ma réponſe. Je lui écrivis que je ne vivois que pour elle, & que ſans rien comprendre au bonheur qu'elle ſembloit me promettre, je me dévouois aveuglément à toutes ſes volontés.

Qu'il me reſta néanmoins de trouble & d'allarmes, après avoir fait partir ma lettre ! Je me trouvois chargé d'une autre femme ; dont je ne pouvois me perſuader encore que l'inconſtance eût été juſqu'à ſe lier preſque tout d'un coup avec un autre Amant. Son ſilence, qui m'avoit paru d'abord un augure ſi favorable au Maréchal, devint au contraire un juſte ſujet de crainte, lorſque je me rappellai par combien de ſermens elle s'étoit attachée volontairement à moi. J'en conclus que m'aimant encore de bonne foi, elle n'avoit peut-être ſouffert le Maréchal qu'en faveur des liaiſons qu'elle me connoiſſoit avec lui, &

que c'étoit moi qu'elle consideroit uniquement dans cette complaisance. M. de Shomberg même ne m'avoit pas parlé de ses amours avec la satisfaction qui accompagne le succès. Enfin mon cœur sembloit prévoir que j'allois me trouver dans le double embarras d'entretenir une femme, avec qui je n'aurois bientôt d'autres liens que ceux de ma propre générosité, & de répondre à la tendresse d'un autre, vers laquelle je me sentois porté par tous les mouvemens de mon cœur.

Je ne demeurai pas deux jours dans ce doute. Mademoiselle Fidert qui n'avoit pas attendu si long-tems à s'allarmer de ma froideur, & qui n'avoit reçû effectivement M. le Maréchal que dans la vûe de me plaire, ne put supporter un éloignement qui ne lui parut pas justifié par une assez forte excuse. Je reçus d'elle une lettre qui contenoit toutes les plaintes de son cœur. Elle me demandoit compte de mes occcupations, de mes sentimens, en un mot, de toutes les heures que je passois sans elle; & me conjurant avec toutes les tendresses de l'amour de la délivrer promptement d'une persécution qu'elle ne m'expliquoit pas, il ne me fut pas difficile de

juger qu'elle se plaignoit des visites de M. le Maréchal. Il fallut lui répondre. Je ne cherchai pas long-tems mes termes. Je trouvai dans mon cœur deux sentimens d'une certitude presqu'égale; l'un qui m'attachoit assez fortement à elle pour ne me jamais permettre de l'abandonner dans son infortune, & l'autre qui me rappelloit sans cesse vers Madame de Gien, à qui j'avois dévoué toutes mes affections. J'écrivis donc à Mademoiselle Fidert qu'elle se défioit sans raison de ma constance, & qu'aussi long-tems qu'elle ne prendroit point d'autre engagement, je n'étois pas capable d'abandonner un moment ses intérêts. Je n'y ajoutois pas un mot d'amour. Le cœur de Mademoiselle Fidert ne fut pas satisfait de cette réponse, & je n'éprouvai que trop tôt ce que le mien m'avoit fait pressentir.

M. le Maréchal ayant été forcé de se rendre à Londres, j'appris enfin de lui-même qu'il n'avoit pas obtenu tout le succès qu'il s'étoit promis dans son entreprise, & qu'il avoit trouvé un cœur fort difficile à vaincre. Il comprenoit lui même que ce n'étoit point l'honneur qu'il avoit à combattre, puisque Mademoiselle Fidert lui avoit avoué qu'avant

notre engagement elle avoit eu d'autres amours. Mais elle ne lui avoit pas déguisé non plus qu'elle m'étoit attachée par des sermens inviolables, & que joignant la reconnoissance à l'amour, il n'y avoit point de fortune qu'elle pût préférer à moi. Il s'étoit plaint : il lui avoit reproché son aveuglement ; & dans les mouvemens de son dépit il avoit été jusqu'à lui confesser que c'étoit avec ma participation qu'il lui offroit son cœur & la disposition de tout son bien. Elle avoit été vivement picquée d'une marque si offensante de mon indifférence ; mais faisant violence à son ressentiment, elle m'avoit caché comme à lui la plaie mortelle que ce discours avoit faite au fond de son cœur.

Je me gardai bien de changer de langage avec lui, & plus porté que jamais à flater sa passion, je l'exhortai à mieux espérer de ses soins. Si vous l'aimez, lui dis-je, ne doutez pas que vous ne parveniez d'autant plutôt à lui plaire, que je suis résolu de me borner avec elle au seul soin de son entretien. J'honore sa naissance, j'estime son caractere ; mais ce n'est plus le seul penchant que j'ai à vous obliger, qui me fera négliger sa tendresse. Je me suis guéri de cet attachement

chement par mes réflexions. J'ai d'autres vûes. Enfin, continuai-je, d'un air dont sa prévention ne lui permit point de remarquer tout l'embarras, je vous l'abandonne, parce que j'ai le cœur occupé par une autre inclination, & que lui souhaitant tout le bonheur qu'elle mérite, je ne connois personne avec qui elle puisse en espérer tant qu'avec vous. Un autre, me répondit gravement M. le Maréchal, se dégouteroit peut-être de ce qui paroît abandonné avec cette apparence de mépris; mais ce n'est point par les yeux d'autrui que le cœur se détermine, & j'ai découvert mille charmes dans cette Maîtresse que vous négligez. Il interrompit l'explication que je voulois donner à mes termes, & me pressant de lui tenir parole; Voici, reprit-il, ce qui me reste à espérer de votre amitié; c'est une lettre, par laquelle vous déclariez honnêtement à Mademoiselle Fidert que vous ne prétendez plus rien à son cœur, & que vous lui laissez la liberté de former d'autres engagemens. Il me seroit honteux, ajouta-t'il, qu'elle la reçût de ma main; mais vous la lui ferez remettre par un de vos gens ou des miens; & c'est assez qu'elle apprenne ainsi de vous-même ce que je n'ai pû

lui persuader par toutes mes protestations.

Quelque intérêt que j'eusse à le satisfaire, il me parut si indigne d'un galant homme, si dur & si injurieux pour une femme, de lui marquer sans prétexte & sans raison qu'on renonce à son amour & à ses faveurs, que je priai M. le Maréchal de ne pas mettre mon obéissance à cette épreuve. Mais lui promettant encore de me dispenser de la voir, je m'y figurai d'autant plus de facilité, que la Cour revenant à Londres, les prétextes ne pouvoient me manquer pour y passer tout l'hiver. Malgré cette convention, je ne voulus pas souffrir non plus qu'il se chargeât de l'entretien de Mademoiselle Fidert, avant qu'elle eût consenti elle-même à recevoir de lui ce service; & quelque empire qu'un commerce de la nature du nôtre puisse donner sur une femme, je ne pus me persuader qu'il me mît en droit de disposer d'elle sans sa participation. Ainsi M. le Maréchal fut réduit à la liberté qu'elle n'osoit encore lui refuser de la voir, avec cette circonstance mortifiante, que depuis la déclaration qu'il lui avoit faite de ses sentimens, elle lui avoit déclaré elle-même que n'ayant point de disposition à s'y

tendre, elle ne voyoit dans lui que son bienfaiteur & mon ami.

Cependant je me trouvai bientôt accablé de ses lettres, & ses plaintes devinrent si vives & si pressantes, que dans l'espérance où j'étois continuellement de voir arriver Madame de Gien, j'appréhendois qu'elles ne fussent toutes deux à Londres, avant que je me fusse nettement dégagé d'un lien si fâcheux. Cette crainte m'endurcissant un peu contre mes propres principes, je résolus enfin de confier mon infidélité au papier, mais sans la participation de M. le Maréchal, & avec toutes les mesures qui pouvoient adoucir le chagrin de Mademoiselle Fidert. Et lui protestant que rien n'étoit capable de diminuer l'intérêt que je prenois à son bonheur, je lui avouois que d'anciens devoirs, dont je m'étois crû dégagé en me liant avec elle, m'imposoient la nécessité de rompre un commerce où j'avois trouvé mille charmes. Je la priois d'être sans inquiétude sur les besoins de la fortune, parce que je veillerois sans cesse à l'entretenir dans l'abondance; mais en évitant de lui faire connoître que je regardasse cet engagement comme un fardeau, je lui insinuois qu'elle pouvoit trouver dans la

tendresse de M. le Maréchal beaucoup plus d'agrémens que dans la mienne, & qu'il dépendoit d'elle en un mot de se faire le plus heureux sort du monde avec un homme qui paroissoit l'adorer. Cette lettre lui fut portée par un de mes Gens, à qui je donnai en même-tems la commission de me rapporter à Londres une partie de mon Equipage, qui étoit restée chez elle, & mille choses qui étoient à mon usage.

Il revint dès le jour suivant, mais avec une réponse que la fureur avoit dictée ; & pour combler mon inquiétude, il m'apprit que Mademoiselle Fidert, dangereusement malade depuis qu'elle avoit lû ma lettre, demandoit absolument que je lui rendisse une visite, si je n'aimois mieux que dans l'état même où elle étoit, elle ne se fît amener à Londres. Je me flatai de l'appaiser par la complaisance & la douceur. Cependant une entrevûe de cette nature me faisant appréhender de fâcheuses explications, je communiquai mon embarras à M. le Maréchal ; en lui proposant même de faire le voyage avec moi. Je ne lui fis pas cette proposition, sans quelque crainte de lui entendre répondre que c'étoit vouloir l'exposer à une scéne fort odieuse pour un

Amant. Mais la jalousie lui faisant souhaiter au contraire d'être témoin de ma visite, il ne balança point à m'accompagner. Nous trouvâmes Mademoiselle Fidert au lit. Une seule femme, qui étoit dans le secret de son déguisement, & déguisée comme elle, ayant apperçû M. le Maréchal qui descendoit de la chaise avec moi, se hâta de lui porter cette nouvelle. C'en étoit assez pour lui faire pénétrer mes vûes. Elle refusa de nous voir, sous les prétextes que sa maladie lui fournissoit, & toutes nos instances ne purent nous faire ouvrir sa porte.

Autant qu'il me fut aisé de pénétrer la cause de ce caprice, autant me parut-il difficile de régler mes résolutions. La premiere idée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut celle de retourner sur le champ à Londres, en prenant occasion de son refus même pour me justifier ensuite par écrit. M. le Maréchal applaudit à ce dessein, & m'offrant de rester après moi, il me promit de lui faire entendre que diverses affaires dont j'étois chargé par la Cour, ne m'avoient pas permis d'attendre qu'il lui fût plus commode de nous recevoir. Mais je conçûs que c'étoit reculer un devoir auquel je ne serois pas moins forcé de revenir ; & ce

qui pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle & pour moi étant qu'elle prît la résolution de se rendre à Londres, je me déterminai à finir avec constance l'entreprise dans laquelle je m'étois engagé.

Cependant le jour s'étant passé tout entier, j'admirai que M. le Maréchal, qui étoit appellé à la Cour par des raisons beaucoup plus sérieuses que les miennes, ne pensa point à partir vers le soir, suivant le projet avec lequel nous étions venus. Son inquiétude le trahissoit par tous ses mouvemens; & plus il croyoit pénétrer que c'étoit sa présence qui faisoit refuser à Mademoiselle Fidert de nous voir, plus la jalousie redoublant ses craintes, il paroissoit résolu de ne pas me laisser seul avec elle. Je le voyois empressé à la porte de l'appartement, suspendu au moindre bruit, & ne laissant rien échapper de ce qui frappoit ses yeux ou ses oreilles: il faisoit demander par intervalles s'il n'étoit pas permis de s'introduire; & c'étoit assez que cette demande vînt de lui pour la faire rejetter; tandis qu'on étoit désespérée que je parusse attendre la même faveur avec si peu d'impatience, ou plutôt tandis que la raison qu'on avoit de me la refuser, étoit précisément l'importunité.

qu'il marquoit pour l'obtenir. La nuit se passa encore. Il auroit été agréable à des spectateurs indifférens de voir la contrainte dont tous nos entretiens se ressentirent. Notre embarras, quoique la cause en fût si différente, se ressembla continuellement dans ses effets. Il parut jusques dans les politesses que nous nous faisions mutuellement à l'occasion de nos moindres besoins ; j'affectois de tout recevoir avec reconnoissance, comme si j'eusse été dans la maison d'autrui, & mes remercimens se tournoient vers M. le Maréchal, à qui je voulois persuader qu'il étoit dans la sienne. Il rejettoit au contraire ce compliment comme un badinage, & me traitant de Maître avec un souris forcé, il prétendoit que ses droits étoient bien bornés, puisqu'il se trouvoit si peu de pouvoir après la cession même que je lui avois faite de tous les miens.

Enfin sçachant du Valet que j'avois donné à Mademoiselle Fidert, qu'elle s'obstinoit à ne pas s'expliquer avec moi dans la présence de M. le Maréchal ; j'aurois sans doute prié ce Seigneur de me laisser quelques momens seul avec elle, si je n'eusse reçû de Londres la plus étrange nouvelle qui pût m'arriver

dans cette conjoncture. Madame de Gien arrivée la veille avoit envoyé chez moi sur le champ, & les Domestiques que j'y avois laissés ne sçachant que par des soupçons confus que j'avois une intrigue d'amour dans le voisinage de Hamptoncour, avoient répondu sur la cause de mon absence & sur le tems de mon retour par de si misérables explications, que je me formai mille sujets d'allarmes sur le rapport mal conçû que l'un d'eux vint m'en faire. Il étoit parti à la priere de Madame de Gien même, pour me presser de retourner à Londres, & ce que j'en pus tirer de moins obscur, fut qu'elle marquoit le dernier empressement pour me voir.

Comme j'ignorois jusqu'où mes Domestiques avoient pû pénétrer dans mon intrigue, & que je ne doutai point qu'il ne leur fût échappé quelque indiscrétion, je me livrai à la crainte de tout ce qui pouvoit m'arriver de fâcheux, si mon départ étoit retardé d'un moment. C'eût été redoubler mon trouble que de m'exposer dans des circonstances si délicates aux plaintes & aux reproches de Mademoiselle Fidert. Je me bornai à lui laisser par écrit quelques mots d'excuse; & me gênant encore moins avec

M. le Maréchal, à qui j'étois sûr que rien ne pouvoit être plus agréable que mon départ, je partis sous le seul prétexte d'une affaire indispensable, qui étoit assez colorée par la diligence du Courrier qui étoit venu m'avertir. L'amour étoit sans doute le motif qui me pressoit beaucoup plus que toutes mes allarmes. Tous les mouvemens de mon cœur furent un transport continuel jusqu'à Londres. Je me figurois qu'une femme à qui sa tendresse avoit fait repasser la mer pour me voir, ne pouvoit m'attendre que les bras ouverts ; & me livrant d'avance à tous les plaisirs que je me croyois prêt à goûter, je perdis jusqu'a l'inquiétude qui devoit me rester de la situation de Mademoiselle Fidert, & de l'indiscretion de mes domestiques.

Ce fut chez Madame de Gien que je me fis conduire directement, & ma confiance augmenta, lorsque j'eus appris qu'elle n'avoit pas quitté sa maison depuis son arrivée. Je me présentai à elle avec cette vive émotion qui donne tant d'ascendant sur l'esprit aux sentimens du cœur, & me jettant à ses genoux; je les avois embrassés mille fois, avant que de m'être apperçû qu'elle faisoit tous ses efforts pour me repousser. Sa voix se fit

mieux entendre. Non non, me dit-elle; je ne me rendrai point à des caresses si passionnées, sans être sûre que je vous retrouve tel que j'ai cru vous laisser. Je vous l'apprens; c'est le seul motif qui m'ait amenée en Angleterre. Et pour ne vous laisser rien ignorer de mes vûes: mon Mari est mort; je puis disposer de ma main, je vous la destine comme à l'homme du monde qui m'a inspiré le plus de tendresse & d'estime; mais je veux sçavoir si le caractère que je vous ai connu, ne s'est souillé par aucune tache; & je me sens assez forte pour retourner libre sur mes pas, si j'apprens que vous ayez mal répondu dans mon absence à l'opinion que j'avois emportée de vous.

Ce langage, accompagné de l'air ferme & décent qui impose du respect à la plus vive passion, me jetta dans une confusion, que je réussirois mal à représenter. Mes remords étant les derniers sentimens qui m'avoient occupé, ils furent aussi ceux qui vinrent frapper le plus vivement mon imagination; & soutenus encore par l'idée présente de l'indiscretion de mes domestiques, ils me rendirent aussi muet que si ma sentence eût été prononcée. Cependant un instant de

réflexion me fit rappeller toute ma fermeté. En ſuppoſant mon infidélité découverte, il ne m'étoit pas défendu de faire valoir mes excuſes. L'amour pouvoit devenir aſſez éloquent dans ma bouche pour me juſtifier aux yeux d'une femme à qui il avoit fait former de ſi grands projets en ma faveur, & le prix glorieux qu'elle propoſoit au mien ne ſuffiſoit-il pas pour me faire entreprendre l'impoſſible ?

Toutes ces raiſons, fortifiées en un moment par l'ardeur naturelle de mon courage, m'inſpirerent la hardieſſe, non-ſeulement de me défendre, ſi l'on en venoit aux accuſations, mais de faire d'avance tous mes efforts pour diſſiper des défiances qui ne pouvoient avoir encore d'autre fondement que de ſimples ſoupçons. Je proteſtai à Madame de Gien que ſans m'être jamais flaté du bonheur auquel ſa générosité & ſa tendreſſe vouloient m'élever, je l'avois religieuſement adorée, & que dans ſon abſence même, c'eſt-à-dire, dans un tems où ſon indifférence affectée ſembloit m'ôter les eſpérances confuſes qu'elle m'avoit données à ſon départ, mon cœur n'avoit jamais ſenti pour un autre la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée.

Ce discours étoit équivoque; mais il ne blessoit ni la vérité ni l'honneur, puisque j'ai fait observer qu'il étoit entré peu d'amour dans mon attachement pour Mademoiselle Fidert, & qu'au milieu même des plaisirs que j'avois goûté avec elle, l'image de Madame de Gien m'avoit causé des regrets ou des remords.

Cependant sans rien changer à la sévérité de sa contenance, elle répéta que ne voulant rien ménager pour satisfaire sa tendresse, il étoit juste aussi qu'elle fût assurée de la mienne. Ce qui n'empêcha point que dans le détail de notre entretien, elle ne me parlât de ses affaires & des miennes avec cet air d'intérêt qui suppose des vûes communes. Elle parût extrêmement sensible aux distinctions que j'avois obtenues par mes services. Elle me félicita de mes deux pensions, & me racontant à son tour les changemens qui étoient arrivés dans son sort, elle m'attendoit à un dégré inexprimable, en me faisant sentir à chaque mot que toutes ses vûes & toutes ses entreprises étoient rapportées sans cesse à moi. Comme c'étoit la fatigue du voyage qui la retenoit chez elle depuis deux jours, je me crus in-

téreſſé à l'y faire demeurer plus long-tems, pour me donner celui de me dégager abſolument de Mademoiſelle Fidert. Les prétextes ne me manquerent point, dans les attentions que je devois à ſa ſanté. Mais j'ignorois qu'elle avoit déja pris des meſures pour les éclairciſſemens qu'elle vouloit ſe procurer, & que tous les ſoins que j'allois prendre étoient moins des précautions que des remedes.

Un Valet dévoué à ſon ſervice & qui l'avoit ſuivie dans ſon premier voyage, étoit parti pour la campagne de Mademoiſelle Fidert preſqu'auſſi-tôt que le mien. Il n'avoit oſé s'adreſſer à ſes Gens pour en tirer des informations; mais malgré tous les ſoins avec leſquels nous avions déguiſé ſon ſexe, il s'en étoit répandu quelques ſoupçons, qui l'aiderent à pénétrer la vérité. Cependant près de ſix ſemaines que j'avois paſſées ſans y paroître, & les aſſiduités continuelles de M. le Maréchal jetterent quelque trouble dans ſes conjectures. Il ne put ſe perſuader que je fuſſe lié par l'amour avec une femme que je voyois ſi peu, & que j'abandonnois ſi tranquillement aux ſoins d'un autre. Ayant ſçû néanmoins que c'étoit moi qui avois

loué la maiſon, & qu'à mon retour d'Irlande j'y avois vécu familiérement pendant deux mois, il revint à Londres avec ce mélange d'obſcurités & de lumiéres, & le compte qu'il rendit de ſa commiſſion ne fut pas plus clair pour ſa Maîtreſſe.

Elle s'arrêta au ſeul point ſur lequel il ne pouvoit lui reſter d'incertitude. J'avois conſervé avec Mademoiſelle Fidert des liaiſons que je lui avois cachées; & dans le détail même de mes affaires & de mes amuſemens, il ne m'étoit pas arrivé de prononcer une fois ſon nom. Cette réſerve ſembloit couvrir quelque myſtere qui ne pouvoit être indifférent pour une Amante. Il ne fallut point d'autre prétexte pour commençer ſes plaintes. Dès ma premiere viſite, elle me demanda ce que c'étoit qu'une campagne que j'avois louée pour la jeune Irlandoiſe dont elle ſe ſouvenoit de m'avoir vû prendre les intérêts avec tant d'ardeur. L'air dont elle me fit cette queſtion ne me laiſſa d'abord aucun doute qu'elle n'eût découvert toute mon intrigue, & je vis le moment où ne comptant plus que ſur ſa bonté, & ſur la ſincérité de ma paſſion, j'allois lui faire l'aveu du déſordre où j'étois tom-

bé dans son abſcence. Mais je fus encore raſſuré par les apparences préſentes, qui étoient toutes en ma faveur, & m'imaginant bien que ſes informations n'avoient pû commencer que depuis ſon arrivée, je me flattai de pouvoir détourner tous ſes ſoupçons ſur M. le Maréchal. En lui confeſſant donc que je n'avois pas ceſſé de rendre ſervice à Mademoiſelle Fidert, je l'aſſurai que l'eſtime & la compaſſion avoient rempli dans mon cœur les fonctions de l'amour; & pour corriger auſſi-tôt ce qu'il y avoit encore de trop naïf dans cette déclaration, je lui appris que cette belle Irlandoiſe avoit inſpiré une paſſion ſi vive à M. de Schomberg, qu'il lui donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes occupations. Je m'étendis ſur la peinture de ſes empreſſemens, & ſi j'avouai que l'entretien de Mademoiſelle Fidert m'avoit engagé dans quelque dépenſe, j'ajoutai que M. le Maréchal m'en avoit dérobé l'honneur, en ſe chargeant uniquement de ce ſoin. Je m'étois mis la veille en état de tenir ce langage; car n'ayant plus rien de ſi important que de répondre aux faveurs de Madame de Gien, j'avois écrit à M. de Schomberg que je cédois enfin à ſes in-

ſtances, & que je lui abandonnois le plaiſir de ſatisfaire ſa généroſité en fourniſſant aux beſoins de ſa Maîtreſſe.

Sans me piquer d'éloquence & d'adreſſe, j'eus la ſatisfaction de m'appercevoir qu'on s'étoit laiſſé perſuader par une explication ſi vraiſemblable. Madame de Gien y trouva deqúoi répondre à ſes propres objections, car il lui parut naturel que pour obliger M. de Schomberg je me fûſſe chargé de louer une maiſon de campagne à Mademoiſelle Fidert; & rien d'ailleurs ne lui ſembloit ſi déciſif que la conſtance de mon ſéjour à Londres, d'où elle étoit ſûre que je n'étois ſorti qu'une fois depuis ſix ſemaines. Le redoublement de ſes bontés me fit juger que je n'avois plus rien à combattre dans ſon cœur. Je m'applaudiſſois déja d'avoir triomphé ſi facilement de ſes préventions, ſans l'avoir trompée par des impoſtures, & ſans avoir fait même trop de violence à la vérité; lorſqu'un de mes Gens vint m'avertir que j'étois attendu chez moi avec des marques extraordinaires d'impatience par un jeune homme qui paroiſſoit arriver de la campagne. Madame de Gien n'entendit point cet avis, & j'en remerciai le Ciel; car le ſens ne

lui en auroit pas parû plus incertain qu'à moi. Je me rendis maître de mon trouble, pour lui faire entendre que des affaires pressantes me forçoient de la quitter, & tremblant des suites de cet incident, je ne balançai point à m'aller jetter dans une mer dont je prévoyois tous les orages, mais que j'aurois souhaité mille fois plus terrible si j'avois eu la certitude d'en essuyer secretement toutes les horreurs. M'imaginant même que Mademoiselle Fidert étoit déja informée de l'arrivée de Madame de Gien, & que sans doute elle lui attribuoit mon inconstance, je m'étonnois après les marques que j'avois déja reçûes de sa faveur qu'elle ne fût pas venue directement chez elle, & que la moitié du moins de ses emportemens ne fut pas tombée sur sa Rivale. Mais je me trompois en la croyant si bien instruite. Elle n'avoit suivi que le transport auquel son cœur s'étoit livré lorsqu'elle avoit appris mon départ, & n'ayant pas écouté un moment M. le Maréchal pendant deux jours qu'il l'avoit forcé de suspendre le sien, elle étoit partie enfin dans l'obscurité de la nuit, pour me chercher au mépris de toutes les bienséances & de tous les dangers.

Je ne l'abordai point sans découvrir sur son visage une partie des mouvemens qui l'agitoient. Mais j'avois eu soin, en rentrant chez moi, d'ordonner que ma porte demeurât fermée pour tout le monde, sans en excepter M. le Maréchal & Madame de Gien. Malgré la violence de ses agitations, elle affecta de me recevoir d'un air composé, & sa premiere question ne me fit point attendre toute l'impétuosité que j'avois crû remarquer dans ses yeux. Elle me demanda si j'avois résolu de lui percer le cœur en l'abandonnant, & si ce n'étoit pas la traiter avec trop de mépris que de l'arracher de mes bras pour la mettre indignement dans ceux d'un autre. Je ne répondis point au dernier de ces deux reproches; mais justifiant le parti que je prenois de me séparer d'elle par la nécessité de mes propres intérêts, je lui renouvellai les protestations d'un zéle dont je croyois lui avoir donné assez de preuves pour me flatter qu'elle devoit le croire sincére; & ce qu'il falloit dire peut-être avec plus de ménagement, je l'assurai que dans le commerce que j'avois eu avec elle, ce sentiment n'avoit jamais été plus vif que je prétendois toujours le conserver. Ma pensée étoit

seulement que n'ayant jamais été à elle par d'autres sentimens que ceux de l'amitié, je lui promettois que rien ne seroit capable de me les faire perdre ; mais soit que l'ayant compris elle ne voulût point se borner à une liaison si simple, soit qu'elle trouvât quelque chose de cruel & d'offensant dans l'erreur où mes caresses avoient pû la jetter, elle perdit toutes mesures après cette déclaration. Je n'entendis plus qu'un torrent d'injures & de menaces, ausquelles je n'opposai que mon silence, avec quelques marques de l'étonnement où j'étois de trouver tant d'emportement dans une femme dont j'avois toujours admiré la douceur. Elle saisit cette pensée, quoique je ne l'eusse exprimée qu'imparfaitement. De la douceur, s'écria-t-elle ! Ah ! j'en ai pour la droiture & pour l'honneur, mais je dévoue les traitres à toute ma haine ; & cette main, ajouta-t-elle en levant les bras ; cette main, qui a percé le sein d'un pere, me fera justice du plus lâche & du plus perfide de tous les hommes.

J'avoue qu'après avoir entendu longtems ses outrages avec moins de ressentiment que de compassion, je fus saisi à mon tour d'une vive horreur au souve-

nir qu'elle n'avoit pas honte de me rappeller. Dans quelque familiarité que j'eusse vécu avec elle, jamais il ne lui étoit échappé de me parler de cette horrible avanture, & j'avois toujours évité moi-même de réveiller dans son imagination des traces si funestes. Mais je conclus comme elle, que la vie d'un homme odieux ne lui coûteroit gueres après avoir si peu ménagé celle de son pere; & j'ajoutai à cette réflexion qu'un crime dont elle avoit l'audace de se vanter ne lui avoit jamais causé des remords bien pressans. Peut-être l'horreur & l'indignation m'auroient-elles portées à m'assurer sur le champ de ses mains, & à la renvoyer sous une garde sûre dans sa maison de campagne, au risque de toutes les extrémités ausquelles elle étoit capable de s'exposer par ses propres fureurs; mais un instant de réflexion sur une familiarité de plus de six mois, qui m'avoit fait découvrir mille qualités admirables dans le fond de son caractére, suspendit tout d'un coup ma résolution. C'est une Amante, commençois-je à me dire à moi-même; c'est une fille de vingt ans, à qui la nécessité de son sort a contribué plus que mon mérite & mes services à faire

naître une violente inclination pour moi. La punirai-je de m'aimer ? Lui ferai-je un crime du regret qu'elle a de mon infidélité ? Il ne falloit pas d'autres motifs pour rallumer tout le zéle que je lui avois promis à la servir ; & dans quelle occasion pouvoit-il mieux s'exercer ? Mais elle me déroba l'honneur de ne devoir ce changement qu'à mes réflexions. Etant revenue tout d'un coup à elle-même, elle joignit les mains, elle leva les yeux au Ciel, & frémissant de l'horrible transport où elle venoit de s'abandonner, elle me demanda avec un torrent de larmes de finir sa vie par les mêmes fins dont elle m'avoit menacé.

Ses regards, le son de sa voix, toute sa figure me parut si touchante dans la posture qu'elle prit pour me témoigner sa honte & ses remords, que passant presqu'aussi vîte qu'elle à des sentimens presqu'aussi vifs que les siens, je me reprochai amérement toutes les idées qui pouvoient la blesser ; & je reconnus comme je l'avois fait par la tragique avanture de son pere, qu'une passion violente est capable d'altérer par intervalles les meilleurs caracteres. Il ne fut plus question, après lui avoir rendu

cette justice, que d'employer la douceur pour gagner son esprit. Je lui représentai sous de nouveaux tours ce que je lui avois écrit plusieurs fois, c'est-à-dire, que n'ayant pas eu dessein de former un éternel engagement avec elle, & ne m'y étant même porté que par de purs mouvemens d'amitié, elle n'avoit pas droit de crier à l'injustice ou à la perfidie, lorsque des raisons plus fortes que le goût du plaisir me forçoient de lui rendre son cœur & ses promesses. Au reste, mon inclination à la servir étoit si peu changée, qu'elle pouvoit disposer absolument de mon bien ; & lorsque j'avois parû seconder le désir que M. le Maréchal avoit de se lier avec elle, c'étoit dans la seule vûe d'assurer sa tranquillité, avec un homme qui pouvoit la rendre beaucoup plus heureuse que moi du côté de l'amour & de la fortune.

J'avois pris une de ses mains dans la chaleur de ce discours, & j'avois joint à la politesse de mes expressions toute la douceur que j'avois pû mettre dans mes yeux & dans le ton de ma voix. Je réussis effectivement à calmer son imagination. Mais en se plaignant avec moins d'emportement que de tristesse &

d'amertume du malheur qu'elle avoit eu de faire trop de fond sur ma fidélité, elle me déclara qu'en vain M. le Maréchal s'obstineroit à la persécuter, & qu'après avoir éprouvé deux fois qu'elle n'avoit point de bonheur à espérer de l'amour, elle étoit résolue d'y renoncer pour jamais. Je ne m'arrêtai point à combattre là-dessus ses idées. Au contraire ne doutant point que l'avenir ne les changeât bien-tôt, je lui répondis que c'étoit à elle à consulter ses inclinations, & que le parti qu'elles lui feroient prendre seroit celui que j'approuverois toujours. Cette espéce de consentement que je donnois à ses résolutions servit à la rendre encore plus tranquille, sur-tout lorsque j'eus ajouté que je lui conseillois de retourner à sa campagne, où elle seroit libre de se conduire par ses propres volontés. Vous y viendrez donc quelquefois, interrompit-elle, & vous ne laisserez plus passer six semaines sans me voir? Je lui répondis que loin de la fuir ou de renoncer à la voir, je trouverois toujours du plaisir à l'assurer de mon attachement. Elle parût si satisfaite de ma réponse, & dans la joye qu'elle en eut elle se fit si peu presser pour partir, que

je ne doutai point qu'elle ne l'eût trouvée propre à ranimer toutes ſes eſpérances. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins que je pénétrai ſon raiſonnement. Elle ſe figura, ſur ma promeſſe & ſur la douceur de ma réponſe, que c'étoit quelque vûe d'intérêt qui me faiſoit ſouhaiter d'interrompre un commerce dont j'appréhendois de l'obſtacle pour ma fortune ; & ſi ſa tendreſſe ne fut pas flatée de me voir ſacrifier la mienne à mon ambition, elle n'en eſpéra pas moins de me ramener ſecretement à elle, jusqu'au tems où mes vûes de fortune me permettroient de la revoir ouvertement.

Il ſe préparoit pendant ce tems-là de grands changemens dans la ſienne, & l'erreur qu'elle avoit emportée en me quittant, l'en fit profiter pendant quelques jours avec plus d'ardeur qu'elle n'en auroit été capable ſans ce motif. Le Roi qui aimoit tendrement M. le Maréchal s'étant apperçû qu'il étoit dévoré par quelque chagrin ſecret, l'avoit preſſé pluſieurs fois de lui ouvrir ſon cœur ; & redoublant ſes inſtances, dans l'excès de triſteſſe où il l'avoit vû plongé le jour même qu'il étoit revenu à Londres ſur les traces de Mademoiſelle

Fidert,

Fidert, il en avoit enfin tiré l'aveu de ses peines. Une avanture si singuliere avoit extrêmement piqué la curiosité de ce Prince. Quoique M. de Schomberg n'eut pas manqué de jetter un voile sur la premiere partie de notre Histoire, il n'avoit pas dissimulé que Mademoiselle Fidert étoit dans l'infortune ; & la représentant avec tous les traits dont l'amour l'avoit gravée dans son cœur, il avoit excité la compassion du Roi jusqu'à lui faire naître l'envie de la voir. ce dessein ne pouvoit être exécuté facilement, lorsque le plus grand chagrin de M. le Maréchal étoit d'ignorer ce qu'elle étoit devenue. Cependant comme il se figura que j'en pouvois être mieux informé que lui, il me le fit demander vers le soir, & je ne fis pas difficulté de lui apprendre qu'après avoir passé quelques heures à Londres, elle s'étoit déterminée par mon conseil à retourner à sa campagne. Il rendit compte au Roi de cette heureuse nouvelle, & dès le matin du jour suivant, la chasse servit de prétexte pour se faire conduire sur cette route. Il ne fut pas difficile au Roi de s'écarter avec M. de Schomberg à l'entrée de la nuit. Ils arriverent ensemble dans une maison où

M. le Maréchal étoit trop connu pour appréhender qu'on lui en refusât l'entrée ; & les prétextes d'indisposition ne pouvant autoriser Mademoiselle Fidert à refuser de le voir lorsqu'elle n'avoit pas manqué de santé pour faire le voyage de Londres, elle fut forcée par la bienséance de lui accorder la faveur qu'il lui demanda de souper avec elle. Le Roi feignit admirablement d'être un Gentilhomme ordinaire, & de ne pas pénétrer au-delà des apparences. Mais il prit tant de goût pour la figure & pour l'entretien de Mademoiselle Fidert, qu'il ne la quitta qu'avec le désir de la revoir, & n'en faisant point mystere à son Guide, il le pria de renouveller quelquefois une partie qui avoit eu pour lui tant d'agrément. Quoique le caractere de ce Prince ne le portât point à la galanterie, & que la bonté particuliere dont il honoroit M. de Schomberg fut une autre raison pour l'empêcher de penser à l'amour, un Amant aussi passionné que M. le Maréchal ne put se défendre des plus vives impressions de la jalousie. Dans les craintes que le projet du Roi lui fit concevoir, il saisit un moment avant son départ pour avertir Mademoiselle Fidert

que c'étoit ce Prince qu'il lui avoit amené ; & lui cachant qu'elle en fût connue, il lui demanda pardon au contraire de l'avoir exposée malgré lui même au risque de l'être. Son dessein étoit de la jetter dans des allarmes assez fortes pour lui faire éviter à l'avenir de se montrer, lorsqu'il prendroit envie au Roi de revenir, ou du moins lorsqu'il reviendroit avec d'autres Guides ; mais cet artifice tourna contre lui-même. Mademoiselle Fidert se livrant à des idées toutes différentes, s'imagina qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus heureux que d'être connue du Roi, non-seulement pour se mettre à couvert des poursuites de la justice, qui étoient toujours à redouter pour elle, mais encore pour arriver au but qu'elle avoit de me rengager dans ses chaines, en se rendant utile à mon ambition, si elle pouvoit obtenir quelque faveur auprès de ce Prince. Dans cette double vûe, qui ne lui paroissoit pas sans vrai-semblance après les marques particulieres d'attention que le Roi lui avoit données pendant le souper, elle affecta en recevant ses remercimens, de faire briller plus que jamais tous ses avantages naturels ; & cette espece de coquetterie jetta M. de Schom-

berg dans de nouveaux tourmens.

Je me croyois pendant ce tems-là au comble du bonheur, par la résolution que Madame de Gien me marquoit ouvertement de m'épouser ; & la difficulté qui paroissoit l'arrêter n'étoit plus que l'incertitude du lieu où nous fixerions notre établissement. Elle n'auroit pas pensé à retourner en France, si la plus grande partie de ses biens avoit été d'une nature à pouvoir passer en Angleterre. Mais dans un tems où la rigueur des Edits rendoit ce transport extrêmement difficile, il sembloit qu'il n'y eût point à balancer entre le risque de perdre toute sa fortune, & le penchant qu'elle se sentoit à demeurer à Londres. D'un autre côté j'y étois retenu par quelque chose de plus pressant que la conservation des bienfaits du Roi. Quelle apparence de me laisser engager par l'amour à retourner dans ma Patrie, tandis que mille raisons plus sérieuses n'avoient point eu cette force après l'obtention de ma grace & la promesse de quantité de faveurs ? N'étoit-ce pas me deshonorer dans la Nation où je serois rentré comme dans celle que j'allois quitter ? Nous passions les jours entiers à peser toutes ces raisons, & le soin

d'une délibération si importante se joignant aux témoignages continuels de notre tendresse, il n'étoit pas surprenant que la Maison de Madame de Gien où j'étois perpétuellement fût une espéce de sanctuaire dont personne n'avoit la liberté d'approcher. Les meilleurs amis qu'elle eut à Londres ignoroient même son arrivée. Cependant en moins de huit jours, qui s'étoient passés depuis la visite que j'avois reçûe de Mademoiselle Fidert, & lorsque je m'applaudissois d'une tranquillité qui achevoit de dissiper toutes mes craintes, le bruit public apporta jusqu'à nous que le Roi faisoit chaque jour réguliérement le voyage de Croydon, & qu'il n'en revenoit que fort tard dans la nuit. Je connoissois toutes les maisons qui composoient ce lieu. Celle que j'avois louée pour Mademoiselle Fidert étoit la seule où le Roi pût entrer avec bienséance, & lorsqu'on parloit de visites réguliéres & de familiarité, il étoit encore plus impossible que son choix fût tombé sur une autre. Au milieu de mon étonnement, tout ce que je pus concevoir fut que M. de Schomberg qui passoit pour être mieux que jamais avec le Prince, lui avoit communiqué le secret

de ſes amours, & qu'ayant enfin prévalu ſur les réſiſtances de Mademoiſelle Fidert, ils avoient établi un ordre de ſoupers familiers, qui avoient été de tous tems le principal goût du Roi Guillaume. Je n'en étois pas moins ſurpris que M. le Maréchal ſe fût jetté dans ce genre d'amuſemens, qui s'accordoit mal avec la diſpoſition que je lui connoiſſois à la jalouſie; mais rien n'auroit été ſi peu vraiſemblable pour moi, ni ſi éloigné de me tomber dans l'eſprit, que la vérité d'une ſi étrange avanture.

Je l'appris plutôt que le Public, car perſonne n'étoit diſpoſé non plus que moi à ſe l'imaginer. Le Valet que j'avois donné à Mademoiſelle Fidert penſant à la quitter lorſqu'il ſe crût convaincu par une ſi longue interruption de notre commerce que j'avois rompu abſolument avec elle, prit l'occaſion d'un voyage qu'elle lui fit faire à Londres pour me venir prier de le reprendre à mon ſervice. Il n'étoit chargé d'aucune Lettre pour moi, ni même d'aucune marque de ſouvenir, & je commençai effectivement à voir avec admiration, qu'une femme ſi vive & ſi paſſionnée eût été capable d'être revenue ſi parfaitement à l'indifférence. Mais après m'a-

voir expliqué ses désirs, le Valet me parla de la situation de sa Maîtresse, comme d'un mystere dont il partageoit la connoissance avec un petit nombre d'autres Domestiques. Elle étoit toujours adorée de M. le Maréchal, qui n'étoit pas parvenu à vivre plus familiérement avec elle, quoique personne n'ignorât dans la maison qu'il fournissoit généreusement à la dépense. Le Roi qui s'y rendoit presque tous les jours à souper, la connoissoit pour une fille, & paroissoit charmé de la voir, & de l'entendre. Il vivoit néanmoins en si bonne intelligence avec M. de Schombert, que de part & d'autre il falloit que cette association fût libre & volontaire; mais ce qui en faisoit le principal agrément, c'est que Mylady Arlington, Mylady Pembroock & quelques autres Dames qui s'y trouvoient réguliérement avec divers Seigneurs aimés du Roi, prenoient Mademoiselle Fidert pour un jeune Gentilhomme d'Irlande, dont l'esprit & la figure plaisoient à ce Prince, & le soupçonnoient même d'une passion sur laquelle ses Ennemis n'ont pas trop ménagé sa gloire. Il n'ignoroit pas l'opinion qu'on s'en formoit, & son plaisir étoit d'en badiner

avec M. le Maréchal & Mademoiselle Fidert. Je demandai à celui qui me faisoit ce récit, si le Roi sçavoit le nom de Mademoiselle Fidert, & les raisons qu'elle avoit eues de quitter l'Irlande ? Mais ce secret n'étoit pas connu des Domestiques, & mon Valet étoit même le seul qui fût bien informé de cette tragique avanture.

Il ne me parût plus incertain que Mademoiselle Fidert n'eût surmonté toute l'inclination qu'elle avoit pour moi, & je me félicitai autant qu'elle d'une victoire qui nous assuroit à tous deux le repos. Madame de Gien même, à qui je communiquai ce que je venois d'apprendre, fut extrêmement satisfaite de voir jusqu'à l'ombre de ses soupçons dissipée. Je promis à mon Valet de le reprendre à mon service, & je lui ordonnai de cacher soigneusement qu'il m'eût parlé. Mon seul embarras étoit d'expliquer la conduite de M. le Maréchal avec moi. Il ne m'avoit pas donné la moindre marque de souvenir depuis que je l'avois quitté à Croydon, & je m'étois présenté plusieurs fois à sa porte sans l'avoir trouvé chez lui. Je n'avois pû m'imaginer qu'il me l'eût fait refuser volontairement ; mais sa froideur étoit

trop déclarée pour m'y tromper, & je l'avois même soupçonné d'avoir appris l'arrivée de Madame de Gien, & de s'être offensé des faveurs qu'elle m'accordoit.

Quelques jours se passerent encore, pendant lesquels Madame de Gien décida enfin que je demanderois au Roi la permission de faire secretement le voyage de France avec elle, & que nous employant ensemble à tirer toute la part que nous pourrions de son bien, nous nous mettrions en état de retourner à Londres avant l'ouverture de la Campagne. Quoiqu'elle eût souhaité que je quittâsse le service, je lui avois fait goûter que ce ne fût du moins qu'après la Campagne suivante, parce que je devois un peu plus de constance à mon honneur après les faveurs que j'avois reçûs de la Nation. Tout mon chagrin, dans un arrangement qui combloit mes espérances, étoit que Madame de Gien s'obstinât à différer notre mariage jusqu'à notre retour, & je lui en faisois des plaintes ameres, dans le tems même que j'étois forcé d'en approuver les raisons. Mais lorsque je ne pensois plus qu'aux préparatifs de notre départ, je reçûs une Lettre de Mademoiselle Fi-

dert, par ce même Valet que je devois reprendre à mon ſervice. En me la remettant il me dit que lui ayant demandé quelques jours auparavant la liberté de ſe retirer, ſous le prétexte qu'il m'avoit apporté à moi-même, elle avoit parû fort choquée de l'opinion qu'il lui marquoit d'elle & de moi, & qu'elle lui avoit refuſé nettement ſon congé. Enſuite le chargeant de la Lettre qu'il m'apportoit, vous apprendrez de M. de Montcal, lui avoit-elle dit, s'il penſe lui-même que notre liaiſon ſoit rompue. J'ouvris cette Lettre. J'y trouvai peu d'expreſſions tendres; mais après quelques plaintes de ce que l'ambition m'avoit fait renoncer à la tendreſſe, elle m'apprenoit que pour entrer dans mes vûes aux dépens même de ſon bonheur & de ſon repos, elle s'étoit condamnée non-ſeulement à vivre quelque tems ſans me voir, mais à ſouffrir la vûe de quelques perſonnes dont elle ſe réſervoit à m'apprendre le nom; & que ce qui lui avoit fait prendre une réſolution ſi étrange, étoit l'avantage qu'elle avoit eſpéré d'en tirer & qu'elle en tiroit effectivement pour ma fortune. Elle venoit d'obtenir pour moi le Régiment de Cavalerie qui vacquoit encore de-

puis que j'avois quitté Dublin, & le Gouvernement de Cork, qui étoit un des plus riches de l'Irlande. Ambitieux! ajoutoit-elle, votre cœur est satisfait; je verrai à présent si vous croyez qu'il ne vous reste rien à faire pour la satisfaction du mien; & quand les raisons qui vous ont éloigné de moi subsisteroient encore, vous n'êtes pas dispensé de chercher quelque moyen de me voir secretement, pour apprendre du moins par quelle voie j'ai réussi à vous servir. Elle me marquoit ensuite le jour & l'heure où je pouvois me rendre à Croydon sans être observé de personne; si je n'aimois mieux qu'elle me joignît dans quelque lieu voisin, dont elle m'abandonnoit le choix.

Tout me parut si extraordinaire dans cette Lettre, que remettant ma réponse au lendemain, j'ordonnai au Valet de demeurer pour l'attendre. Mon embarras n'étoit point de marquer par quelques mots de politesse à Mademoiselle Fidert que j'étois sensible au désir qu'elle conservoit de m'obliger, & d'attendre ensuite l'explication de la Cour, qui m'apprendroit quelle confiance je devois prendre à ce qui m'étoit annoncé; mais en supposant même que les fa-

veurs qu'elle m'apprenoit fussent certaines, j'étois partagé entre plusieurs sentimens délicats, qui avoient un droit presqu'égal à se faire écouter. Malgré les anciennes raisons qui m'avoient déterminé à ne pas désirer plus d'élévation de ma fortune, il me sembloit qu'étant sûr d'épouser Madame de Gien, je ne devois pas rejetter ce qui pouvoit me rendre plus digne de l'honneur qu'elle me destinoit, & ce qui étoit même capable d'arrêter les réflexions que je craignois du côté de la France, fut un mariage où l'amour lui faisoit oublier quantité de considérations. Un Colonel de Cavalerie, Gouverneur d'une Place importante, pouvoit devenir le mari d'une femme qui s'étoit vûe par son premier mariage dans un rang fort élevé à la Cour de France. Mais l'honneur me permettoit-il de faire cet usage d'un bienfait qui m'avoit été procuré par d'autres vûes? Il étoit clair, quoique je n'en eusse point encore reçû l'explication, que Mademoiselle Fidert conservoit des prétentions sur moi, & qu'elle ne prenoit point tant d'intérêt à ma fortune sans en attendre de la reconnoissance. La nature de ses espérances n'étoit pas plus incertaine, lorsqu'elle

en revenoit à me reprocher que l'ambition m'avoit fait renoncer à l'amour, & qu'elle sembloit me laisser à deviner ce qui me restoit à faire, disoit-elle, pour la satisfaction de son cœur. Enfin c'étoit trahir Mademoiselle Fidert que de tourner en quelque sorte ses bienfaits contr'elle-même. Je résolus de comuniquer mon incertitude à Madame de Gien. Il m'étoit aisé, dans la prévention où elle étoit en ma faveur, de lui faire prendre mes difficultés dans un sens qui n'eût rien d'offençant pour elle. Je me hâtai de retourner à sa maison. Mais j'y fus reçû de la maniere la plus cruelle & la plus contraire à mon attente. Comment aurois-je pu prévoir que dans l'espace d'une heure tout l'Edifice de mon bonheur & de ma fortune eût été presqu'entierement renversé ?

Le Valet de Mademoiselle Fidert ne m'avoit pas trouvé chez moi en arrivant, & l'empressement qu'il avoit marqué pour me rendre sa Lettre, avoit obligé mes domestiques de l'envoyer chez Madame de Gien. Il ne m'y avoit pas rencontré non plus ; mais n'ayant jamais eu de raisons de lui faire les mêmes ouvertures sur les sentimens que j'avois pour elle, que sur mes liaisons avec sa

Maîtresse, il ne fit pas difficulté de paroître devant elle, & de satisfaire à diverses questions qu'elle lui fit avec plus d'adresse qu'il n'en avoit, pour y répondre. Il ne put déguiser de qui venoit la Lettre qu'il avoit à me rendre. Il ne cacha pas plus heureusement le commerce que j'avois eu avec Mademoiselle Fidert, & croyant au contraire que c'étoit me faire honneur aux yeux d'une amie que de vanter la familiarité, où j'avois vécu avec une femme qui avoit tant de part à la faveur du Roi, il raconta tout ce qui m'étoit arrivé avec elle depuis qu'elle avoit quitté Madame de Gien à Dublin. A la verité s'imaginant toujours que notre commerce étoit absolument rompu, il parla de notre séparation avec regret, & l'attachement qu'il avoit pour moi lui fit ajouter qu'elle n'aimeroit jamais personne à qui elle dût plus justement sa tendresse. Madame de Gien mit tout l'ordre qu'elle put dans l'idée qu'elle se fit de mon avanture, dès qu'elle me vit paroître, elle me raconta jusqu'à la moindre circonstance du récit qu'elle avoit entendu.

Je compris tout d'un coup que ce seroit me défendre mal que de lui déguiser la vérité par des artifices. Il suffisoit

qu'elle eût reçû la moindre lumiere de mon avanture pour l'approfondir de mille maniéres, la dissimulation d'ailleurs étoit un état si violent pour moi que j'aimois beaucoup mieux devoir ma grace à la sincérité de mon repentir. Mais sans me donner le tems de m'expliquer, elle me demanda si je prétendois lui cacher aussi ce que contenoit cette Lettre que je venois de recevoir, & les doutes qu'elle me marqua de ma nouvelle infidélité me força de la lui abandonner sans réflexion. Avec les éclaircissemens qu'elle s'étoit procurés, elle n'y trouva rien d'obscur; & raisonnant aussitôt sur ma situation, comme je l'avois fait moi-même, elle me fit la grace d'ajouter avec un sourire amer que l'embarras où elle me supposoit par ses conjectures, étoit encore l'opinion la plus favorable qu'elle pût se former de ma bonne foi. Je ne cherchai point à la détromper. Il est vrai, lui dis-je, en baissant les yeux, que dans le désespoir de votre absence, & ne trouvant pas même dans vos Lettres dequoi nourrir une passion qui n'étoit plus propre qu'à me rendre malheureux; aprés avoir résisté long-tems, après avoir attesté mille fois le Ciel qui connoissoit le fond de ma tendresse & de

ma fidélité, je me suis rendu aux sollicitations d'une jeune personne qui regardoit comme une ressource dans ses infortunes de s'attacher à un homme dont elle avoit connu sa générosité par mille services. J'ai vécû familiérement avec elle, mais combien ce commerce a-t'il duré ? jusqu'au moment où j'ai trouvé l'occasion de la quitter sans reproche, en la remettant à M. le Maréchal de Schomberg, qui avoit conçû pour elle des sentimens qu'elle ne m'a jamais inspirés. Je fais cette remarque, ajoutai-je, pour vous persuader que l'amour n'est entré pour rien dans un attachement que j'ai rompu sans violence. J'avois le cœur plein de vous, dont je me croyois oublié; & j'ai porté sa constance de l'amour, jusqu'à m'affliger de me voir trop aimé d'une femme pour qui je ne pouvois prendre les mêmes sentimens. Aurois-je balancé un moment à la fuir, si j'eusse reçû la moindre marque de votre tendresse ? Et si la bienséance permettoit à un homme de se vanter de ses rigueurs, comment l'ai-je traitée depuis que j'ai reçû votre derniére Lettre, & & que ne suis-je pas disposé à faire pour rompre tout reste de commerce avec elle, au moindre témoignage que

vous me donnerez qu'il vous bleſſe ?

Je ne vous diſſimulerai pas d'ailleurs, repris-je, en levant tendrement les yeux ſur elle, que tous les raiſonnemens que vous avez faits ſur la Lettre, m'étoient venus à l'eſprit, après l'avoir lûe, & que loin de vous en faire un myſtére, je venois vous les communiquer. J'attens vos ordres pour répondre à Mamoiſelle Fidert. La fortune ne me touche qu'autant qu'elle peut ſervir à m'approcher de vous.

Mon diſcours & mes regards avoient ſi peu changé la contenance de Madame de Gien, que paroiſſant livrée aux plus terribles réfléxions, elle demeura longtems dans un profond ſilence, après m'avoir entendu. Je commençois à mal augurer d'un air ſi chagrin, & j'allois ajouter quelque choſe pour ma juſtification; lorſqu'ouvrant enfin la bouche, ſans rien changer à la ſévérité de ſon viſage; la premiére réparation que vous ayiez à me faire, eſt, me dit-elle, de remercier votre maîtreſſe du ſervice qu'elle vous a rendu, & de renoncer à tous les biens qu'elle peut vous offrir. Voyez ſi vous êtes capable de cet effort. Je remets à vous expliquer mes ſentimens, lorſque vous aurez commencé par cette ſatis-

faction. A peine lui laissai-je le tems de finir. Vous serez obéie, m'écriai-je, & je veux que vous dictiez jusqu'à mes termes. Je renversai tout ce qui étoit devant moi pour chercher une plume, & m'étant placé près d'elle, j'attendis en la regardant, qu'elle prît en effet la peine de me dicter ma Lettre. Mais n'ayant pû l'y faire consentir, je me hâtai de l'écrire moi-même. Je remerciois peut-être trop brusquement Mademoiselle Fidert de l'intéret qu'elle prenoit à ma fortune, & la priant de ne pas s'occuper d'un ingrat, je renonçois formellement à tous les biens qui pouvoient partir de sa main. J'ajoutois même que n'ayant jamais eu d'amour pour elle, je ne pouvois qu'être importuné des témoignages du sien. Lisez, dis-je à Madame de Gien, en lui présentant ma Lettre. Elle la reçut; mais l'ayant lue en effet, tandis que je donnois ordre qu'on appellât le Valet de Mademoiselle Fidert, elle n'attendit mon retour que pour la déchirer à mes yeux. Non non, me dit-elle, ce n'est pas sérieusement que je veux m'opposer à votre fortune, & je sçais bon gré à votre maîtresse de s'y être employée si heureusement. Je ne vous en suis pas moins

obligée du sacrifice que vous me faites de ses présens & de sa Lettre. Mais si vous vous souvenez à quel prix je vous ai promis mon cœur, en vous quittant à Dublin, si vous m'avez juré de la fidélité & de la constance, si je vous ai gardé l'une & l'autre, après vous les avoir jurées moi-même ; enfin si c'est le hazard qui m'a fait découvrir une perfidie que je n'aurois jamais sçû par votre aveu, vous ne serez pas surpris qu'avant que de vous donner les derniéres preuves de ma tendresse, je revienne à vous en demander d'autres de votre sincérité. Je retournerai en France, ajouta-t-elle, & vous demeurerez à Londres. Le tems nous apportera de part & d'autre les éclaircissemens que je suis venue chercher, & qui me paroissent nécessaires de part & d'autre pour la sûreté de notre engagement.

Elle se leva aussitôt, sans vouloir écouter tout ce que la douleur & l'amour m'auroient fait dire pour ma justification. L'air & les maniéres qu'elle reprit avec moi furent ceux qu'elle avoit gardés pendant les premiers mois de notre séjour à Londres. Je la conjurai en vain de se laisser toucher par le désespoir dont je commençois à sentir les

plus affreux mouvemens, & qui feroit bien-tôt au comble par son absence & par la crainte de son changement. Rien ne fut capable de la fléchir, enfin m'ayant prié même de rendre mes visites moins fréquentes jusqu'à son départ ; & de trouver bon qu'elle ne les reçût plus sans témoins, elle me jetta dans une consternation que je n'avois jamais éprouvée.

Il fallut commencer sur le champ l'exécution de tant d'ordres rigoureux. Elle appella quelques personnes de sa maison, dont la présence arrêta toutes mes plaintes, quelques momens après, elle me chargea d'une commission indifférente, qui demandoit que je la quittâsse pour le reste du jour. Je l'acceptai avec soumission, quoique son dessein parût être de me chagriner, en m'éloignant d'elle. Mais tout mon desespoir se renouvellant, après l'avoir quittée, je commençai par le tourner sur Mademoiselle Fidert, que j'accusois de tous mes malheurs. Pourquoi s'obstinoit-elle à troubler mon repos ? Quel besoin avois-je & de ses services & de sa tendresse ? N'étoit-il pas étrange qu'elle voulût forcer mon cœur à l'aimer, & qu'elle cherchât par conséquent sa satisfaction aux dépens de la mienne ? N'avois-je pas fait

pour elle plus que la générosité & la compassion n'avoient jamais fait faire à personne? Mille raisonnemens de cette nature qui m'étoient inspirés par la violence de ma douleur, me firent retourner aussi-tôt chez moi pour lui faire ma réponse. Je la tournai plus durement encore que celle que Madame de Gien avoit déchirée. Je conseillois Mademoiselle Fidert de s'occuper de ses amours avec M. le Maréchal, & de sa faveur auprès du Roi, sans persécuter plus longtems un homme dont elle n'avoit jamais servi qu'à troubler le repos. Non seulement je renonçois aux Emplois qu'elle prétendoit m'avoir procurés, mais c'étoit assez qu'ils vinssent d'elle, pour me les faire refuser, & tout ce que je pouvois obtenir de mon cœur, après le mal qu'elle m'avoit fait, étoit de ne la point haïr. Je remis cette affreuse lettre à son Messager, malgré mille remords que je sentois d'un emportement si brutal; & j'ajoutai même, en le congédiant, pour répondre à l'espérance qu'elle lui avoit donné d'apprendre de moi-même comment j'étois disposé pour elle, qu'il pouvoit assurer sa maîtresse que je l'avois oubliée pour toute ma vie. Il partit avec les marques d'une vive surprise. Je re-

vis le soir Madame de Gion, qui soutint constamment le nouveau rolle qu'elle avoit commencé, & si elle me permit de souper avec elle, ce fut avec les précautions qui pouvoient m'empêcher de l'entretenir librement.

Cette nuit, qui précéda un horrible événement, en fut pour moi comme l'augure, par la cruelle agitation où je la passai toute entiére. M'étant assoupi le matin, l'accablement où j'étois, fit durer mon sommeil jusqu'au milieu du jour. Mais je fus brusquement réveillé par un de mes gens, qui m'apprit que Mademoiselle Fidert étoit à ma porte, & que malgré l'assurance qu'on lui avoit donnée, que j'étois encore au lit, elle demandoit avec obstination à me voir. En supputant l'espace dont son Valet avoit eu besoin pour retourner à Croydon, il falloit qu'elle eût fait une merveilleuse diligence, & cette précipitation seule sembloit me menacer de quelque scéne violente. Cependant comme je n'étois point capable de la traiter aussi durement de vive voix que dans ma lettre, je ne pus me dispenser de la faire introduire. Elle n'attendit point ma réponse, & presqu'aussi prompte que mon Valet, elle étoit dans ma chambre, avant qu'il en fût sorti.

Je la reçus d'un air embarrassé, mais doux & civil, qui réfroidit peut-être le transport où je la supposois, parce qu'elle le prit pour la marque de quelque changement dans mes dispositions. Elle m'épargna la peine de lui faire donner un Fauteuil, & s'étant placée d'elle-même près de mon lit, elle me demanda d'un air fier si c'étoit à Madame de Gien qu'elle devoit s'en prendre de mon inconstance & de mes mépris. Cette question m'étonna d'abord jusqu'à m'ôter la voix pour lui répondre. Je compris qu'elle avoit sçû de son Valet l'arivée de cette Dame, & je me fis un reproche amer de ne lui avoir pas recommandé de se taire. Cependant le mal étant sans remède, je pris le parti de saisir l'occasion qu'elle me donnoit elle-même de lui ôter tout reste d'espérance par un aveu sincere de ma situation. Ne me reprochez point, lui dis-je, un sentiment aussi indigne de vous & de moi que le mépris ; mais il est vrai qu'ayant depuis long-tems une vive passion pour Madame de Gien, il n'a jamais été en mon pouvoir d'en ressentir pour vous, & que depuis son arrivée à Londres, je suis moins disposé que jamais à profiter de vos bontés. Elles me deviendroient

même odieuses, ajoutai-je, si elles continuoient de me faire autant de mal qu'elles m'en ont déja causé. C'est ce que je brûlois d'entendre de ta bouche, me répondit-elle. Et cherchant impatiemment quelque chose qu'elle tenoit caché sous ses habits; Eh bien, tu vas voir, ajouta-t'elle, que tous les coups de ma main ne sont pas criminels, & je serai juste du moins, en te punissant sur moi-même. Je ne doutai point que ce ne fût un poignard qu'elle cherchoit, & je me précipitai sur elle, pour arrêter ses mains. Mais elle l'avoit déja tiré, & toute ma vigueur fut à peine suffisante, pour me rendre maître de son bras. La pointe en étoit même tournée vers son estomac, de sorte que le moindre mouvement pouvant tromper toutes mes précautions, je n'osois presque m'en fier à la main, dont je lui tenois le bras, tandis que j'aurois voulu me servir de l'autre, pour lui arracher son poignard. Ce combat se faisoit des deux côtés avec des efforts surprenans, & dans un silence qui marquoit que toute notre attention & toutes nos forces y étoient réunies. Mais n'ayant pu éloigner le poignard de son propre sein, sans l'approcher du mien, la facilité qu'elle eut à s'en

s'en servir contre moi, lui fit changer de dessein. Elle me l'enfonça autant qu'elle le put dans cette situation, & mon bonheur fut seulement que le coup n'ayant point été direct, il ne pénétra point assez pour être aussi mortel qu'il auroit dû l'être au milieu de l'estomac.

J'abandonnai son bras aussi-tôt que je me sentis blessé; mais tout le soin que je devois à ma propre vie ne m'empêcha point de me précipiter encore une fois sur elle, lorsqu'au lieu de paroître appaisée par ma blessure, je lui vis faire encore un mouvement pour se frapper. L'impétuosité de mon action la renversa par terre; Je renouvellai tous mes efforts pour lui ôter le poignard, mais elle avoit eu le tems de se faire une large blessure, dont le sang couloit encore plus rapidement que de la mienne. Un profond évanouissement où elle tomba tout d'un coup me donna de la facilité à la désarmer. J'appellai aussitôt mes domestiques, car il ne nous étoit pas échappé un seul mot à l'un & à l'autre, & ce sanglant démêlé s'étoit passé si vîte que le bruit n'avoit pu se faire entendre bien loin.

Nud comme j'étois, & tout couvert de sang, je m'étois jetté sur mon lit,

où mes domestiques effrayés d'un si affreux spectacle, vouloient me rendre leurs premiers soins. Non non, leur dis-je, en les écartant de la main; commencez par cette furieuse, qui me paroît plus dangereusement blessée que moi. J'arrêtai mon sang avec mes draps, tandis qu'ils lui porterent leurs secours. Mon Valet de chambre étoit Chirurgien. Il m'assura, après avoir examiné sa blessure, qu'elle ne pouvoit être mortelle; & ce qu'il y eut de plus étrange, ce fut que, pour la panser, dans l'évanouissement où elle étoit encore, il fut obligé de la transporter sur mon lit. La connoissance lui revint bientôt. Mais dans la confusion de mille mouvemens que sa situation lui fit renaître, elle faillit de la perdre encore, lorsqu'elle me vit à son côté, & dans l'embarras des secours qu'elle avoit déja reçus. Comme j'étois blessé légerement, & que j'avois conservé toute ma liberté d'esprit, mon attention se tournoit vers elle pour examiner ses premiéres agitations. Mais après m'avoir considéré quelques momens d'un œil égaré, elle se cacha entierement le visage, en l'appuyant contre le chevet du lit, & elle s'obstina dans cette posture à ne point parler, &

à ne pas répondre. Je lui adressai néanmoins quelques reproches, où il entroit moins de ressentiment que de tendresse & de douleur. Je lui demandai quelle avoit pu être la raison d'un si affreux transport, & si je lui avois jamais fait la moindre promesse dont elle se crût en droit de demander l'exécution avec cette violence. J'évitai de lui parler de Madame de Gien, dont il ne m'étoit que trop aisé de juger que le nom seul avoit causé toute sa fureur; mais en lui rappellant avec douceur l'Histoire de notre connoissance & de notre commerce, je la pressai de me faire appercevoir par où j'avois pu mériter d'elle, qu'elle s'armât contre ma vie, & que pour me l'arracher, elle eût poussé l'emportement jusqu'à sacrifier la sienne.

Son silence fut si opiniâtre, que prenant enfin le parti de ne pas l'importuner plus long-tems, j'ordonnai à mes gens de la transporter dans une chambre voisine, où j'avois un autre lit. Mais ayant entendu l'ordre que je leur donnois, elle leur fit signe de la main de ne pas s'approcher, & lorsqu'ils parurent se disposer à ne pas moins exécuter mes ordes, elle les repoussa si vivement dans la langueur où elle étoit,

que je fus obligé d'arrêter leur zéle. Je lui fis alors quelques politesses sur le désordre du lieu où elle souhaitoit qu'on la laissât ; & j'allois me faire transporter moi même dans une autre chambre, lorsqu'on m'avertit que M. de Schomberg demandoit à me voir. Quel contretems! Mademoiselle Fidert ne douta point, & je fus persuadé aussi que c'étoit elle uniquement qu'il cherchoit. Elle ouvrit enfin la bouche pour me recommander instamment de cacher qu'elle fût chez moi. Je me hâtai de passer dans la chambre voisine ; & m'étant couvert d'une robbe qui cachoit les traces de mon sang, je le fis avertir que j'étois fort incommodé, avant que de le recevoir.

Notre conversation fut un tissu perpétuel de déguisemens & d'équivoques. Le compte que je lui rendis de ma santé, n'eut aucun rapport à la vérité de ma situation. Mes réponses ne furent pas plus sinceres, lorsque sans me faire connoître qu'il cherchât Mademoiselle Fidert, il m'eut demandé s'il y avoit longtems que je ne l'avois vûe. De son côté, il me parla de ses amours avec un air de satisfaction, qui devoit ne me laisser aucun doute de son triomphe, comme s'il eût craint de se déshonorer, en me con-

fessant qu'il n'étoit pas plus avancé ; & lorsque je me plaignis d'avoir cherché inutilement l'occasion de lui faire ma cour, il m'assura qu'il ne s'étoit pas moins occupé de mes intérêts ; puisque je n'ignorois plus sans doute qu'il avoit contribué de tout son pouvoir aux nouvelles faveurs que j'avois reçûes du Roi. Mes remercimens furent du même ton. Enfin m'ayant parlé en peu de mots de l'honneur que Sa Majesté lui faisoit d'aller quelquefois souper à Croydon, où il faisoit, ajouta-t'il, son séjour ordinaire, il me promit de ne pas se relâcher du zéle qu'il avoit pour le progrès de ma fortune. Il me quitta. J'admirai que la corruption de la Cour d'Angleterre eût gagné si-tôt un homme d'un caractere si solide.

Cependant Mademoiselle Fidert n'eut pas plutôt appris son départ, qu'oubliant un peu ses chagrins elle me fit prier de repasser dans son Appartement. Après m'avoir marqué beaucoup de curiosité pour la visite que je venois de recevoir, elle mêla dans les réflexions qu'elle fit sur l'inutile empressement de M. le Maréchal, l'histoire de sa faveur auprès du Roi & le détail des amusemens qu'on se faisoit à Croydon. Elle

tint les yeux continuellement baissés pendant ce récit, & j'affectai de ne pas les lever plus qu'elle. Le Roi avoit pris tant de goût pour son déguisement dans le premier souper qu'il avoit fait chez elle, qu'il avoit prié lui-même M. de Schomberg de former la société qui s'y trouvoit réguliérement; & c'étoit ce Prince qui en faisoit secretement tous les frais. Il n'ignoroit pas plus la premiere avanture & le nom de Mademoiselle Fidert, que son sexe; mais il avoit été d'avis qu'au lieu de tenter par des voyes lentes & douteuses de la rétablir dans sa famille en lui accordant sa grace, il valoit mieux qu'elle demeurât à couvert sous l'habit qu'elle portoit, avec aussi peu de crainte qu'elle devoit en avoir sous sa protection. Tous les Seigneurs qui étoient admis aux soupers de Sa Majesté, n'avoient aucune part au secret, & cette Comédie perpetuelle faisoit l'amusement d'un Prince qui ne connoissoit point d'autre occupation sérieuse que la politique & la guerre. A l'égard de M. le Maréchal, il passoit effectivement à Croydon tout le tems où il ne se croyoit point obligé de paroître à la Cour; & dans les vûes qu'elle avoit, me dit-elle, sans les expliquer, elle s'é-

toit crue d'autant plus obligée à le souffrir avec cette complaisance, qu'elle s'étoit apperçue que l'établissement que j'avois formé pour elle ne subsistoit plus que par son secours.

Ainsi Mademoiselle Fidert évita modestement de me rappeller le service qu'elle m'avoit rendu; mais revenant aux sentimens de la reconnoissance & de l'amitié, à mesure que je la voyois revenir à la modération, toute la fermeté avec laquelle j'étois résolu de ne pas accepter les deux Emplois qu'elle m'avoit procurés, ne m'empêcha point de la remercier d'un soin si généreux. Je ne sçais de quoi des éclaircissemens si tranquiles auroient été suivis; mais dans le même moment Madame de Gien se présenta à la porte de ma chambre, & nous glace tous deux de crainte & d'étonnement par une visite si imprévûe. Malgré la précaution que j'avois eue d'ordonner le silence à mes domestiques, & le soin avec lequel ils l'avoient observé à l'égard de M. le Maréchal, ils n'avoient pas cru que cet ordre pût regarder une Dame dont ils n'ignoroient pas que j'étois aimé; ou du moins dans la communication continuelle qu'ils avoient avec ses gens, il leur étoit échappé quelque

indiſcrétion qui avoit été auſſi-tôt juſ-
qu'à elle. Toutes les loix qu'elle s'étoit
impoſées ne furent point aſſez fortes
pour l'arrêter. Ceux qui l'avoient infor-
mée de ma bleſſure, en ignoroient les
circonſtances ; ainſi montant chez moi
ſans précaution, elle s'attendoit de me
trouver ſeul, où gardé par quelqu'un
de mes domeſtiques.

Un coup d'œil lui fit reconnoître
Mademoiſelle Fidert. Qui vois-je ici,
me dit elle, en affectant une modération
qui étoit démentie par l'ardeur de ſes
regards & par la rougeur de ſon viſage ?
Je me hâtai de prévenir ce que j'avois
à redouter de ſon reſſentiment. Vous
voyez, lui dis-je, une perſonne dont la
figure & le nom ne doivent pas vous
être inconnues. Mais ce que vous ne
devineriez jamais, & qui peut être con-
fié à votre diſcretion, vous la voyez
fort mal d'un coup de poignard dont elle
vient de ſe percer, & moi bleſſé d'un
autre coup que j'ai reçû de ſa main. Ma
bleſſure, ajoutai-je auſſi-tôt, eſt moins
dangereuſe que la ſienne, & mon reſſen-
timent céde à la douleur que j'ai de l'a-
voir vûe capable de ce tranſport.

Mon allarme avoit été pour l'impreſ-
ſion que Madame de Gien reſſentiroit

de la familiarité où elle me trouvoit avec sa Rivale ; & je ne pouvois m'y prendre mieux pour suspendre du moins les premiers mouvemens de son indignation. Mais j'oubliois que Mademoiselle Fidert avoit les mêmes mouvemens à vaincre, ou plutôt qu'ils étoient infiniment plus à craindre dans un caractere tel que le sien. Mais l'abbattement de sa blessure & les réflexions ausquelles elle s'étoit livrée depuis que son transport s'étoit réfroidi par la perte d'une partie de son sang, la rendirent plus modérée que je n'aurois dû l'espérer. A mon discours, qui n'étoit qu'une plainte de sa fureur, elle répondit d'un ton douloureux que si la vengeance avoit quelque douceur pour moi, je pouvois me satisfaire en lui ôtant un reste de vie que je l'avois forcée de conserver, & qu'elle conseilloit à Madame de Gien de se joindre à moi pour lui rendre ce service. C'étoit assez de cet aveu pour guérir les défiances de Madame de Gien. Loin d'insulter à une malheureuse, ou de me faire sentir son chagrin par d'autres effets, elle marqua des inquiétudes sur notre situation, & elle entra dans les soins qui pouvoient servir à notre soulagement. Cette vertu douce & modeste, qui ne

demandoit que de la droiture dans mes intentions & de l'honnêteté dans mes ſentimens, fut flatée au contraire de trouver dans notre avanture une ſi bonne preuve de ma ſincérité; & ſoit pour me fortifier par quelques mots de conſolation, ſoit que ſon cœur lui demandât à elle-même ce témoignage de ſes diſpoſitions, elle trouva le moyen de me dire ſecretement que la compaſſion qu'elle avoit pour mon ſort lui feroit abréger bien des difficultés.

Nous paſſâmes enſemble le reſte du jour, ſans que Mademoiſelle Fidert nous donnât d'autres marques de ſes agitations que par ſes ſoupirs. Egalement incapable & de ſe modérer dans l'impétuoſité de ſes tranſports, & d'en ſoutenir long-tems la violence, elle paroiſſoit confuſe de ſon emportement, & même humiliée de ne pas nous trouver moins de complaiſance & d'attention pour elle. Je n'oſai la faire ſouvenir qu'elle avoit des meſures à prendre du côté de M. de Schomberg; & quelque idée qu'il fallût ſe former de leur liaiſon, j'étois ſurpris que n'ignorant plus qu'elle ne ſubſiſtoit que par ſes ſoins, elle n'eût pas du moins pour lui les égards qu'elle devoit à ſon Bienfaiteur; mais j'appris avant la nuit

ce qu'elle m'avoit caché, & ce qui causoit la principale allarme de M. le Maréchal. Incertaine apparemment du cours qu'elle feroit prendre à sa fureur, & fixée néanmoins à la résolution de rompre un genre de vie dont elle n'avoit pas recueilli le fruit qu'elle s'étoit proposé, elle étoit partie de Croydon avec tout ce qu'elle avoit jugé propre aux nécessités d'une longue route, c'est-à-dire, avec tout ce qu'elle avoit d'argent & d'habits chez elle, M. de Schomberg qui y avoit passé la nuit, avoit appris son départ en sortant du sommeil; & ses premieres recherches ayant été dans son appartement, il y avoit trouvé un billet fort court, par lequel il étoit remercié de son affection & de ses soins, avec une priere fort ardente de ne pas la troubler dans sa fuite. Elle ne lui expliquoit ni ses desseins ni les raisons qu'elle avoit de le fuir; mais elle lui déclaroit plus nettement que jamais qu'il devoit renoncer à toute prétention sur son cœur. C'étoit dans le chagrin d'un évenement si contraire à ses espérances qu'il avoit marché aussi-tôt sur ses traces, & qu'il étoit venu directement chez moi, où il se figuroit qu'elle auroit encore pû se rendre. Il avoit continué de la faire

chercher pendant le reſte du jour dans tous les lieux d'où partent les Vaiſſeaux & les Voitures. Enfin toutes ſes peines ſe trouvant inutiles, le déſeſpoir le ramena le ſoir chez moi, pour m'apprendre ſa perte & ſa douleur.

Son nom cauſa un effroi preſqu'égal aux deux Dames. Mademoiſelle Fidert me conjura, comme elle avoit déja fait, de ne pas lui découvrir où il pouvoit la trouver. Je ſentis dans quels embarras j'allois m'engager, & que le moindre danger auquel je m'expoſois par cette diſſimulation, étoit de me faire un ennemi de M. de Schomberg. Cependant craignant encore plus de trahir un ſecret qui m'étoit recommandé avec tant d'inſtances, & que j'eſpérois d'ailleurs de pouvoir cacher long-tems, je ne me ſerois pas expliqué avec plus d'ouverture que le matin, s'il ne m'eût délivré lui-même de cette contrainte par le diſcours qu'il m'adreſſa. L'ayant reçû avec les mêmes précautions que dans ſa premiere viſite, il me dit en m'embraſſant qu'il ſe croyoit le plus malheureux de tous les hommes, & que ſes avantures d'amour étoient peut-être ſans exemple; mais qu'au milieu de ſes chagrins il en tiroit un fruit précieux, qui étoit de re-

noncer pour jamais à cette fatale paſſion. Enſuite me racontant dans un grand détail tout ce qui s'étoit paſſé à Croydon depuis que je lui avois abandonné Mademoiſelle Fidert, il en vint à ſa fuite, dont il s'étonnoit de n'avoir pas eu quelque preſſentiment la veille. Je la vis, me dit-il, dans une agitation furieuſe, au retour d'un Valet qu'elle avoit envoyé à Londres. En vain m'efforçai-je de pénétrer le miſtere. Elle s'offença de ma curioſité; elle rejetta mes ſoins & mon entretien. Je ne tirai pas plus de lumieres de ſon Courrier; & lorſqu'elle m'eut forcé de la laiſſer libre, il s'éleva tant de ſoupçons dans mon eſprit, que je fus tenté de la faire obſerver toute la nuit par mes gens. Cependant j'éloignai cette penſée, parce qu'elle m'humilioit trop; & lorſque j'ai appris ce matin ſon départ, je me ſuis reproché amérement d'avoir mérité toutes mes peines par l'excès de ma crédulité & de mes complaiſances.

Quoi qu'il en ſoit, reprit-il, liſez la déclaration qu'elle m'a laiſſée. Ce billet devoit m'ôter juſqu'à l'envie de la ſuivre. Mais il ſervira déſormais autant que ſon ingratitude & ſa fuite à me la faire entiérement oublier. Il me préſenta le bil-

let de Mademoiſelle Fidert. Le tems que j'employai à le lire, & les réfléxions que je feignis de faire ſur cette lecture, m'aidérent à compoſer ma réponſe. J'aſſurai fort ſincerement M. le Meréchal que je m'affligeois du mauvais ſuccès de ſes amours; mais loin d'être auſſi ſincere ſur la retraite que Mademoiſelle Fidert avoit pû choiſir, je lui rappellai que ſon ancien deſſein ayant été de paſſer en France, il ne falloit pas douter qu'elle n'eût penſé à reprendre le même chemin. Eh! quelle raiſon, interrompit-il, auroit-elle eue de quitter l'Angleterre, lorſqu'elle étoit sûre de la protection du Roi? Ne lui aurois-je pas fait d'ailleurs un ſort digne d'envie? Manquoit-il quelque choſe à ſon bonheur? Helas! ajouta-t-il, je l'aimois aſſez pour lui ſacrifier toute ma fortune. Un langage ſi paſſionné me fit comprendre qu'il n'étoit pas auſſi dégagé de l'amour qu'il avoit paru ſe l'imaginer. Mais ne cherchant qu'à lui faire abréger ſa viſite, je lui demandai ſi le Roi étoit informé de la fuite de Mademoiſelle Fidert, & s'il n'avoit pas donné d'ordre pour la faire arrêter. Non, me dit-il, & je vais lui communiquer de ce pas une nouvelle qui le chagrinera lui-même; car il prenoit plaiſir à la voir.

Quelques instances qu'il me fit encore pour m'engager de mon côté à la faire chercher, ne m'exposerent pas à beaucoup de difficulté pour lui répondre. Il me quitta d'un air ouvert, comme si la conclusion de son avanture eût servi à me le réconcilier ; & me félicitant de l'empire qu'il m'attribuoit sur mon propre cœur, il me pria de lui conserver mon amitié, qui le consoleroit des disgraces de l'amour. J'avois quelque honte au fond d'abuser si long-tems de sa confiance ; mais étant partagé entre plusieurs devoirs, dont les services qu'il me demandoit, ne me paroissoient pas les plus pressans. Je me fis une joye d'aller raconter à Mademoiselle Fidert qu'elle étoit délivrée de ses craintes.

J'avois laissé Madame de Gien près d'elle, & loin d'appréhender quelque fâcheux effet de leur entretien, je m'étois promis au contraire de la sagesse de l'une & de la triste situation de l'autre des éclaircissemens qui serviroient peut-être à notre tranquillité commune. Je les retrouvai même assez tranquilles, pour me figurer qu'elles avoient heureusement profité de mon absence. Mais n'ayant osé leur marquer là-dessus ma

curiosité, je les entretins de l'inquiétude & des mouvemens de M. le Maréchal, ausquels Mademoiselle Fidert parut fort indifférente. La nuit commençant à s'approcher, j'observai que les yeux de Madame de Gien se couvroient d'un air plus sombre, & que dans ses discours comme dans sa contenance elle laissoit échapper différentes marques d'agitation. Ces apparences de trouble redoublerent, à mesure que l'obscurité augmentoit, jusqu'à me faire craindre enfin que sa santé n'eût souffert quelque altération du triste spectacle qu'elle avoit eu pendant la moitié du jour. Je ne résistai point à ma propre inquiétude ; & fort heureusement pour moi, Mademoiselle Fidert accablée de foiblesse s'endormit insensiblement, après qu'on lui eut renouvellé le premier appareil. Je saisis le moment où je la crus livrée au sommeil, pour exprimer plus vivement à Madame de Gien des allarmes que je lui avois déja marquées, sans qu'elle parût les comprendre. Elle y répondit néanmoins avec trop de vivacité pour me laisser le moindre doute qu'elle ne m'eût entendu dès les premiers mots. Oui, me dit-elle, je suis en peine de sçavoir où vous prétendez conduire cette nuit

Mademoiſelle Fidert ; ou plutôt, ſi dans un état où vous ne ſçauriez lui propoſer de chercher une autre maiſon, vous êtes réſolu de paſſer les nuits dans le même appartement. Je fus d'autant plus frappé de cette queſtion, que n'ayant en effet que deux lits, dont l'autre étoit dans la chambre voiſine, je ne pouvois être ſéparé de la jeune Irlandoiſe que par une cloiſon légere, à laquelle il y avoit même une porte de communication. Hélas ! répondis-je, après avoir pénétré tout le ſens de ſon inquiétude, dans quel embarras me jettez-vous ? Cette réflexion m'étoit échappée. Mais comment puis-je éviter en effet de la faire garder chez moi pendant cette nuit ; & vous-même me conſeillerez-vous de la congédier cruellement, dans la triſte condition où vous la voyez ? Vous chercherez donc un autre logement pour vous, réprit-elle avec une nouvelle chaleur ; car je ne ſçais qui approuvera jamais que vous gardiez ſi peu de ménagement. Je ne répliquai point directement à cette inſtance ; mais faiſant tomber mes plaintes ſur elle-même. Voilà, lui dis-je triſtement, l'effet de vos difficultés & de vos délais. Si mon bonheur n'avoit point été reculé, ſi vous ne vous étiez point en-

durcie contre mes désirs & mes empressemens, il arriveroit aujourd'hui, ou que je n'aurois point un logement distingué du vôtre, ou que vous jugeriez assez favorablement de ma tendresse & de ma bonne foi, pour me voir sans soupçon près d'une autre femme. Ma réponse la rendit rêveuse. Je ne doutai point que ce qui se passoit dans son esprit ne fût à mon avantage, & je profitai de son silence pour insister. Que je vous promette, lui dis-je, de me defaire à l'entrée de la nuit d'une femme dont la vie n'est pas sans danger, ou d'aller chercher moi-même un logement étranger, au hazard de faire connoître mon avanture, & de m'attirer infailliblement la haine de M. Schomberg, & peut-être la disgrace du Roi; c'est ce que votre propre bonté ne vous permettra point d'exiger. Je ne connois qu'une maison, ajoutai-je en soupirant, où je pusse être avec autant de plaisir que de secret, une maison qui seroit déja la mienne, si votre cœur ressentoit la moindre partie de ma tendresse, enfin qui pourroit l'être à ce moment, si vous étiez capable d'une résolution qui léveroit tout d'un coup vos difficultés. Je me serois laissé emporter beaucoup plus loin par cette flatteuse

idée ; mais lorſqu'ayant vû ſourire Madame de Gien je m'attendois qu'elle alloit traiter ma propoſition de badinage, ma ſurpriſe monta au même excès que ma joye, en lui voyant prendre ma main qu'elle ſerra dans la ſienne ; & je me crus tranſporté au Ciel en lui entendant répondre : Et bien, puiſque notre mariage devient néceſſaire, pour éviter une querelle dont les ſuites ſeroient peut-être irréparables, je conſens qu'il ſoit célébré ce ſoir. Elle étoit sûre qu'il pouvoit l'être, parce qu'ayant pris des informations auſſi-tôt que j'en avois eu l'eſpérance, je l'avois aſſuré moi-même que libres & Proteſtans, comme nous l'étions l'un & l'autre, cette cérémonie pouvoit être l'ouvrage d'une heure. Mon tranſport ſe déclara moins par les expreſſions de ma reconnoiſſance & de ma joye, que par la diligence avec laquelle j'appellai mes plus fideles domeſtiques, pour leur donner les ordres qui pouvoient hâter mon bonheur. J'envoyai l'un chez l'Evêque de Londres, & l'autre au *Doctor Common's*, d'où ils me rapporterent dans l'eſpace d'un quart-d'heure toutes les permiſſions conformes à l'uſage. J'avois fait avertir d'un autre côté le Miniſtre de ma Paroiſſe,

qui n'insista point sur les formalités ordinaires, lorsqu'il vit ma blessure pour excuse. Madame de Gien soutint son engagement de bonne grace. Nous fûmes mariés sur le champ, à quatre pas de Mademoiselle Fidert qui étoit encore tranquillement endormie.

L'état de ma santé ne m'ôtoit pas l'envie d'entrer dans tous mes droits, & je comptois d'accompagner Madame de Montcall chez elle pour y passer la nuit. Mais après s'être jettée d'elle-même entre mes bras, & m'avoir confessé qu'elle se croyoit au plus heureux jour de sa vie, elle me dit qu'étant désormais sans allarmes elle consentoit volontiers que je demeurasse voisin de Mademoiselle Fidert; & lorsque j'allois m'emporter à mes tendres plaintes, elle m'interrompit pour me faire une déclaration encore plus chagrinante. Quoiqu'il n'y eût point, me dit-elle, de nom qui lui fût plus cher que le mien, elle me prioit d'attendre à le lui faire porter que nous eussions fait ensemble le voyage de France, pour ne mettre aucun obstacle au transport que nous voulions faire de son bien; & par la même raison, elle jugea qu'il falloit tenir notre mariage aussi secret que nous le pourrions dans

cet intervalle. Je me plaignis de ces deux nouvelles loix comme de la premiere; mais si c'étoit l'amour qui me les faisoit souffrir impatiemment, il me força bientôt à la soumission, lorsqu'elle m'en eut fait une nécessité absolue. Je recommandai la discretion à mes domestiques, & je joignis à cet ordre la promesse d'une grosse récompense. Madame de Gien, car il falloit consentir à lui laisser son nom, me répondit de la fidélité des siens. Elle rentra aussi-tôt chez Mademoiselle Fidert, pour interrompre les effusions de ma joye, dont elle craignoit quelque mauvais effet pour ma santé. Un mouvement trop vif, que je fis en la suivant, réveilla cette triste Irlandoise. Elle vit la joye peinte dans nos yeux, & sûrs comme nous l'étions désormais l'un de l'autre, nous ne fîmes plus difficulté de la traiter avec des caresses & des marques d'affection, dont elle parut encore plus surprise. Elle nous regardoit d'un air incertain, qui me fit appréhender d'avoir gardé trop peu de ménagemens. Cependant lorsqu'elle vit Madame de Gien prête à se retirer, & moi résolu de demeurer tranquillement près d'elle, son cœur parut soulagé. J'achevai de la consoler par un langage tendre,

que je ne l'empêchai point de prendre dans le ſens le plus flateur pour ſon imagination ; & me ſervant de l'autorité de mon Chirurgien pour lui interdire toutes ſortes de réponſes, j'évitai ainſi des détails qui m'auroient peut-être cauſé beaucoup d'embarras.

Rien n'étant capable de retarder le lendemain la viſite que je devois à ma femme ; j'en fus reçû avec autant de tranſports, que j'en avois fait éclater la veille ; & j'eus la douceur de les voir redoubler encore par les miens. Elle fut la premiere à m'aſſurer que n'ayant amené avec elle que des domeſtiques choiſis, nous pouvions être devant eux ſans contrainte ; mais elle ſouhaita que ſa maiſon fût auſſi le ſeul lieu du monde où nous nous cruſſions aſſez libres pour négliger les précautions. Il n'auroit rien manqué à la tranquillité de mon cœur, ſi en revenant un peu des premieres agitations de notre tendreſſe, Madame de Gien ne m'eût appris que M. de Schomberg, dans les recherches apparemment qu'il avoit fait faire pour trouver l'objet de ſon amour, avoit decouvert qu'elle étoit à Londres, & le lieu de ſa demeure. Il lui avoit fait demander auſſi tôt la permiſſion de la voir, & elle n'avoit pû

s'en défendre qu'en feignant une indiſpoſition qui ne lui permettoit de recevoir perſonne. L'indifférence avec laquelle je lui entendois faire ce récit, me perſuada qu'elle n'y attachoit point autant d'importance que moi. Je ſçavois effectivement beaucoup mieux qu'elle à quel excès il l'avoit aimée, & mon propre exemple me faiſoit craindre qu'ayant perdu une femme qui ne l'avoit pas occupé moins entierement; il ne revînt avec la même chaleur à ſa premiere paſſion. J'en exagérai tellement le danger, que Madame de Gien auſſi portée que moi à le prévenir, me propoſa de ne pas remettre plus long-tems à paſſer la mer, ſi ma bleſſure n'étoit pas plus dangereuſe que je ne l'en avois perſuadée. Il importoit peu quels feroient les ſentimens de M. le Maréchal, lorſqu'il auroit appris notre mariage; mais je croyois prévoir dans quels embarras il nous auroit jettés en l'ignorant.

Ainſi ſans l'informer du projet de mon voyage, & ſans le communiquer même au Roi, je ne m'adreſſai qu'au Miniſtre, avec qui j'étois aſſez bien pour eſpérer qu'il m'accordât ſecretement un Paſſeport Je l'obtins dans des circonſtances qui devoient rendre mon départ

plus difficile. Ce fut le même jour que le Roi avoit choisi pour remplir quantité de Postes vacans, & pour la nomination de plusieurs Officiers Généraux. Il m'avoit fait l'honneur de communiquer les vûes qu'il avoit sur moi à toute la Cour, & j'en avois été bien informé d'ailleurs par Mademoiselle Fidert & M. le Maréchal. J'étois même convenu avec Madame de Gien depuis notre mariage, que j'accepterois des faveurs qui pourroient passer pour la récompense de mes services, & que n'ignorant pas néanmoins à qui j'en devois la reconnoissance, je continuerois de la marquer à Mademoiselle Fidert, qui étoit la premiere source du bienfait. Mais ne m'étant point attendu que la nomination dût être si prompte, je fus si mortifié d'apprendre du Ministre qu'elle devoit se faire le jour même qu'il me délivroit mon Passeport, & que ne pouvant me dispenser par conséquent de différer mon départ, j'allois exposer Madame de Gien aux persécutions de M. le Maréchal, que je retournai chez elle avec la résolution de partir sur le champ, au hazard du préjudice que j'allois faire à ma fortune. Elle n'approuva point cette chaleur. En confessant, me dit-elle, qu'il

qu'il eſt néceſſaire de fuir M. le Maréchal, il eſt aiſé de concilier tous nos intérêts. Je partirai dès aujourd'hui pour aller vous attendre à Douvres, & vous prendrez les cinq ou ſix jours dont vous avez beſoin pour les devoirs de bienſéance, qui ſont indiſpenſables après la faveur qui vous eſt accordée.

La volonté de Madame de Gien me fut une loi. Je n'examinai point ſi nous pouvions eſpérer que ſon départ fût inconnu à M. de Schomberg, lorſqu'il étoit ſi bien inſtruit de ſa demeure. Je prêtai la main moi-même à ſes préparatifs, pour ne pas perdre un moment. Elle me demanda ce que je voulois faire de Mademoiſelle Fidert. Je fis dépendre mes réſolutions de ſes conſeils, & nous conclûmes enſemble après une longue délibération, que je la laiſſerois dans mon appartement, avec quelques domeſtiques fidels & les ordres néceſſaires pour lui aſſûrer une ſituation commode. Elle partit à ma vûe. Je ne penſai qu'à mettre chez moi un ordre qui pût ſubſiſter juſqu'à mon retour, & qu'à inſpirer ſurtout à Mademoiſelle Fidert une tranquillité, qui me paroiſſoit déſormais auſſi néceſſaire à mes intérêts qu'aux ſiens Cette partie de mes affaires étoit aiſée;

puiſqu'elle ne conſiſtoit qu'à lui propoſer ce qu'elle déſiroit le plus ardemment, en lui rendant chez moi un empire que toute ſa douleur étoit d'avoir perdu.

Mais je ne pouvois me diſpenſer non plus de voir M. le Maréchal, autant pour le remercier de la part qu'il avoit eue aux bienfaits que je recevois de la Cour, que pour ſonder ſes diſpoſitions à l'égard de Madame de Gien. Et puis je ne ſentois aucun réfroidiſſement dans l'attachement que j'avois toujours eu pour lui. Je ne le trouvai point ; mais il m'étoit arrivé ſi ſouvent de me préſenter inutilement à ſa porte, que ſon abſence ne me fit naître aucun ſoupçon. Je continuai de partager mes devoirs entre une infinité de Seigneurs dont j'avois reſſenti les bontés. Enfin, étant retourné deux fois chez M. de Schomberg ſans avoir été plus heureux que la premiere, j'achevai de régler ma maiſon juſqu'à mon retour ; & ſous le prétexte d'un voyage de quelques ſemaines, je pris congé de Mademoiſelle Fidert, qui demeura fort ſatisfaite de ſe voir chez moi avec toute l'autorité qu'elle y avoit eue dans d'autres tems.

Ma courſe juſqu'à Douvres fut un vol rapide. Je ſçavois où je devois trouver

Madame de Gien ; mais je ne m'attendois pas d'y voir M. le Maréchal de Schomberg, qui ne s'en étoit pas éloigné depuis trois jours. Sa ſurpriſe parut égale à la mienne, en me voyant arriver. Madame de Gien, qu'il avoit ſuivie dès le jour de ſon départ, avoit employé inutilement toutes ſortes d'efforts pour s'en défaire, & dans l'eſpérance qu'elle avoit à chaque moment d'en être délivrée, elle s'étoit bien gardée de lui apprendre qu'elle ne s'arrêtoit que pour me donner le tems de la rejoindre. Mais il devenoit impoſſible de lui cacher, que nous faiſions enſemble le voyage de France. Il en fut frappé, juſqu'à douter de ma fidélité au ſervice d'Angleterre ; & prenant la réſolution de ne rien épargner pour pénétrer mon deſſein, il ſéduiſit à force d'argent quelque domeſtique de ma femme ou des miens, de qui il apprit que notre mariage avoit été célébré depuis cinq ou ſix jours. Cette découverte eut plus de force pour lui faire reprendre la route de Londres, que toutes les froideurs de Madame de Gien. Il nous quitta dès le lendemain, ſans nous avoir fait ſes adieux.

Cette précipitation n'auroit pû nous allarmer beaucoup, quand nous en euſ-

ſions connu la cauſe, & les effets nous cauſerent encore moins de crainte, parce que nous étions fort éloignés de les prévoir. Le Vaiſſeau qui devoit ſervir à notre paſſage mit à la voile au premier vent. Nous gagnâmes Paris ſans obſtacle. Quoique mon nom ne fût point aſſez célébre en France pour me faire craindre d'être aiſément reconnu, j'eus la précaution d'en changer, & Madame de Gien qui avoit feint en partant pour l'Angleterre d'aller paſſer quelques mois à la Campagne, arriva ſans qu'on ſe fût défié de ſon voyage.

Il nous fut moins difficile qu'elle ne l'avoit cru, de faire changer de nature à la meilleure partie de ſon bien, & d'en faire paſſer la valeur en Angleterre. J'eus la précaution de diviſer des remiſes ſi conſidérables en pluſieurs parties, & de les faire partir non-ſeulement par différens Banquiers, mais ſous des noms différens. En ſix ſemaines, qui étoient à peu près l'eſpace que nous nous étions propoſé d'employer à notre voyage, nous remplîmes ſi heureuſement notre projet, qu'il ne nous reſtoit plus qu'à retourner ſur nos pas pour aller jouir l'un de l'autre dans le ſein de l'abondance & de l'amour. Notre départ ſem-

bloit demander plus de précautions que notre arrivée ; mais sous le prétexte d'un voyage de Rouen, nous prîmes par Dieppe où nous avions eu soin de faire préparer un Vaisseau ; & le vent nous mit en moins de douze heures au Port de Rye. Nous y apprîmes que les préparatifs se renouvelloient pour la guerre, & les informations que nous avions prises en France, nous avoient déja fait comprendre que l'Irlande étoit plus sérieusement menacée que l'année précédente.

Il ne falloit pas espérer de détails plus intéressans à l'extrémité de la Province de Kent ; mais les nouvelles se développant à mesure que nous approchâmes de la Capitale, je me fis raconter les changemens qui étoient arrivés dans mon absence ; & je ne fus pas peu surpris d'entendre, après d'autres récits, que M. de Montcal, Aide de Camp de M. le Maréchal de Schomberg, ayant quitté le service d'Angleterre pour retourner en France, avoit perdu son Régiment de Cavalerie & le Gouvernement de Cork, qui venoient d'être donnés au Brigadier Vanbridge. Je n'étois pas connu de celui qui me racontoit ainsi l'histoire de ma propre fortune. Il ajouta que c'étoit

l'amour qui m'avoit jetté dans cet oubli de mon honneur, & que M. de Schomberg regrettoit amérement que j'eusse trahi sa confiance.

Jamais rien n'avoit été si éloigné de mes idées que cette crainte. Aussi me rassurai-je promptement sur l'injustice qu'on me faisoit. Le Passeport que j'avois obtenu du Ministre ne permettoit pas de traiter mon départ de fuite; & si l'on avoit supposé malignement que je ne l'avois demandé que pour favoriser mon passage, cette accusation étoit renversée par le transport que j'avois fait en Angleterre de tout le bien de ma femme. Cependant il ne me paroissoit pas moins certain que j'avois perdu mes deux emplois, & je ne devois pas avoir une meilleure idée de mes Pensions. Madame de Gien, fort supérieure à cette derniere perte, sembloit se réjouir au contraire de me voir dispensé de retourner en Irlande par des événemens dont le reproche ne tomboit pas sur moi. Je ne me crûs pas moins obligé d'écrire au Ministre & à M. de Schomberg avant que de rentrer à Londres. M'étant arrêté à Greenwich, je leur marquai le juste étonnement où m'avoient jetté de si étranges nouvelles, & je leur deman-

dois sur quel fondement le Roi m'avoit traité avec cette rigueur. Mon innocence n'avoit besoin que d'un mot d'explication. Il ne fut pas difficile aussi de faire revenir ceux qui s'étoient prévenus si légérement, & j'eus la satisfaction de recevoir une réponse de la main de M. de Schomberg, où la noblesse de son caractere ne dédaignoit pas de s'abbaisser à des excuses. Il me confessoit que c'étoit à lui principalement que je devois m'en prendre de ma disgrace. Ayant appris mon mariage dans le tems qu'il me voyoit partir pour la France, il n'avoit pas douté que mon dessein ne fût d'aller jouir dans ma Patrie de la fortune de mon Epouse; & ne s'étant pas assez bien défendu, me disoit-il, contre certains chagrins dont je ne pouvois ignorer la cause, il avoit été le premier à répandre le bruit de ma fuite. Mais il me promettoit de réparer par ses services le tort qu'il m'avoit fait; & si le Roi avoit disposé de mes Emplois, il commençoit par m'assurer du moins que mes Pensions me seroient conservées. La réponse du Ministre étoit plus simple. Il se plaignoit que je ne me fûsse pas ouvert davantage en lui demandant un Passeport, & n'ayant pû deviner quel-

les étoient mes intentions, il avouoit qu'il s'étoit rendu aux fauſſes explications qu'on avoit publiées. D'ailleurs, ajoutoit-il, il n'avoit pas compris que j'euſſe pû penſer à quitter l'Angleterre ſans avoir pris congé du Roi.

J'avois ignoré en effet que c'étoit un uſage ſans exception pour toutes les perſonnes qui avoient quelque relation à la Cour par leurs emplois ou par leur naiſſance. Mais le mal me parut ſi facile à réparer, que je ne balançai point à prendre le chemin de Londres. J'étois convenu avec ma femme, qui commença de ce jour à porter le nom de Madame de Montcal, que nous irions deſcendre enſemble au logement qu'elle avoit occupé; & ſi mon premier motif étoit de ne me plus ſéparer d'elle, j'en avois un autre qui étoit celui de prendre quelques meſures du côté de Mademoiſelle Fidert. J'avois appris pendant le jour que j'avois paſſé à Greenwich qu'elle étoit entiérement rétablie, & que de quelque eſpérance qu'elle pût ſe flater encore, elle s'étoit trouvée enſevelie pendant mon abſence dans une ſolitude impénétrable. Mon penchant auroit été de l'y laiſſer, s'il eût été vrai-ſemblable qu'elle pût ſoutenir long-

tems une vie ſi mélancolique ; mais quoique la déclaration de mon mariage ſemblât propre à lui rendre toute ſa tranquillité, & que n'ayant plus à s'occuper que d'elle-même, elle pût ſe borner plus aiſément aux douceurs que je pouvois lui faire trouver dans ſa retraite, je doutai qu'après l'agitation de tant d'avantures elle put s'accommoder de cette uniformité. Il me vint à l'eſprit d'avertir M. le Maréchal du lieu où il pouvoit la trouver ; & pour l'un & l'autre, il me ſembloit qu'en leur ſuppoſant encore le même penchant pour les plaiſirs de l'amour, rien ne pouvoit être déſormais ſi agréable que de ſe revoir. Mais les ſcrupules de Madame de Montcal, qui avoit des idées de vertu beaucoup plus étroites que les miennes, m'empêcherent de favoriſer un commerce qu'elle traitoit de ſcandaleux. En vain lui repréſentai-je en badinant que c'étoit l'uſage de toute la Cour, & que M. le Maréchal étoit revenu d'Irlande avec l'intention de ſe faire un attachement de cette nature. Elle exigea de moi ou d'entretenir Mademoiſelle Fidert dans une conduite honnête & digne de ſa naiſſance, ou de lui laiſſer la liberté de chercher elle-même à ſe procurer des Amans.

Mais cette résolution supposoit qu'elle fût revenue de tous les emportemens de sa passion, & qu'elle regardât mon mariage comme un obstacle invincible à l'espérance qu'elle avoit eue de renouer avec moi. Je lui rendis ma visite dans cette idée. Mes Domestiques même que j'avois laissés près d'elle n'ayant point été avertis de mon retour, il n'y eut rien de si surprenant pour elle & pour eux que de me voir arriver en habit de ville, & dans un équipage qui ne marquoit point que je fûsse rentré le même jour à Londres. Il fallut commencer par satisfaire là-dessus aux questions de Mademoiselle Fidert. L'explication de la vérité fut la seule réponse que je crûs lui devoir, & ne cherchant aucun détour pour lui apprendre ce que je n'avois plus d'intérêt à lui cacher, je lui déclarai naturellement que Madame de Gien étoit devenue ma femme. Elle pâlit, dès les premiers mots qui lui firent pressentir cet éclaircissement. Je remarquai même que si elle ne m'interrompoit point par quelques marques violentes de l'impression que mon discours faisoit sur elle, cette apparence de modération venoit de l'épuisement que la colere ou la douleur avoit fait tout d'un

coup dans ses forces. Aussi ne fut-elle pas plus ardente à me répondre lorsque je lui eus laissé la liberté de parler. Je la voyois comme incertaine entre plusieurs partis que son imagination sembloit lui présenter, & trop foible ou trop agitée pour faire éclater ses premiers mouvemens. Soit que ce fût néanmoins l'effet de sa raison ou de sa foiblesse, elle prit enfin un ton fort modéré pour me répondre, qu'elle ne prétendoit plus rien sans doute à mon cœur lorsque je venois lui déclarer moi-même que j'en avois disposé par des engagemens irrévocables; que son malheur étoit que j'en eusse pû former la pensée, & son désespoir éternel que j'eusse été capable de l'exécuter; que si je n'avois considéré ni sa fidélité ni sa tendresse, je devois du moins quelques égards à sa naissance & à son infortune: qu'on n'abandonnoit point une fille comme elle à mille affreuses disgraces qui la menaçoient, après avoir entrepris de lui servir de Protecteur, & lui avoir juré mille fois de faire constamment mon intérêt des siens; qu'elle s'étoit rendu justice en s'interdisant jusqu'au désir de devenir ma femme, mais que si j'avois voulu me la rendre aussi, j'aurois res-

connu qu'elle n'étoit pas faite pour être ma Maîtresse, & qu'en l'abandonnant de si bonne foi à ma générosité, elle avoit peut-être mérité que je ne lui préférasse jamais personne ; enfin qu'il falloit être un monstre pour n'avoir pas senti combien elle m'avoit aimé, & un lâche pour avoir crû que les richesses pouvoient me rendre plus heureux que l'amour. Mon dessein étoit de l'écouter sans l'interrompre, pour lui laisser toute la liberté de soulager son cœur. Mais sensible à des reproches qui devenoient injurieux, je l'arrêtai par une vive & courte justification de ma conduite, à laquelle j'ajoutai une promesse plus formelle que jamais de prendre soin toute ma vie de sa sûreté & de son repos. Je n'osai ajouter que c'étoit le désir même de Madame de Montcal, mais je lui protestai qu'il n'y avoit point de menagemens qui pussent me faire manquer à ma parole, & rompant là-dessus notre entretien, j'appellai brusquement les Gens qui la servoient, & je les chargeai par de nouveaux ordres non-seulement de renouveller leur discrétion & leur zele, mais de regarder le service de Mademoiselle Fidert comme un emploi auquel leur fortune étoit attachée. Vous

verrez bien-tôt, lui dis-je à elle-même, si vous avez jamais dû m'accuser de manquer pour vous de considération & d'attachement. Elle versoit pendant ce tems-là un ruisseau de larmes. Je me retirai, sans qu'elle ajoutât un seul mot pour me retenir plus long-tems. Mais j'entendis, en m'éloignant, quelques plaintes touchantes qu'elle ne cherchoit plus à déguiser devant ses Domestiques. Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux ni de ses biens ni de ses services. Il ne me reste qu'à mourir, & je n'en ignore pas les moyens.

Je me flatai de lui faire perdre bien-tôt ces funestes idées. Mais quoique j'eusse promis à Madame de Montcal de lui rendre compte immédiatement de cette visite, j'étois appellé par un devoir si pressant chez M. de Schomberg, que je passai chez lui à mon retour. Les raisons qui me l'avoient fait manquer tant de fois ne subsistant plus, je fus plus heureux à le rencontrer, & je n'eus pas de peine à m'appercevoir que j'étois désiré impatiemment. Après s'être humilié encore une fois jusqu'à me renouveller ses excuses, il passa tout d'un coup à me féliciter de mon mariage; mais l'air de sincérité, dans ses expressions,

étoit mêlé de trifteffe ; & ne pouvant fe rendre maître du fentiment qui l'agitoit, convenez, me dit-il, cher Montcal, que vous avez un étrange afcendant fur moi. Vous n'avez rien aimé qui n'ait pris des droits fur mon cœur, & lorfque j'aime autant que vous, je n'ai pas le même art ou le même bonheur pour obtenir d'être aimé. Que dis-je ? ajouta-t-il. Tout vous demeure fidéle, jufqu'aux cœurs que vous rejettez ; & je ne puis les tourner vers moi, lors même que vous y avez renoncé. Je craignis qu'une réponfe modefte où j'euffe affecté de diminuer mes avantages, ne fît qu'irriter fon chagrin. Je convins que l'amour m'avoit favorifé plus que lui ; mais rejettant fon malheur fur la grandeur de fa fortune qui ne promettoit point à une femme tendre & délicate tous les foins & toutes les complaifances qu'elle a droit d'attendre de fes inférieurs où de fes égaux, je me flatois de lui prouver qu'il n'étoit malheureux d'un côté, que parce qu'il étoit trop heureux de l'autre. Je l'accorde, me répondit-il, pour Madame de Montcal, dont je fçais que j'ai tenté mal-à-propos la vertu, & qui n'étoit pas faite pour chercher fon bonheur par une autre

voye que le mariage. Mais devois-je m'attendre à trouver tant d'insensibilité dans Mademoiselle Fidert, & que puis-je penser de moi-même lorsque je vois rejetter par une femme, non-seulement mon amour & mes soins, mais les plus doux avantages de la fortune dans la seule vûe de me fuir? Elle est peut-être misérable, reprit-il, dans quelque coin de l'Angleterre ou de la France; & tout l'avantage dont elle s'applaudit, est d'être délivrée de mes persécutions.

Il entroit tant d'amertume dans cette plainte, qu'attendri par la compassion, je vis le moment où, contre la volonté de Madame de Montcal, j'allois lui rendre l'espérance de revoir Mademoiselle Fidert. L'envie que je me sentois de lui rendre ce service devint encore plus pressante, lorsque m'intéressant par l'amitié & la reconnoissance, il me conjura au nom de l'une & de l'autre, de ne lui pas cacher plus long-tems où Mademoiselle Fidert s'étoit retirée. Vous n'avez pû l'ignorer, reprit-il, & c'est à sa priere que vous me l'avez cachée si soigneusement. Je me fis une violence extrême pour lui répondre qu'il me croyoit trop bien avec elle, & que loin de me choisir pour ses confidences, elle

m'avoit donné des marques de haine qui auroient dû me la faire traiter comme une mortelle Ennemie. Cette réponse équivoque me sauva, mais il m'en resta le regret d'avoir trompé un illustre & fidel ami. Ma peine redoubla lorsque passant à ses projets militaires, il m'eut expliqué les vûes qu'il avoit sur moi pour la Campagne suivante. Ne doutez pas, me dit-il, que je ne répare avantageusement le tort que je vous ai fait. Mais je me flate que pour m'en donner l'occasion, vous reprendrez près de moi le poste où vous étiez l'année derniere, & je sçaurai vous le rendre plus agréable que jamais par les distinctions que j'y veux attacher. Je n'eus que mon inclination à suivre pour m'engager à le servir inviolablement. Le jour de son départ étant déja fixé, il me conseilla de ne pas remettre trop loin les mesures que j'avois à prendre pour le mien.

Fin de la seconde Partie.

CAMPAGNES

PHILOSOPHIQUES.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

MEMOIRES DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TROISIE'ME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez DESBORDES, près la Bourſe.

M. DCC. XLI.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, *OU* HISTOIRE DE M. DE MONTCAL, Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

TROISIE'ME PARTIE.

MADAME de Montcal attendoit mon retour avec une impatience mêlée de crainte. Elle n'étoit pas rassurée sur les fureurs de Mademoiselle Fidert, & quelque inclination qu'elle eût à la servir, il lui manquoit des preuves de son retour à la vertu & à la raison, sans lesquelles il lui paroissoit toujours certain que je ne pouvois la voir sans danger. Elle avoit consenti néanmoins à ma visite, mais elle m'avoit prescrit elle-mê-

me les précautions que j'avois à garder ; & le souvenir de ma blessure faisoit encore une si vive impression sur elle, qu'elle m'auroit arrêté par ses instances & par ses larmes, si je ne m'étois engagé à lui obéir. Mais lorsqu'elle eût appris avec quelle modération Mademoiselle Fidert m'avoit entendu, elle brûla d'exécuter tout ce qu'elle m'avoit proposé en sa faveur. J'avois déja loué son dessein, & je le confirmai encore par mon approbation. C'étoit de lui faire reprendre les habits de son sexe, & de l'attirer près d'elle pendant la Campagne d'Irlande, dans l'espérance qu'avec tant de jeunesse & de charmes elle ne paroîtroit pas long-tems sans inspirer à quelqu'un le désir de l'épouser. Il n'étoit pas fort à craindre qu'elle fût reconnue dans la confusion de Londres ; & pour ne rien négliger, ma résolution étoit d'emmener en Irlande avant le changement ceux d'entre mes domestiques qui avoient connu son sexe, ou qui en avoient eu quelque soupçon. En supposant que l'occasion se présentât de l'établir, nous avions formé le dessein de lui faire une dot considérable, avec des conditions & sous des prétextes qui ne la fissent point rougir de nous avoir

obligation. Enfin le cœur de Madame de Montcal, qui ne respiroit que la bonté & la vertu, vouloit se faire une étude du bonheur d'une femme dont notre mariage avoit causé le désespoir.

Nous réglâmes que jusqu'à mon départ, je chercherois moins à l'adoucir par mes visites que par mes bienfaits. La difficulté n'étoit qu'à les lui faire gouter. Une femme que Madame de Montcal avoit à son service, nous parut aussi propre par son adresse autant que par sa fidélité à nouer insensiblement cette espéce de commerce. Mademoiselle Fidert n'avoit point d'autre domestique de son sexe qu'une femme déguisée comme elle; & la seule, avec le valet qu'elle tenoit de moi, qui connût la vérité de sa situation. Je chargeai celle que nous pensions à lui donner, de se présenter de ma part, & de commencer par lui faire entendre, que je ne l'employois que pour former entre nous le lien d'une solide amitié. Quoique pendant mon absence, & depuis mon retour, j'eusse pourvû abondamment aux fraix de son entretien, je remis une somme considérable à cette femme, afin qu'elle fût toujours en état de la prévenir dans ses moindres desirs. Elle la reçut d'abord avec quel-

ques marques de défiance. Mais ſoit que le plaiſir de ſe rapprocher de nous l'emportât ſur le fond d'amertume & de reſſentiment qu'elle conſervoit toujours, ſoit que l'adreſſe de notre confidente triomphât de tous les obſtacles, elle accepta ſes ſervices. Ainſi nous fumes fidellement informés de ſa conduite & de ſes ſentimens. Elle étoit conſtamment enſevelie dans la même ſolitude, entourée d'une multitude de Livres qu'elle n'ouvroit point, & livrée par conſequent à ſes méditations perpétuelles. Les regrets qu'elle laiſſoit échapper librement devant les domeſtiques à qui elle avoit donné ſa confiance, ne faiſoient pas connoître de quelle ſorte de mouvemens elle étoit agitée; c'étoient des plaintes vagues de ſon ſort, & des inſtances au Ciel pour hâter la fin de ſa vie. Mais lorſqu'elle eût commencé à ſe familiariſer avec la femme de chambre que nous lui avions envoyée, elle l'interrogea ſans affectation ſur le rapport qu'elle avoit eu avec nous. Elle entra dans les moindres détails ſur la conduite que je tenois avec Madame de Montcal, & ſur la nature des ſentimens que j'avois pour elle. Sa plus vive curioſité étoit d'approfondir ſi c'étoit l'intérêt ou l'amour

qui m'avoit engagé dans le mariage ; & sans expliquer ce qu'elle en vouloit conclure, elle paroissoit peser toutes les réponses qu'elle recevoit. Aux assurances que notre confidente lui donnoit de notre amitié, & du zéle qui nous faisoit penser à lui devenir utiles, elle ne manquoit pas de répondre avec chaleur qu'elle nous détestoit, & qu'elle ne vouloit ni de nos services ni de nos bienfaits. Cependant après s'être livrée à cet emportement, elle revenoit à se plaindre de ma dureté, qui alloit jusqu'à me la faire fuir, & peut-être à me faire regarder sa vûe comme un tourment. Quelquefois elle prioit la femme de chambre de m'avertir qu'elle avoit quelque chose de pressant à me communiquer ; & lorsqu'elle la voyoit prête à partir, elle lui ordonnoit de demeurer. Elle ne se laissa jamais tenter par la vûe de mille curiosités qui flatent ordinairement le goût des femmes, & que nous avions l'attention de lui envoyer, Madame de Montcal & moi, avec un ordre secret à notre confidente de prendre pour elle au moindre signe de son inclination, tout ce qui paroîtroit lui plaire. Elle refusoit même de les voir ; & traitant d'importunités tout ce qui étoit capable de

la distraire, elle ne souhaitoit que d'être seule & comme abandonnée à elle-même.

M. le Maréchal étant parti, & le Roi se disposant à faire lui-même la Campagne, je me trouvai bientôt dans l'obligation de les suivre Quelque désir que j'eusse de faire mes adieux à Mademoiselle Fidert, je me déterminai à quitter Londres sans la voir, par la seule crainte de renouveller ses peines, en lui offrant un objet odieux. J'étois si persuadé qu'il n'y avoit que la nécessité de sa situation qui la forçât de recevoir mes bienfaits, que je ne recommendai rien avec tant d'instances à Madame de Montcal, que de lui épargner dans ses services la honte qu'on ressent à dépendre de la générosité d'autrui. Personne n'étoit plus capable que ma femme d'entrer dans ce sentiment ; & si elle avoit approuvé le dessein que j'avois pris de partir sans voir Mademoiselle Fidert, c'est qu'elle le trouvoit favorable à celui qu'elle avoit de l'attirer aussitôt près d'elle. A peine eus-je quitté Londres, avec tous mes anciens domestiques, que lui faisant faire des excuses de la précipitation de mon départ, elle la rejetta sur les ordres pressans de la Cour, qui ne m'avoient pas laissé le tems d'ar-

ménager mes propres affaires ; & se flattant, lui fit-elle dire, qu'elle n'auroit point dans mon absence de meilleure amie, ni de compagne plus familiere, elle lui demandoit la liberté de l'interrompre quelquefois dans sa solitude. Au milieu de ses sombres méditations Mademoiselle Fidert avoit été touchée de la constance de nos soins. Elle avoit même distingué ce qui pouvoit passer pour un devoir dans les miens, après le commerce que j'avois eu avec elle, & ce qu'elle ne pouvoit attribuer dans ceux de Madame de Montcal qu'à l'excellence de son caractére. Mon absence servit encore à la lui faire regarder sous une idée moins odieuse que celle d'une rivale qui l'avoit supplantée ; & leur sort sembloit devenir égal, lorsque l'une étoit sans mari comme l'autre sans amant. Enfin, après avoir laissé passer quelques jours sans répondre aux politesses & à l'invitation de ma femme, elle prit le parti de lui écrire qu'elle étoit sensible à ses bontés, & qu'elle n'avoit point d'éloignement pour la voir ; mais que dans le déguisement où elle étoit, la bienséance lui permettoit si peu de paroître au milieu d'une grande Ville, qu'elle étoit résolue

de ſe tenir enſevelie dans ſa ſolitude.
Madame de Montcal n'attendoit que cette réponſe. Elle ſe hâta de lui rendre une viſite, dans laquelle tout ce qu'une femme élevée à la Cour de France peut employer de careſſes & d'inſinuations pour gagner un cœur, fut heureuſement mis en uſage. Le plan de faire reprendre les habits de ſon ſexe à Mademoiſelle Fidert ne trouva point d'oppoſition dans ſon eſprit. Au contraire elle ne put apprendre qu'il avoit été formé avec ma participation, ſans ſe rendre enfin à cette preuve de ma bonne foi, & trouvant de la douceur à penſer qu'elle alloit vivre habituellement dans ma famille, elle conſentit à régler ſa conduite par les conſeils de Madame de Montcal. Le changement de ſes habits ne fut pas différé. Après quelques juſtes précautions, elle ſe rendit chez nous comme ſi elle n'eût fait qu'arriver d'Irlande; & ſous la qualité de fille d'un Officier François, née en Irlande depuis la révocation de l'Edit de Nantes.

Cette heureuſe fin de tant de peines & de fâcheuſes avantures porta la joie de Madame de Montcal juſqu'à me dépêcher un Courrier pour m'en apprendre la nouvelle. J'avois déja joint M. de Schom-

berg à Oxmanton, où il avoit marqué le quartier d'assemblée. Les Troupes commençoient à s'y rendre de toutes les Garnisons, & sur le bruit de quelques mouvemens des François, nous nous disposions à nous approcher d'eux avant l'arrivée du secours qu'ils attendoient. J'étois avec M. le Maréchal, lorsqu'on vint m'annoncer le Courrier de ma femme. Il me pria de le faire appeller dans sa présence, & par une indiscrétion que toute la familiarité avec laquelle il me permettoit de vivre avec lui ne put me faire supporter sans chagrin, il prit des mains du Courrier les lettres qu'il m'apportoit, pour en considérer l'adresse. Je m'y serois opposé avec beaucoup moins de ménagement, si j'eusse pu m'imaginer que l'une fût de Mademoiselle Fidert. Il en reconnut le caractére, & me remettant celle de ma femme, Oh! pour cette fois, me dit-il, je violerai le droit des gens, sans scrupule. De quelques affaires qu'on puisse vous entretenir dans la lettre que je retiens, elle est moins intéressante pour vous que pour moi. Je vous la remettrai, s'écria-t-il en me quittant, je promets de vous la remettre; mais ce ne sera qu'après l'avoir lûe. Il s'enferma dans

un cabinet, tandis qu'incertain de qui cette lettre pouvoit être, & fort satisfait même qu'il m'eût rendu celle de Madame de Montcal, où je m'imaginois qu'étoient les seules affaires que j'eusse quelque intérêt à lui cacher, j'interrogeai le Courrier sur les circonstances qui pouvoient m'éclaircir. Je n'en reçus aucune lumiére. Il avoit reçu sa commission de Madame de Montcal, qui lui avoit remis les deux lettres ; & n'étant même qu'un étranger, qu'elle s'étoit procuré pour ne se pas priver de ses domestiques, il ne put me faire aucun détail qui concernât ma maison.

Je trouvai dans la lettre de ma femme un recit fort étendu des moyens qu'elle avoit employés pour gagner l'amitié de Mademoiselle Fidert, & du bonheur qu'elle avoit eu d'y réussir. Elle se promettoit de tirer d'elle autant d'agrément qu'elle vouloit lui en faire trouver dans leur liaison, & l'essai qu'elle en avoit fait répondoit déja à toutes ses espérances. Il est étrange que cette lecture même ne m'ouvrît pas les yeux, & qu'après l'avoir finie, je ne fusse pas porté à deviner plus juste de qui me venoit la seconde lettre. Quoi ! l'aurois-je crûe effectivement de Mademoiselle Fidert ?

Je ne pouvois attendre d'elle une lettre de reproches & d'injures, lorsqu'elle s'étoit déterminée à vivre avec Madame de Montcal ; mais fiere comme je la connoissois, & si éloignée de m'avoir donné les moindres marques de reconciliation depuis mon mariage, quelle apparence d'en recevoir si-tôt des témoignages d'amitié ou des politesses ? Enfin mes soupçons mêmes ne s'étoient point tournés de ce côté-là ; & lorsque M. le Maréchal sortant d'un air enjoué me demanda en grace de lui rendre sa parole, c'est-à-dire, de ne point exiger qu'il me restituât ma lettre, & de se contenter de l'Extrait qu'il m'en alloit faire, j'attendis encore la suite de ce discours comme l'explication d'un mystere. On vous écrit, me dit-il, que jusqu'à votre retour, on est forcé de se rendre aux bontés de Madame de Montcal, & qu'oubliant enfin le mal & les outrages qu'on a reçûs de vous, on accepte un logement dans votre maison. Vous êtes trop heureux, reprit-il vivement ; mais comme je ne vous crois point dans le goût d'un double bonheur, je vous demande aujourd'hui avec plus d'instances que jamais de ne me pas nuire dans l'esprit de Mademoiselle Fidert ;

& sans vous quereller sur vos dissimulations, dont je ne veux pas pénétrer le mystére je vous déclare que je mets toute ma confiance dans votre amitié. Le voile se rompant ainsi malgré moi, je répondis avec quelques marques de confusion que je n'étois informé qu'au même moment, comme lui, d'une si étrange nouvelle, & qu'il ne pouvoit douter du zéle que j'aurois toujours à le servir. Cependant s'il ne trouva point dans ma réponse un air de sincérité capable de le persuader, il y avoit encore moins de disposition dans le fond de mon cœur à lui rendre désormais un service de cette nature. L'engagement du mariage, & l'exemple continuel que j'avois dans les vertus de mon épouse, m'avoient fait changer d'idée sur mille points de morale pour lesquels j'avois souvent manqué de respect dans ma jeunesse ; & quand je n'aurois pas eu pour frein le projet de Madame de Montcal, je ne me sentois plus la même inclination pour quantité de plaisirs qui me sembloient encore moins excusables à l'âge de M. de Schomberg qu'au mien.

Ce que je trouvai de plus étrange dans ses nouvelles espérances, ce fut que le Roi étant arrivé au Camp peu de

jours après, il se hâta de lui apprendre que Mademoiselle Fidert étoit retrouvée, & qu'il se flatoit que les soupers de Croydon recommenceroient avec un nouveau goût l'hiver suivant. Ce Prince parut sensible à cette nouvelle. Mais tandis qu'ils me forçoient l'un & l'autre de leur raconter une partie de la vérité, & que loin de sentir diminuer leur estime pour la jeune Irlandoise, ils paroissoient charmés du tour romanesque qu'ils trouvoient dans toutes ses avantures, je faisois partir pour Londres le Courrier de Madame de Montcal, avec deux lettres, où j'apprenois à Mademoiselle Fidert, comme à elle, l'accident qui avoit trahi notre secret. Cette précaution devint bientôt d'autant plus nécessaire que M. le Maréchal se défiant un peu de mes promesses, dépêcha secretement à Londres un homme de confiance pour recommencer les soins & les instances de l'amour auprès de Mademoiselle Fidert. J'ignore quelle étoit particuliérement sa commission, mais je fus informé trois semaines après que ce Mercure avoit été trompé dans ses espérances par un changement que M. de Schomberg n'avoit pas prévû. Etant arrivé à Londres, il ne manqua point de se présen-

ter à Madame de Montcal, à qui il feignit d'autant plus naturellement que je l'avois chargé de rendre ce devoir, que s'il ne lui apportoit point de mes lettres, il lui donna pour raiſon qu'elle en avoit dû recevoir deux jours auparavant par ſon Courrier. M. le Maréchal, qui n'avoit pas manqué de l'en inſtruire, s'étoit imaginé avec moins de fondement, que Mademoiſelle Fidert étoit chez moi dans ſon déguiſement ordinaire, & ſous le nom qu'elle avoit porté à Croydon. Son Meſſager ayant demandé de ma part à la ſaluer ſous ce nom, c'en fut aſſez pour faire juger à ma femme qu'il étoit venu avec d'autres ordres que les miens; & ma lettre lui avoit appris ce qu'elle avoit à redouter de M. de Schomberg. Sa réponſe fut, qu'elle n'avoit perſonne chez elle qui portât ce nom. La crainte de ſe trahir, empêcha le Meſſager de M. le Maréchal de la preſſer. Il garda enſuite les mêmes ménagemens, en demandant Mademoiſelle Fidert aux domeſtiques. M. de Schomberg lui avoit recommandé de ne pas expoſer le ſecret du déguiſement par des queſtions imprudentes. Enfin, ne trouvant rien qui reſſemblât à ce qu'on lui avoit repréſenté, & n'ayant pas même apperçû chez moi

d'autres hommes que les domestiques ; il écrivit à M. le Maréchal qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit de la demeure de Mademoiselle Fidert, & que dans quelque lieu qu'elle fût, il ne paroissoit point qu'elle eût la moindre liaison avec Madame de Montcal.

Cette lettre donna lieu entre M. de Schomberg & moi à des explications qui ne me causerent pas moins d'étonnement qu'à lui. Il s'imagina d'abord que l'envie de le traverser m'avoit déja fait éloigner Mademoiselle Fidert de ma maison ; & voulant mettre ma bonne foi à l'épreuve, il me demanda simplement si elle s'accommodoit bien de la société de mon épouse. N'ayant plus rien à lui déguiser, je l'assurai que Madame de Montcal se louoit extrêmement d'une compagne si aimable. Il est donc vrai, reprit-il, qu'elle demeure chez vous ? Oui, répondis-je, sans balancer. Ah ! Montcal, interrompit-il brusquement, je ne mérite point que vous vous fassiez une étude de me tromper. Ce jeu a duré trop long-tems ; & si vous aviez pour moi la moindre partie de l'attachement dont je me suis flaté, vous choisiriez du moins, pour vous faire un amusement de ma peine, quelque occa-

ſion à laquelle je fûſſe moins ſenſible.

Je lui marquai d'un ton auſſi ſérieux que le ſien toute la ſurpriſe que je reſſentois de ce langage. Et renouvellant l'aveu que je lui avois déja fait de mes premiéres diſſimulations, je lui proteſtai que depuis ce tems-là je n'avois rien à me reprocher. Ses plaintes recommencerent encore, avec tant d'obſcurités, & même de contradictions pour moi, que l'ayant conjuré enfin de me faire connoître des crimes dont je m'étois rendu coupable apparemment par quelque imprudence, je l'engageai à me raconter ce qu'il avoit entrepris pour ſatisfaire ſa paſſion. Il me fit lire la lettre de ſon Agent. Elle étoit ſi formelle, & la réponſe de Madame de Montcal autant que les recherches & les informations dont il s'étoit occupé pendant quinze jours, ſembloient des preuves ſi infaillibles, que ne pouvant attribuer ce malentendu qu'aux précautions dont ma femme avoit uſé pour cacher ſon amie, je retombai dans un autre embarras par la crainte de m'être trop ouvert, & de ne pouvoir plus diſtinguer les bornes où je devois m arrêter. Le parti que je pris fut de me fixer à ce qu'il y avoit de plus clair pour moi-même dans cet incident.

Je protestai à M. de Schomberg que n'ayant point eu d'autres lumieres que celles qu'il s'étoit procurées comme moi en ouvrant la lettre de Mademoiselle Fidert, il ne me restoit point d'éclaircissement à lui donner, ni d'autre réponse à faire à ses plaintes. Mais ce n'étoit pas détruire le soupçon qu'il avoit des nouvelles mesures, que j'avois pu prendre depuis ce tems-là, pour écarter l'objet de son amour, & mon embarras n'ayant fait qu'augmenter ses défiances, il se crut autorisé à me cacher désormais toutes ses vûes, comme il m'accusoit de lui déguiser les miennes.

Cependant notre Armée grossissant tous les jours par la jonction des Troupes les plus voisines, le Roi qui étoit résolu de faire la Campagne avec nous, sans ôter à M. de Schomberg le commandement général, nous fit avancer vers Atherton, où il craignoit que l'ennemi ne reprît le poste qui l'avoit mis si heureusement à couvert l'année précédente. Tous leurs retranchemens s'étoient si bien conservés pendant l'hiver, qu'avec un peu de diligence pour s'y renfermer, ils nous auroient jéttés dans les mêmes difficultés qui avoient rompu les mesures de M. le Maréchal; sans

compter un autre avantage de ce poſte ; qui étoit de leur aſſurer conſtamment une communication libre avec la mer. Mais le nombre de leurs Troupes étoit tellement diminué par diverſes maladies, que dans l'attente où ils étoient d'un ſecours conſidérable, ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à s'éloigner ſitôt de leurs quartiers. M. de Schomberg qui ne penſoit point à tirer avantage de la ſituation d'un Camp, fit détruire tous les retranchemens d'Atherton ; & ſe plaçant au contraire dans une plaine fort ouverte, entre l'ennemi & ce poſte, il parut s'occuper des moyens de l'accabler, lorſqu'il commenceroit à tenir la Campagne.

Le Roi étoit demeuré à Oxmanton, avec quelques Régimens de Cavalerie qu'il n'avoit conſervés que pour ſa garde. Nous n'en étions qu'à douze milles, & le chemin étant libre de ſon Camp au nôtre, M. le Maréchal avoit auſſi peu d'inquiétude pour lui que pour nous-mêmes. Cependant dès le troiſiéme jour après notre ſéparation, divers Courriers arrivant à toutes brides, nous apprirent que la Perſonne du Roi avoit été dans le dernier danger, par la trahiſon de deux François, qui avoient entrepris de l'enlever ou de le tuer la

nuit d'auparavant. L'ordre que ce Prince envoyoit particuliérement à M. le Maréchal étoit, de faire partir un détachement de Dragons pour couper le passage à un parti d'environ cent hommes, qui avoient eu la hardiesse d'attenter à la vie de Sa Majesté sous la conduite des deux François, & qui avoient pris vers Instingine pour regagner apparemment le bord de la mer. Les deux Chefs ayant été arrêtés, on espéroit de pénétrer mieux le fond de ce complot; mais le Roi faisoit marquer à Monsieur de Schomberg une vive passion de se saisir, ou de mettre en piéces tout ce qui s'étoit échappé d'un parti si audacieux. Le Régiment de Bansteck fut commandé aussitôt pour cette Expédition, & tout le ressentiment qui restoit contre moi à M. le Maréchal, ne l'empêcha point de me députer au Roi, avec diverses propositions pour la sûreté de ce Prince. Dans l'incertitude des dispositions du peuple, sur-tout au milieu d'une Province, où les Emissaires du Roi Jacques n'avoient rien épargné pour remuer les esprits en sa faveur, M. de Schomberg conseilloit au Roi de se séparer le moins qu'il pourroit du Corps de l'Armée; & ce conseil étoit d'autant

plus désintéressé, que la présence du Maître sembloit devoir nécessairement diminuer la considération & l'autorité du Général. Aussi prétendoit-on que le Roi, qui avoit autant d'estime que d'amitié pour M. de Schomberg, n'étoit demeuré après nous que pour lui laisser toute la liberté de suivre ses propres vûes. Une autre précaution que j'avois ordre d'inspirer secretement à Sa Majesté regardoit un Régiment de Cavalerie Irlandoise, pour lequel ce Prince affectoit une confiance spéciale, dans la vûe de se concilier la Nation. Le sentiment de M. le Maréchal étoit que dans des circonstances où les ressources les plus sûres étoient celles de la force; il ne falloit point s'arrêter à des voyes douteuses. Tout lui paroissoit suspect en Irlande. Il vouloit que la Garde du Roi ne fût composée que d'Anglois & de François Protestans, & qu'il ne se laissât point approcher par d'autres Troupes.

Le Roi parut recevoir avec plaisir ce que le zéle de M. le Maréchal lui adressoit par ma bouche; mais en me marquant sa satisfaction, il ne s'ouvrit point à moi sur le parti auquel il vouloit s'arrêter. Cependant quand la suite de cette

ſanglante Campagne n'auroit pas juſtifié les conſeils que je lui apportois, les lumieres préſentes que j'eus le bonheur de lui procurer devoient lui faire ſentir qu'il n'en avoit point de meilleur à ſuivre dans les périls continuels où il étoit venu s'expoſer. Après m'avoir raconté par quel bonheur il étoit échappé à l'entrepriſe qu'on avoit formée contre lui, & que le mur de ſa chambre ayant été percé, il s'étoit heureuſement réveillé au bruit d'une brique que les deux François avoient fait tomber, en paſſant par la bréche, il me propoſa de les voir dans la priſon où ils étoient renfermés, pour découvrir qui ils étoient, & quel étoit le fond de leurs motifs, en attendant qu'on leur arrachât cette confeſſion par d'autres voyes. J'acceptai volontiers cette commiſſion. Mais quoiqu'ils ſe fuſſent déclarés François, dès la premiére interrogation, & qu'ils parlâſſent fort bien notre Langue, je ne fus pas long-tems avec eux ſans reconnoître qu'ils étoient Irlandois. Ils s'obſtinerent néanmoins à le déſavouer. Mais outre la teinture étrangére, qui ne pouvoit tromper facilement l'oreille d'un François, je les forçai enfin de me confeſſer leur patrie, en leur proteſtant qu'

la ſeule infamie de charger ma nation de leur crime, m'alloit faire ſolliciter leur ſupplice ; au lieu que j'aurois pu m'intéreſſer pour leur grace, & faire paſſer leur entrepriſe pour une action réglée, ſur-tout s'ils étoient anciennement dans le parti du Roi Jacques, parce que la réſolution du Roi Guillaume étoit de ne traiter en rébelles que ceux qui avoient pris les armes contre lui depuis la deſcente des François en Irlande. Ce langage les fit repentir de leur impoſture. Ils ſe nommoient, l'un *Roſſ*, & l'autre *Harryſitz*. Celui-ci, qui me parut le plus adroit & le plus déterminé, me raconta qu'ayant ſuivi Jacques Stuart dès le premier jour de ſa fuite, il n'en étoit pas beaucoup plus avancé pour ſa fortune. On n'étoit pas libéral à la Cour de Saint Germain. L'année précédente, qui étoit 1689, il avoit formé avec Roſſ une Compagnie de cent hommes, les plus braves, me dit-il, d'entre tous les Irlandois qui s'étoient réfugiés en France & dans les pays-bas. Mais quoiqu'ils fuſſent nés preſque tous au-deſſus de la condition de ſoldats, il n'avoit pu obtenir pour eux une autre paye que celle du commun de l'Infanterie, & bientôt même on leur avoit propoſé de

les incorporer dans les Régimens de la Nation qu'on avoit formés nouvellement en France. Cette loi leur avoit paru si dure que, lorsqu'il avoit été question de l'embarquement, ils avoient mieux aimé passer la mer à leurs propres frais, & venir servir leur Maître en Irlande, sans autre vûe que le devoir & l'honneur. Ainsi n étant point assujettis à la discipline commune, ils ne formoient proprement qu'un parti, avec la dépendance générale qu'ils conservoient néanmoins pour M. de Berwick & les principaux Officiers de l'Armée Françoise. C'étoit Harryfitz qui avoit entrepris l'année précédente d'enlever l'Artillerie de M. de Schomberg, ou du moins qui avoit servi de guide à Mylord Douglas. C'étoit lui & ses Compagnons qui l'avoient enclouée. Ils avoient contribué plus que tout l'argent de France à soutenir le courage & l'espoir dans le cœur des Jacobites d'Irlande; & sans le bonheur que le Roi Guillaume avoit eu de se réveiller, il seroit tombé infailliblement dans leurs mains la nuit précédente.

En effet leurs mesures avoient été prises avec tant d'adresse & de succès, que le Roi ne leur étoit échappé que

par une faveur extraordinaire de la fortune. Les intelligences qu'ils avoient dans Oxmanton leur en ayant facilité l'accès pendant la nuit, ils avoient laissé leurs gens à quelque distance du Bourg, & suivis de quatre seulement des plus résolus, ils s'étoient introduits dans une maison qui touchoit, non à celle où le Roi étoit logé, mais à la quatriéme d'après, sur la même ligne. Ils avoient percé les murs de maison en maison, jusqu'à celui qui touchoit à la chambre du Roi. Des précautions prises de si loin n'ayant pu causer d'allarme à personne, ils avoient eu la même facilité à percer le mur du Roi, & les deux Chefs s'étoient déja introduits dans sa chambre. Leur espérance étoit de l'enlever dans son lit, de le forcer au silence par la crainte de la mort, & de le conduire par tous les trous qui leur avoient servi de passage jusqu'à la derniére des quatre maisons, où ils avoient posté une voiture prête à le recevoir. Le reste de l'expédition paroissoit sans difficulté, & le Roi se seroit trouvé peut-être au milieu des Troupes Françoises avant que les siennes se fussent apperçûes de son enlévement. Mais la chûte d'une brique qui réveilla heureusement ce Prince, lui

lui donna le tems d'appeller à son secours ; & les quatre soldats qui éclairoient à la bouche, ne voyant plus de sûreté qu'à fuir avec les habitans des quatre maisons, Ross & Harryfitz n'eurent ni le tems de s'approcher du Roi, qui avoit gagné aussi-tôt un cabinet, ni assez de présence d'esprit pour retrouver dans l'obscurité le trou par lequel ils s'étoient introduits. Il falloit que leurs préparatifs eussent été bien infaillibles, puisqu'en s'appercevant aussi-tôt de leur route, il fut impossible d'arrêter aucun de leurs complices, ni même un seul des habitans de chaque maison, dont on avoit eu soin à la vérité de faire partir les femmes & les enfans à l'entrée de la nuit. Il n'avoit pas été difficile, en faisant marcher le matin à la découverte, de s'assurer qu'on avoit vu dans le voisinage du Bourg une embuscade de cent Cavaliers ; mais on n'avoit encore rien appris des deux Chefs qui s'étoient obstinés au silence, & qui avoient cru rendre seulement leur entreprise moins odieuse, en se déclarant François.

Une confession si sincére m'auroit disposé effectivement à les favoriser dans le rapport que j'en devois faire au Roi,

ſi je n'euſſe déja remarqué que tous les Anglois étoient déchaînés contr'eux, & que je ne pouvois par conſéquent m'intéreſſer en leur faveur, ſans m'expoſer moi-même à de fâcheux ſoupçons. Mon intérêt demandoit au contraire que je me fiſſe honneur de ma découverte, & je devois ſur-tout révéler au Roi que de quelque œil qu'il pût regarder l'attentat qu'on avoit formé contre ſa Perſonne, ce n'étoit pas ſur les François qu'il devoit tourner ſon reſſentiment. Le tempérament que je pris entre ces extrémités, fut de lui apprendre que ſes deux ennemis étoient Irlandois, mais attachés de tout tems au Roi Jacques; & par le recit que je fis de leurs vûes, je donnai plutôt une haute idée de leur courage dans une entrepriſe où ils ne s'attendoient à rien moins qu'à faire le Roi Priſonnier au travers de mille périls, que je ne les fis ſoupçonner du lâche deſſein de l'aſſaſſiner dans ſon lit. Et j'étois perſuadé en effet que loin d'en vouloir à ſa vie, ils auroient mis leur gloire à le conduire au Camp du Duc de Berwick. Cependant ils n'en furent pas moins jugés avec toute la rigueur des loix contre la haute trahiſon, & M. de Schomberg fut d'avis lui-même

qu'ils ne pouvoient être sauvés du supplice. Sa décision lui couta cher avant la fin de cette malheureuse Campagne.

Le jour marqué pour l'exécution, Harryfitz s'échappa avec une merveilleuse adresse du cachot où il étoit renfermé, & Roff paya seul pour l'un & l'autre.

Notre Armée étoit déja de quarante mille hommes, & quoique le secours attendu des François fût enfin arrivé sous le commandement du Comte de Lauzun, n'étant que de huit mille hommes, il releva peu le courage des Jacobites. Tous leurs efforts & leurs prétendues intelligences n'avoient pu rassembler depuis le commencement de la Guerre qu'environ trente mille Irlandois, dont le tiers avoit péri au siége de Londondery, ou par les maladies qu'ils avoient essuyées à la fin de l'hyver. Les premiers secours de France, qui n'avoient pas été plus nombreux que le dernier, étoient aussi fort diminués par les mêmes accidens; de sorte que le Comte de Lauzun, qui prit le commandement sous les ordres du Roi Jacques, n'avoit pas trente mille hommes sous les siens; tandis qu'avec une supériorité déja réelle, nous avions l'espérance de la voir augmenter de jour en jour par la jonction

des zélés Proteftants, qui nous arrivoient de toutes les parties du Royaume. Le Brigadier Worfley fut détaché par M. le Maréchal, avec fept cens hommes d'Infanterie, & trois cens chevaux pour obferver les premiéres marches de l'ennemi. Il rencontra leur avant-garde, qui trompée par le bruit qui s'étoit répandu, que nous nous étions renfermés dans le Camp d'Atherton, s'avançoit fans précaution vers Bilingargy, autre pofte, dont la fituation pouvoit être pour eux d'un extrême avantage. Worfley, qui pénétra leur deffein, conçut qu'il devoit tout rifquer pour le prévenir. L'inégalité du nombre pouvoit être réparée par la rufe. Il s'embufqua fi avantageufement qu'ayant furpris l'ennemi dans le défordre d'une marche libre & negligente, il le mit en fuite, après lui avoir tué plus de fix cens hommes. Il s'empara auffitôt du Château de Bilingargy, place importante par la bonté du pays qu'elle commandoit, & d'où nous pouvions tirer continuellement nos vivres. De fon côté M. le Maréchal furprit Charlemont, où les Jacobites avoient un magazin d'armes, & d'où ils pouvoient s'ouvrir à tous momens la route de Dublin. Le

Roi, accompagné du Prince de Danemark, rejoignit enfin le corps de l'Armée. Mais apprenant aussi-tôt que l'ennemi s'étoit avancé à Kanan, où il étoit encore important de ne pas lui laisser le tems de se fortifier, il prit la résolution de l'attaquer dans ce poste. Nous n'en étions qu'à treize mille, & le reste du jour paroissoit suffire avec une partie de la nuit suivante pour nous trouver le lendemain à la vûe de l'Armée Jacobite. Mais le hazard m'avoit fait remarquer, en exécutant quelques ordres de M. le Maréchal, une gorge si étroite sur la route, qu'il me parut impossible que notre marche pût se faire avec cette facilité & cette diligence. Il étoit si dangereux néanmoins que l'ennemi pût être averti de notre dessein avant que nous fussions au de-là du défilé, que je me hâtai de faire cette objection au Roi. Elle lui auroit fait changer de projet, si le Brigadier Worsley ne lui eût proposé un autre moyen de l'exécuter. C'étoit de lui confier dix mille hommes de nos meilleures Troupes, qu'il crut suffisans pour battre un corps d'Armée sans discipline, & presque sans armes, sur-tout, lorsque pouvant s'avancer avec toute la promptitude qu'on s'é-

toit d'abord proposée, il les surprendroit dès la pointe du jour, au moment qu'ils seroient sans défiance. Quelque hardiesse qu'il y eût dans cette proposition, l'idée qu'on avoit de la conduite & du courage de Worsley la fit accepter. Le Roi Jacques étoit en personne à Kanan, mais il n'avoit avec lui que ses Irlandois; & le Comte de Lauzun, qui avoit senti de quelle importance il étoit de reprendre Charlemont, s'étoit détaché avec ses François pour observer cette place. Ceux qui ont voulu diminuer la gloire de Worsley, ont prétendu qu'il étoit informé de cette division de l'ennemi, & qu'il n'avoit garanti le succès de son entreprise que sur des lumiéres dont il s'étoit réservé la connoissance. Quelque idée qu'on en prenne, rien n'est si honorable pour cet Officier que la confiance avec laquelle on le crut capable d'exécuter à la tête de dix mille hommes; ce que le Roi n'avoit eu dessein d'entreprendre qu'avec toute son Armée.

M. de Schomberg à qui j'ai déja remarqué que ses chagrins amoureux ne faisoient perdre aucune occasion de travailler à mon avancement, vanta beaucoup au Roi l'expérience que j'avois

dans la Cavalerie ; & le faiſant ſouvenir qu'il s'étoit bien trouvé de m'avoir employé, il l'engagea à me charger du commandement des trois mille chevaux que Worsley avoit demandés pour ſon expédition. Nous partîmes ſur le champ, après avoir eu la précaution de nous faire précéder par quelques Coureurs. L'utilité que nous en tirâmes, fut d'être avertis avant la nuit que le Duc de Berwick marchoit vers Kanan avec un corps de deux mille hommes, qu'il nous auroit été facile de tailler en piéces avant qu'il pût joindre le Roi Jacques. Mais quoiqu'un renfort arrivé ſi heureuſement à l'ennemi augmentât le péril & les difficultés de notre entrepriſe, Worsley comprit que nous ne pouvions le charger ſans abandonner notre principal deſſein ; & réſolu de braver tous les événemens, il nous fit attendre au contraire à paſſer le défilé, que le Duc fût aſſez éloigné pour ne prendre aucun ſoupçon de notre approche. La nuit nous devint ſi favorable, par un clair de lune, qui dura juſqu'à trois heures, qu'étant arrivés preſqu'à la vûe de l'ennemi avant l'obſcurité, nous eûmes le tems de nous repoſer près d'eux juſqu'à la pointe du jour. Nous ne connoiſſions point aſſez

leur ſituation pour hazarder notre attaque dans les ténébres ; mais négligeant avec Worsley le repos que nous faiſions prendre à nos Troupes, nous fûmes à cheval tout le reſte de la nuit pour attendre les premiers rayons du jour, qui devoient ſervir à nous faire juger des circonſtances, & à régler nos réſolutions. Il nous fut aiſé de reconnoître que les ennemis n'étoient défendus que par un foible retranchement, dans lequel même le Duc de Berwick n'avoit pas eu le tems de ſe renfermer avec ſes deux mille hommes. Quoique le terrain parût fort uni, il avoit un penchant imperceptible, qui faiſoit qu'à une certaine diſtance de la ville ſous les murs de laquelle l'ennemi étoit campé, l'Horizon étoit borné tout d'un coup ; & c'étoit ſur cette eſpéce de ſommet que nous avions fait repoſer nos Troupes. Worsley me fit ranger ma Cavalerie ſur les deux aîles à l'extrémité où commençoit la deſcente ; & n'ayant pas donné beaucoup d'épaiſſeur à mes rangs, ils ſe préſentoient d'un côté & de l'autre avec l'apparence d'un corps formidable. Le jeune Lord Dungary qui s'étoit déja fait de la réputation dans la Cavalerie, étoit à l'aîle gauche, avec l'ordre qui nous

étoit commun de fondre chacun de notre côté ſur les deux mille hommes du Duc de Berwick, qui formoient comme la tête du Camp, tandis que notre Infanterie s'avançant vers le centre, ou les tailleroit en piéces, ou les forçeroit de paſſer le retranchement avec une confuſion qui n'en porteroit pas moins dans l'Armée qu'ils avoient derriere eux. Il eſt certain qu'ils n'avoient encore aucun preſſentiment de notre approche, lorſque nous commençâmes à nous mettre en marche, & leur ſécurité devoit être extrême, puiſqu'ils avoient négligé d'avoir des gardes avancées. Mais le Duc de Berwick, qui avoit déja toute l'ardeur & toute l'intelligence d'un Grand Général, étoit venu de grand matin pour faire ouvrir un ſecond retranchement qui enfermât ſes Troupes. Quand le jour n'auroit pas été bien-tôt aſſez clair pour lui faire découvrir le péril qui le menaçoit, le bruit de nos Trompettes & de nos Tambours que nous affectâmes de faire entendre, lorſque nous nous crûmes à portée d'être apperçûs, ne lui auroit laiſſé aucun doute qu'il ne fût au moment d'une ſanglante attaque. Loin de ſe déconcerter il comprit en habile homme qu'il ne pou-

voit lâcher un pouce de terrain, sans jetter le trouble derriére lui, & que le plus grand service qu'il pût rendre aux Troupes du Roi son pere, étoit de soutenir notre premiere attaque, pour leur donner le tems de sortir du sommeil & de se mettre en état de défense. Il eut même tant d'activité & de présence d'esprit, que changeant l'ordre du travail qu'il avoit déja donné aux siennes, en préparation pour le combat, il se trouva prêt à nous recevoir d'assez bonne grace pour nous tromper dans une partie de nos espérances.

Cependant comme il étoit impossible qu'il soutînt long-tems nos efforts, ses gens à qui il ne s'offroit point d'autre voye pour sauver leur vie que de se précipiter de l'autre côté du retranchement, y causerent tout l'embarras que nous avions esperé; ce qui n'empêcha point que Macarty, qui commandoit le Camp sous les ordres du Roi, ne tirât tout le parti qu'il put de sa situation pour se défendre, tandis que le Duc de Berwick, secondé de ses plus braves Officiers, faisoit encore des prodiges de valeur pour retarder notre impétuosité. Mais son cheval ayant été tué sous lui, à peine en eut-il repris un autre qu'il

fut blessé dangereusement à la cuisse ; & n'ayant plus d'autre parti à prendre que de passer le retranchement, sa retraite & la vûe de sa blessure y causerent plus de désordre que la fuite précipitée de ses gens. Worsley me chargea de tenir ma Cavalerie en bon ordre sur le bord du retranchement ; & ne pensant qu'à pénétrer dans le Camp, il y auroit porté infailliblement le carnage & l'horreur, si les mêmes Coureurs qui nous avoient avertis la veille de l'arrivée du Duc de Berwick, & qui avoient continué leurs observations pendant toute la nuit, n'étoient venus l'avertir encore que le Comte de Lauzun revenoit au Camp avec ses huit mille François, & n'en étoit pas plus d'à deux milles. Il n'y avoit ni prudence ni valeur qui pût nous servir dans un danger si pressant. Outre la différence que nous devions mettre entre des Troupes aussi-bien disciplinées que celles de France, & celles que nous étions déja sûrs de mettre en déroute, il y avoit si peu d'apparence que nous pussions nous défendre, lorsque nous serions pris à dos par le Comte ; ou que nous divisant, nous pussions être assez forts pour lui faire tête, que Worsley tourna toute son attention à nous dé-

robber par une prompte retraite. Il frémissoit de rage. Soutenez-moi, me dit-il ; nous serons peut-être assez heureux pour passer le défilé d'Osdtock, avant que nos Ennemis se soient assez reconnus pour nous poursuivre. Son Infanterie, qui n'attendoit qu'un signe pour forcer le retranchement, fut étrangement surprise de l'ordre qu'elle reçut de tourner le dos au Camp. Worsley se garda bien de donner un air de précipitation à sa retraite. Mylord Dungary demeura ferme sur le bord du retranchement, tandis que je faisois vis-àvis de lui la même contenance. Enfin nous étant repliés sur la queue de l'Infanterie, je commençai à croire que l'Ennemi fort satisfait de notre résolution nous laisseroit la liberté de nous éloigner tranquillement.

Mais le Duc de Berwick, qui avoit paru oublier sa blessure pour aider Macarty à mettre ses Troupes en bataille dans leur Camp, ne manqua point d'attention pour le mouvement qu'il vit faire aux nôtres. Sans pénétrer le dessein qui nous faisoit abandonner notre entreprise, il comprit que cette retraite précipitée n'étoit pas sans mistere, & qu'avec la supériorité qu'il avoit sur nous

par le nombre, il pouvoit nous faire payer cher l'affront qu'il venoit de recevoir. Je n'ai pas sçû s'il se donna le tems de faire panser sa blessure; mais paroissant à la tête de l'Armée, aussi-tôt qu'elle fut sortie du Camp, il nous pressa bien tôt si vivement, qu'à moins de nous abandonner ouvertement à la fuite, nous ne vîmes aucune apparence d'éviter le Combat. Il ne nous resta qu'à choisir, pour faire face, l'endroit qui pouvoit nous être le plus avantageux par sa situation. Cependant Worsley accourant à moi, me donna ordre d'ouvrir ma Cavalerie, suivant la même méthode dont nous étions convenus pour forcer le Duc de Berwick, & de nous avancer, Mylord Dungary & moi, sur les deux aîles au moment de l'attaque, pour prendre des deux côtés l'Ennemi en flancs, & le rompre à grands coups de sabre. Il demeura ferme lui-même à la tête de son Infanterie, tandis que les Jacobites s'avançoient en bon ordre. La premiere décharge se fit de part & d'autre avec trop de confusion pour causer beaucoup d'effet, & dans les vûes des deux Généraux la mêlée ne pouvoit être trop tôt engagée. Effectivement tandis que Worsley comptoit sur le mouvement de notre Cavalerie, le Duc de Berwick qui s'é-

toit défié de notre deſſein, & qui étoit aſſez ſupérieur en nombre pour faire l'emploi qu'il jugeoit à propos d'une partie de ſes Troupes, avoit rangé ſon arriere-garde ſous la forme des deux branches d'un Y Grec, avec ordre à chaque branche de ſe repſier en cercle ſur les flancs de ſon Corps de Bataille, pour envelopper notre Cavalerie, lorſqu'elle en viendroit à l'exécution de notre projet. Je compris le ſien au premier mouvement que je vis faire à ſon arriere-garde; mais, eſpérant d'avoir mis le Corps de Bataille en déſordre, avant qu'elle pût nous ſerrer d'aſſez proche pour nous incommoder beaucoup, mon ardeur ne fit que redoubler pour l'attaque. La premiere impétuoſité de mes Cavaliers fût terrible; & je m'appercevois déja du trouble de nos Ennemis, lorſqu'un coup de picque, que je ne vis point partir, me fit une ſi large bleſſure au bas ventre, qu'une partie de mes inteſtins s'écoulant ſur ma ſelle, je fus obligé de me ſervir de mon mouchoir pour les retenir. Le Colonel Ogle m'exhortant à me retirer; Mon malheur m'y force, lui dis-je, & fáſſe le Ciel que le ſervice du Roi n'en ſouffre rien! Suppléez à mes fonctions, ajoutai-je, & ne ſongez qu'à pénétrer devant vous. Je le

quittai, en accuſant mon ſort : car joignant mon Valet de Chambre qui m'avoit toujours ſuivi de loin avec un cheval de main, je m'abandonnai à ſa conduite pour le choix d'un lieu où il pût viſiter ma bleſſure. La diſpoſition du terrain nous ayant fait perdre de vûe en un moment le champ de Bataille, il me fit mettre pied à terre ſur le bord d'un petit bois, où il fit entrer mes chevaux ; & nous étant mis à couvert ſous le feuillage, il employa toute ſon adreſſe à me panſer. J'étois mort ſans doute, ſi le ſecours eût été plus lent, ou mon Valet moins habile. Etant Chirurgien, il ſe trouvoit chargé heureuſement de tout ce qui appartient à ſa profeſſion. Quoique ma bleſſure ne m'eût pas beaucoup affoibli, & qu'elle ne fût pas mortelle en elle-même, je fus ſi ſurpris de ſa largeur, & mes inteſtins que mon Valet commença par tirer à pleines mains ſur un linge, me formerent un ſi étrange ſpectacle, que je ne pouvois me perſuader qu'il me reſtât quelque prétention à la vie ſans un miracle du Ciel. Cependant il m'aſſura que s'ils n'étoient pas plus endommagés qu'il ne croyoit d'abord s'en appercevoir, le danger étoit peu redoutable. Son principal cha-

grin étoit de manquer d'eau tiéde pour les laver. La providence y pourvut par l'abondance d'urine que mes chevaux rèndirent ſucceſſivement, & que mon Valet reçut dans mon chapeau & dans le ſien. Il avoit un flacon de vin blanc, & quelques liqueurs fortes, qui furent d'un merveilleux uſage. Enfin mes forces diminuant peu à peu, je ne m'apperçus du reſte de ſes opérations que par la vive douleur que me cauſoient quelquefois ſes mains ou ſes inſtrumens. Il fut obligé de recoudre quelques boyaux, qui avoient été coupés ou percés. Il en coupa lui-même diverſes parties trop endommagées, & ſur le recit qu'il me fit enſuite d'une entrepriſe ſi difficile. Je conçûs qu'il ne m'avoit pas plus épargné qu'un cadavre. La connoiſſance & le ſentiment me manquerent pluſieurs fois; mais il s'en allarmoit ſi peu dans un auſſi bon tempérament que le mien. qu'il ſaiſiſſoit au contraire ces momens-là pour ſes opérations les plus douloureuſes.

Quoique nous ne fuſſions qu'au mois d'Avril, le ſoleil avoit aſſez de force pour empêcher que je ne fuſſe incommodé de la fraîcheur. Cependant comme il nous reſtoit une autre crainte, qui venoit de l'incertitude de la victoire,

& par conféquent une autre forte de danger, il y avoit peu d'apparence que nous puffions quitter notre retraite avant la nuit. Ma fituation même fembloit demander des fecours que je ne pouvois efpérer fi le fuccés du combat ne s'étoit pas déclaré pour nous. Mon Valet avoit employé plus de quatre heures à panfer ma bleffure. Le bruit des Armes que nous n'avions pas ceffé d'entendre pendant près de deux heures, avoit ceffé entiérement. Il falloit nous éclaircir de notre fort, & j'ordonnai enfin à mon Valet de fortir du bois à toutes fortes de rifques. Il ne fut pas abfent plus d'un quart d'heure, au bout du quel je l'entendis revenir, mais accompagné de plufieurs perfonnes dont l'approche me caufa de l'inquiétude.

J'étois couché fur l'herbe, & couvert du manteau de mon Valet & du mien, dont il m'avoit formé une efpéce de lit avec les felles & les harnois de mes chevaux. Ma foibleffe ne me permit point de lever la tête pour découvrir dequoi j'étois menacé; mais une voix que je crus reconnoître, m'adreffa d'abord quelques mots de confolation, & m'exhortant à n'attendre que des fervices d'un homme qui confervoit de la re-

connoiſſance pour les miens, elle ſe fit reconnoître enfin pour celle du partiſan Harryfitz. Mon Valet étoit tombé entre les mains de ſes gens, qui l'avoient mené à leur Chef. Il n'avoit pas fait difficulté de confeſſer qu'il m'appartenoit, & mon nom avoit rápppellé à la mémoire de Harryfitz l'intérêt que j'avois pris à ſon malheur dans les cachots d'Oxmanton. Je n'eus rien de ſi preſſant que de ſçavoir de lui l'événement du combat. Il m'apprit que notre Cavalerie ayant pris la fuite, lorſqu'elle s'étoit vûe ſérieuſement dans le danger d'être enveloppée, l'Infanterie avoit mal répondu à l'attente de Vorſley. Après une foible réſiſtance, elle avoit tourné le dos, ſans conſidérer que de tous les maux qu'elle avoit à craindre, le plus dangereux étoit de ſe défendre mal, & de ſe livrer par conſéquent dans ſa fuite à la fureur d'un ennemi ſans pitié. Auſſi fut-elle taillée en piéces; & de ſept mille hommes dont elle étoit compoſée, à peine en échappa-t-il deux mille, qui gagnerent les montagnes voiſines, où Worſley fut aſſez heureux pour les rejoindre.

Harryfitz m'ayant promis non-ſeulement de me laiſſer la liberté, mais de

me fervir d'efcorte jufqu'au lieu où je fouhaitois de me faire tranfporter, j'acceptai fes offres, & je le priai de me conduire à Grunlafter, qui n'étoit éloigné que de trois milles du côté de Charlemont. J'y connoiffois un Maître d'Hôtel de Monfieur le Maréchal, qui s'y tenoit pour faire conduire au Camp fes provifions de bouche. Ce lieu étoit fans défenfe; mais de part & d'autre on s'arrêtoit peu à prendre des places inutiles, ou à faire des prifonniers. Nous y arrivâmes à la fin du jour, & les gens d'Harryfitz ne craignirent point de me tranfporter jufqu'à la maifon du Maître d'Hôtel, où je les récompenfai libéralement. M. le Maréchal, à qui je dépêchai fur le champ mon Valet de chambre, parut extrêmement fenfible à mon infortune; mais après s'être fait expliquer les circonftances & le danger de ma bleffure, tout le chagrin qu'il reffentoit de la défaite de nos Troupes ne l'empêcha point de s'occuper d'un autre intéret, dont on n'auroit pas foupçonné qu'il fût fi rempli dans l'accablement de tant d'affaires férieufes.

Après m'avoir renvoyé mon valet, avec des marques fort tendres de la part qu'il prenoit à ma fituation, il fit appel-

ler un autre de mes gens, à qui il donna ordre de partir promptement pour Londres, & de porter à Madame de Montcal la nouvelle du danger où j'étois pour ma vie. Un mot de sa main, dont il le chargea, pour témoignage de la vérité de sa commission, ne lui laissa aucun doute que ma femme ne se mît en chemin sur le champ pour l'Irlande; & dans son absence, il espéroit que le Mercure qu'il avoit envoyé à Londres, & dont il avoit réveillé le zéle par de nouveaux ordres depuis notre derniére explication, découvriroit enfin Mademoiselle Fidert. Ce dessein étoit d'autant plus adroit qu'il ne paroissoit suivre que le mouvement de l'amitié, & que dans le péril où j'étois effectivement, c'étoit rendre également service à Madame de Montcal & à moi. Mais son attente fut trompée, & ce qu'il n'auroit osé se promettre, elle le fut si heureusement pour lui qu'il tira d'autres avantages de son erreur. Madame de Montcal mortellement allarmée de sa lettre, ne manqua point de la communiquer à Mademoiselle Fidert, & de lui déclarer la résolution où elle étoit de partir pour Grunlaster. L'embarras de se trouver seule à Londres, soutenu

de quelques mouvemens de reconnoiſſance, & peut-être d'un reſte de tendreſſe, fit naître à celle-ci la penſée d'accompagner ſon amie. A l'objection qu'elle pouvoit ſe faire à elle-même ſur les périls qu'elle avoit à redouter dans ſa patrie, elle trouvoit une réponſe non-ſeulement dans la protection du Roi, dont elle avoit les promeſſes de ce Prince pour caution, mais encore dans la diſtance de Grunlaſter juſqu'a ſa province. Son frere qui continuoit de ſervir à l'Armée, ne pouvoit lui cauſer beaucoup d'inquiétude. Enfin les précautions qu'elle vouloit prendre la raſſurant contre toutes ſortes de dangers, elle ſe diſpoſa à ſuivre Madame de Montcal dans ſon voyage. C'eſt à ce recit que je dois m'arrêter, plus qu'à la relation des mouvemens militaires, auſquels je ne pris aucune part pendant l'eſpace de deux mois.

Les deux Dames firent la route avec tant de diligence, qu'étant arrivées à Grunlaſter en moins de huit jours, elles me cauſerent autant de ſurpriſe par la promptitude de leur marche, que de joie par leur préſence. Dans le triſte état où j'étois encore, je tirai aſſez de force de la ſatisfaction de mon cœur

pour les combler de mes plus tendres caresses, & je ne me lassois point d'admirer que la vertu & l'amitié parûssent enfin les réunir. Si l'histoire de ma blessure, & le jugement qu'elles devoient porter de ma situation furent les objets les plus pressans de leur curiosité, la mienne voulut être satisfaite sur mille circonstances que je n'avois apprises qu'imparfaitement par leurs lettres. Je leur avois marqué mon dernier démêlé avec M. le Maréchal, & ce ne fut qu'en voyant Mademoiselle Fidert sous les habits de son sexe que je compris l'erreur du Mercure qui n'avoit pu la découvrir. Mais tremblant aussi-tôt pour les embarras où elle venoit s'exposer, je lui fis appréhender presqu'également & les poursuites de son frere, & les persécutions de M. de Schomberg. Elle avoit même ce désavantage en Irlande, que les moindres soins de M. le Maréchal ne pouvant manquer d'attirer sur elle les yeux du public, il lui seroit beaucoup plus difficile d'y demeurer long-tems inconnue. Rien n'étant capable de l'effrayer, je lui recommandai du moins d'éviter soigneusement la vûe des Irlandois, & de se tenir renfermée chez moi avec Madame de Montcal.

Mes conſeils durent paſſer pour autant de prédictions ; car dès le ſecond jour de ſon arrivée, l'Armée qui avoit fait une infinité de mouvemens depuis quinze jours, paſſant à deux mille de Grunlaſter pour s'avancer vers Dublin, un ſentiment de bonté & d'amitié fit rappeller à M. le Maréchal de Schomberg que j'étois encore languiſſant dans cette ville. Il ſe déroba pour quelques heures à ſa ſuite, & paroiſſant à ma porte, où il fut auſſi-tôt reconnu de mes domeſtiques, il exigea d'eux qu'on le conduiſît droit à ma chambre ſans leur avoir permis de m'avertir. Madame de Montcal & Mademoiſelle Fidert étoient près de moi dans une parure fort négligée. Un coup d'œil lui fit reconnoître ma femme ; mais ce ne fut qu'après m'avoir parlé long-tems avec beaucoup de tendreſſe & de bonté, que ſe tournant vers Mademoiſelle Fidert, il crut démêler dans ſon viſage des traits qui ne lui étoient pas inconnus. J'aurois volontiers fait ſigne à cette jeune perſonne de ſe retirer, & j'étois ſurpris qu'elle n'eût pas pris cette précaution dès le premier moment. Mais ſoit qu'elle comptât trop ſur le changement de ſes habits, ſoit qu'elle crût connoître aſſez

M. de Schomberg, pour ne rien appréhender de son indiſcrétion, elle étoit demeurée modeſtement à l'écouter. Après différentes marques d'incertitude & d'embarras, il ne craignit plus enfin de s'y méprendre; & ſe levant d'un air paſſionné, il marqua plus de joie de la revoir, qu'il n'en auroit eû du gain d'une Bataille. J'obſervois quelle ſeroit la concluſion de ce tranſport; mais il ne devoit pas finir ſi-tôt: M. le Maréchal oublia qu'il avoit promis à ſes Gens de n'être abſent qu'une heure ou deux. Tout le reſte du jour ſe paſſa dans le même oubli du tems & des affaires qui demandoient peut-être ſa préſence. Enfin nous quittant le ſoir, il nous promit de ſe dérober auſſi ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, pour venir ſe délaſſer, nous dit-il, avec ſes Amis; & je n'ai pas douté que ce deſſein n'eût beaucoup de part à la réſolution qu'il prit de camper vers Belfaſt, qui n'étoit qu'à ſix milles de Greenlaſter. Le Roi Guillaume avoit été rappellé en Angleterre par les démêlés du Parlement.

Quoique j'euſſe été témoin, comme Madame de Montcal, de tous les empreſſemens, & des diſcours mêmes de M.

M. de Schomberg, il nous étoit échappé mille de ces tendres propositions que l'amour sçait toujours couvrir d'un voile, & que Mademoiselle Fidert eut la sincérité de nous révéler. Ne s'imaginant plus qu'il eût rien à combattre dans son cœur, il l'avoit pressée ouvertement de recommencer avec lui une liaison qui ne devoit finir que par la mort de l'un ou de l'autre; & lui laissant le choix, ou de l'éclat, ou du secret, il lui promettoit dans l'une ou l'autre supposition de tout rapporter à son bonheur. A l'égard de ce qu'elle avoit à craindre du ressentiment de son frére, il se flattoit d'engager le Roi à passer sur les difficultés qui l'avoient arrêté en Angleterre. En effet, dans des conjonctures où ce Prince pouvoit tirer avantage de sa clémence, pour gagner l'esprit & l'affection des Irlandois, il sembloit aisé de faire passer la grace de Mademoiselle Fidert pour une faveur qu'il accorderoit à la Nation. Mais en consentant à recevoir ce service de M. le Maréchal, elle avoit éloigné toutes ses propositions d'amour; & s'il avoit emporté quelque espérance, ce n'étoit que celle qu'il avoit toujours

tirée de l'ardeur de sa passion, & de la constance de ses soins.

A peine eut-il assis son Camp, que nous le vîmes revenir avec la même ardeur; & comme il connoissoit trop bien Madame de Montcal, pour ne pas craindre de l'offenser, en faisant servir notre Maison à ses parties d'amour, il m'en fit quelques mots d'excuse qu'il me pria de lui faire goûter. J'en pris occasion de lui déclarer que Mademoiselle Fidert me paroissoit peu disposée à recevoir ses soins, & que je commençois à me persuader par ses protestations, autant que par le témoignage que ma femme m'avoit rendu de ses sentimens, qu'elle étoit absolument revenue du penchant qu'elle avoit peut-être eû pour les intrigues d'amour. Je lui supposois cette foiblesse pour ne pas choquer M. de Scomberg, par l'avantage que je me serois attribué sur lui, si je lui avois donné lieu de croire qu'elle m'eût accordé par estime & par goût ce qu'elle s'obstinoit à lui refuser. Mais dans le fond j'avois mille raisons de croire que ses inclinations ne la portoient point au désordre. Ses premieres erreurs avoient été leur source dans la chaleur de l'âge, & dans la foi-

bleſſe ordinaire de ſon ſexe. Le commerce où elle étoit entrée avec moi, n'en avoit pas eu de plus forte que les embarras de ſa ſituation ; ou ſi la tendreſſe s'y étoit mêlée, avec toute l'ardeur que je n'ai pas fait difficulté de repréſenter, c'avoit été pour l'annoblir par des motifs plus relevés que l'intérêt. De-là venoient toutes les fureurs où elle s'étoit abandonnée, lorſque me voyant mal répondre à ſon amour, elle avoit regreté de m'avoir fait une compoſition trop aiſée de ſon honneur ; & je dois confeſſer auſſi qu'avant l'heureuſe certitude de retrouver Madame de Montcal, j'avois renoncé trop légérement aux droits qu'une ſi aimable Maîtreſſe m'avoit donné volontairement ſur ſon cœur. Mais déſormais qu'elle devoit ſe croire aſſurée d'une vie douce & tranquille, dans la compagnie de ma Femme, & même dans la mienne, à laquelle un reſte de tendreſſe lui faiſoit encore attacher quelque douceur, je comprenois aiſément que l'âge & l'expérience commençant à meurir ſon caractére, elle étoit capable de ſe renfermer dans une vie ſage ; que les exemples de Madame de Montcal l'aideroient encore à ſoutenir, & qui

la feroit triompher de toutes les séductions de M. le Maréchal.

Loin de se rendre néanmoins à toutes mes raisons, il me pria d'être sans inquiétude sur le succès de son amour, & de souffrir seulement qu'il continuât de venir chez moi avec la familiarité de l'amitié. Je n'y mis point d'autres bornes, que le tems où Madame de Montcal commenceroit à s'en plaindre; & mon avis fut même de ne pas la prévenir par des prieres qui ne serviroient qu'à lui faire ouvrir plutôt les yeux sur des bienséances auxquelles M. le Maréchal devoit souhaiter qu'elle ne fit point d'attention. Mais il lui fut impossible, comme je l'avois prévû, de revenir pour la troisiéme fois, sans faire naître des bruits qui furent peut-être augmentés par l'indiscrétion de mes Domestiques. La curiosité rendit toute l'Armée attentive à son intrigue, & ceux qui l'auroient soupçonné d'aimer ma Femme, ne pûrent conserver cette idée, lorsqu'ils eurent appris que nous avions près de nous une Femme encore plus jeune, & d'une beauté capable de tenter leur Général. Tous les Officiers qui pûrent se dérober du Camp, vinrent successivement à Greenlaster; &

les regards curieux qu'on leur vit jetter sur ma Maison, ne me permirent pas de douter du sujet de leur voyage. J'en avertis Mademoiselle Fidert, qui redoubla ses précautions. Mais elle avoit déja été reconnue à sa fenêtre par le jeune Ecke, à qui son Pere avoit procuré depuis quelques semaines une Compagnie de Dragons; & qui, toujours inquiet & audacieux, avoit été un des plus ardens à vouloir pénétrer les amours de M. le Maréchal. S'il n'avoit osé se faire voir chez moi, il n'avoit pas moins compté sur le souvenir des complaisances que Mademoiselle Fidert avoit été forcée de lui marquer à Croydon. Il étoit revenu plusieurs fois, dans l'espérance de s'attirer ses regards; & ne la voyant plus paroître, il prit enfin le parti de lui écrire. Sa hardiesse paroissoit augmentée par le changement de sa condition. Il ne craignoit plus d'être traité d'Ecolier, comme il m'étoit arrivé de lui en donner le nom, en le faisant enlever au Château de son Pere; & les premieres lignes de sa Lettre rappelloient à Mademoiselle Fidert les espérances dont elle lui avoit promis de se flatter à Croydon.

Je la crus plus obligée que jamais à

garder des ménagemens. Sans écrire à ce téméraire Amant, elle répondit par mon conseil à son Messager, qu'elle étoit sensible à ses politesses, mais qu'elle le prioit de les suspendre par des raisons qu'il ne pouvoit ignorer. Cette précaution me parut indispensable, quoique je ne crusse pas notre secret moins exposé dans la bouche d'un jeune Homme si léger. Je ne sçais à quoi la priere de sa Maîtresse auroit servi, s'il l'eût reçûe plutôt : mais il l'avoit déja trahie, sans le vouloir, par une démarche qui ne pouvoit être réparée. Le hazard lui ayant fait lier connoissance avec le frere de Mademoiselle Fidert, il avoit cru se faire un mérite, non-seulement de la connoître, mais de sçavoir qu'elle étoit en Irlande; & ne se défiant point sans doute qu'il parlât à son plus mortel Ennemi, il lui avoit fait l'aveu de tous les sentimens qu'il avoit pour elle. Fidert aussi adroit, que l'autre étoit imprudent, l'avoit engagé à cette ouverture, en feignant à chaque mot qu'il entendoit, de sçavoir l'arrivée de sa sœur, & le lieu de sa retraite. Il avoit même affecté de recommander au jeune Homme un silence dont il lui avoit fait sentir la

néceſſité ; mais prenant auſſi-tôt ſes meſures du côté de la juſtice, il avoit mis les Archers de Londondery en mouvement pour faire arrêter ſa malheureuſe ſœur.

Nous étions tranquilles, ou ſans inquiétude preſſante ; & notre ſeule agitation venoit d'un nouveau conſeil que je donnois à Mademoiſelle Fidert, & que ſon attachement pour Madame de Montcal & pour moi, lui faiſoit trouver de la peine à ſuivre. Je l'exhortois à reprendre un habit d'Homme, & à ſe ſéparer de nous pendant quelques jours, ſous la conduite de ce même Valet, dont elle avoit éprouvé ſi longtems la fidélité ; ne dût-elle aller qu'à deux milles, pour faire perdre du moins ſes traces, en attendant qu'on vît quel fond l'on devoit faire ſur la conduite & la diſcrétion du jeune Ecke. Une Brigade d'Archers arrivée à ma porte, me fit preſſentir tout d'un coup ſon malheur. Je n'avois pas aſſez de monde pour eſpérer quelque choſe de la réſiſtance, & dans une Maiſon trop bien fermée, il y avoit encore moins de reſſource dans la fuite. Madame de Montcal, par une générosité qui ne vint à l'eſprit qu'à elle, ſortit auſſi-tôt

de ma chambre, & feignant la plus vive allarme à la vûe des Officiers de la Justice, qui étoient déja sur l'escalier, elle affecta si adroitement d'implorer le secours du Ciel dans son infortune, qu'ils la prirent d'abord pour celle qu'ils cherchoient. Son espérance étoit qu'en se laissant emmener à la place de son Amie, elle lui donneroit du moins le tems de se mettre à couvert. Mais un des Gardes se souvint que dans la désolation de Fidert, le portrait de sa sœur étoit celui d'une Blonde ; & Madame de Montcal avoit les chéveux bruns. Cette preuve de leur erreur étoit si claire, qu'ayant continué de monter, ils entrerent dans ma chambre, où ils se saisirent à mes yeux de notre infortunée Compagne.

La douleur de l'outrage me toucha plus sensiblement, que la crainte du péril ; car je ne pouvois douter que M. de Scomberg n'employât toute sa puissance pour lui rendre bien-tôt la liberté. Il me vint à l'esprit de le faire avertir. Un de mes Gens que je lui dépêchai aussi-tôt, me rapporta à son retour que cette nouvelle l'avoit fait pâlir ; & ceux qui ont connu ce caractére ferme & intrépide, jugeront de sa

consternation par ce seul trait. J'appris aussi qu'il avoit fait partir sur le champ un Détachement de Dragons, qui n'avoient pas vrai-semblablement d'autre ordre que d'arracher sa proie à la Justice de Londondery. Mais cette commission fut exécutée avec tant de secret, que je ne pus sçavoir si elle avoit réussi. L'intérêt que j'y devois prendre, m'ayant fait renvoyer le même Courrier à M. le Maréchal, je n'obtins pas même de lui l'éclaircissement que je lui faisois demander. Il fit une réponse brusque & incertaine, qui me laissa douter long-tems de la situation de Mademoiselle Fidert.

Le jeune Ecke ne put ignorer ce qui s'étoit passé à Greenlaster; & la curiosité du Public ayant bien-tôt éclairci le fond de l'avanture, il apprit avec toute l'Armée, que c'étoit Fidert même qui avoit livré sa sœur à la Justice. Quoiqu'on parût fort partagé sur cette action, & que ce frere implacable eût autant de Partisans que de Censeurs. Ecke se crut offensé de l'abus qu'il avoit fait de sa confiance, ou plutôt l'amour furieux lui fit prendre ce prétexte pour venger sa Maîtresse. Emporté comme il étoit, il ne prit point d'autres mesures,

que de le faire appeller à quelque distance du Camp, le pistolet à la main. Fidert ne devint pas moins furieux, lorsqu'il sçut par quel motif on attaquoit sa vie. Il crut avoir tout à la fois sa sœur à punir, & son Pere à venger. Dans la chaleur qui les animoit, ils tirerent inutilement leurs quatre coups; mais se servant aussi-tôt de leurs épées, sans quitter leurs chevaux, le jeune Ecke quoique monté avec moins davantage, enfonça la sienne jusqu'aux gardes dans le sein de son Ennemi, & le précipita du même coup à quatre pas de son cheval. Cette action lui auroit fait honneur s'il ne l'eût souillée aussi-tôt par la derniere barbarie. Fidert n'étoit pas mort, & leurs Valets qu'ils avoient pris l'un & l'autre, s'empressoient pour le secourir; mais Ecke mettant pied à terre, & les écartant avec la même furie, se fit un plaisir cruel d'achever de plusieurs coups le misérable Fidert, qui n'avoit plus la force de lever le bras pour se défendre. Ensuite, craignant sans doute de reparoître au Camp, il prit le chemin de Greenlaster, où je fus surpris de le voir entrer chez moi, avec des marques encore sanglantes de l'action qu'il venoit d'exécuter.

Il avoit deux eſpérances : L'une de me voir applaudir à ſa vengeance, & l'autre, qu'étant Ami de ſon Pere, & favoriſé de M. le Maréchal, ma protection le mettroit promtement à couvert. Mais il auroit pû compter ſans mon ſecours ſur l'indulgence de M. de Schomberg, qui apprit au contraire avec joie que l'Ennemi de ſa Maîtreſſe étoit hors d'état de lui nuire. Cependant la bienſéance l'obligeant de diſſimuler ſes diſpoſitions, il m'écrivit, ſur les premieres ſollicitations que je lui fis en faveur du jeune Ecke, qu'il devoit éviter de ſe faire voir, & lui laiſſer le tems de donner une couleur favorable à ſon action. Cette réponſe fut d'autant plus agréable au jeune Homme, que le diſpenſant du devoir militaire, elle lui donnoit la liberté de former d'autres entrepriſes pour ſecourir Mademoiſelle Fidert. Il n'étoit pas mieux informé que moi de ce qu'elle étoit devenue. Le ſecret de cet événement paroiſſoit renfermé entre les Officiers qui avoient commandé le détachement de Dragons, & l'on ne doutoit point que le cachant avec tant de ſoin, ils n'en euſſent reçu des ordres bien preſſans de M. le Maréchal. Les Dragons du détachement

avoient marché ſans ſçavoir leur commiſſion, & n'avoient rien compris à la conduite de leurs Officiers. Mais ſi quelqu'un devoit être étonné de ce myſtére, c'étoient Madame de Montcal & moi, qui n'avions pû tirer de réponſe poſitive de M. de Schomberg, quoique nous l'euſſions demandée pluſieurs fois avec les dernieres inſtances. Je m'étois d'abord imaginé que c'étoit le chagrin de n'avoir pû délivrer Mademoiſelle Fidert, qui lui faiſoit garder avec obſtination ce noir ſilence; cependant la tranquillité où je découvris qu'il étoit du côté de la Juſtice, me fit juger enfin qu'il avoit des raiſons de ne pas s'allarmer, dont il me faiſoit volontairement un myſtére; & cette conjecture diminua beaucoup mes propres craintes.

Non-ſeulement il avoit intetrompu les viſites qu'il me rendoit à Greenlaſter; mais ſur l'avis que le Duc de Tyrconnel avoit paru du côté de Bilingargi avec un Corps d'Infanterie conſidérable, il s'avança vers ce Château, qu'il étoit réſolu de conſerver à toutes ſortes de prix. Ecke étoit encore chez moi, d'où il avoit envoyé un de ſes Gens à Londondery, pour en rapporter des éclairciſſemens certains; mais

impatient de la lenteur de ſon Courrier, il partit enfin pour aller lui-même aux informations. J'étois ſi raſſuré pour Mademoiſelle Fidert, depuis l'explication que j'avois donnée à l'air de ſécurité & d'inaction de M. le Maréchal, que je paſſai les jours ſuivans avec peu d'inquiétude. Ecke revint le neuviéme jour. Je le vis plus abbattu qu'il ne l'avoit été dans la premiere viſite qu'il m'avoit rendue après ſon combat. Il ſe hâta de me raconter les découvertes qu'il devoit à ſa hardieſſe. Après avoir appris à Londondery qu'on n'y avoit vû paroître ni Mademoiſelle Fidert, ni les Archers qui l'avoient arrêtée, il étoit revenu ſur ſes pas, en prenant des informations ſur la route, juſqu'au lieu où les Archers avoient ceſſé de ſuivre le chemin de Greenlaſter à Londondery. Là ſes lumieres n'avoient pas beaucoup augmenté ; mais ayant appris néanmoins que les Archers, qui étoient au nombre de douze à la ſuite d'une Chaiſe fermée, avoient changé tout d'un coup de route, forcés, comme on ſe l'imaginoit, par une Troupe de Cavalerie, dont les Officiers s'étoient détachés pour leur déclarer leurs intentions, il avoit ſuivi ſi exactement leurs traces, que le ſoir du même jour il avoit

découvert qu'ils étoient à Bilingargé. Ce Château, qui étoit d'une force extraordinaire, avoit été pris par le Brigadier Worſley dès le commencement de la Campagne ; & M. de Schomberg l'avoit regardé comme une Place ſi importante, qu'après en avoir augmenté les fortifications, il y avoit mis deux Régimens de ſa meilleure Infanterie. L'ordre qu'il avoit donné aux Officiers du détachement, avoit été de conduire dans ce lieu Mademoiſelle Fidert. Son doute n'avoit point été s'ils pourroient l'enlever aux Archers, puiſqu'ils étoient en ſi petit nombre ; mais il avoit eu deux craintes : l'une qu'ils ne fuſſent déja trop avancés pour être rejoints facilement ; l'autre qu'en ſuppoſant le ſuccès qu'il déſiroit, le bruit de cet enlevement ne fît un éclat qu'il vouloit éviter. Les Officiers, qui brûloient de ſe rendre dignes de ſa confiance, l'avoient ſervi avec autant de conduite que de bonheur, non-ſeulement par leur diligence, mais encore par le ſoin qu'ils avoient eu de dérobber le fond de leur entrepriſe à leurs Dragons mêmes. Ils les avoient fait arrêter à quelque diſtance des Archers, & s'avançant au nombre de cinq ou ſix, ils n'avoient pas eu de peine à ſe ſaiſir d'une

douzaine de miſérables, qui les voyoient ſoutenus de cent Dragons. Les ayant déſarmés, ils avoient renvoyé leur Troupe au Camp, & ſe rendant eux-mêmes les Gardes des Archers, ils les avoient conduits avec Mademoiſelle Fidert juſqu'à la Fortereſſe, où ils les avoient livrés au Gouverneur qui étoit un homme dévoué à M. le Maréchal. Ainſi les Dragons qui avoient ſervi à la liberté de Mademoiſelle Fidert, ignoroient quel ſervice ils lui avoient rendu, & n'étoient pas même certains ſi c'étoit elle qu'on conduiſoit dans la Chaiſe.

Ecké, dont le pere commandoit les Gardes de M. de Schomberg, n'en avoit pas eu plus de facilité à ſe faire recevoir au Château; ou du moins craignant encore les ſuites de ſon combat, il avoit eu la précaution de ſe déguiſer ſous les habits d'un Payſan, à la faveur deſquels il s'étoit introduit. Les Archers, qui y étoient gardés ſans violence, l'avoient informé du détail de leur enlevement; mais il n'étoit pas ſi aiſé de parvenir juſqu'à Mademoiſelle Fidert. La maiſon du Gouverneur, où l'on n'ignoroit pas qu'elle étoit traitée avec beaucoup de reſpect & de ſoins, formoit comme un ſecond Fort au milieu du premier; &

l'attention avec laquelle on la gardoit, ne le cédoit guéres à celle qu'on avoit à la servir. Ecke avoit surmonté tant d'obstacles. Il l'avoit vûe ; & quoiqu'elle n'ignorât point qu'elle étoit sauvée des mains de la Justice, il n'avoit pû sçavoir d'elle à quel sort elle étoit destinée. Soit que M. de Schomberg ne se fût point ouvert au Gouverneur, soit que celui-ci cachât ses ordres à sa Prisonniere, elle parut aussi étonnée qu'affligée de s'être vûe renfermer dans une étroite prison par ses Libérateurs ; & toute son espérance étant dans mon amitié, elle conjura Ecke de m'informer promptement de sa situation.

Il ne manqua point de lui faire beaucoup valoir les services qu'il lui avoit rendus. Si la mort de son frere ne fut pas pour elle un sujet de joye, cette nouvelle servit du moins à calmer ses frayeurs. Elle commença même de ce jour à prendre quelques sentimens de reconnoissance pour un Amant, à qui l'ardeur de la venger avoit fait risquer sa vie, & qui l'exposoit encore en cherchant à la voir dans sa prison. J'ignore quelles espérances elle lui permit de concevoir, surtout lorsque reunissant l'offre qu'il lui faisoit toujours de l'épouser à l'appa-

rence qu'elle commençoit à voir d'obtenir sa grace, elle comprit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux après tant d'infortunes, que de se trouver la femme d'un héritier de fort bonne Maison, qui rétabliroit tout-à-lafois son honneur & sa fortune. Mais Ecke, à qui elle avoit laissé la liberté de me communiquer ses intentions, voyoit mieux qu'elle ce qu'il avoit à redouter de M. de Schomberg, quoiqu'il se fût bien gardé de lui communiquer ses craintes. C'étoit la cause de son abbattement. Il avoit vû l'Armée s'approcher de Biligargi. Le Duc de Tirconnel s'étant retiré, il avoit cru pénétrer que la marche de M. le Maréchal ne se faisoit plus dans une autre vûe que de s'approcher de sa Maîtresse. La jalousie lui causoit des mouvemens de fureur, que j'eus peine à modérer, & je ne le rendis pas beaucoup plus satisfait, en lui déclarant que pour son mariage le seul conseil que j'eusse à lui donner, étoit de le proposer à son pere.

En effet, si l'amitié me faisoit souhaiter toutes sortes d'avantages à Mademoiselle Fidert : l'honneur m'obligeoit aussi de ne pas trahir les intérêts du Chevalier Ecke, avec qui j'étois lié plus étroitement que jamais par mille atten-

tions obligeantes qu'il avoit marquées pour moi depuis ma blessure. Mademoiselle Fidert n'étoit pas inférieure à son fils par la naissance; & si elle parvenoit à obtenir sa grace, elle se trouvoit aussi l'héritiere d'un bien considérable, que son frere lui avoit laissé par sa mort. Mais cette faveur du Roi me paroissoit fort incertaine; & quand elle l'eût été beaucoup moins, ce n'étoit pas à moi, qui avois vécu dans un commerce trop libre avec elle, à la marier si légerement au fils d'un homme à qui je devois de la reconnoissance. Cependant le jeune Amant me conjura avec tant d'instances de n'en faire aucune ouverture à son pere, que voyant l'exécution de ses espérances fort éloignée, je ne fis pas difficulté de lui faire cette promesse. Je ne fus pas plus difficile à lui accorder une Lettre qu'il me demanda pour M. le Maréchal, dans laquelle il me prioit moins de solliciter la liberté de Mademoiselle Fidert, que de faire connoître que je n'ignorois pas le lieu de sa retraite. Sans soupçonner M. de Schomberg de penser à satisfaire sa passion par des voyes indignes de lui, je compris que cet avis, hazardé sans affectation, pouvoit être un frein contre les foiblesses de l'amour.

Ecke ne penſoit pas à ſe faire le Porteur de ma Lettre ; mais dans le deſſein où il étoit de retourner promptement à Biligargi, il ſouhaitoit de la faire remettre à M. de Schomberg, avant qu'il s'y fût rendu lui-meme, pour lui faire connoître que le deſſein de ſon voyage n'étoit pas ignoré, & qu'il avoit des obſervations à redouter.

Il ne s'étoit rien paſſé dans cet intervalle de fort conſidérable entre les deux Partis. Mylord Douglas à la tête de deux mille Cavaliers avoit enlevé douze cens Fourrageurs du Comte de Lauſun, qui ſe reſſentoit vivement de cette perte. C'étoit pour nous la faire payer, qu'il avoit fait avancer le Duc de Tirconnel avec quatre mille hommes d'Infanterie aux environs de Biligargi, où il ſçavoit que M. le Maréchal avoit renfermé les nouvelles munitions qui lui étoient venues d'Angleterre. Mais le bon état de cette Place lui ayant ôté l'eſpérance de l'emporter par eſcalade, il avoit tourné ſes entrepriſes contre pluſieurs petites Villes où il appréhendoit moins de réſiſtance, & dont la priſe ne lui pouvoit apporter d'autre avantage que d'inſpirer de la terreur aux Partiſans du Roi Guillaume. Il ne manquoit point en effet

d'impofer de groffes contributions à ceux qui s'étoient diftingués par quelque marque d'inclination pour le nouveau Gouvernement; & ce qui fit craindre à tout le monde que la guerre, qui s'étoit foutenue jufqu'alors dans des termes fort reglés, ne fe reffentît bien-tôt de la fureur ordinaire des divifions civiles, il fit punir du dernier fupplice le Maire & les Magiftrats d'une petite Ville, pour avoir fait tranfporter à l'Armée Proteftante de la farine qui avoit été retenue quelques jours auparavant pour l'Armée Jacobite. Au refte, ces conquêtes coutoient fi peu à l'un & à l'autre Parti, que c'étoit prefque toujours au premier qui fe préfentoit que les Portes étoient ouvertes, & que fucceffivement l'Ennemi y étoit reçû avec les mêmes honneurs.

Cependant la ville de Dublin & le Parlement, qui avoient paru d'abord fi bien difpofés pour nous, s'étoient réfroidis par la négligence qu'on avoit eue à les défendre contre l'approche du Roi Jacques & de fes Troupes. Ce Prince étoit entré dans la Ville à la tête d'un Corps nombreux de Cavalerie. Il avoit demandé au Parlement un fubfide de cinquante mille livres fterling par mois, qui avoit été réduit néanmoins à vingt

mille livres, mais qui le mettoit dans une liaiſon que nous n'avions plus avec la Capitale. On publioit même que pour réparer ſes dernieres inconſtances, elle conſentoit à renouveller le ſerment de fidélité, & que le Parlement avoit promis une Déclaration, par laquelle le Roi Guillaume & tous ſes Partiſans ſeroient livrés à la haine & à la vengeance publique, comme Ennemis de la grande Bretagne, & traîtres à la Patrie. La vérité étoit que Dublin & le Parlement panchoient toujours à nous favoriſer, mais que la multitude de Catholiques qui s'y étoient rendus de toutes les Parties de l'Irlande, forçoient nos Amis à la diſſimulation. Quantité de gens faiſoient un reproche à M. le Maréchal d'avoir tardé ſi long-tems à s'approcher de cette Ville, & s'imaginoient qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de terminer la guerre, qu'en mettant le Parlement dans la liberté d'exercer en notre faveur l'autorité qu'il avoit ſur la Nation. Mais les idées de notre Conſeil étoient différentes. Le Roi avant ſon départ étoit convenu avec M. de Schomberg d'engager inſenſiblement les Ennemis dans une action déciſive, dont toutes ſortes de raiſons ſembloient nous promettre le ſuccès. Ils ne

connoissoient que cette voye pour empêcher la guerre de traîner en longueur. Ainsi le dessein de M. le Maréchal, dans tous les mouvemens qu'il faisoit faire à son Armée, n'étoit que de saisir les avantages, pour forcer au combat celle des Jacobites.

L'amour ne s'occupoit pas moins, puisqu'on ne sçauroit douter que son unique vûe en s'approchant de Bilingargi, n'eût été de rendre quelques visites à Mademoiselle Fidert. Il entra d'abord dans cette Place, sous prétexte de visiter les ouvrages dont il l'avoit fait fortifier. Mais il continua d'y aller secretement, & ma Lettre que le jeune Ecke lui avoit envoyée, n'eut pas tout l'effet que nous nous en étions promis. Il pressa Mademoiselle Fidert, jusqu'à paroître offensé de son obstination; & dans un mouvement du chagrin auquel il ne s'étoit jamais abandonné dans d'autres tems, il lui reprocha des excès de sagesse, ausquels sa conduite passée ne l'obligeoit pas. L'indifférence de Mademoiselle Fidert se changea alors dans un ressentiment fort vif, qui alla jusqu'à lui faire répondre qu'elle ne devoit que de la haine à son Tiran; & que dans la situation où il la réduisoit, elle mettoit peu

de différence entre lui, qui l'y retenoit malgré elle, & la Justice de Londondery à qui il l'avoit arrachée. Ici l'amour ramena M. le Maréchal au respect & à la crainte. Il protesta que dans la contrainte où il la retenoit, son unique intention étoit de la dérobber à la poursuite de ses ennemis; que d'ailleurs elle ne devoit pas se croire prisonniere dans un lieu où elle étoit la maîtresse absolue; qu'elle pouvoit y exercer tous les droits de l'autorité souveraine, & s'y faire une vie pleine de charmes; qu'elle y étoit à la vérité sans compagnie, mais qu'il étoit prêt, si elle en marquoit quelque désir, à prier Madame de Montcal & moi de nous y faire transporter; que cette pensée lui étoit venue plusieurs fois, & qu'il me croyoit assez bien de mes blessures pour supporter ce changement. Mademoiselle Fidert le prit au mot. Il ne balança point à lui renouveller sa promesse; & dans quelque vûe qu'il lui eût fait cette proposition, il l'exécuta dès le même jour.

Ma surprise fut extrême de recevoir un Courrier de M. le Maréchal, par lequel il m'invitoit à me faire conduire au Château de Biligargi, où j'aurois, avec plus de repos & de sureté que dans une

Bourgade ouverte, le plaisir de rejoindre Mademoiselle Fidert. Je regardai ce soin comme un effet de ma Lettre. Madame de Montcal qui me crut en état de souffrir le mouvement du voyage, fut la premiere à me solliciter de rendre ce service à notre Amie : car la peinture qu'Ecke nous avoit faite de sa prison, avoit excité notre compassion pour son sort. Cependant nous en jugeâmes autrement par nos yeux. Excepté l'ennui de la solitude, qui avoit pû pâroître d'autant plus insupportable à ceux d'un Amant, qu'il ne lui étoit pas permis de la partager, il ne mànquoit rien à la maison du Gouverneur pour en faire une demeure agréable. Elle le devint pour Mademoiselle Fidert, lorsqu'elle nous y vit arriver. M. le Maréchal, qui étoit toujours campé à peu de distance, y vint souper avec nous dès le premier jour. Ses plaintes ne purent se modérer dans ma présence. Il prit le moment où Madame de Montcal étoit éloignée, pour me demander devant sa Maîtresse par quel heureux art j'étois parvenu autrefois à l'attendrir ; & il parla long-tems de sa passion en Amant désespéré, qui regarde les rigueurs de sa Maîtresse comme un obstacle au bonheur de sa vie. Des

expressions

expressions si vives ne me permettoient point de douter de sa bonne foi ; mais en me rappellant avec quelle facilité il avoit changé deux fois d'inclination, j'avois peine à comprendre que des impressions dont il avoit déja triomphé, pussent lui causer un trouble si pressant. Je n'ai appris que depuis sa mort la source de cette ardeur. M. de Schomberg n'étoit pas d'un caractere si tendre, qu'il ne pût résister au pouvoir de l'amour ; mais la superstition avoit beaucoup de part à sa tendresse. Il avoit fait tirer son Horoscope à Lisbone par un Juif Portugais. On lui avoit prédit qu'il seroit heureux dans les armes aussi long-tems qu'il seroit favorisé de l'amour. Cette idée avoit servi à l'attacher au commerce des femmes, comme à la regle de ses prospérités. Il y avoit essuyé diverses fortunes jusqu'à l'origine de sa passion pour Madame de Montcal, & la résistance qu'il y avoit trouvée dans le tems où il avoit les armes à la main, lui avoit paru de si mauvais augure, qu'il s'étoit moins affligé que réjoui de la voir passer en France ; parce qu'il s'étoit cru sauvé de la prédiction par l'incertitude du dénouement. Il s'étoit attaché aussitôt à Mademoiselle Fidert, avec d'autant plus de confiance que n'ayant point

une vertu rigoureuse à combattre, il croyoit cette conquête peu douteuse. Quel avoit été son étonnement de se voir rebuté ! Les charmes de Mademoiselle Fidert faisant autant de progrès dans son cœur que la superstition en avoit fait dans son esprit, il s'étoit obstiné à remporter une victoire dont il faisoit dépendre presque également & la satisfaction de son cœur & le succès de ses armes.

Je répondis encore à ses plaintes qu'un homme tel que lui avoit tant de dédommagemens du côté de la fortune & de la gloire, que les maux qu'il recevroit de l'amour, ne pouvoient jamais exciter beaucoup de compassion. Mais ce badinage lui déplut; & se tournant vers Mademoiselle Fidert, il me fit connoître en se dispensant de me répondre, qu'il trouvoit la plaisanterie hors de saison. Cependant le jeune Ecke, qui étoit plus proche de nous que je ne pouvois me l'imaginer, tenoit compte à sa Maîtresse de la dureté qu'elle marquoit pour son Général; & ce témoignage dissipoit de noirs soupçons, qui étoient les seuls obstacles qu'il crut avoir à redouter. A peine M. de Schomberg fut-il retourné au Camp qu'il se fit voir à nos yeux, en nous priant pour seule précaution de ne

pas faire connoître au Gouverneur qu'il fût différent de ce qu'il le croyoit sur les apparences. Après avoir passé quelques jours dans la Place sous les habits d'un Paysan, il s'étoit loué pour servir au jardin du Gouverneur; & sous prétexte de parer l'appartement de fleurs, il s'étoit mis à portée d'entendre tout notre entretien. Madame de Montcal étoit présente. Il la conjura de prendre ses intérêts auprès de Mademoiselle Fidert & de moi; & dans la joye de ce qu'il venoit d'entendre, il ne se proposoit pas moins que de conclure son mariage au Château. A l'objection qui regardoit son pere, il fit une réponse qu'il avoit méditée depuis son départ de Greenlaster. La meilleure partie de son bien lui venoit de sa mere; & pour se renfermer d'ailleurs dans le respect qu'il devoit au Chevalier Ecke, autant que pour attendre la grace de Mademoiselle Fidert, il étoit d'avis de tenir son mariage caché. Cette proposition me parut si puérile que je le priai de ne pas me mêler plus long-tems dans ses desseins. Quelque désir, lui dis-je, que j'aye de voir réussir tout ce qui peut tourner à l'avantage de Mademoiselle Fidert, je me garderai bien de trahir tout-à-la-fois

& M. le Maréchal & votre Pere, qui sont mes deux meilleurs amis. Je lui promis néanmoins de garder le silence sur son déguisement ; mais j'ajoutai que s'il avoit quelque déférence pour mes conseils, il iroit ménager le consentement de son Pere, qui seroit peut-être moins de difficulté de l'accorder depuis que sa Maîtresse étoit l'héritiere d'une grosse fortune, & lorsqu'elle auroit obtenu sa grace : car il falloit compter pour rien la mort de Fidert arrivée par sa main, dans un pays où les mariages servent entre les particuliers comme entre les Rois à la réconciliation des familles après ces grands malheurs.

Madame de Montcal fut d'un autre sentiment que le mien. Mais sentant fort bien à quoi l'honneur m'obligeoit, elle me cacha ses idées pour les exécuter sans ma participation. Tout ce qu'elle pouvoit devoir à mes avis n'approchoit point dans son opinion de ce que sa propre amitié l'obligeoit d'entreprendre pour une jeune personne à qui nous étions comme engagés de tenir lieu de pere & de mere, & pour qui nous en avions pris toute l'affection. Notre dessein avoit été de contribuer à son établissement. Pouvions-nous en attendre une plus belle

occasion ; & pourquoi l'intérêt du Chevalier Ecke l'auroit-il emporté dans son cœur sur celui de Mademoiselle Fidert? Elle se détermina par ces raisons à favoriser les deux Amans, sur-tout lorsqu'elle eut appris de la jeune Irlandoise qu'elle se sentoit touchée de la constance & de l'ardeur du jeune Ecke.

Pour lui, qui étoit revenu à Bilingargi avec ce dessein, & qui l'avoit même fait goûter dès la premiere fois à sa Maîtresse, comme le seul moyen de la délivrer des persécutions de M. le Maréchal, il avoit employé les premiers momens de son retour à gagner le Ministre du Château ; & la promesse d'une grosse somme lui avoit fait obtenir tout ce qu'il avoit désiré. Madame de Montcal entrant avec joye dans cette intrigue, ne se crut point obligée par l'honneur à d'autres précautions qu'à s'assurer que j'employerois tout le crédit de mes amis pour obtenir la grace, d'où sembloit dépendre la restitution des biens de Mademoiselle Fidert. Elle me fit répéter plusieurs fois cette promesse, avec des instances qui me parurent affectées : car elle ne pouvoit ignorer quels étoient là-dessus mes désirs. Cependant comme rien n'étoit si éloigné de mes idées que

l'entreprise qui se formoit presque à mes yeux, le mariage fut conclu, sans que les mouvemens que j'avois vûs autour de moi m'en eussent fait naître la moindre défiance.

Cependant aussi-tôt que la cérémonie fut achevée; Madame de Montcal se hâta de m'apprendre ce qui venoit de se passer devant elle, & la part qu'elle y avoit eue. Elle prévint mes reproches en m'expliquant ses motifs, & la persuasion où elle étoit qu'il n'y avoit que M. de Schomberg & le Chevalier Ecke qui pussent la condamner; deux personnes avec lesquelles il lui paroissoit suffire qu'elle eût respecté mes liaisons, mais dont le chagrin ou la censure n'avoient pas dû l'empêcher de rendre service à son amie. Je me rendis à des excuses que j'aurois combattues inutilement. Ecke & sa femme y joignirent leurs instances. Je ne leur recommandai que la discretion & les ménagemens qu'ils se devoient à eux-mêmes; & je conseillai encore au jeune homme de sortir du Château, pour ne s'exposer à rien qui fût capable de le trahir. Mais tout étoit transport dans ces premiers momens. Les empressemens, les soins, les complaisances furent pendant quelques jours dans le jeune Ecke

autant de passions violentes ausquelles il fallut laisser leur cours. Sa femme étoit heureuse, si ces sentimens s'étoient soutenus avec constance. Nous favorisâmes, autant qu'il nous fut possible, leurs familiarités & leurs entrevûes. Mais le Gouverneur averti qu'on avoit vû plusieurs fois son Jardinier se glisser la nuit dans la chambre de Mademoiselle Fidert, le surprit avec elle au milieu de leurs plaisirs. L'intérêt que M. le Maréchal prenoit à cette jeune personne, lui fit garder des ménagemens. Il attendit le jour suivant pour faire arrêter Ecke, & sans s'expliquer à nous sur les raisons de cette conduite, il ne manqua point d'en informer promptement M. de Schomberg.

L'Armée s'étoit éloignée de Biligargi deux jours auparavant; & le Roi se disposant à repasser la mer, M. le Maréchal renouvelloit tous ses efforts pour se ménager l'occasion d'une Bataille décisive à son arrivée. Avec quelque amertume qu'il eût reçû l'avis du Gouverneur, la nécessité de ses occupations & la bienséance des conjonctures ne lui permirent point de suivre le mouvement qui l'auroit conduit lui-même à Biligargi. Il jetta les yeux sur le Capitaine

de ses Gardes, dont il estimoit beaucoup la fidélité & la prudence. C'étoit, comme on n'a pû l'oublier, le Chevalier Ecke, pere du jeune Amant. L'ordre qu'il reçut de M. de Schomberg fut non-seulement d'approfondir une avanture dont les apparences étoient si affreuses, mais de punir le téméraire qui avoit osé souiller la maison du Gouverneur par le plus hardi de tous les crimes : car sur quelques termes obscurs de la Lettre, ou plutôt par le penchant de l'amour à se flatter, M. le Maréchal se figuroit que c'étoit une violence que sa Maîtresse avoit essuyée de quelque domestique effronté. Le Chevalier me glaça le sang par son arrivée. Mes blessures me retenoient encore au lit. Il crut devoir à la politesse de se faire conduire chez moi avant que d'exécuter sa commission. L'état où j'étois servit à lui déguiser mon trouble. Mais après m'avoir pressenti sur le sujet qui l'avoit amené, il me soulagea beaucoup en évitant d'y revenir. Je feignis si naturellement de ne pas l'entendre, qu'il crut en effet que je n'étois informé de rien.

Si je l'étois de quelque chose, ce n'étoit que du mariage & de l'emprisonnement de son fils : car j'ignorois absolu-

ment ce qui avoit pû porter le Gouverneur à cette violence. Mademoiselle Fidert aussi peu instruite que moi, n'avoit osé faire éclater ses allarmes ; & j'étois convenu avec elle de laisser passer quelques jours, après lesquels je devois m'adresser sans affectation au Gouverneur, pour sçavoir de lui-même le crime de son Jardinier, & pour solliciter sa grace. Il ne me vint point à l'esprit que le voyage du Chevalier Ecke pût avoir le moindre rapport à nous, ou si je lui croyois quelque autre commission que celle d'apporter les ordres de M. le Maréchal au Gouverneur, c'étoit peut-être de remettre à Mademoiselle Fidert quelque Lettre ou quelque autre témoignage d'amour. Ainsi lorsqu'il m'avoit demandé ce qui se passoit au Château, je m'étois cru d'autant mieux fondé à feindre de l'ignorance, qu'il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'on l'entretînt d'un évenement aussi léger que les fautes & la punition d'un Jardinier.

Il se fit expliquer par le Gouverneur toutes les circonstances de l'avanture. Ne pouvant douter après ce récit que la foiblesse de Mademoiselle Fidert n'eût été volontaire, il crut pouvoir interpréter les ordres de M. le Maréchal,

qui lui en avoit parlé comme d'une violence ; c'est-à-dire, que toute la faute tombant en apparence sur Mademoiselle Fidert, il jugea que la seule vangeance qui fût digne de M. de Schomberg étoit le mépris. Dans cette prévention, il fut sur le point de retourner au Camp sans avoir vû le prétendû Jardinier, dont il lui paroissoit inutile de tirer d'autres lumieres. Cependant le seul désir de se faire un mérite de son exactitude, lui fit changer de pensée. Il se le fit amener. Le déguisement de son fils ne l'ayant point empêché de le reconnoître, il crut pénétrer tout d'un coup le nœud de l'avanture, & que ce jeune homme dont il se rappelloit l'ancienne inclination pour Mademoisellle Fidert, avoit réussi plus heureusement que M. le Maréchal dans une intrigue, où il n'entroit apparemment que de la galanterie. Tout l'attachement qu'il avoit pour M. de Schomberg n'auroit pû lui faire prendre sérieusement cette catastrophe, s'il ne s'étoit souvenu que dans l'embarras où son fils étoit encore pour les suites d'un combat qui n'étoit point pardonné, il avoit des ménagemens extrêmes à garder avec M. le Maréchal de qui ce pardon dépendoit. Dans l'inquiétude qu'il

en eut, il résolut de laisser le Gouverneur dans l'erreur où il étoit, & de faire son rapport à M. le Maréchal suivant ses premiéres idées. Mais en interrogeant son fils sur les circonstances de sa bonne fortune, il mêla dans ses questions quantité d'éclaircissemens que celui-ci n'avoit jamais eus sur les galanteries de Mademoiselle Fidert. Il lui parla de mon commerce avec elle, qu'il avoit toujours ignoré; enfin, sans marquer aucun dessein de diminuer l'opinion qu'il avoit de son bonheur, il lui apprit ce qu'il y avoit de plus propre à l'empoisonner. Peut-être ne pensoit-il qu'à le guérir d'un attachement qu'il croyoit pernicieux à sa fortune par la concurrence de M. le Maréchal; mais le coup porta plus loin. Le jeune Ecke, dans l'étonnement de ce qu'il venoit d'entendre, reçût avec une soumission aveugle tous les conseils que son pere lui donna pour sa sûreté, & sans lui avoir fait la moindre ouverture, il alla se livrer dans son cachot à toute la violence de ses réfléxions.

Le Gouverneur qui avoit reçû ordre de M. le Maréchal de laisser au Chevalier Ecke une autorité absolue sur son Jardinier, vit avec surprise non-seulement qu'il ne recevoit aucune punition,

mais qu'il étoit traité avec douceur. Si le Chevalier n'avoit osé lui rendre sur le champ la liberté, il s'étoit promis qu'en donnant au récit de sa commission le tour qu'il avoit médité, M. de Schomberg se borneroit au mépris pour un rival qu'il croiroit indigne de son ressentiment ; & dans cette espérance, il se contenta de recommander au Gouverneur de le mettre hors du Château sur le premier avis qu'il lui donneroit après son retour au Camp. Cette idée lui réussit. Mais à peine fut-il éloigné, que son fils fit conjurer Madame de Montcal de demander pour lui au Gouverneur la liberté de la voir. La curiosité seule nous l'auroit fait désirer ; & je ne doutai point que cette permission ne fût accordée à ma femme, sans autre soupçon que celui de la confiance que le prisonnier pouvoit avoir dans sa protection. Elle obtint qu'il lui fût amené. Ecke ne lui raconta ce qui s'étoit passé entre son pere & lui, que pour en venir au sujet de ses agitations. Sans oser se plaindre de moi, qui n'avois point eu de part à son mariage, ni de Madame de Montcal, qui ne s'y étoit prêtée que sur ses instances, il accusa le Ciel de rigueur, & Mademoiselle Fidert de la

plus noire perfidie. Ma femme qui crut comprendre le sens de ce langage, lui répondit que rien n'étoit si injuste que le reproche qu'il faisoit à la sienne, puisqu'elle n'avoit point cherché à le tromper, & que les avantures de sa vie avoient été si publiques qu'elle n'avoit pas dû penser qu'elles lui fussent inconnûes. Mais elle s'apperçût bientôt par les plaintes insensées qui lui échapperent dans sa fureur, que c'étoient moins les intrigues passées qui révoltoient son imagination, que ses craintes pour le présent. Il avoit trouvé Mademoiselle Fidert dans ma famille. Il m'avoit vû de la froideur pour ses propositions de mariage. Madame de Montcal au contraire s'étoit agitée avec ardeur pour les faire exécuter. La jalousie avoit pris tout d'un coup un ascendant terrible sur l'imagination d'Ecke, avec toutes les noires impressions dont elle étoit capable dans un caractére tel que le sien. Leger, impétueux, défiant, sans modération & sans droiture, de quelles idées ne s'étoit-il pas déja rempli dans sa prison? Il ne put se contraindre assez long-tems pour garder les apparences de ménagement avec lesquels il s'étoit d'abord ouvert à Madame de Montcal. Il la conju-

m de veiller ſur ma conduite, & ſur celle de ſa femme. A peine écouta-t-il les preuves qu'elle lui donna de ſa tendreſſe, & de la fidélité que j'avois pour elle-même. Il la plaignit d'un excès de crédulité & de bonne foi. Enfin regardant ſa priſon comme un ſupplice, par l'affreuſe néceſſité où il etoit de dévorer tous ſes ſoupçons, il n'y rentra que le déſeſpoir dans le cœur, & preſqu'offenſé contre Madame de Montcal qui avoit paru ſi peu diſpoſée à flater ſes caprices.

Je n'y fus ſenſible que pour l'intérêt de Mademoiſelle Fidert, à qui de ſi triſtes commencemens ne m'annonçoient pas un ſort fort heureux pour l'avenir. D'un autre côté ayant compris par le recit qu'il avoit fait de la viſite de ſon pere que nous n'avions rien à craindre du reſſentiment de M. le Maréchal, & que le repos de Mademoiſelle Fidert n'en ſeroit que plus à couvert de ſes perſécutions. J'exhortai Madame de Montcal à ne pas ſe laſſer des efforts qu'elle avoit commencés, pour rendre l'eſprit d'Ecke plus tranquille. Elle auroit continué de le voir; mais dès le lendemain, ſur une lettre de ſon pere, ſignée de M. de Schomberg, le Gouverneur le

fit conduire hors du Château, où il fit des instances inutiles pour obtenir la permission d'y rentrer. Par le même ordre, Mademoiselle Fidert recevoit la liberté de se retirer où elle jugeroit à propos. Elle fut affligée de ne devoir cette faveur qu'à la mauvaise opinion que M. de Schomberg avoit de sa conduite, & je jugeai moi-même qu'il devoit être passé à d'étranges sentimens pour renoncer avec cette fermeté à toutes ses espérances ; mais je la consolai par l'avantage présent qu'elle en tiroit, & je lui fis envisager un tems où son honneur seroit réparé avec éclat. Comme nous lui avions caché les dispositions de son mari, elle étoit portée à sortir du château pour le suivre. Mais de concert avec Madame de Montcal, je lui représentai qu'en attendant du moins que nous eussions de ses nouvelles, mille raisons devoient la faire demeurer avec nous.

Il ne me restoit plus de ma blessure que la foiblesse où je devois être après un régime qui avoit duré plus d'un mois. Je brûlois de me retrouver assez de force pour me rendre au Camp, sur-tout lorsque j'eus appris que le Roi y étoit arrivé, & que l'on s'attendoit de jour

en jour à joindre l'ennemi de si près qu'il ne pût éviter le combat ; Car malgré toute l'affectation des Jacobites à publier qu'ils nous cherchoient, on voyoit clairement que leur intérêt étoit de temporiser, pour grossir leurs troupes par les levées qu'ils faisoient continuellement, & pour fortifier les places qui étoient encore fermes dans leur parti. D'ailleurs quoique M. de Schomberg ne m'eût pas communiqué ses chagrins amoureux, je n'avois pas moins d'empressement de l'en entretenir. Le tendre attachement que j'avois pour lui m'avoit fait penser à lui découvrir que Mademoiselle Fidert étoit mariée, du moins si je m'appercevois que ce remède fût nécessaire à son repos. La victoire coûte moins aux honnêtes gens sur les plus fortes passions, quand c'est à l'honneur & à la vertu qu'ils croyent faire ce sacrifice ; & son crédit nous étoit si nécessaire pour rétablir Mademoiselle Fidert dans ses prétentions ; qu'il me paroissoit important de ne pas lui laisser perdre avec l'estime & l'amour le penchant qu'il avoit à la servir.

Ainsi l'intérêt d'autrui me porta autant que mes propres désirs à négliger le conseil de mes Chirurgiens, qui m'assujettissoient encore à quelques semaines

de repos. Mon embarras n'étoit que sur le lieu où je devois conduire ma femme & son amie; car Mademoiselle Fidert, à qui le plaisir de voir enfin sa fortune fixée par le mariage, tenoit lieu d'amour pour le jeune Ecke, souhaitoit impatiemment de le rejoindre, & craignoit même qu'il n'interprétât mal la lenteur qu'elle avoit eue à le suivre. Il falloit le guérir aussi des folles imaginations qui troubloient son repos, & ce n'étoit pas en retenant sa femme dans une place dont l'entrée étoit désormais inaccessible pour lui, que nous pouvions espérer de le ramener à la raison. Mais je fus délivré de cette inquiétude par une lettre d'Ecke, qui me conjuroit de faire partir sa femme sous la conduite du Messager qu'il m'envoyoit, & qui me marquoit que son dessein étoit de se retirer avec elle dans la Terre de son pere. Il s'étoit présenté secretement à M. le Maréchal, qui lui avoit conseillé de se tenir éloigné pendant le reste de la Campagne, en lui promettant de le rétablir l'année suivante; & prévoyant sans doute que son pere ne retourneroit pas si-tôt dans ses terres, il se proposoit d'y passer quelque tems avec sa femme, sous quelque titre qu'il voulût l'y

faire recevoir. Tout étoit si mesuré dans sa lettre, que ne voyant que de l'avantage dans cette proposition pour Mademoiselle Fidert, par l'occasion qu'elle alloit avoir de justifier aux yeux de son mari sa conduite & ses sentimens, que Madame de Montcal ne fit pas plus de difficulté que moi de consentir à son départ. Elle lui donna les conseils d'une amie sage & éclairée, qui vouloit lui faire établir son bonheur sur la vertu. Nous ne doutâmes point qu'après avoir mérité la confiance de son mari, par des marques constantes de tendresse & d'attachement, elle n'obtînt de lui la permission de nous voir, & que notre amitié ne fût cultivée dans la suite avec plus de liberté & d'agrément. Elle partit: Madame de Montcal, qui avoit pris pour elle une vive affection, ne put la voir sortir du château sans s'attendrir jusqu'aux larmes; & soit que ce fût le simple pressentiment de l'amitié, soit que le souvenir des noires agitations d'Ecke lui laissât toujours quelque défiance; elle ne me parut pas tranquille sur les suites d'un voyage dont elle n'avoit pu s'empêcher néanmoins de reconnoître la nécessité.

Je ne vis plus d'inconvénient à la

laiſſer elle-même au Château de Biligargi, où la politeſſe du Gouverneur me répondoit autant que les ordres de M. le Maréchal, qu'elle ſeroit toujours traitée avec beaucoup de diſtinction. L'Armée étoit campée à Crezel, qui n'en étoit qu'à vingt-quatre milles. Je m'y rendis en deux jours; & je reçus, en arrivant, des reproches obligeans de M. le Maréchal & de tous mes Amis, qui m'accuſerent de manquer de ménagemens pour ma ſanté. Le Roi, qui étoit au Camp depuis quelques jours, me traita avec la même bonté. Il voulut voir la cicatrice de ma bleſſure, dont on lui avoit parlé, comme d'un coup extraordinaire; & tournant ſes félicitations avec beaucoup d'agrément, il me dit qu'il défioit toutes les Armes de ſes Ennemis de m'ôter le cœur & la tête. Il ne fut point queſtion pour moi de reprendre ſi-tôt mes fonctions; car la ſeule fatigue d'un voyage que j'avois fait avec aſſez de lenteur, me força de reconnoître que j'avois trop préſumé de mes forces. Mais j'étois ſatisfait de me retrouver au Théatre de l'honneur, & je ne me ſerois jamais conſolé, lorſque le Roi venoit prendre lui-même la conduite de ſon Armée, qu'on en fût

venu à quelque action dont je n'eusse pas essuyé le péril.

Le Chevalier Ecke ne manqua point de me raconter ce qu'il ne regardoit plus comme un secret, depuis que M. le Maréchal avoit pris le parti de rendre la liberté à Mademoiselle Fidert. Il étoit toujours persuadé que son fils n'avoit pas d'autre lien avec elle que celui de la galanterie ; & lorsqu'il eut appris qu'elle avoit quitté Madame de Montcal, il ne douta point que ce ne fût pour le rejoindre. Mais en me faisant le récit des premieres agitations de M. de Schomberg, il me parut craindre que s'il découvroit quelque jour par qui il avoit été supplanté, son ressentiment ne fût assez vif pour lui en faire tirer quelque vengeance. C'étoit pour me demander mon conseil, & pour s'appuyer de mes services, qu'il me faisoit cette ouverture. Je n'avois point encore eu d'audience particuliere de M. le Maréchal ; mais dans l'espérance où j'étois de lui faire goûter le mariage de Mademoiselle Fidert, je rassurai le Chevalier par des promesses dont je me gardai bien de lui expliquer le sens. L'occasion de les exécuter s'offrit dès le même jour. M. de Schom-

berg me fit appeller. Je remarquai aisément qu'il s'étoit fait violence pour différer si long-tems à m'entretenir seul. Enfin, me dit-il avec un profond soupir, je puis trouver un moment pour voir mon Ami, & pour lui parler à cœur ouvert. Connois-tu mes chagrins, cher Montcal, & sçais-tu que cette Fidert pour qui j'ai eu tant d'amour, m'a préféré un misérable Jardinier? Le voyant si touché, je ne pus lui faire attendre long-tems la consolation que je croyois lui apporter. Non, lui dis-je, l'amour ne vous a pas fait cet outrage. Mais il vous enléve effectivement Mademoiselle Fidert, par un mariage auquel votre générosité vous auroit fait consentir, si vous aviez sçu toute l'utilité qu'elle en doit recueillir. Le Gouverneur de Biligarchi s'est trompé. Faites plus de fond sur mon témoignage que sur le sien. Son Jardinier est un Homme de condition qu'il n'a pas reconnu dans ce déguisement. Mademoiselle Fidert, ajoutai-je, est mariée fort heureusement; & loin d'avoir perdu la reconnoissance qu'elle doit à vos soins, elle se flatte que vous lui donnerez sujet de l'augmenter par de nouveaux bienfaits.

Je m'étois bien promis de consoler M. de Schomberg, mais je ne me figurois point que cette nouvelle dût le combler de joie. Il parut aussi satisfait que si je l'eusse établi dans la tranquille possession de ses amours. Je n'avois point les lumieres qui auroient pû me faire expliquer ce changement. Il trouvoit dans le mariage de Mademoiselle Fidert une solution à toutes les difficultés de son Horoscope. Cependant il se crut en droit de me reprocher l'ignorance où je l'avois laissé de cet événement; mais j'avois une réponse sincére dans le serment que je lui fis de l'avoir ignoré moi-même. Toutes ses peines étant dissipées par cet entretien, il en sortit si content, qu'il ne pensa pas même à me demander le nom de son Rival, & qu'il me promit pour Mademoiselle Fidert, tous les services qu'elle le jugeroit propre à lui rendre. Je le fis souvenir du besoin qu'elle avoit d'une protection puissante auprès du Roi; pour obtenir l'abolition qu'elle souhaitoit depuis si long-tems. Il me promit de ne rien négliger; & quand on connoissoit son caractére, on devoit se reposer sur ses promesses.

La joie que j'en ressentis, fut si par-

faite, que je dépêchai tout à la fois deux Couriers, l'un à Biligargi, & l'autre au Château de..... où je supposois Mademoiselle Fidert déja bien établie. A l'égard du Chevalier Ecke, je pris encore sur moi le soin de lui déclarer le mariage de son fils; mais je crus le devoir remettre après l'exécution des promesses de M. de Schomberg. Tant d'événemens, qui avoient flatté les desirs de mon cœur, contribuerent beaucoup plus au rétablissement de mes forces, que toutes les précautions qu'on m'obligeoit de garder. Je me vis bientôt en état de monter à cheval, & de suivre M. de Schomberg, qui étoit infatigable dans ses mouvemens. Il avoit repris le Camp de Belfast, où le Roi étoit arrivé le 24. de Juin; & comme si la fortune eût pris plaisir à seconder toutes ses vûes, l'Ennemi se trouvoit campé dans la Plaine d'Andalke, où nous pouvions nous rendre en deux jours de marche par le plus beau chemin du monde. Le bruit que nous avions pris soin de répandre*, que notre dessein étoit d'aller droit à Dublin, retenoit le Comte de Lauzun dans ce Poste, par la facilité qu'il se promettoit à nous couper le chemin près de Feste-

rue ; ou à fondre du moins sur notre arriere-garde. Nous fimes avancer de ce côté-là quelques Coureurs, qui servirent à confirmer la fausse opinion qu'il s'étoit formée de notre marche ; & la prenant au contraire vers Andalke, nous fimes dès le premier jour les deux tiers du chemin. Quoique nous ne fussions plus qu'à huit milles de l'Ennemi, nous en étions séparés par deux Rivieres, dont la premiere moins large que profonde, ne pouvoit être passée nulle part à gué. Les Ponts étoient éloignés ; & c'étoit peut-être dans cette confiance que l'Ennemi négligeoit d'envoyer de ce côté-là aux observations. Il nous fallut quelques jours pour construire des Ponts, avec d'autant plus de difficulté, qu'il ne se trouvoit point de bois à plus de deux milles à la ronde. Le Comte de Solms, qui étoit venu à la suite du Roi, nous donna la méthode d'une construction promte & facile qui abrégea beaucoup le travail. La Cavalerie commençoit à passer, lorsque je vis arriver le Courrier que j'avois dépêché à Mademoiselle Fidert. Il avoit fait une prodigieuse diligence ; mais la raison n'en pouvoit être plus pressante. Il m'apportoit non-

non-seulement le récit d'une suite de misérables avantures dont il avoit été témoin, mais encore des instances touchantes de la part de Mademoiselle Fidert., pour me faire employer l'autorité du Roi, à la délivrer d'une cruelle tyrannie. C'étoit ce même Valet qui avoit été long-tems près d'elle, & qui avoit commencé à la servir au Château de.... Elle l'avoit reçu avec la joie qu'on a de se voir un Domestique fidéle; & sans doute que celle d'apprendre de mes nouvelles, & de me voir confirmer mes promesses par de si prompts effets, avoit beaucoup augmenté sa satisfaction. Je n'avois recommandé aucune mesure à mon Valet, parce que je ne l'avois chargé de rien dont je n'eusse supposé que les deux Epoux devoient partager également la joie. Cependant Ecke, qui avoit observé les mouvemens de sa femme, n'avoit pû apprendre que le Courrier lui étoit venu de moi, sans se livrer à des fureurs qui avoient répandu l'allarme dans toute sa Maison. Il avoit traité Mademoiselle Fidert, à qui il ne faisoit point encore porter d'autre nom, avec des reproches & des menaces qui l'avoient fait tomber sans connoissance. Il l'avoit vûe sans

pitié dans cet état ; & ſortant bruſquement pour aller à la Chaſſe, il avoit ordonné à mon Courrier de me dire de ſa part, que je devois me préparer tôt ou tard à lui payer plus d'une injure. Ce Garçon ſeroit parti ſur le champ, ſi Mademoiſelle Fidert, étant revenue à elle-même, ne l'eût arrêté pour le charger de ſes ordres. Elle faiſoit aſſez de fond ſur ſon caractére pour lui parler avec confiance. Ses larmes avoient commencé cette triſte ouverture. Depuis environ quinze jours qu'elle avoit rejoint ſon Mari, chaque moment avoit été pour elle un continuel ſupplice, c'eſt-à-dire, que l'ayant reçûe avec l'air farouche d'un Boureau qui voit ſa proie livrée entre ſes mains, il ne lui avoit fait que des reproches au lieu de careſſes ; & ſa premiere déclaration avoit été un ſerment de lui ôter la vie, ſi elle ne lui faiſoit l'aveu de toutes les familiarités qu'elle avoit eues avec moi. Quoiqu'elle n'eût jamais penſé à le tromper, & qu'elle n'eût pas même fait réflexion s'il étoit informé des termes où nous avions vêcu, elle ne pût ſe voir ſi preſſée par ſes queſtions, ſans craindre de s'expoſer aux plus terribles emportemens par une confeſſion trop ſin-

cére. Le doute où elle s'imagina qu'il étoit, lui fit prendre le parti de se défendre par un désaveu formel, se figurant avec raison, que ce ne seroit pas de moi qu'il obtiendroit d'autres éclaircissemens, & que tout ce qu'il ne sçauroit pas d'elle ou de moi, ne pourroit jamais passer pour des certitudes. Mais lui, qui avoit non-seulement l'avis de son Pere, mais le témoignage même de Madame de Montcal, & qui cherchoit bien moins à s'instruire du passé, dont il ne doutoit pas, qu'à éclaircir ses soupçons sur le présent, il regarda l'obstination avec laquelle il lui entendit soutenir qu'elle n'avoit jamais eu d'autre commerce avec moi que celui de l'amitié, comme un odieux mensonge, qui tomboit également sur le présent & sur le passé. Il acheva le voyage dans un silence furieux, qui annonçoit à notre malheureuse Amie toutes les douleurs qui l'attendoient à.... A peine y étoient-ils arrivés, que s'enfermant avec elle, il n'avoit parlé que de poignard & de poison, pour lui arracher des lumieres qu'il ne vouloit plus devoir qu'à elle-même. La pointe du fer qu'il avoit tenu plus d'une fois suspendu sur son sein; & plus encore l'aveu de

Madame de Montcal, qu'il lui faisoit valoir comme une preuve invincible, avoient enfin tiré de la bouche de Mademoiselle Fidert, toute l'avanture de Croydon. Il avoit insisté avec la même fureur sur la liaison qu'il lui soupçonnoit encore avec moi; & quoiqu'elle se fût défendue avec constance, son imagination blessée, ne s'arrêtoit pas moins à la premiere conclusion qu'il avoit tirée de son mensonge.

Dans le fond, il avoit été dur pour lui d'apprendre de son Pere & de Madame de Montcal ce que la disposition des conjonctures lui avoit fait ignorer, & le parti qu'il avoit pris de s'en consoler, étoit ce qu'on pouvoit attendre de plus modéré d'un Homme de son âge & de son caractére. Il n'étoit pas coupable non plus de vouloir éclaircir s'il ne restoit entre Mademoiselle Fidert & moi aucune trace de nos anciennes foiblesses; & sans compter les idées d'honneur qui sont propres au mariage, il suffisoit qu'il fût amoureux pour souhaiter que le cœur de sa femme fût à lui. Le malheur de Mademoiselle Fidert venoit donc d'un mal entendu, qui étoit l'effet de sa propre crainte. Elle n'avoit eu que deux voies à choi-

sir, qui auroient peut-être satisfait également son Mari : l'une, d'avouer nettement qu'elle avoit passé quelque tems avec moi dans un commerce d'amour, & de protester ensuite avec la même franchise, qu'il s'étoit changé dans une liaison de pure amitié ; l'autre voie qui devenoit même nécessaire après avoir commencé par un désaveu, auroit été de le soutenir au milieu de toutes les menaces & de tous les périls ; par cette raison dont elle avoit d'abord senti la force, que ne devant pas craindre que je l'eusse trahie, il n'y avoit point de témoignage qui pût l'emporter sur le nôtre, lorsque nous nous accorderions tous deux à combattre l'idée qu'on s'étoit formée de notre commerce. De ces deux partis, il sembloit que le dernier eût pû servir encore mieux que l'autre à tranquilliser l'imagination d'un Mari ; car de quelque force qu'elle puisse s'armer contre les souvenirs du passé, elle ne s'endurcit jamais parfaitement contre certains regrets. Ecke auroit trouvé de la douceur à se flatter que son Pere & Madame de Montcal s'étoient trompés sur de fausses apparences. Mais quoique cette pensée se fût présentée plus d'une fois à mon esprit, & qu'après

avoir appris le mariage de Mademoiselle Fidert, j'eusse senti du penchant à lui en donner le conseil, le récit de Madame de Montcal, qui m'avoit assuré que les agitations d'Ecke ne regardoient point le passé, m'avoit fait croire que cette précaution étoit inutile.

Cependant ce mariage que notre Amie avoit regardé elle-même comme la fin de toutes ses infortunes, étoit devenu pour elle un tissu d'amertumes & de douleurs. Ecke, agité continuellement par les fureurs de la jalousie, n'avoit plus laissé passer de jour sans l'outrager par de nouveaux reproches. Dans les momens où sa passion l'emportoit sur ses noires idées, il se reprochoit ses injustices, il lui en demandoit pardon à genoux, il reconnoissoit que le passé n'appartenoit point à son engagement, & qu'il devoit être guéri de ses défiances présentes par la résolution qu'elle avoit prise de le suivre, autant que par la facilité qu'elle avoit eue à me quitter. Il paroissoit revenir alors de toutes ses agitations, & se livrer de bonne foi aux caresses de l'amour. Mais il ne s'étoit pas plutôt rassasié de plaisir, que retombannt dans ses sombres réflexions, il redevenoit plus terrible que

jamais par ses menaces, & dangereux même dans ses transports. Il n'avoit pû se modérer à l'arrivée d'un Courrier qu'il avoit reconnu pour un de mes Gens ; & quoiqu'ayant lû ma Lettre, qui s'adressoit à lui comme à sa femme, il eût remarqué que je ne m'occupois que de leurs intérêts ; ce soin même s'étoit présenté à son imagination comme une offense, jusqu'à ce que le poison qui infectoit son cœur, s'étant exhalé par un torrent d'injures, il avoit feint de prendre un fusil pour aller cacher sa honte.

Après cette triste peinture de ses peines, Mademoiselle Fidert conjura mon Valet de me solliciter par toute l'amitié que j'avois pour elle, de m'employer autant pour la délivrer d'une situation si cruelle, que pour obtenir du Roi la faveur que je lui faisois espérer. Mais tandis qu'elle croyoit parler sans témoins, Ecke étoit à l'écouter, s'il avoit entendu patiemment le détail de ses fureurs, il ne put soutenir la résolution que sa femme marquoit de le quitter, & l'interprétant dans le sens de la jalousie, il s'approcha d'elle avec de nouveaux transports, en jurant qu'il lui feroit payer cher un dessein qu'il traita

d'horrible infâmie, mon Valet effrayé d'un orage qu'il craignit de voir à la fin tomber sur lui, remonta promptement à cheval, & s'éloigna de Canterstrof. L'impression qui lui restoit de la tristesse & du danger de son ancienne Maîtresse, lui avoit fait mettre à son retour la moitié moins du tems qu'il auroit employé pour s'y rendre.

Le mouvement des Armes, & l'approche d'une Bataille qui paroissoit désormais inévitable, ne réfroidirent point l'ardeur que je me sentis pour le service de cette femme infortunée. M. le Maréchal étoit avec le Roi sur le bord de la Riviere, à voir défiler la Cavalerie, qui passoit le nouveau Pont. Je m'approchai de lui, & le priant de m'écouter à l'écart, je lui expliquai en peu de mots la malheureuse situation d'une femme qu'il avoit aimée. Il en fut touché. Je lui traçai en même tems ce qu'il avoit à faire pour la servir. Il me fut impossible de ne pas mêler le nom d'Ecke dans cette explication. Quoique M. de Schomberg n'apprît point sans ressentiment qu'il avoit été trompé par le pere & le fils, il supprima les plaintes pour exécuter promptement ce que je le suppliai de ne pas remettre plus loin

Mon plan étoit de rappeller Ecke à l'Armée, & d'engager le Roi dans une occasion si favorable à déclarer hautement qu'il faisoit grace à Mademoiselle Fidert pour son Parricide. Ecke étant obligé de quitter le Château de Canterstrof, sa femme seroit autorisée par le changement de ses affaires, à se rendre dans sa Maison Paternelle, où elle vivroit du moins pendant quelque tems dans l'indépendance, & c'étoit remédier au plus pressant de ses maux, que de lui donner une double raison de s'éloigner de son Mari.

M. de Schomberg demanda aussi-tôt ces deux graces au Roi. Elles furent accordées sur le champ au souvenir des soupirs de Croydon. Oui, dit ce Prince, en levant la voix au milieu de vingt Officiers généraux, je ne puis faire trop tôt connoître aux Irlandois que je les aime. Il prit la peine de donner lui-même un tour favorable au crime de Mademoiselle Fidert, en l'attribuant à la fureur de l'amour, & déclarant d'ailleurs qu'il ne vouloit rien approfondir, lorsqu'il étoit question de la premiere grace qu'il eût accordée à l'Irlande, il affecta de faire croire que par cette considération il ne s'arrêtoit pas scrupu-

leusement, à ses principes. Il n'y eut personne qui ne se persuadât qu'à la veille d'une Bataille il avoit voulu gagner effectivement les Irlandois par un exemple extraordinaire de clémence. Le pardon du jeune Ecke fut accordé au même moment. Je me fis apporter aussi-tôt une plume que je pris la liberté de présenter moi même au Roi, en lui disant qu'une grace accordée à la tête de son Armée, devoit porter dans la forme quelque chose de militaire. Il eut la bonté de signer son nom au bas d'un papier que je fis contre-signer par M. de Schomberg ; je le remplis de quelques lignes dont je leur fis la lecture ; & tandis que tout le monde badinoit de cette nouvelle méthode d'expédition, je demandai à M. le Maréchal la permission de faire partir un de ses Gardes pour la porter au Château de Canterstrof.

Ce n'étoit pas sans raison que je choisissois un Garde de M. de Schomberg pour cette commission. Outre qu'il ne me convenoit plus d'y employer un de mes Gens, j'avois formé deux projets qui ne pouvoient réussir aisément que par cette voie. L'un étoit de faire venir le jeune Ecke au Camp, sans qu'il pût ab-

léguer aucun prétexte pour différer son départ ; & comme il auroit été choc-quant pour lui de le faire amener par une Escorte, il n'y avoit qu'un Garde qui pût le forcer tout d'un coup à l'obéissance. D'un autre côté je voulois me procurer naturellement l'occasion d'apprendre au Chevalier Ecke le mariage de son fils, & le disposer même à joindre ses ordres à ceux de M. le Maréchal pour le rappeller à l'Armée ; car je me défiois encore qu'il y voulût consentir, & qu'il ne préférât pas de perdre sa Compagnie à la nécessité d'abandonner sa femme à elle-même. Son Pere, quoiqu'extrêmement surpris de son mariage, marqua moins de chagrin de cette nouvelle, que de crainte d'avoir déplû à M. le Maréchal par la conduite qu'il avoit tenue à Biligargi. Il consentit à charger le Garde d'un ordre particulier de sa main, auquel je joignis celui que j'avois tiré de M. de Schomberg.

Cependant toute l'Armée qui étoit composée de plus de cinquante mille Hommes, ayant passé la Riviere avant la fin de la nuit, le Roi lui accorda quelques heures pour se rafraîchir, & l'ordre fut donné en même tems de distribuer la poudre & tout ce qui étoit

néceſſaire pour le combat. Nous n'étions plus ſéparés de l'Ennemi que par la Boyne, petite Riviere qui pouvoit être paſſée à gué dans mille endroits. M. de Schomberg, que j'avois l'honneur d'accompagner de fort près, me fit approcher encore plus, pour me demander ce que je penſois du Chevalier Ecke; & ſi je croyois qu'après la trahiſon dont il s'étoit rendu coupable à Biligargi, il dût lui laiſſer le commandement de ſes Gardes dans un jour de Bataille. Cette queſtion m'ayant ſurpris juſqu'à m'ôter le pouvoir de répondre, il continua de me dire que j'ignorois ſans doute juſqu'où le Chevalier avoit porté la perfidie, & qu'il ne ſe figuroit pas du moins que ſa hardieſſe eût été juſqu'à s'en venter. En le faiſant partir pour Biligargi, il avoit été obligé de lui confier toute l'hiſtoire de ſes amours, & l'ayant chargé de ſa vengeance, il n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre que Mademoiſelle Fidert n'avoit jamais eû de retour pour ſa tendreſſe. Or s'il étoit certain que c'étoit avec ſon fils qu'elle avoit été ſurpriſe, & qu'elle l'eût enfin épouſé enſuite, il ne l'étoit pas moins, que le Chevalier avoit vû ſon fils dans ſa priſon; d'où il falloit con-

clure non-seulement qu'à son retour il avoit trompé M. le Maréchal par des fables, mais qu'il s'étoit servi de sa confidence pour favoriser le mariage de son fils, c'est-à-dire, précisément pour trahir son attente, & lui ravir une Maîtresse dont il ne lui avoit pas caché que tout son bonheur étoit d'être aimé. Fierai-je ma vie, reprit-il, à celui qui m'a trompé avec cette cruauté & cette bassesse?

Il y avoit de la justice dans une partie de ces plaintes; mais j'aurois pû justifier le Chevalier Ecke sur tout ce qui avoit rapport au mariage de son fils, puisque j'étois certain par mille raisons qu'il l'avoit ignoré. Je lui devois même cette justification, & j'allois l'entreprendre, lorsque le Roi, qui n'avoit cessé un moment d'être à cheval pendant toute la nuit, se trouva vis-à-vis de M. le Maréchal, & le reconnut à la clarté des premiers rayons du jour. Il fut à nous au même instant. M. le Maréchal n'eut que le tems de me dire: Je suis le plus malheureux de tous les hommes. Tout me trahit, l'amour & l'amitié. Que j'en augure mal pour le succès de cette journée. Je n'ai que toi, Montcal, ajouta-t-il. Va dire de ma part

au Chevalier que je ne veux plus de ſes ſervices, & prens le commandement de mes Gardes. L'arrivée du Roi ne me laiſſa point la liberté de répondre. Je me retirai pour exécuter les ordres de mon maître & de mon ami, en gémiſſant de la triſteſſe de ſon cœur, mais en plaignant auſſi le Chevalier Ecke, que je croyois excuſable, & que cette diſgrace alloit néanmoins déshonorer. Je ne fus pas long-tems à le joindre. Je lui déclarai les intentions de M. de Schomberg, ſans pouvoir me défendre de lui en expliquer en peu de mots les raiſons. Un coup de foudre l'auroit moins abbatu. J'ai prévû, me dit-il, que cette malheureuſe avanture me coûteroit ma fortune; mais il me fait un tort cruel. Je ne ſuis capable ni de le trahir, ni de ceſſer de l'aimer. Il me quitta d'un air déſeſpéré, ſans prêter l'oreille à la promeſſe que je lui faiſois de juſtifier ſon innocence aux dépens de ma vie. Ainſi l'amitié & l'amour jouerent leur rôle au milieu des Armes, & nous occupoient autant que le déſir de la gloire.

Cependant l'Ennemi qui nous découvrit à la pointe du jour, commença auſſi-tôt à faire entendre ſon Artillerie, dont les premiers coups furent pointés

apparemment contre ceux qui avoient reçu ordre du Roi de reconnoître les gués & les passages. Ce Prince s'étant lui-même approché de la Riviere, fut blessé d'un coup de canon qui lui effleura l'épaule. Mais n'en étant pas moins en état d'agir, il se détermina enfin à passer la Boyne aux yeux de l'Armée Jacobite, que le Comte de Lauzun rangeoit de l'autre côté en Bataille. Il parut bien que l'Ennemi ne s'attendoit point à tant de diligence, & qu'après une marche de plusieurs jours, il s'imaginoit que nous en prendrions un du moins pour nous rafraîchir. Notre étonnement étoit de le voir occupé à faire une variété d'évolutions & de mouvemens à plus d'un mille du bord de la Riviere, tandis que M. de Schomberg, qui avoit déja reçu ordre de passer avec la Cavalerie, s'avançoit à la tête de soixante-deux Escadrons; comme si les Jacobires eussent cru qu'il n'approchoit de la Boyne, que pour se faire voir sur les bords. Cependant lorsqu'ils eurent remarqué qu'il commençoit sérieusement le passage, leur Cavalerie se détacha au petit galop pour venir recevoir la nôtre, & leur Infanterie se mit en marche avec la même diligence.

M. de Schomberg étoit déja passé avec plus de vingt Escadrons. Il fondit impétueusement sur le premier Corps de la Cavalerie Ennemie, qui s'étoit hâté plus que les autres, & dans un instant il le tailla en piéces avec un si furieux carnage qu'il n'echappa point vingt hommes de huit Escadrons, dont il étoit composé. Les suivans qui auroient été exposés au même sort dans le désordre où ils s'avançoient à la queue les uns des autres, arrêterent tout court, pour se mettre en ordre de bataille, & pour attendre leur Infanterie. La nôtre commençoit à passer la riviére sous la conduite de Mylord Douglas, & du Général Major Kirex. Et l'éloignement où celle de l'ennemi étoit encore, sembloit nous promettre d'autant plus de liberté, que le dessein de M. de Schomberg étoit de l'attaquer, dès qu'il auroit toute sa Cavalerie de l'autre côté de la Boyne. Le Roi qui l'avoit passéé des premiers, se tenoit entre les deux parties de son Armée, qu'il voyoit passer à droite & à gauche, exposé au canon de l'ennemi comme le dernier soldat, & marquant de la main à chaque Troupe le poste qu'il vouloit qu'elle occupât. Il quitta tout d'un coup le sien pour s'avancer

vers la Cavalerie au moment qu'elle achevoit de passer. Quoiqu'il fût convenu avec M. le Maréchal qu'il attaqueroit les ennemis en flanc, lorsque Mylord Douglas les auroit joints avec l'Infanterie, il crut remarquer à la disposition du terrain qu'il auroit plus d'avantage à les prendre par derriére, & les voyant eucore assez loin pour aller lui-même un peu plus avant à la découverte des lieux, il vouloit gagner la hauteur à la tête de quarante ou cinquante Officiers qui faisoient toute sa suite. Mais les instances de M. de Schomberg le firent demeurer au front de la Cavalerie, tandis que ce Général entreprenant de suppléer à ses vûes, s'avança effectivement avec le même cortége. L'Infanterie Ennemie, qui s'étoit mise en marche avec tant d'ardeur, dans l'espérance d'arriver assez tôt pour nous disputer le passage, s'arrêta tout d'un coup, lorsqu'elle s'apperçût que notre Cavalerie étoit entiérement passée, je fis remarquer à M. le Maréchal que c'étoit apparemment pour tirer avantage de l'inégalité du terrain, qui alloit en pente depuis le lieu où ils étoient jusqu'à la riviére, & le mouvement de leur Cavalerie qui se retira aussi-tôt pour les rejoindre, confir-

ma mon obſervation. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce qui n'auroit été qu'une rencontre tumultueuſe, s'ils fuſſent arrivés avant le paſſage de notre Cavalerie, alloit devenir un combat réglé, lorſque notre Infanterie auroit achevé de paſſer. Mais dans l'éloignement où ils étoient encore, M. de Schomberg n'ayant pas fait difficulté de s'avancer preſqu'à la moitié de la diſtance qui nous ſéparoit d'eux, nous vîmes un nombre de leurs Cavaliers qui ne nous parut pas ſupérieur au nôtre, prendre leur courſe vers nous avec l'apparence de vouloir nous attaquer. On a prétendu depuis que c'étoit le Duc de Berwick, qui s'étant figuré que le Roi étoit avec nous, avoit entrepris avec ſes plus braves Officiers de le tuer, ou de l'enlever avant qu'il pût être ſecouru. Comme il n'étoit pas queſtion d'éviter une attaque dont nous étions bien ſûrs de faire partager le péril à nos Ennemis, nous nous préparâmes à les recevoir de bonne grace. Le premier choc fut bien violent, ſans être meurtrier; parce que dans l'ardeur qui animoit de part & d'autre deux partis qui n'étoient compoſés que de gens de diſtinction, la confuſion d'une rencontre ſi vive rendit preſque tous les

coups inutiles. Je fus poussé d'abord jusqu'au dernier rang, avec une partie des Gardes de M. de Schomberg que j'avois amenés à la suite. Mais tandis que je faisois les derniers efforts pour regagner le terrain que j'avois perdu, le dessein des ennemis se déclaroit par les coups terribles qui se réunissoient autour de M. de Schomberg, où la mêlée étoit devenue fort sanglante en un moment. Au défaut du Roi, ils paroissoient acharnés contre la vie de son Général ; & beaucoup plus vîte que je ne pus me faire jour jusqu'à lui pour le secourir, un Irlandois, que je reconnus bientôt pour Harryfitz, l'abbatit d'un coup de pistolet. Ce Héros infortuné tomba de son cheval, & son dernier sort auroit été d'être écrasé aussi-tôt, si le Chevalier Ecke que je n'avois point apperçû dans notre Troupe, & qui se trouvoit près de lui dans ce moment, ne se fût jetté à terre aussi promptement que M. de Schomberg y étoit tombé, & n'eût employé tout l'avantage qu'il avoit à pied pour écarter les chevaux. Mais étant blessé aussi-tôt lui-même, & voyant qu'Harryfitz cherchoit à percer M. le Maréchal de la pointe de son épée, il ne pensa plus qu'à se jetter devant son

Maître, qui respiroit encore, & qu'à parer aux dépens de sa vie les coups qu'on lui portoit. Il la perdit au même moment, sans que sa mort pût garantir M. de Schomberg. Harryfitz acheva sa vengeance, en le perçant deux fois de son épée; & ce qui n'excita pas moins de pitié & d'admiration que le généreux dévoument du Chevalier Ecke, un de ses valets de chambre, nommé Ferry, qui l'avoit suivi pas à pas avec un cheval de main, s'étant jetté sur son corps pour lui servir aussi de bouclier, y fut tué au même moment de plusieurs coups.

La fureur qui se répandit dans toute notre Troupe ne laissa pas durer longtems l'opinion que nos ennemis eurent de leur victoire. Ils perdirent plus de la moitié de leurs gens, & l'on assura que le Duc de Berwick avoit été blessé. Pour moi, qui, malgré tous les efforts que j'avois faits pour rejoindre mon maître, n'avoient pû m'ouvrir assez tôt un passage, je n'arrivai près de lui qu'au moment qu'Harryfitz lui portoit le dernier coup. Ce spectacle, joint à celui du Chevalier Ecke que je voyois étendu de son côté dans un ruisseau de sang, m'auroit fait tomber les armes des mains, si l'ardeur de la vengeance ne m'eût ren-

du autant de force que la tendresse de l'amitié étoit capable de m'en ôter. Je traitai barbarement Harryfitz, il faut que je le confesse ; car après lui avoir fendu la tête du tranchant de mon épée, je la lui plongeai trois fois de suite dans le sein. D'autres le vengerent aussitôt en me traitant avec la même cruauté. Je fus abbatu de plusieurs blessures, qui me firent perdre tout d'un coup la connoissance, & je ne pus jouir du plaisir de voir nos ennemis forcés de prendre la fuite au nombre de douze, qui n'étoient qu'environ le quart de leur Troupe.

Je ne leur refuse point la gloire d'avoir combattu avec une valeur obstinée ; & s'il est vrai que le Duc de Berwick fût le Chef de ce détachement, il s'est vanté sans doute d'être sorti fort heureusement d'une des plus dangereuses occasions de sa vie. La victoire auroit même été plus incertaine, si le dessein de tuer M. de Schomberg, pour lequel ils avoient réuni tous leurs efforts, ne leur eût fait négliger peut-être le soin de se défendre. Mais dois-je donner le nom de victoire à la plus grande de toutes nos pertes? Il n'y eût point d'exception dans la douleur publique. Toute l'Armée regreta un Général qui s'étoit

fait aimer dès qu'il avoit paru en Angleterre, & qui par l'effet de ses qualités personnelles avoit étouffé insensiblement jusqu'à l'envie dans ceux qui avoient été presqu'également allarmés de la grandeur de sa réputation, & de la faveur extraordinaire où il s'étoit élevé tout d'un coup auprès du Roi. Si la fortune lui avoit offert peu d'occasions de signaler son courage dans les deux Campagnes qu'il avoit faites en Irlande, il n'en étoit que plus glorieux pour lui d'avoir arrêté à si peu de frais les entreprises de l'ennemi ; & d'ailleurs son unique dessein ayant toujours été de réduire les Jacobites dans quelque détroit où il pût les accabler tout d'un coup, il ne pouvoit l'avoir exécuté mieux, puisqu'en mourant il les laissoit à l'instant d'une bataille qui devoit renverser toutes les espérances de leur parti.

Elle ne fut vûe du côté de l'Infanterie, que par la vigoureuse attaque de la nôtre, car malgré l'avantage que les ennemis avoient à tirer de leur situation, à peine eurent-ils essuyé le premier feu, que se mettant en désordre, ils soutinrent mal l'impétuosité de Mylord Douglas, & du Général Kirex. Envain le Duc de Berwick fit-il des effets merveil-

leux pour les encourager. Ils furent rompus, avec si peu d'espérance de pouvoir se rallier, que le Duc les abandonnant avec indignation, passa à la Cavalerie, qui avoit fait face avec plus d'honneur à la nôtre, & qui soutint long-tems le combat. Elle fut néanmoins renversée par le Roi même, qui avoit animé la sienne à venger la mort de son Général. Suivant les relations qui furent publiées à Londres, & que je ne lûs qu'après mon rétablissement, la déroute des Jacobites fut si complette que de plus de quarante mille Irlandois que le Roi Jacques avoit ramassés depuis son débarquement, il n'y en eût pas dix qui parussent après la bataille, soit que les autres eussent péri dans leur fuite, soit qu'étant rebutés de leur disgrace, ils eussent pris le parti de se retirer dans leurs Provinces, & d'abandonner le service du Roi Jacques. Les François, mal secondés par ces mauvaises Troupes, se retirerent en assez bon ordre à Limerick, sous la conduite d'un Officier de leur nation; nommé Boisselat; tandis que le Roi Jacques, avec le Duc de Berwick & le Comte de Lauzun, allerent se consoler de leur perte en France.

On avoit pris ſoin du corps de M. le Maréchal ; mais celui du Chevalier Ecke & le mien étant demeurés ſur le champ de bataille, il n'y eût qu'une faveur extraordinaire du Ciel qui pût me ſauver d'être mille fois écraſé par la Cavalerie. L'action générale ſe paſſa à ſi peu de diſtance qu'étant revenu à Pixois la nuit ſuivante, ſoit par la fraîcheur de l'air, ſoit par le mouvement que je reçûs de ceux qui me vinrent dépouiller de mes habits, je conſervai aſſez de préſence d'eſprit pour remarquer autour de moi des tas d'hommes & de chevaux morts, que le Roi avoit déja donné ordre qu'on raſſemblât, pour les enterrer dès le lendemain. Ceux entre les mains de qui je tombai ne me parurent pas fort touchés de la priere que je leur fis de prendre ſoin de ma vie ; cependant lorſqu'en remuant à peine la langue, je leur eus appris que j'étois un Officier de quelque diſtinction, qui leur promettois de récompenſer libéralement leurs ſervices, ils me ſouleverent entre leurs bras, pour me mettre ſur une voiture qui étoit déja chargée de quelques Officiers bleſſés, à qui les mêmes eſpérances leur avoient fait rendre apparemment le même office. S'il me reſtoit quelques goutes de ſang

ſang qui ne fût pas ſorti par mes bleſſures, elles acheverent ſans doute de s'écouler dans ce mouvement, car ayant encore une fois perdu la connoiſſance, je ne la retrouvai que plus d'une heure après, dans la cabane d'un payſan où je fus tranſporté ; & ceux à qui je fus redevable d'un ſi grand bienfait s'embarraſſerent peu après m'avoir placé dans la voiture, ſi ma vie pouvoit ſe ſoutenir long-tems ſans d'autres ſecours.

Cependant mes gens, qui n'avoient pas eu de peine à s'aſſurer de mon ſort, étoient à me chercher auſſi dans le même endroit du champ de Bataille ; mais la multitude de Valets & de Vivandiers qui y étoit répandue, les ayant empêché d'étendre bien loin les yeux autour d'eux, quoiqu'on eût allumé de toutes parts quantité de feux & de flambeaux, ils ne découvrirent la route qu'on m'avoit fait prendre, qu'après avoir employé une partie de la nuit à me chercher inutilement. Ayant appris enfin qu'on avoit tranſporté dans diverſes voitures quelques Officiers qui n'étoient pas morts, ils ſe flaterent que je pourrois être de ce nombre. J'étois encore, ſi non ſans connoiſſance, du moins ſans voix & ſans forces, lorſqu'ils arriverent

à la cabane. L'obſcurité y étoit grande, & les ſecours encore ſi éloignés, qu'avant que de les recevoir, j'aurois perdu miſérablement le peu de vie qui me reſtoit. Mes gens me reconnurent tout d'un coup, parce qu'on m'avoit laiſſé mes habits. Ils me rendirent des ſoins ſi empreſſés, que m'ayant rappellé quelque apparence de chaleur, je me trouvai en état de diſtinguer Harryfitz, qui avoit été tranſporté comme moi ſur quelques eſpérances qu'on avoit eu la force de donner à ceux qui l'avoient découvert. Ses bleſſures ne le cédoient guéres aux miennes. Je l'avois abbattu d'un coup de ſabre ſur la tête; & je lui en avois enfoncé trois fois la pointe dans l'eſtomac. Il eſt vrai qu'avec les mêmes coups, j'en avois reçû un de plus ſur la tête, & deux ſur le bras gauche. Mais le ſecours de mes gens m'ayant rappellé la connoiſſance, je pus reconnoître Harryfitz, qui n'étoit pas en état d'ouvrir les yeux pour me diſtinguer. Dans la mortelle foibleſſe où j'étois, je ne laiſſai pas de me rappeller toutes les images qui m'étoient reſtées du combat; & quelque ardeur qui m'eût porté à venger la mort de M. le Maréchal, je me ſouvins avec quelque honte que ſon Meurtrier, cet Harryfitz

que j'avois traité si cruellement, m'avoit sauvé dans un autre tems la vie & la liberté. Si je l'avois puni d'avoir cherché sa gloire aux dépens d'une tête si précieuse, il me sembla que je pouvois satisfaire aussi ma reconnoissance en lui faisant donner le secours qui étoit nécessaire à sa situation. Sans le désigner autrement que par un signe, j'attachai mon Chirurgien à le servir. Le soin qu'on me vit prendre de lui porta ensuite mes gens à le faire transporter avec moi dans le Bourg voisin, où il fut logé sous le même toit & traité avec les mêmes attentions.

Madame de Montcal n'attendit pas la certitude de mes blessures pour quitter Biligargi. Sur le premier bruit qui se répandit de notre victoire, & sur mon silence qu'elle trouva long dans une telle conjoncture, elle prit le parti de se rendre aux bords de la Boyne, où la nouvelle de la mort de M. le Maréchal lui fit d'abord penser que j'étois uniquement occupé d'un si funeste événement: mais elle apprit enfin la part que j'avois eu à l'infortune de ce grand homme, & les sentimens qu'elle me connoissoit pour lui, la persuaderent d'abord que mes blessures n'étoient pas les plus douloureux

de mes maux. En effet, ma consternation & ma douleur ne firent qu'augmenter tous les jours, tandis que le danger de mes blessures diminua bien-tôt sensiblement. Non-seulement je renonçai à tout espoir de fortune militaire, après la mort de mon protecteur & de mon ami, mais je résolu d'abandonner le service; ce fut-là la promesse que j'adressai à Madame de Montcal, en voyant les pleurs que ma situation lui faisoit répandre.

En assurant qu'aucune de mes blessures n'étoient mortelles, les Chirurgiens ne me rendoient pas mes forces, qui sembloient m'avoir quitté sans retour par l'épuisement absolu de mon sang. Je passai plus de trois semaines dans cet état, sans être capable de m'occuper d'autres soins que ceux d'une si ennuyeuse situation. Harryfitz étoit traité dans une autre chambre; mais s'il ignoroit à qui il avoit l'obligation de ce bienfait, j'avois absolument oublié le service que je lui avois rendu. Il avoit été si mal que la curiosité n'avoit pû l'occuper beaucoup. Cependant il ne put entendre mon nom de mes domestiques, sans se faire instruire du lieu où il étoit, & par quelle générosité ou quel intérêt on lui rendoit des ser-

vices si empressés. Il frémit en apprenant qu'il étoit sous mon pouvoir. Les circonstances du combat n'étoient point effacées de sa mémoire. S'il se souvenoit d'avoir ôté la vie avec un acharnement cruel au Maréchal de Schomberg, il n'avoit pas oublié non plus que c'étoit de moi qu'il avoit reçû le premier coup de sabre qui l'avoit abbattu ; & se trouvant percé de plusieurs autres coups, il se figuroit aisément qu'ils étoient tous partis de la même main. Mes gens, qui remarquerent son inquiétude, me rappellerent ce que j'avois fait pour lui en m'apprenant qu'il étoit si près de moi ; ou plutôt me parlant de lui sans le connoître, ils brûloient eux-mêmes d'apprendre quelles pouvoient être les raisons qui m'avoient porté à le servir, & qui paroissoient lui faire regreter de m'avoir cette obligation. Non-seulement je cachai son nom & son forfait, mais le faisant assûrer aussi-tôt que je n'avois pas perdu le souvenir de Kanan, j'ajoutai quelques termes vagues par lesquels je lui faisois entendre qu'il s'étoit fait dans mon cœur une compensation d'injures & de bienfaits.

Il n'avoit pas manqué de se faire raconter aussi la disgrace irréparable du

Roi Jacques; & répondant fort bien au soin que j'avois eu de lui faire parler avec quelque obscurité, il me fit dire avec la même précaution que c'étoit un malheur pour lui & pour moi que nos blessures nous retinssent dans un lit. Je ne vis dans ce langage que l'ardeur d'un Homme de guerre, qui regrete de ne pouvoir être utile à son Parti; mais elle me donna occasion de réflechir si je pousserois l'oubli de son attentat jusqu'à lui rendre la liberté après sa guérison. Il me l'avoit rendue à Kanan; & je comprenois bien d'ailleurs qu'après tant d'actions fameuses par lesquelles il s'étoit attiré la haine des Protestans, il n'y avoit guéres de tempérament entre le retenir Prisonnier, & le dévouer au supplice. Mais pouvois-je aussi le rendre libre sans m'exposer moi-même au ressentiment, & peut-être au mépris de tous les Amis de M. de Schomberg, à qui l'on ne feroit jamais comprendre qu'il y eût des raisons assez fortes pour m'avoir fait épargner la vie, & prendre soin même de la santé de son Meurtier? Il ne falloit pas espérer qu'en sortant de mes mains, il pût cacher que M. de Schomberg étoit mort par les siennes, & c'étoit m'exposer non-seulement à la

haine de tous ceux à qui ce grand nom étoit cher, mais aux reproches éternels de mon propre cœur.

Aussi-tôt qu'il fut en état de se faire transporter jusqu'à ma chambre, il me fit demander instamment la liberté de me voir. Je me fis presser plus d'une fois, & j'affectai de n'y consentir que d'un air chagrin. Malgré le service que je lui avois rendu, il sentoit fort bien que je ne pouvois l'aimer, & que la reconnoissance avoit eu à combattre des mouvemens bien opposés, pour me faire prendre quelque intérêt à sa guérison. Aussi commença-t-il par me confesser qu'il regretoit lui-même d'avoir privé l'Europe d'un de ses plus grands Hommes, & qu'il se croyoit d'autant plus coupable, que le motif de la gloire avoit eu moins de part à son action, que la force d'un ressentiment personnel. Il n'avoit jamais pardonné à M. de Schomberg de l'avoir fait condamner au supplice, après l'affaire d'Oxmanton, & depuis ce tems-là toutes ses vûes s'étoient tournées à la vengeance. Mais en s'accusant de barbarie, il me fit une proposition qui me fit douter que son repentir fût sincére, ou qui me donna lieu du moins de me fier moins que jamais à son cara-

tére. Boiſſelat s'étoit renfermé dans Limerick avec les François, & le Roi Guillaume, qui ne vouloit pas repaſſer la Mer ſans avoir détruit toute l'Irlande, s'étoit attaché lui-même à ce Siége avec ſes meilleures Troupes. Harryfitz, mécontent de voir ſes ſervices mal récompenſés par le Parti Jacobite, me propoſa de rendre un ſervice eſſentiel au Roi Guillaume, en faiſant périr d'un ſeul coup la Garniſon de cette Ville. Il étoit né à Limerick. Connoiſſant tous les détours de la Ville, il y avoit remarqué un ſouterrain qui regnoit ſous un long corps de cazerne, où il ne doutoit pas que tous les François ne fuſſent logés. Il n'en ignoroit pas non plus la ſortie qui donnoit dans un foſſé ſec, & la montagne ſervant de ce côté-là de défenſe naturelle à la Ville, il jugeoit que la garde s'y faiſoit avec négligence. Son deſſein étoit de tranſporter quelques milliers de poudre dans le ſouterrain, pour faire ſauter le corps de cazerne & tous ceux qui l'habitoient. Ce projet lui paroiſſant infaillible, il regretoit que nous n'euſſions point été en état de l'exécuter, avant que le Roi Jacques, qui avoit paſſé quelques jours à Limerick après ſa défaite, eût quitté

cette Ville pour se rendre à Kinsal, d'où il étoit parti ensuite pour retourner en France.

Malgré tous mes engagemens au service de l'Angleterre, je ne pus entendre sans horreur le plan d'une entreprise qui devoit coûter la vie à cinq ou six mille Hommes de ma Nation, sans pouvoir tirer l'épée pour se défendre. Si j'excitai Harryfitz à m'expliquer toutes ses idées, ce ne fut que pour m'assurer les moyens de couper le cours à cette perfidie. Mais je n'eus pas besoin d'y employer beaucoup d'efforts; ses blessures ne lui permettant non plus qu'à moi de penser lui-même à l'exécution de ses vûes, il ne me les communiquoit que pour m'engager à donner cette ouverture à Mylord Douglas, qui commandoit sous le Roi au Siége de Limerick. Je feignis de les approuver, jusqu'à faire prendre une plume à Madame de Montcal, pour en écrire toutes les circonstances; & lui promettant de faire valoir son zéle, je le renvoyai fort satisfait de ses espérances. Mais je ne m'occupois au fond qu'à trouver quelque voie indirecte pour les faire manquer, & le Ciel me l'offrit en amenant chez moi Mylord Gallouay, qui

se détourna de quelques milles pour me marquer la part qu'il prenoit à ma situation. Il étoit parti de Londres avec des nouvelles importantes qu'il portoit au Camp de Limerick, & qui déterminérent bientôt le Roi à quitter l'Irlande pour se rendre à la Haie. Je lui proposai mes scrupules sur l'offre qu'on me faisoit de perdre d'un seul coup toute la Garnison Françoise de Limerick. Soit reste d'attachement pour une Nation dont il étoit comme moi, soit hauteur pour le noir dessein d'un Perfide, il ne balança point à condamner la cruelle invention d'Harryfitz, & dans quelque tems qu'elle pût être proposée, il se chargea d'en arrêter l'exécution.

Cet incident ne fît qu'augmenter mes difficultés sur la conduite que je devois tenir avec le Meurtrier de M. de Schomberg. Je me serois arrêté enfin au Parti de le quitter, dès que ma santé m'auroit permis de souffrir le mouvement d'une voiture, & l'abandonnant à lui-même, j'aurois évité tous les reproches ausquels j'appréhendois de m'exposer; mais j'eus encore l'obligation au Ciel de me délivrer de cet embarras, par une voie qui sembloit justifier sa Providence. L'Ecuyer de M. le Maréchal de Schomberg

avoit été dangereusement blessé en combattant près de son Maître; & quoiqu'il se fût plutôt rétabli que moi, il lui restoit des suites à craindre d'un coup de balle qui lui avoit traversé le corps. On lui conseilla d'aller prendre les eaux de Bath; & comme il s'étoit fait traiter long-tems dans le lieu où j'étois, il ne fut pas plutôt en état de marcher, que pour exercer ses forces, il vint me rendre sa premiere visite. Notre entretien ne roula que sur notre perte commune, & sur les louanges d'un Maître que nous avions les mêmes raisons de regreter. J'évitai de lui parler de Harryfitz. Mais en me quittant, il apprit qu'il y avoit dans la même Maison un Officier, qui étoit encore fort mal de ses blessures; & quoiqu'on ne pût lui en dire le nom, il se crut obligé que par l'occasion à lui faire quelques politesses. Harryfitz étoit dans un fauteuil, où sa foiblesse le retenoit encore. Quelque changement qu'une si dangereuse maladie, & la différence de l'habillement eussent pû mettre dans sa figure, l'Ecuyer, qui se nommoit Tostat, crut le reconnoître après l'avoir observé quelques momens. Mes yeux me trompent-ils, lui dit-il dans le mouvement

d'une fureur qui commençoit à s'allumer ; ne vois-je pas le monſtre qui a maſſacré barbarement mon Maître ? Et ne pouvant douter, ſur quelques excuſes mal arrangées qui échapperent à Harryfitz, que le jugement qu'il en avoit porté ne fût certain, ah ! traitre, s'écria-t-il en tirant ſon épée, comment la vengeance du Ciel t'a-t-elle épargné ſi long-tems ? Mais elle t'eſt réſervée par ma main ; & ſans conſidérer ſa ſituation ; il le perça de pluſieurs coups. Le bruit ayant attiré tout ce qu'il y avoit de gens dans la Maiſon, il ne marqua pas la moindre inquiétude de l'action qu'il venoit de commettre ; qu'on expoſe, leur dit-il ; ce miſérable ſur le premier gibet. C'eſt l'aſſaſſin de M. de Schomberg. Je ne regrete que de lui avoir ôté la vie par une mort trop douce. En un moment la rage parut ſaiſir tous les Spectateurs. Ils traiterent le cadavre avec les dernieres indignités, & l'ayant traîné par toutes les rues du Bourg, ils le partagerent en pluſieurs quartiers, qu'ils attacherent dans différens lieux.

Toſtat étoit repaſſé dans ma chambre après cette exécution. L'émotion où je le vis m'en ayant cauſé beau-

coup, j'attendois qu'il m'expliquât ce que je ne sçavois encore que par le bruit que j'avois entendu. Il m'embrassa plusieurs fois. Je regarde ce jour, me dit-il, comme le plus heureux de ma vie. J'ai vengé notre Maître. Comment s'est-il fait, ajouta-t-il, que vous ayez eu si long-tems le traitre à deux pas de vous sans le connoître ? Cette question m'embarrassa. Mais connoissant de la raison & de l'honneur à Tostat, je pris le parti de lui expliquer tout le fond de mon avanture. Il confessa que je m'étois trouvé dans des circonstances délicates. Enfin j'en étois délivré; & sans examiner trop à quels sentimens je devois me livrer, je priai Madame de Montcal de prendre cette occasion pour hâter notre départ.

Elle auroit souhaité que nous mettant dans une voiture assez douce pour gagner la mer, nous nous fussions associés à Tostat dans le voyage. Quelque fond qu'elle fît sur l'habileté de mon Chirurgien, son impatience étoit de me voir à Londres, pour y recevoir mille secours qu'il ne falloit point espérer en Irlande. Mais il nous restoit des intérêts précieux à régler. Nous ignorions le sort de Mademoiselle Fidert, & l'amitié ne nous permettoit pas de nous éloigner, sans

avoir vû sa fortune & son repos bien établis. Quoiqu'il se fût passé plus d'un mois depuis la Bataille de la Boyne, la difficulté des communications & mes propres disgraces nous avoient ôté tous les moyens de nous informer de sa situation. J'ignorois même si elle avoit reçû sa grace, & son mari l'ordre de se rendre à son Régiment. Ma résolution étant de retourner à Greenlaster, où je m'étois bien trouvé de l'air & des alimens après mes premieres blessures; & où j'avois fait un ami, que je souhaitois de revoir, je me proposai de faire partir delà quelque personne de confiance, ou cét ami même, si je le trouvois disposé à se charger de cette commission, pour aller s'assurer à Canterstrof des changemens qui devoient y être arrivés. Tostat, qui m'entendit parler de ce dessein, s'échauffa au nom du jeune Ecke, dont le pere n'avoit pas été moins son ami que le mien. Je ne lui cachai pas les raisons qui m'intéressoient à son mariage, ni même l'inquiétude qui me restoit pour sa femme. Il se trouvoit maître absolu de lui-même par la mort de son pere, & par conséquent plus redoutable que jamais dans ses violences. Tostat qui avoit sçû combien Mademoiselle Fidert avoit été chere à M. le Maréchal, & pour qui ce

souvenir étoit un motif de la servir, s'offrit à faire le voyage de Canterstrof, avec d'autant plus de confiance que le jeune Ecke n'ignoroit pas l'étroite liaison qu'il avoit eue avec son pere. Il en prit occasion de me raconter ce que j'ai déja rapporté de l'Horoscope de M. de Schomberg. L'ayant suivi dans toutes ses courses, il étoit à Lisbone avec lui, lorsqu'il s'étoit adressé au Juif qui l'avoit rempli de mille préventions aussi frivoles en elles-mêmes, qu'elles sembloient s'être trouvées justes par l'évenement. Elles avoient été jusqu'à lui faire changer le dessein qu'il avoit eu de se fixer en Hollande, par la seule raison qu'il n'y avoit point trouvé de femmes qui eussent fait impression sur son cœur, & que pour remplir la prédiction du Juif, il falloit qu'il aimât, & qu'il fût aimé. On peut la compter du moins parmi ses motifs: car il en avoit sans doute un plus puissant dans l'amitié du Roi Guillaume, qui lui avoit promis en le faisant partir avec lui pour l'Angleterre, toutes les faveurs dont il prit bien-tôt plaisir à le combler.

J'acceptai l'offre de Tostat, & je lui donnai pour guide le valet qui avoit servi Mademoiselle Fidert, avec la seule

précaution de lui recommander, non seulement de ne pas se faire accompagner de ce garçon en entrant au Château, mais d'éviter même tout ce qui pourroit rappeller à l'imagination d'Ecke les sources de sa jalousie. Ainsi je le priai d'éviter jusqu'à mon nom ; ce qui ne m'empêcha point de le charger d'une Lettre pour Mademoiselle Fidert, par laquelle je l'exhortois à s'ouvrir avec confiance à celui qui l'alloit voir de la part de Madame de Montcal & de la mienne. Quelques allarmes que nous eussions ressenties long-tems pour cette chere amie, il nous parut, en considérant l'effet que la bonté du Roi avoit dû produire sur son mari, que nous devions mieux augurer de son établissement ; & jugeant trop favorablement d'un furieux qui étoit capable de l'excès de toutes les passions, nous vîmes partir Tostat avec l'espérance de recevoir les plus heureuses nouvelles à son retour. M'étant fait transporter à Greenlaster, j'y passai quelques jours dans une tranquillité qui avança beaucoup ma guérison. Le Comte de Solms, qui avoit reçû deux dangereuses blessures à la Boyne, s'étoit retiré au Château de Perwith, où il commençoit aussi à se réta-

blir. Il n'apprit point que j'étois si proche de lui sans me faire presser de le voir souvent. Je répondis à cette politesse avec tout l'empressement qu'elle méritoit de la part d'un Seigneur qui avoit été lié fort étroitement avec M. de Schomberg, & qui m'avoit toujours honoré d'une estime distinguée. Nous étions fort éloignés néanmoins de la familiarité ; mais elle se forma si promptement dans les visites que je lui rendis, qu'étant devenus inséparables, il me confia les raisons qui lui avoient fait abandonner l'Allemagne immédiatement après la ligue d'Ausbourg. L'Electeur de Baviere, dont il aimoit la sœur, avoit regardé comme un affront qu'il eût entrepris de rendre secretement des soins à cette Princesse, & l'avoit fait menacer de toute sa vengeance, s'il continuoit de la voir sans témoins. Cet avis avoit fait garder plus de mesures au Comte ; mais loin de se réfroidir, il avoit cherché de nouvelles voyes pour soutenir son intrigue, jusqu'à se déguiser en femme, & se présenter à la Princesse sous le nom d'une Dame Etrangere, qui venoit implorer sa protection. Cet artifice lui avoit réussi dans plusieurs visites. Mais il fut reconnu, & quelques domes-

tiques lui firent l'insulte de lui couper les juppes. Ne pouvant douter qu'ils n'eussent agi par l'ordre de l'Electeur, il trouva l'outrage fort supérieur à l'offense ; & dans une Diete de l'Empire, où le pouvoir souverain est plus limité, le rang de son ennemi ne l'auroit pas empêché de faire éclater son ressentiment, si l'Electeur ne l'eût prévenu lui-même dans une partie de chasse que les Princes de la Diete faisoient près d'Ausbourg. Il prit le Comte à l'écart ; & soit pour lui faire raison ou pour satisfaire le mouvement de sa propre haine, il lui offrit le choix de l'épée ou du pistolet. Mais dans le tems qu'ils se disposoient à se traiter sans ménagement, plusieurs Officiers de la suite de l'Electeur les surprirent ; & l'indignation qu'ils eurent de la hardiesse du Comte les auroit portés à lui faire quelque nouvelle insulte, si leur Maître ne les eût forcés de le respecter. Tous ses amis voyant peu de sureté pour lui dans Ausbourg, le presserent de s'éloigner ; ce qui ne l'empêcha point avant son départ de se procurer encore une fois l'occasion de voir la Princesse. Et s'ouvrant même à moi sur les termes où il étoit avec elle, il me fit entendre qu'elle n'avoit point d'éloi-

gnement pour quitter l'Allemagne avec lui. Il étoit passé en Hollande, où il s'étoit fait un honneur d'accompagner le Prince d'Orange dans son Expédition.

Madame de Montcal étoit avec moi dans les visites que je lui rendois presque tous les jours à Perwith. Le penchant qu'il avoit à la galanterie lui fit entreprendre de plaire à ma femme ; & jugeant d'elle par l'idée que les Etrangers se forment des Dames Françoises, il crut apparemment qu'il la trouveroit disposée à se faire un amusement de ses soins. La voye qu'il prit n'étoit pas sans adresse. Madame de Montcal s'étoit liée avec la femme du Maire de Greenlaster, qui la quittoit peu, & qui étoit ordinairement de nos voyages. Ce fut à celle-ci que le Comte parut d'abord adresser ses soupirs, & ma femme y fut trompée pendant quelques jours. Mais cette Dame qui n'avoit pas moins de vertu que de beauté, n'avoit écouté les propositions du Comte que pour lui ôter également l'espérance, & qu'elle fût propre à s'en charger, & que Madame de Montcal voulût les recevoir. Enfin ses importunités la forcerent de s'ouvrir à nous. Nous traitâmes ce récit de badinage, & je fus le premier à répondre que je féli-

étois ma femme d'avoir mérité l'estime d'un si galant homme. Cependant le Comte, rebuté de la Dame Irlandoise, prit le parti de s'adresser directement à Madame de Montcal. Elle lui fit sans doute les réponses qui convenoient à ses principes; mais lorsqu'elle voulut m'en rendre compte, j'en badinai avec elle-même, & je la priai de croire que je n'avois pas besoin de ce détail pour être tranquille sur sa tendresse & sa fidélité. Je continuai de prendre cette avanture du même ton, jusqu'à faire connoître au Comte que je n'ignorois pas les dispositions de son cœur, & que j'étois ravi que les charmes de ma femme eussent été capables de lui faire oublier une Princesse d'Allemagne. Peut être cette affectation de sécurité fut-elle poussée trop loin; mais quoique Madame de Montcal affectât d'en rire aussi, elle en fut insensiblement choquée, sur-tout après un tour que je lui fis malicieusement. Elle étoit à jouer avec quelques personnes du voisinage, qui se rendoient aussi souvent que nous au Château de Perwith. Je me tenois debout derriere elle, & dans la familiarité qui s'étoit établie entre toutes les personnes qui composoient notre société, je n'avois pas fait difficulté de

passer les deux bras sur ses épaules, & d'avoir les deux mains appuyées sur son sein. La vûe du Comte de Solms, qui étoit de l'autre côté de la salle, me fit naître l'envie de l'appeller d'un signe de tête; & retirant doucement mes mains, je l'invitai sans bruit à prendre la place & la posture où j'étois. Il le fit si adroitement que Madame de Montcal n'eut pas la moindre défiance que ce fût un autre que moi. Pendant ce tems, je me rendis de l'autre côté de la table, où je demeurai quelques momens derriere le fauteuil de celui qui étoit vis-à-vis d'elle. Ses yeux s'éleverent sur moi, & se baisserent ensuite sur son jeu, sans qu'elle parût frappée de la moindre réflexion. Mais les ayant levés pour la seconde fois, je remarquai qu'elle me considéroit attentivement; & quittant tout d'un coup sa place avec un cri de surprise & d'effroi, elle se débarrassa brusquement des bras du Comte, qui fit quelques efforts pour la retenir. Ce spectacle avoit beaucoup réjoui l'assemblée; & m'animant moi-même à la joye, je fis agréablement quelques reproches à ma femme d'avoir si mal appris à me distinguer d'un autre homme. Avec beaucoup d'esprit & d'usage du monde, elle fut la

ſeule à qui cette plaiſanterie déplut. Je découvris ſon chagrin, & j'abrégeai une ſcene qu'elle ne ſupportoit pas volontiers. Son humeur, qui étoit naturellement enjouée, parut ſombre pendant quelques jours, ſans que mes careſſes & mes excuſes fuſſent capables de diſſiper cette mélancolie. Enfin je lui vis plus de gayeté, mais ce ne fut point avec moi; ou ſi elle m'adreſſoit par intervalles quelque choſe de vif & de badin, j'y remarquois un air de contrainte. Elle alla bientôt juſqu'à donner quelques marques d'intelligence avec le Comte. Elle lui parloit à l'oreille; elle paroiſſoit écouter avec plaiſir ſes réponſes: elle applaudiſſoit à ſes moindres actions. Cette conduite fit d'abord peu d'impreſſion ſur moi; mais j'avoue que la voyant croître par dégrés, à meſure que j'y paroiſſois moins ſenſible, elle eut enfin la force de me cauſer quelque inquiétude. Je devins rêveur & taciturne à mon tour. Le Comte de Solms, à qui j'avois trouvé juſqu'alors mille qualités aimables, ne me parut plus qu'un fanfaron, & l'homme du commerce le plus ennuyeux. Loin de marquer le même empreſſement à l'aller voir, je trouvois toujours quelques prétextes pour remettre le voyage au

lendemain, & je sentois malgré moi une secrete amertume, lorsque Madame de Montcal répondoit elle-meme à mes difficultés, & trouvoit quelque bonne raison pour lever les obstacles.

L'absence de Tostat avoit duré si longtems que cette seule allarme me fournissoit tous les jours des objections contre les voyages de Perwith. Il étoit bien étrange en effet qu'il se fût déja passé plus de quinze jours sans que nous eussions reçû de ses nouvelles, & qu'il ne m'eût pas renvoyé du moins le valet que je lui avois donné pour guide. Deux jours s'écoulerent encore, pendant lesquels mes propres peines sembloient me disposer à la compassion pour celles d'autrui. Enfin je vis arriver mon valet, qui s'offrit à moi d'un air si triste & si agité, qu'il me fit présentir une partie de sa commission. Je n'en attendis du moins rien d'heureux pour Mademoiselle Fidert, quoique ce ne fût point encore sur elle que la fortune avoit fait tomber ses plus rigoureux coups.

Mon valet revenoit chez moi par ses ordres ; car Tostat ne vivoit plus. Il étoit parti, non du Château de Cantestrof, mais de celui de Rekbik, qui étoit tombé à Mademoiselle Fidert avec l'héri-

tage de ſon frere. Après m'avoir préparé à d'affreuſes nouvelles, il m'apprit que Toſtat ayant ſuivi mes conſeils en arrivant au Château d'Ecke, avoit feint de n'y être amené que par les tendres ſentimens qui l'avoient attaché au pere, & par le déſir de ſe conſoler de ſa perte avec le fils d'un ami ſi cher. Ecke lui avoit fait d'abord un accueil fort civil, & cette politeſſe avoit duré dans leur premier entretien juſqu'aux queſtions que Toſtat avoit commencées ſur le Meſſager & les dépêches qu'il avoit dû recevoir du Camp de la Boyne. Les mêmes ſoupçons qui l'avoient empêché d'obéir aux ordres de ſon Général & de ſon Pere, lui avoient fait naître dans l'eſprit la plus cruelle défiance. Il s'étoit imaginé tout d'un coup qu'un homme ſi bien inſtruit de l'ordre qu'il avoit reçû, devoit avoir eu quelque part aux intentions qu'il avoit ſuppoſées à M. le Maréchal & à ſon Pere; c'eſt-à-dire, que s'étant perſuadé alors que le deſſein de M. de Schomberg & celui de ſon Pere, en le rappellant d'une maniere ſi extraordinaire, & ſi long-tems avant le terme qui avoit été impoſé à ſon exil, n'étoit que de lui enlever ſa femme, dans l'opinion où il les ſuppoſoit toujours qu'elle étoit

sa Maîtresse, il crut qu'après leur mort Tostat pensoit encore à l'exécution de leur entreprise. S'il ne s'emporta point sur le champ aux dernieres violences, ce fut par la seule considération qu'il crut devoir à un homme qui avoit été l'ami de son Pere. Il se contraignit, pour le traiter avec des égards forcés, dont il lui tardoit de voir bien-tôt la fin. Mais n'ayant pû se dispenser de lui laisser prendre quelques jours de repos dans sa maison, il ne se fut pas plutôt apperçû qu'il avoit cherché l'occasion d'entretenir sa femme à l'écart, qu'il prit avec lui l'air le plus froid, tandis que d'un autre côté il força Mademoiselle Fidert de garder son Appartement.

Il ne fut pas difficile à Tostat, que j'avois prévenu en lui communiquant toutes mes lumieres, de pénétrer une partie des mouvemens jaloux qui l'agitoient. Cependant le désir d'exécuter fidelement sa commission lui fit affecter d'avoir les yeux fermés sur toutes les apparences. Il avoit déja remis ma Lettre à Mademoiselle Fidert, & le récit qu'elle lui avoit fait de ses peines l'ayant persuadé qu'elle avoit besoin plus que jamais d'être secourue, il avoit renouvellé le conseil qu'elle avoit reçû de moi par

ma première Lettre, de se rendre dans ses propres Terres, où elle pouvoit se mettre à couvert des violences d'un mari si furieux, aussi long-tems du moins qu'il différeroit la déclaration de leur mariage. Ce conseil supposoit dans ma Lettre, qu'Ecke dût se rendre aux ordres de M. le Maréchal, qui le rappelloient à l'Armée; mais les circonstances étant changées, il devenoit une imprudence, par laquelle Mademoiselle Fidert se laissa d'autant plus facilement entraîner que dans la bouche d'un homme qui lui venoit de la part de Madame de Montcal & de la mienne, elle le regarda au contraire comme le sentiment de ses amis, & comme le meilleur parti qu'elle eût à choisir. Sa résolution fut hâtée par quelques incidens qui redoublerent ses craintes. Tostat ayant employé toute son adresse pour la voir, eut le malheur de ne pas échapper aux yeux qui l'observoient. Les ménagemens qu'on eut pour lui ne servirent qu'à échauffer la fureur dont Mademoiselle Fidert ressentit les marques. Elle ne balança plus à partir; & pour se mettre à couvert de toutes sortes de nouveaux soupçons, elle résolut de se faire conduire par mon valet, qui étoit dans le voisinage du Château,

tandis que Tostat demeureroit quelques jours près d'Ecke, avant que de la rejoindre.

Son départ jetta ce furieux dans des transports qui ne peuvent être représentés. Il ne pouvoit les tourner sur Tostat qui ne s'étoit point éloigné de sa maison, & qui avoit même évité de prendre part aux mouvemens que Mademoiselle Fidert s'étoit donnés pour les préparatifs de sa fuite. Cependant lorsqu'il le vit prêt à le quitter, sa jalousie trop éclairée lui fit comprendre que le tems qu'il avoit passé chez lui depuis le départ de sa femme, pouvoit n'être qu'un voile pour couvrir leur intelligence. Il le fit suivre. La Terre de Rikseck étoit à trente milles de Canterstrof. L'Espion qui étoit attaché à sa suite, crut avoir tout obtenu, lorsqu'il se fut assuré que Mademoiselle Fidert étoit au même lieu; il porta aussi-tôt cette importante nouvelle à son Maître.

Notre amie s'étoit rendue coupable d'une nouvelle imprudence, en négligeant de marquer elle-même à son mari le lieu de sa retraite & les motifs de sa fuite. N'eût-elle eu pour prétexte que le délai qu'il apportoit encore à la publication de son mariage, personne ne

l'auroit condamnée de se retirer dans sa maison paternelle, & d'y attendre qu'il la revêtît d'un titre, sans lequel il ne lui convenoit plus de vivre avec lui. D'ailleurs, il avoit différé jusqu'alors à faire revêtir la grace qu'elle avoit obtenue du Roi, des formalités qui étoient encore nécessaires du côté des Tribunaux d'Irlande; & cette raison étoit une excuse de plus, puisqu'il n'y avoit rien de si pressant pour elle que de s'assurer la jouissance tranquille de ses biens. Mais en arrivant à Rikfek elle devoit une Lettre à son mari. Il étoit peu nécessaire aussi que Tostat marchât sur ses traces; & son zéle manquoit encore de prudence, après avoir reconnu que la jalousie d'Ecke s'attachoit particulierement à lui. Aussi son malheur ne fut-il regreté de personne. Ecke se mit en marche sur les premiers éclaircissemens qu'il reçut de son Courrier, Il se les fit confirmer dans le voisinage de Rikfek; & n'en demandant point d'autres pour se croire autorisé à la vengeance, il fit appeller Tostat; il le força de se battre sans un mot d'explication, & sa fureur fut assez heureuse pour le tuer du premier coup. Peut-être réservoit-il le même châtiment à sa femme, Mais sur quelque défiance

que mon valet lui fit naître en voyant appeller Tostat par un inconnu, elle prit des mesures assez promptes pour se faire un azile impénétrable de sa maison. Ecke, qui ne manqua point de s'y présenter avec audace, comprit en la voyant défendue par quelques gens armés, qu'on s'étoit mis en état de ne pas craindre ses violences. Ne pouvant tirer aucun droit de son mariage, qui n'étoit pas connu dans la Terre de sa femme, & n'osant même se promettre de la sureté après l'excès auquel il venoit de s'emporter, toute sa rage n'empêcha point qu'il ne prît le parti de la fuite.

C'étoit dans la douleur de cette nouvelle infortune que Mademoiselle Fidert m'avoit dépêché mon valet, avec une Lettre où elle imploroit le secours de mon amitié. Elle me déclaroit, que n'ayant plus ni de repos, ni même de sureté à espérer pour sa vie, avec un mari dont elle connoissoit le terrible caractere, elle étoit résolue non-seulement de se mettre à couvert de ses fureurs par une séparation perpétuelle, mais de faire casser, s'il étoit possible, un si malheureux mariage. Elle me conjuroit de ne pas quitter l'Irlande sans faire le voyage de Bikfek avec Madame de Montcal;

& si elle étoit assez heureuse pour se dégager de ses chaînes, elle nous faisoit entendre que son dessein étoit de vendre son bien & de repasser en Angleterre avec nous.

Nous fûmes vivement touchés de sa situation. Le malheur de Tostat ne nous auroit pas moins affligés, s'il ne se l'étoit attiré comme volontairement par l'indiscretion de son zéle. Je trouvai même, en interrompant mon valet, quelques raisons de croire qu'il étoit entré dans ses services une autre sorte d'intérêt, qui convenoit peu à un homme d'honneur dans les tristes circonstances où il avoit trouvé Mademoiselle Fidert. Les soupçons d'Ecke n'avoient pas été sans fondement. Tostat avoit pris de l'inclination pour sa femme ; & peut-être s'étoit-il flaté, en la suivant dans sa Terre, de tirer quelque avantage de son embarras pour s'établir dans son cœur. Elle me confessa elle-même que c'étoit lui qui lui avoit inspiré la premiere idée de faire rompre son mariage ; & que la lui voyant recevoir avec ardeur, il n'avoit pas fait difficulté de se proposer à elle pour succéder aux droits qu'il vouloit faire perdre à son mari. Mais sans se croire celui de s'en offenser, elle avoit re-

jetté une propofition qui ne s'accordoit pas déformanis avec le dégout qu'elle avoit pris pour l'amour. Je ne me fuis atrêté à cette remarque que pour me juftifier de la mort de Toftat, à laquelle on pourroit m'accufer d'avoir contribué en l'engageant au voyage de Canterftrof.

Madame de Montcal, à qui les intérêts de Mademoifelle Fidert étoient prefqu'auffi chers que les nôtres, approuva beaucoup le deffein qu'elle avoit de faire caffer fon mariage, & m'excita vivement à ne rien épargner pour lui rendre un fi important fervice. En le défirant autant qu'elle, je n'y voyois point toute la facilité qu'elle fe figuroit. Cependant je me rendis à l'empreffement qu'elle me marquoit auffi pour lui porter quelque confolation dans fa retraite. Et mon intérêt m'y parut mêlé, parce que c'étoit m'éloigner du Comte de Solms, qui commençoit à me caufer des inquiétudes férieufes, quoique j'euffe encore honte de me faire cet aveu à moi-même. Un mouvement dont je ne pus me défendre, me fit faifir cette occafion de fatisfaire ma jaloufie. Vous ne craignez donc point, dis-je à ma femme, de regreter Perwith & tous les agrémens qu'il paroît avoir

pour vous. Ma rougeur m'auroit trahi, quand Madame de Montcal n'auroit pas connu aussi bien que moi la cause de cette demande. Elle me regarda pendant quelques momens d'un air satisfait ; & m'embrassant ensuite avec le mouvement d'une vive tendresse, Ah ! me dit-elle, vous n'êtes donc pas aussi insensible à la jalousie que vous avez affecté de le paroître ; & vous concevrez peut-être à la fin ce qu'il m'en coute, lorsque je vous vois comme indifférent pour les prétentions qu'un autre a sur mon cœur. Nos explications furent aisées après cette ouverture. Je convins qu'en effet il y a une jalousie inséparable de l'amour, qui mériteroit peut-être un meilleur nom pour la distinguer de la noire fureur dont Ecke étoit un exemple, & qui doit être respectée mutuellement entre deux personnes qui font profession de s'aimer. Si je me rendois témoignage que c'étoit la vivacité de ma tendresse qui me l'avoit fait sentir, je devois être charmé de reconnoître aux mêmes marques que j'étois aimé avec la même ardeur, & rendre graces à ma femme d'avoir réveillé le sentiment de mon bonheur par une si bonne leçon.

Ma santé n'étoit pas si bien rétablie

que je n'eusse besoin de la ménager par des attentions continuelles, sans quoi je ne me serois pas crû dispensé de rejoindre nos Troupes, qui continuoient le siége de Limerick. Mais l'hiver qui commençoit à s'approcher, me forçant de garder encore plus de précautions, je consentis à l'aller passer chez Mademoiselle Fidert, du moins s'il n'arrivoit rien de la part de son mari, qui nous obligeât plutôt de la quitter. Dans d'autres circonstances j'aurois eu plus d'égards pour les noires imaginations de ce furieux, & je ne me serois pas exposé à me faire soupçonner encore de chercher sa femme par d'autres motifs que ceux de l'amitié; mais lorsque sa jalousie ne distinguoit personne, & qu'elle lui faisoit étendre indifféremment sa haine sur tout ce qui avoit eu quelque rapport à elle, je ne crus devoir aucun ménagement à de si odieux caprices, d'autant plus que la présence de Madame de Montcal suffisoit pour justifier mes intentions. Nous arrivâmes à Rikfek dans un tems où notre visite ne pouvoit jamais lui causer plus de joie. Quelques anciens amis de sa famille étoient venus l'avertir qu'Ecke avoit paru aux environs de sa Terre avec une Troupe de

gens armés ; & le bruit de son avanture s'étant répandu par les démarches qu'il avoit faites pour donner une couleur de justice à ses prétentions, on ne doutoit point qu'il ne fût résolu d'employer la violence des armes pour se faire ouvrir les portes de Rikfek. Mademoiselle Fidert déja tremblante, n'avoit point d'autre ressource que dans le secours de ceux qui lui donnoient cet avis ; mais ils étoient trop peu aguéris pour la rassurer, & ma présence lui parut valoir une armée. Je lui promis en effet qu'aussi longtems qu'il me resteroit un souffle de vie, j'employerois toutes mes forces pour la défendre. J'avois quatre domestiques qui valoient les meilleurs soldats. Les siens, quelques paysans de sa dépendance, & les trois honnêtes gens qui s'étoient réunis pour l'avertir, suffisoient d'abord pour nous garantir de la surprise. J'observai la situation de sa maison. Elle étoit défendue par un large fossé, comme la plupart des châteaux d'Irlande. Avec un peu de vigilance & de résolution, je conçus qu'il falloit du canon pour nous forcer.

Je tournois encore nos préparatifs de défense en badinage ; mais quelques paysans que j'envoyai à la découverte

me rapporterent qu'ils avoient vû effectivement vingt Cavaliers bien armés qui se tenoient à couvert derriére un bois, & qui attendoient vraisemblablement la nuit pour exécuter leur dessein. Il n'y eut point alors de précautions qui me parûssent inutiles. J'armai de tout ce qui me parut propre au combat, ceux qui étoient disposés à se conduire par mes ordres. Je les postai dans les lieux par où je me défiai qu'on penseroit à nous surprendre, & choisissant pour moi-même & pour mes quatre domestiques un poste d'où j'étois sûr que nos pistolets, qui étoient nos seules armes à feu, feroient une terrible expédition, j'attendis tranquillement l'ouverture du siége. Cependant il me vint à l'esprit, avant la fin du jour, d'employer une voye plus douce pour écarter nos ennemis. Comme ils ignoroient qu'ils dûssent trouver tant de résistance, je me flatai qu'en apprenant qu'ils étoient attendus, & que c'étoit à moi qu'ils auroient à faire, ils pourroient se refroidir dans leur entreprise. Un paysan, à qui je crus découvrir quelque esprit, reçut ordre de moi d'aller au devant d'Ecke, & de se procurer l'occasion de lui raconter tout ce qui se passoit au Château de Rikser. Je

lui recommandai de grossir un peu les circonstances, & de faire valoir sur-tout nos armes, qui avoient besoin de beaucoup d'exagération pour paroître redoutable à nos ennemis ; car à la réserve de celles que j'avois apportées, elles ne consistoient qu'en deux mauvais fusils dont je n'aurois pas cru pouvoir me servir sans risque. J'avois fait prendre aux gens de Mademoiselle Fidert des fourches, des broches, & tout ce qui s'étoit présenté dans un Château, qui ressembloit à une Métairie plus qu'à une Place de guerre.

Mon stratagême eut une partie de l'effet que je m'en étois promis. Ecke surpris de voir son projet éventé, abandonna le dessein de l'attaque ; mais ce fut pour former une résolution à laquelle je ne m'étois point attendu. Après nous avoir laissés tranquilles pendant la nuit, il m'envoya le matin un de ses gens, avec une lettre injurieuse par laquelle il me reprochoit ma perfidie, & dont la conclusion étoit de me défier au combat. Il m'attendoit seul, disoit-il, ou en nombre égal à celui dont je voudrois me faire accompagner. Avant que de communiquer cette lettre aux deux Dames, j'examinai mûrement quelles loix l'hon-

neur m'impoſoit. Devois-je accepter le défi d'un furieux avec qui je n'avois rien de perſonnel à démêler, & contre lequel je ne prenois parti que pour rendre ſervice à un femme douce & innocente ? Mes réflexions me perſuaderent que, loin de me faire applaudir par les honnêtes gens, je mériterois d'être accuſé moi-même d'emportement & de légereté ; ſans compter que ç'eût été juſtifier les bruits qu'Ecke avoit répandus contre l'honneur de ſa femme, & me mettre au rang de Toſtat, dont perſonne n'avoit plaint l'infortune. Je pris donc le parti de faire une réponſe modérée, par laquelle j'exhortois Ecke à prendre des voyes moins violentes pour faire renaître à ſa femme le déſir de vivre avec lui ; & par rapport au combat qu'il me propoſoit, je l'aſſurai que ne lui portant aucune haine, je ne voulois me battre qu'autant que j'y ferois forcé par la généroſité & la juſtice, pour défendre une femme que j'eſtimois, & qui étoit liée d'une étroite amitié avec la mienne. J'eus ſoin, tandis que j'écrivois cette lettre, de donner quelques ordres militaires qui furent entendus du Meſſager ; & je le chargeai, en le renvoyant, de déclarer à ſon maître que, s'il de-

voit craindre peu que je le poursuivisse ; il devoit s'attendre aussi d'être reçû avec toute la vigueur par laquelle je croyois m'être assez fait connoître.

J'ai sçû que ma réponse l'avoit mis en fureur. Il s'approcha du Château en plein jour. Il en fit le tour plusieurs fois, comme s'il eût cherché quelque passage pour affronter tous les périls. Mais le soin que j'eus de présenter mes gens à chaque face, en leur faisant traverser le corps de Logis à mesure qu'il faisoit le tour du fossé, lui persuada qu'ils étoient quatre fois du moins en aussi grand nombre qu'il les voyoit de chaque côté. Il se retira sans avoir lâché un coup de fusil. Je le fis suivre. On me rapporta vers le soir qu'il s'étoit posté dans le même bois où il avoit passé la nuit précédente, & je ne le crus pas résolu d'abandonner son entreprise, puisqu'il s'obstinoit à ne pas s'éloigner.

Cependant Mademoiselle Fidert étant plus déterminée que jamais à faire casser son mariage, je lui conseillai de commencer promptement les premiéres procédures, ne fut-ce que pour intéresser les Tribunaux de la Justice à la délivrer de cette oppression. Nous fîmes partir l'Intendant de ses affaires pour Armagh,

qui étoit dans le voisinage, avec ordre non-seulement de présenter sa requête aux Juges, mais de demander sur le champ main forte, pour donner la chasse à vingt brigans qui jettoient autant d'allarmes dans le pays, qu'ils en avoient causé dans le Château qu'ils vouloient attaquer. Les Compagnies de Justice ne sont pas mieux armées en Irlande qu'en Angleterre : cependant il parut si chocquant aux Juges d'Armagh qu'on vînt braver leur autorité à si peu de distance de leur Tribunal, qu'ils obtinrent du Gouverneur du Château quarante soldats de sa Garnison ; & mon nom n'étant que trop connu en Irlande depuis l'affaire de Tilpenny, ils me chargerent, en m'envoyant ce détachement, de le commander au nom du Roi pour la défense du pays. Je m'attendois si peu à recevoir ce secours, qu'apprenant à l'entrée de la nuit qu'on voyoit approcher du Pont une Troupe considérable de gens de pied, je ne doutai point que ce ne fût Ecke, qui avoit fait quitter ses chevaux à ses gens pour nous venir assiéger dans toutes les regles de la Guerre ; je me crus au moment de ne plus rien ménager ; & me réjouissant de ce qu'il prenoit le tems de la nuit, j'espérai que les téné-

bres me feroient suppléer plus aisément par ma conduite & par la résolution dont mes Compagnons étoient remplis à l'inégalité du nombre & à la foiblesse de nos armes. Cette erreur pensa couter la vie à quelques soldats d'Armagh; car jugeant de l'endroit par lequel on pouvoit entreprendre de nous forcer, j'y avois placé toutes nos armes à feu, qui consistoient en douze pistolets & deux fusils, avec ordre de faire leur décharge au premier mouvement qu'ils entendroient à l'autre bord du fossé. Mais l'Intendant de Mademoiselle Fidert s'étant présenté seul au Pont, rendit la tranquillité aux deux Dames qui s'abandonnoient déja à toute leur frayeur. L'arrivée d'un secours si puissant nous rassurant désormais contre toutes sortes d'entreprises, je formai sur le recit de l'Intendant un dessein dont j'espérois encore plus de succès. Lorsqu'il m'eût appris que la requête de Mademoiselle Fidert avoit été reçûe favorablement, & que l'ordre étoit déja porté d'assigner Ecke pour exposer ses défenses, je résolus de lui donner avis au nom de sa femme que s'étant adressée à la Justice, elle étoit absolument hors de sa dépendance, du moins jusqu'à la conclusion

du procès ; & pour donner plus de force à cette lettre, je pris le parti de la lui faire porter par le détachement d'Armagh, soutenu encore de quinze hommes que j'avois avec moi. S'il entroit dans ce dessein quelque autre vûe que d'informer Ecke de la vérité, c'étoit de l'humilier, par la pensée que je ne voulois pas profiter de mon avantage pour le punir de ses injures, & de le porter promptement à se retirer. Je défendis à l'Officier qui commandoit le détachement de lui faire la moindre insulte ; & je voulus même que demeurant à cent pas de lui avec sa Troupe, il lui fit porter ma lettre par un seul homme, qui l'avertiroit seulement de la grace qu'on lui faisoit de l'épargner. Le détachement partit ; mais il ne s'étoit pas passé un quart d'heure que je l'entendis revenir, avec un bruit qui m'annonçoit quelque nouvel événement. Il m'amenoit Ecke qui s'étoit laissé prendre sans défense. L'Officier, sans avoir eu dessein de passer mes ordres, avoit crû qu'ils consistoient principalement à mettre nos ennemis hors d'état de nous nuire, en évitant néanmoins de combattre ; & si j'avois compté que la confusion & la crainte leur feroient prendre le parti de

ſe retirer, il s'imagina qu'il me ſeroit encore plus agréable de me les voir préſenter priſonniers & déſarmés. C'étoit un vieux Lieutenant de Grenadiers, qui avoit acquis ſon expérience dans les guerres de Charles II. Au lieu de faire connoître ſa marche à la Troupe d'Ecke, il avoit entrepris de le ſurprendre. Ayant envoyé quelques-uns de ſes gens aux obſervations, il avoit appris d'eux qu'Ecke montoit à cheval avec les ſiens. La nuit étoit devenue fort obſcure, & c'étoit le tems qu'Ecke avoit attendu pour mettre notre vigilance à l'épreuve. Quoiqu'il ne ſe fût point apperçû de notre petit nombre, il avoit ſçû que nous étions fort mal armés, & ſes eſpérances s'étoient ranimées par cette nouvelle. L'Officier d'Armagh fit deux hayes de de ſes ſoixantes hommes, & les poſta des deux côtés du chemin, qui étoit bordé heureuſement de deux foſſés ſecs, où ils auroient pû ſe cacher ſans peine; quand ils n'auroient point été favoriſés par les ténébres. Comme il n'étoit point queſtion de voyes ſanglantes, il ne leur ordonna que par précaution, de ſe tenir prêts à tirer. Et prenant lui-même un poſte convenable à ſon deſſein, il attendit qu'Ecke ſe fût engagé dans cette

embuſcade. Il laiſſa paſſer deux Cavaliers, qui marchoient comme à la découverte, cent pas devant leur Troupe. Mais les autres ne furent pas plutôt dans le piége, que ſe préſentant ſeul à leur Chef; arrêtez, lui dit-il. Je ſuis le Commandant de la Garniſon d'Armagh, & j'ai mes ſoldats aux deux côtés du chemin, prêts à vous paſſer par les armes au moindre ſigne de réſiſtance. Une Troupe d'Oiſeaux ne ſe laiſſe pas envelopper plus facilement dans les filets du Chaſſeur. A moi mes gens, s'écria l'Officier, & quartier pour ceux qui ſe rendront de bonne grace. Le bruit de ſoixante hommes qui n'avoient qu'un pas à faire pour appuyer le bout du fuſil ſur les reins de chaque Cavalier, acheva de rendre Ecke & ſa Troupe immobile. Ils mirent pied à terre au premier ordre du Lieutenant d'Armagh, qui fit garder leurs chevaux & leurs armes par vingt de ſes ſoldats, tandis que les quarante autres ſe mirent en état de conduire leurs priſonniers, ſans crainte de les voir manquer de ſoumiſſion.

L'embarras où m'alloit jetter cette nouvelle ſcéne me fit balancer ſi je devois donner des louanges à l'Officier, ou lui faire un reproche de ne s'être pas

conformé plus exactement à mes ordres. Le reste néanmoins avoit été conduit avec beaucoup de sagesse. En arrivant au Château, il avoit laissé les Cavaliers d'Ecke à quelque distance du Pont, sous la garde de son détachement ; & ne s'étant présenté qu'avec mes quinze hommes, ausquels il avoit livré Ecke pour me l'amener, il se hâta même d'entrer avant eux, & de venir m'annoncer un succès que je ne désirois pas. Mademoiselle Fidert jetta un cri de frayeur en apprenant que son mari alloit paroître. Je pensai comme Madame de Montcal qu'il falloit leur épargner à l'un & à l'autre le désagrément de cette entrevûe ; & n'ayant moi-même aucun fruit à tirer de voir Ecke, je pris le parti de le faire conduire dans ma chambre, où je donnai ordre qu'il fût gardé soigneusement.

De quelle utilité nous étoit-il en effet de l'avoir entre nos mains ? Nous n'avions point de vengeance à tirer de lui par des voyes basses, & nous étions encore plus éloignés de le livrer à la Justice d'Armagh, qui auroit pris connoissance aussi-tôt, non-seulement de la hardiesse qu'il avoit eue d'armer sans droit & sans autorité, mais de la mort de

Toftat qui avoit été tué par sa main. Dans le dessein où nous étions de faire casser son mariage, il étoit à souhaiter au contraire qu'il eût la liberté de produire ses défenses, sans quoi cette affaire auroit traîné en longueur. Et puis toutes sortes de Loix auroient fait un crime à Mademoiselle Fidert de livrer au châtiment un homme qui avoit commencé à prendre ouvertement la qualité de son mari. Cependant l'emploi dont j'avois consenti à me charger au nom du Roi, sembloit me faire un devoir de rendre compte de mes Prisonniers au Tribunal d'Armagh. Je ne vis qu'un moyen de finir cet embarras; ce fut de faire garder Ecke plus négligemment que je ne l'avois ordonné, & de lui faciliter sans affectation quelque voye pour se sauver. On m'étoit déja venu raconter que dans le ressentiment de se voir gardé avec cette rigueur, autant que dans le chagrin d'avoir manqué son entreprise, il gardoit un silence obstiné, qui dans un caractere tel que le sien étoit la marque de la plus noire fureur. Il pouvoit nous soupçonner de tous les excès dont il auroit peut-être été capable, c'est-à-dire, de penser à nous venger par nos propres mains, ou du moins par celles de la Justice. Et

qui me répondoit que dans cette crainte il ne s'oubliât point jusqu'à tourner les siennes contre lui même ? J'étois dans un pays où ces exemples étoient familiers, & ç'eût été une autre peine pour Mademoiselle Fidert & pour moi, qu'un événement de cette nature auroit exposés à mille fâcheux soupçons.

Enfin je me déterminai à lui laisser tant de facilité pour fuir, qu'il en profita dès la même nuit. Je voulus même que pour lui laisser le tems de s'éloigner, on ne répandît pas tout d'un coup le bruit de sa fuite. Il n'y eut personne qui ne fût persuadé qu'il étoit sorti du Château. Je l'étois moi-même, jusqu'à n'en pas ressentir le moindre doute le lendemain, après quelques recherches affectées dans les Campagnes voisines, je renvoyai à leur Garnison l'Officier & le détachement d'Armagh. Les vingt Cavaliers d'Ecke n'étant pas plus à craindre que lui sans armes, je leur fis rendre la liberté & leurs chevaux, après leur avoir juré que leurs armes, dont je m'étois emparé pour la défense du Château, me serviroient à les punir sans quartier, s'ils s'arrêtoient un moment dans le Canton. Ils s'éloignerent promptement ; & je ne pus en douter, sur le

rapport de plusieurs personnes que j'avois envoyées à leur suite. Deux jours que je crus devoir passer encore au Château, avant que de me rendre à Armagh, où la bienséance m'obligeoit de voir le Gouverneur du Château, & le Tribunal qui m'avoit confié la défense du pays, acheverent de dissiper toutes mes défiances. Je laissai ma femme avec Mademoiselle Fidert, sous la garde de deux de mes gens & des domestiques de la maison. Mais Ecke n'étoit pas si loin que je le pensois. Il n'étoit pas sorti du Château. S'étant caché dans un grénier, avec l'espérance de saisir quelque moment pour se venger, la faim l'avoit forcé d'en sortir la nuit suivante, & de s'adresser à la ferme du Château. N'étant point reconnu, parce qu'il avoit été vû de peu de personnes, il avoit obtenu non-seulement de quoi satisfaire à ses besoins, mais un secours inespéré, qu'il n'avoit dû qu'à son adresse. Il avoit fait tomber le Fermier & sa famille sur ce qui s'étoit passé au Château; & parlant de lui-même sans intérêt, il avoit donné un tour si spécieux à ses intentions, surtout après avoir relevé la grace qu'il avoit faite à Mademoiselle Fidert de l'épouser dans un tems où elle étoit sans

fortune, & même ſans ſureté pour ſa vie, qu'il avoit diſpoſé des eſprits ſi ſimples à regarder la conduite de ſa femme comme une ingratitude & comme une injuſtice. Il l'avoit excuſée néanmoins en la rejettant ſur les conſeils de Toſtat & ſur les miens : enfin lorſqu'il crut les avoir touchés par ſes fauſſes inſinuations, il ſe fit connoître pour Ecke même, qui revenoit tenter par l'artifice & la douceur ce qui lui avoit ſi mal réuſſi par la violence, & il acheva de les gagner en promettant au Fermier de le faire Intendant du Château, & à ſes gens de leur accorder d'autres faveurs, qui pouvoient les flater par l'intérêt ou par l'ambition. La réſolution fut priſe auſſitôt de s'unir, pour me forcer de me retirer avec ma femme, & le Fermier promit d'engager le lendemain tous ſes amis dans les mêmes vûes. Ma ſeule qualité d'Etranger étoit un prétexte, pour ſoulever contre moi les eſprits en faveur d'un homme de la Nation.

Ecke leur marqua ſa confiance en paſſant avec eux le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant. Si ſes eſpérances augmenterent par la facilité avec laquelle il vit entrer dans ſon projet quelques-uns mêmes des Payſans qui m'avoient prêté leur

leur secours contre lui, elles furent comblées le soir, en apprenant que je me disposois à partir le lendemain pour Armagh. Il n'avoit plus de résistance à craindre, & se croyant déja le maître du Château, il attendit mon départ avec impatience. Je partis en effet, & j'emportai si peu d'inquiétude, que suivant le conseil de Madame de Montcal, je pris avec moi nos quatre domestiques, par le seul désir de paroître avec un peu plus de distinction dans un pays où l'on mesure la grandeur par le faste. Mon dessein étoit de revenir le même jour: car toute ma sécurité ne me faisoit pas croire que je pusse m'absenter la nuit sans imprudence.

A peine fus-je éloigné des murs, qu'Ecke soutenu de huit ou dix Paysans s'introduisit dans les appartemens du Château. Tout y étoit si tranquille, que les domestiques de Mademoiselle Fidert qui avoient chacun leur occupation, ne s'apperçurent point du péril qui les menaçoit. Ecke, qui se promettoit de les gagner aussi, les arrêta successivement sans violence; & leur ayant expliqué ses intentions, il les disposa du moins à suspendre le choix du parti qu'ils avoient

à suivre, jusqu'à ce que leur Maîtresse eût déclaré le sien.

Mademoiselle Fidert & Madame de Montcal étoient encore au lit. Ecke se présentant à sa femme sans s'être fait annoncer, la jetta dans une frayeur mortelle, qui se déclara aussi-tôt par ses cris. Madame de Montcal dont l'appartement étoit voisin, se hâta d'accourir. Elle ne fut pas moins frappée d'un spectacle si imprévû. Ecke s'empressa néanmoins de la combler de politesse; & comme s'il eût esperé de la mettre dans ses intérêts, il s'adressa d'abord à elle pour lui déclarer dans quelles vûes il étoit au Château. Il protesta qu'au milieu de tous ses ressentimens & de toutes ses douleurs, il étoit toujours enflammé du même amour, & qu'il alloit renoncer à tous ses desseins de vengeance, si sa femme lui donnoit le moindre signe de tendresse & de réconciliation. Il devoit ajouter qu'il renonceroit de même à toutes les fureurs de sa jalousie; & si Mademoiselle Fidert n'eût pas eu beaucoup de raisons de prendre confiance à ses promesses, elle auroit été plus embarrassée du moins à se défendre de ses instances. Mais lorsque dans le même mouvement avec lequel il venoit de parler

à ma femme, il voulut s'approcher d'elle & lui faire directement les mêmes protestations, elle le repoussa avec horreur. Les larmes & les sanglots qui lui coupoient la voix, ne l'empêcherent point de rappeller toutes ses plaintes; & lui parlant ouvertement de ce qu'il sembloit feindre d'ignorer, elle parut ferme à souhaiter qu'une si malheureuse union fût incessamment rompue. Il reçut ce discours comme une insulte; & retombant dans ses fureurs, la présence de ma femme ne l'empêcha point de les exhaler en injures & en menaces. Madame de Montcal m'a dit cent fois qu'elle avoit été touchée de ses premieres expressions; mais qu'après cet étrange passage des plus vives tendresses de l'amour à l'emportement le plus brutal, elle ne s'étoit plus trouvé que de l'aversion & du mépris pour un si dangereux caractere. Comme elle ne put douter néanmoins qu'il ne fût en état de se faire respecter par la force, elle fit signe à Mademoiselle Fidert de se contraindre; & tâchant de le ramener elle-même à des termes plus modérés, elle hazarda diverses questions qui pouvoient l'engager à l'aveu de son dessein. Il ne dissimula point que si sa femme ne consentoit pas

à sceller leur mariage par une confirmation publique, il étoit résolu de l'enlever sur le champ, & de s'abandonner à toutes sortes de violences contre ceux qui entreprendroient de s'y opposer. Les Paysans, qui étoient d'intelligence avec lui, n'avoient pas manqué de lui découvrir les armes de ses gens, parmi lesquelles il avoit reconnu les siennes; & s'il ne s'en étoit pas muni pour entrer dans l'appartement, il fit entendre aux Dames qu'elles n'avoient point de secours à espérer dans un lieu où il étoit le plus fort.

L'alternative parut si affreuse à Mademoiselle Fidert, & les circonstances néanmoins devinrent bien-tôt si pressantes, que dans une extrémité dont elle ne pouvoit se sauver que par la dissimulation, elle prit le parti de l'adoucir par une promesse qui étoit démentie au fond de son cœur pendant que sa bouche la prononçoit. Après s'être donnée à lui volontairement, lui dit elle, c'étoit sans doute à regret qu'elle avoit pensé à rompre les nœuds de son mariage; & lorsqu'il auroit pour elle les sentimens qu'elle croyoit mériter par sa conduite, elle lui promettoit qu'il n'auroit point à se plaindre de sa complai-

fance. C'étoit s'engager beaucoup; mais il exigea d'elle aussi-tôt des sacrifices qui ne lui permirent point de soutenir long-tems un rôle si forcé. M. de Montcal est parti pour Armagh, lui dit-il; prions-le d'y demeurer. Si Madame, ajouta-t-il, en parlant de mon épouse, ne peut supporter l'absence de son mari, j'aurai soin de la faire conduire aujourd'hui sur ses traces, avec tous les égards qui sont dûs à son mérite & à son sexe. La mort auroit paru moins terrible à Mademoiselle Fidert que le danger de se retrouver seule avec son Tiran. Elle recommença à se livrer aux larmes; & dans l'amertume de son cœur, elle rétracta nettement des promesses dont elle lui reprocha d'avoir déja violé les conditions. En vain Madame de Montcal, qui l'avoit engagée à les faire par divers signes, renouvella-t-elle tous ses efforts pour lui faire sentir la nécessité de se contraindre; il fut impossible à la malheureuse Fidert de faire plus long-tems cette violence à son cœur.

Ecke, qui n'attribua son obstination qu'aux espérances qu'elle fondoit sur mon retour, conçut qu'effectivement il n'avoit pas un moment à perdre pour se rendre le maître absolu dans le Château;

CAMPAGNES

PHILOSOPHIQUES.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

MEMOIRES

DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

QUATRIE'ME PARTIE.

A AMSTERDAM;

Chez DESBORDES, près la Bourſe.

M. DCC. XLI.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU HISTOIRE DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

QUATRIE'ME PARTIE.

IL se passa quelques jours, avant que je pusse réveiller la lenteur ordinaire de la Justice. Madame de Montcal ne manqua point d'envoyer plusieurs fois à Rikſek, dans l'espérance de faire pénétrer quelque Lettre jusqu'à son amie.

Mais l'accès du Château fut interdit à tous nos Courriers, & les seuls éclaircissemens qu'ils nous apporterent, regardoient Ecke, qui s'étoit fait reconnoître de tous les Paysans du Canton. Les défiances de ma femme allerent jusqu'à troubler son sommeil. Ce fut le quatriéme jour depuis notre banissement de Riksek, que sur ses seuls instances je consentis à demander quelques soldats au Gouverneur du Château d'Armagh, qui n'apprit pas mon dessein sans s'offrir lui-même à m'accompagner. Je voulois observer de mes propres yeux le Château de Riksek, & sçavoir ce qui pouvoit empêcher Mademoiselle Fidert de nous donner du moins de ses nouvelles : car j'étois fort éloigné de me laisser gagner encore par les allarmes de Madame de Montcal ; & la précaution même que j'avois de me faire escorter, me paroissoit un excès de prudence que je n'accordai qu'à ses craintes. Nous arrivâmes à Riksek. Tout paroissoit tranquille au Château, mais de cette tranquillité morne, qui semble couvrir quelque malheur qu'on déguise, ou quelque sujet de tristesse. Après avoir pris dans le voisinage des informations qui n'ajoutoient rien à nos lumieres, le Gouverneur me pro-

pofa d'entrer lui-même au Château, ou de faire avertir Mademoifelle Fidert qu'il demandoit à la voir. Il étoit naturel qu'à l'heure du dîné un homme tel que lui fe préfentât au Château plutôt que de s'arrêter dans une Hôtellerie publique ; & feignant de ne pas connoître Ecke, il ne vouloit s'adreffer qu'à Mademoifelle Fidert, dont il devoit du moins connoître le nom. J'approuvai fon deffein ; & demeurant à quelque diftance avec notre efcorte, je me fis apporter des rafraîchiffemens à l'ombre d'un bois voifin.

A peine s'étoit-il paffé une demie-heure, que l'un des deux domeftiques dont il s'étoit fait fuivre, vint me preffer de fa part de lui envoyer les vingt foldats dont notre Efcorte étoit compofée, en me laiffant la liberté de les conduire moi-même, ou de ne pas paroître, fi je le jugeois plus à propos. Nulle raifon ne m'obligeant à me cacher, lorfqu'il demandoit le fecours de fes gens, & ne pouvant bien interpréter le befoin qu'il en avoit, je ne balançai point à m'introduire au Château. Son Meffager avoit ordre de faire arrêter l'Efcorte dans la Cour, & de forcer le Pont, fi l'on y faifoit quelque réfiftance. Je

n'y trouvai que deux hommes, qui paroissoient y faire la garde, mais qui furent trop surpris de me voir arriver avec mes forces, pour entreprendre de me disputer l'entrée. Le Gouverneur de qui j'attendois quelques éclaircissemens dans la Cour, me fit prier d'entrer dans l'appartement. Je le trouvai seul, avec des marques d'une violente agitation. Il m'apprit qu'après avoir demandé inutilement Mademoiselle Fidert, il s'étoit vû aborder par Ecke, de qui il n'avoit point tardé à se faire connoître; & feignant quelque surprise de ne pas voir paroître Mademoiselle Fidert, il avoit renouvellé ses instances pour la voir. Ecke, quoiqu'aussi troublé qu'incertain du sujet de cette visite, s'étoit assez remis pour lui répondre que Mademoiselle Fidert étoit devenue Madame Ecke par son mariage, & que c'étoit lui-même qui lui avoit fait changer de nom en l'épousant; mais qu'elle se trouvoit si mal depuis quelques jours, que n'étant point en état de paroître, il prenoit sur lui l'honneur & le soin de recevoir le Gouverneur d'Armagh. En effet il avoit parû se disposer à le traiter avec toutes sortes de considérations; mais le Gouverneur, à qui cette excuse avoit parû

sufpecte, lui avoit répondu que ne connoissant point de mari à Mademoiselle Fidert, il étoit bien aise de la saluer elle-même ; & que si ses incommodités ne lui permettoient pas de descendre, il se faisoit un devoir de monter à son appartement. Les nouvelles difficultés qu'Ecke lui avoient opposées, n'avoient fait qu'augmenter ses soupçons. Il avoit insisté ; & picqué à la fin de ses refus, il lui avoit déclaré que n'ignorant point la requête que Mademoiselle Fidert avoit présentée au Tribunal d'Armagh, il ne pouvoit se figurer que ce fût volontairement qu'elle se trouvoit cachée aux yeux du public par un homme qu'elle accusoit de mille violences, & dont elle cherchoit à secouer le joug. Ecke offensé, avoit répondu en maître qui ne reconnoît point de loi dans sa maison ; & le Gouverneur irrité à son tour, avoit donné secretement l'ordre qu'on m'avoit apporté. Il s'étoit contraint néanmoins jusqu'à mon arrivée ; mais aussi-tôt qu'il m'avoit vû paroître au pont, il avoit traité Ecke avec beaucoup de hauteur, en lui conseillant de lui accorder sur le champ la liberté de voir Mademoiselle Fidert, s'il n'aimoit mieux qu'il se la procurât malgré lui. J'ai vû, me dit-il,

la fureur éclater dans ses yeux, sur-tout lorsqu'il vous a reconnu à la tête du détachement. Mais il m'a quitté, en m'assurant que j'allois être satisfait.

Je ne pris point cette assurance aussi tranquillement que le Gouverneur. Quoi ? lui dis-je, vous ne voyez pas tout ce que nous avons à redouter d'un furieux ? Qui sçait l'usage qu'il va faire du tems que vous lui accordez ? Et le priant de me suivre, je fis avancer quatre de nos fusiliers, avec lesquels nous montâmes à l'appartement de Mademoiselle Fidert. Je n'avois pas besoin de guides, dans une maison que je connoissois parfaitement. Je frappai brusquement à la porte On ne parut point m'entendre. Après plusieurs coups redoublés, je pris le parti de la faire enfoncer. Il fallut en ouvrir une seconde avec la même violence. Enfin nous découvrîmes Ecke, mais dans un état qui confirma toutes mes craintes. Il tenoit un pistolet à chaque main; & la plupart des armes à feu que nous avions enlevées à ses Cavaliers étoient rangées autour de lui. N'approchez pas, sans m'avoir entendu, s'écria-t-il; je périrai, mais ce ne sera qu'après vous avoir cassé la tête à tous deux. Il nous tenoit en

effet sous le bout de ses deux pistolets, & des gens plus timides auroient eu quelque effroi de cette situation. Il faut l'écouter, dis-je froidement au Gouverneur. Qu'avez-vous donc de si important à nous communiquer, repris-je en m'adressant à lui? Je veux sçavoir, me répondit-il, si vous êtes ici pour m'enlever ma femme, ou pour me forcer de vous la faire voir malgré moi. Je ne la vois point dans son appartement, lui dis-je en éludant sa question, & l'inquiétude où nous sommes pour elle nous fait souhaiter de sçavoir du moins si elle est en sûreté. J'avois parlé d'un ton ferme. Mademoiselle Fidert, qui entendit ma voix d'un cabinet, dont la porte étoit derriére Ecke, s'écria douloureusement: Hélas! Monsieur de Montcal, secourez une malheureuse. Ce cri me fit perdre toutes mesures. Tes fureurs m'épouvantent peu, dis-je à Ecke en m'élançant brusquement sur lui, Il lâcha ses deux coups; mais son agitation, ou sa crainte lui rendit les mains trop chancellantes pour nous ajuster. Il blessa un des quatre soldats qui étoient derriére nous. Je le saisis au collet, & le donnant à garder aux trois autres, je m'approchai de la porte du Cabinet, que je trouvai fermée à dou-

ble verrouil. Mon impatience me la fit encore enfoncer. Le premier spectacle qui frappa nos yeux fut Mademoiselle Fidert, que la joie ou la frayeur avoit fait tomber sans connoissance. Mais nos regards furent altérés aussi-tôt par un autre objet, dont l'odeur & la vûe étoient capables de faire sur nous une égale impression. C'étoit un cadavre déja défiguré, que je reconnus néanmoins à l'habit & à la chevelure pour l'Intendant du Château. Notre horreur montant au comble, la pensée vint au Gouverneur comme à moi de faire tuer à nos yeux le monstre qui s'étoit rendu coupable de ce nouveau crime. Mais un moment d'entretien nous fit prendre le parti d'en réserver le châtiment à la Justice d'Armagh. Cependant en traversant la chambre pour faire apporter quelque secours à Mademoiselle Fidert, je traitai le cruel Ecke avec un mépris qui redoubla ses transports. Dans l'espace d'un moment que j'employai à rassembler les domestiques, qui osoient à peine se présenter, ce furieux saisit un des pistolets qui étoient dans la chambre, & le tournant contre lui-même, il se porta un coup plus sûr que ceux dont il nous avoit menacés. Je me hâtai d'étouffer ce bruit,

Quoiqu'étendu ſans vie, tous ſes membres ſe reſſentoient encore de la violence de ſes derniers tranſports, par un affreux tremblement dont aucune partie de ſon corps ne paroiſſoit exempte. Je fis éloigner auſſi-tôt cet odieux objet, & le cadavre de l'Intendant, pour ne rien offrir d'effrayant à Mademoiſelle Fidert, lorſqu'elle recommenceroit à ouvrir les yeux. Les queſtions que je fis aux domeſtiques m'apporterent peu de lumiére. Ils ſçavoient qu'Ecke avoit fait à leur maîtreſſe une priſon de ſon cabinet, & c'étoit la cauſe du ſombre ſilence que nous avions remarqué en approchant du Château; mais comme il s'étoit réſervé le ſoin de lui porter lui-même ſes alimens, perſonne n'avoit pû pénétrer ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur de l'appartement, & l'on ne ſçavoit pas mieux par quel étrange accident l'Intendant s'y trouvoit mort.

Cependant nos ſoins ayant bientôt rappellé la connoiſſance à Mademoiſelle Fidert, elle n'ouvrit les yeux & la bouche que pour exhaler les tourmens de ſon cœur par une abondance de larmes & par les plaintes les plus touchantes. Nous la raſſurâmes ſans lui apprendre encore la malheureuſe fin de ſon mari. Ses regards

paroiſſant chercher avec un reſte d'effroi le cadavre que nous avions fait écarter, notre curioſité nous porta à lui demander l'explication de ce myſtère. Ah! nous dit-elle, c'eſt le plus affreux de tous les malheurs & le plus horrible de tous les crimes. Elle nous raconta que le jour même de mon départ & de celui de Madame de Montcal, ne voyant plus d'ouverture à l'eſpérance, & doutant de ce que l'amitié pourroit nous faire entreprendre en ſa faveur, elle s'étoit crûe ſans autre reſſource que le ſecours de ſon Intendant, qui devoit être d'autant plus porté à la ſervir que le premier acte d'autorité qu'Ecke avoit exercé dans le Château, avoit été de lui ôter ſon emploi pour en faire la récompenſe du Fermier. Elle l'avoit fait avertir de ſe trouver ſecretement le ſoir dans ſon appartement, pour le charger de ſes ordres, & lui confier les lettres qu'elle vouloit nous écrire. Mais ſon mari, déſeſpéré de n'avoir pû la faire conſentir à paſſer la nuit avec lui, s'étoit rempli apparemment des imaginations ordinaires de ſa jalouſie, & l'ayant ſans doute obſervée, il l'avoit malheureuſement ſurpriſe avec ce domeſtique, à qui elle parloit avec l'ouverture naturelle à

la douleur. Il l'avoit tué sur le champ d'un coup d'épée ; & profitant de l'évanouissement où elle étoit tombée à cette vûe, pour le transporter dans le cabinet, il avoit attendu ensuite qu'elle fût revenue à elle-même, pour la forcer de le suivre au même lieu. Là, après mille honteux reproches, qui la supposoient coupable d'un lâche commerce avec un homme de cette sorte, il lui avoit fait valoir comme une faveur la vie qu'il lui accordoit ; mais ajoutant qu'il vouloit la former à la fidélité par une leçon dont le souvenir lui fût toujours présent, il lui avoit déclaré qu'elle demeureroit enfermée dans le cabinet, & qu'elle auroit ce spectacle devant les yeux, jusqu'à ce que le cadavre commençat à tomber en pourriture.

L'impression qu'un si affreux supplice avoit déja faite sur tous ses sens, nous fit douter si elle n'avoit pas beaucoup plus de besoin des secours de la médecine que des consolations de l'amitié. Cependant je commençai par soulager son imagination, en lui apprenant qu'elle étoit délivrée pour jamais de la crainte de son mari. Elle me demanda des explications, que je ne pus lui accorder sans lui causer un nouveau trouble. Dans la joie mê-

me de se voir à la fin d'une si horrible tyrannie, elle n'apprit qu'en tremblant la tragédie sanglante qui venoit de s'exécuter à sa porte, & ses réflexions, qui embrasserent pendant quelques momens toutes les infortunes de sa vie, la firent retomber dans l'évanouissement d'où elle sortoit. Mais l'ayant fait changer aussitôt d'appartement, nous nous efforçâmes de lui calmer l'esprit par d'autres images, & je lui proposai de se laisser conduire à Armagh, où la compagnie de Madame de Montcal contribueroit à la rétablir.

Je ne remarquois point dans cet intervalle que le Gouverneur attentif à ses moindres mouvemens sembloit comme suspendu à la regarder & à l'entendre, & qu'elle ne souffroit rien dont il ne partageât vivement la douleur. Ce fut lui qui me fit observer que dans la situation où elle étoit il ne falloit pas penser à lui faire quitter sa maison, & qui me pria au contraire d'engager ma femme à nous venir joindre. Je ne me sentois pas d'inclination à rappeller Madame de Montcal dans un séjour d'horreur; cependant les instances de ce vieil Officier, que je ne prenois encore que pour de simples mouvemens de compas-

sion, me déterminerent à faire partir un de mes gens pour Armagh. Rien n'effraya Madame de Montcal, lorsqu'elle reçût l'espérance de revoir son amie. Elle vint. Elle servit bien-tôt à son rétablissement par ses caresses & ses exhortations, & cette maison où la désolation avoit régné depuis quelques semaines, reprit en peu de jours une face riante & tranquille.

Le Gouverneur avoit fait reprendre le chemin d'Armagh à ses gens, mais il paroissoit s'oublier avec nous, & ses soins empressés pour Mademoiselle Fidert m'auroient fait découvrir enfin ce qui se passoit dans son cœur, quand il ne m'en auroit pas fait l'ouverture. C'étoit un ancien Lieutenant Colonel, qui avoit été récompensé de ses services par le gouvernement du Château d'Armagh, & qui ayant acquis moins de richesses que d'honneur à la guerre, passoit une heureuse vieillesse dans un poste honorable & peu pénible. Il me prit en particulier. Je sens, me dit-il, toutes les avantures de Mademoiselle Fidert, & la part que vous y avez eue. Peut-être aurois-je eu plus de délicatesse que le malheureux Ecke, s'il avoit fallu l'épouser le premier; mais depuis son ma-

vifage, je ne vois plus en elle qu'une femme de condition qui est rentrée dans les devoirs de sa naissance, & qui conserve tout le mérite que ses infortunes n'ont pû lui ôter. Comme il pourroit arriver que tout le monde ne pensât pas de même, je me suis flaté, continua-t-il, que malgré mon âge il m'en seroit plus aisé de lui faire accepter l'offre de mon cœur & de ma main. L'avantage me paroît assez égal entre nous. Je lui donne un rang qui achevera de faire oublier ses malheurs au Public. Elle augmentera ma fortune par son bien, & le commerce d'une femme si aimable répandra beaucoup de douceur dans le reste de ma vie. Il n'attendit point ma réponse pour me prier de lui rendre un service, auquel il espéroit, me dit-il, que je ne ferois pas d'objection.

Il n'en avoit point à craindre en effet de la part de Madame de Montcal & de la mienne. Mais je me souvenois des vûes de Mademoiselle Fidert, & rebutée comme elle étoit du mariage, je doutois qu'elle voulût prendre si-tôt de nouveaux engagemens. Cependant comme je ne voyois rien que d'avantageux & d'obligeant pour elle dans cette proposition, je me chargeai volontiers de

lui en faire l'ouverture. La mémoire d'un mari tel que le sien ne demandoit pas d'être respectée, Madame de Montcal, que je prévins sur ma commission, ne se fit pas presser non plus pour l'approuver; & ses doutes furent seulement, comme les miens, que notre amie ne la regardât point du même œil que nous. Cependant m'étant expliqué avec elle, je ne lui trouvai point l'éloignement que j'avois appréhendé pour l'offre du Gouverneur. Elle ne se retrancha que sur la bienséance, qui ne lui permettoit pas d'écouter des propositions de mariage huit jours après la mort d'un mari; & me priant d'engager le Gouverneur à les suspendre, elle n'ajouta rien qui pût me faire trouver de l'embarras à lui porter la réponse qu'il attendoit. Il quitta le Château avec les plus douces espérances; & la liberté d'y revenir ne lui fut pas refusée.

J'étois persuadé comme lui que Mademoiselle Fidert pensoit sérieusement à l'écouter, & je ne manquois pas de raisons pour justifier le changement qui avoit dû se faire dans ses idées; mais après quelques semaines, pendant lesquelles le Gouverneur la revit plusieurs fois, elle prit un jour le moment de son

départ, pour demander à Madame de Montcal, & à moi, quand nous pensions à reprendre le chemin d'Angleterre. Elle ne nous laissa point le tems de lui marquer notre surprise. Je me suis délivrée, nous dit-elle, de tous les obstacles qui m'ont empêchée de vous faire cette question plutôt. Comme il n'y a que votre amitié pour moi qui puisse vous retenir ici, vous apprendrez avec joie que j'ai vendu secretement toutes mes Terres, que le prix m'en fut apporté il y a deux jours, & que je suis prête à vous suivre au premier signe? J'étois trop éloigné de condamner sa résolution pour entreprendre de la combattre, & les objections étoient inutiles, lorsqu'elle s'étoit déja mise dans la nécessité de l'exécuter. Mais je ressentis un scrupule qui me porta du moins à lui remettre devant les yeux les espérances qu'elle avoit laissé concevoir au Gouverneur. Il sçavoit les liaisons que j'avois eues avec elle. Le Public en étoit donc instruit. Or il me sembloit qu'une résolution qui lui faisoit non-seulement refuser l'offre d'un mariage avantageux, mais qui l'avoit engagée à se défaire de son bien pour me suivre, étoit sujette à mille interprétations dont les suites pouvoient

nous

nous chagriner. J'étois même surpris que Madame de Montcal ne fît pas cette réfléxion. Il me paroît difficile, répondis-je froidement à Mademoiselle Fidert, que le Gouverneur ne s'offense point de cette apparence de changement, & si j'avois moins d'intérêt à souhaiter de vous voir avec nous, je vous conseillerois sans doute de réfléchir deux fois aux avantages que vous négligez. Vous permettrez du moins, ajoutai-je, que je fasse quelques excuses au Gouverneur des espérances que je lui ai données trop légerement, & que je prévienne tous les soupçons que son ressentiment pourroit lui suggérer. Elle comprit ma pensée dans ces dernieres expressions. Je la vis confuse & réveuse. En vain Madame de Montcal, qui feignoit de ne pas m'entendre, ou dont les idées ne s'étoient pas tournées de ce côté-là, prit-elle parti contre moi en applaudissant sans réserve au dessein qu'elle avoit de s'attacher inséparablement à nous. Elle fut pendant deux jours occupée de sa peine; & le troisiéme, lorsque je commençois à m'étonner de son irrésolution, elle fit prier le Gouverneur de se rendre à Rikseck. J'ignorai le dessein de cette invitation jusqu'au dénou-

ment. Enfin le recevant avec un surcroît de politesse, elle ne perdit pas un moment pour le remercier des sentimens qu'il avoit pour elle, & pour lui déclarer que l'unique obstacle qui l'empêchât d'y répondre étoit la peine qu'elle avoit à demeurer dans un pays où ses malheureuses avantures étoient trop connues. Ainsi continua-t-elle, tout ce qui pourroit m'attacher à l'Irlande seroit une nouvelle disgrace pour moi, & ne pouvant attendre que vous abandonniez votre établissement pour me suivre, je me trouve forcée de renoncer à l'offre que vous me faites de votre main.

Je remarquai qu'elle s'applaudissoit d'une défaite, qui sembloit ôter tout prétexte de plainte au Gouverneur, & qui faisoit même tomber sur lui la difficulté dont elle affectoit de se plaindre. Mais au défaut de la chaleur l'amour est capable d'obstination dans un vieillard. Soit que les charmes d'une femme de vingt ans lui parûssent préférables à sa fortune, soit qu'il fût sûr effectivement du crédit de ses amis, il offrit à Mademoiselle Fidert de quitter l'Irlande avec elle, & prévenant l'objection qui pouvoit regarder son établissement, il l'assura qu'en perdant quelque chose de ses

revenus, il pouvoit faire un échange qui le mettroit en Angleterre dans le même rang qu'il étoit prêt d'abandonner pour la suivre. Mademoiselle Fidert seroit sorti difficilement de cet embarras, si je ne m'étois hâté de répondre pour elle que la reconnoissance l'obligeroit sans doute à remplir les espérances qu'elle avoit donnés à un si galant homme, si l'échange pouvoit réussir aussi facilement qu'il s'en flatoit. Un engagement si conditionnel ne lui paroissant pas un lien fort incommode, elle y consentit sans autre restriction ; & le Gouverneur, à qui elle ne cacha point qu'elle avoit déja disposé de ses Terres, ne fit pas difficulté de consentir à son départ.

Il me parut à souhaiter pour elle que le tems ne changeât rien à cette résolution ; mais n'en pouvant croire l'exécution si proche, je ne pensai qu'à me rendre en Angleterre, où ma santé & mes affaires domestiques me rappelloient presqu'également. Le siége de Limerick duroit encore, sous le commandement de Mylord Douglas, que le Roi avoit fait Général de toutes ses forces en Irlande. Peut-être aurois-je eu quelque peine à m'éloigner de l'Armée, si ce Prince eût continué de la commander

lui-même, & la gloire que j'avois cherchée jusqu'alors avec si peu de fruit pour ma fortune, m'auroit sans doute engagé dans de nouveaux périls. Après avoir résisté à tant de blessures, j'aurois perdu infailliblement la vie avec la plûpart des Officiers de Mylord Douglas, qui furent emportés par une maladie contagieuse dans l'espace de quinze jours. On admira comme un jeu extraordinaire de la fortune qu'il ne pérît point un soldat, lorsque sous le même air, & sans doute avec plus de soins pour garantir les Officiers, la force du mal les détruisit jusqu'au dernier. Ce fâcheux incident, qui força Mylord Douglas de lever le siége, auroit pû ranimer les Jacobites, s'il leur étoit resté un Chef en Irlande. Mais Boisselat, qui commandoit la Garnison de Limerick, ignoroit la Langue du pays, & n'avoit point reçû d'autorité sur d'autres Troupes que les siennes. Il se vit bien-tôt obligé, faute de secours, & d'intelligence avec les plus fidéles Partisans du Roi Jacques, de se rendre à Kinsal, où il n'attendit que le retour du Printems pour gagner les côtes de France. On a remarqué que toutes les entreprises formées en faveur de la Maison de Stuart ont échoué par la faute des Chefs.

Le Roi étoit passé à la Haye, où son dessein étoit bien moins de s'associer à la plûpart des Princes de l'Empire qui s'y étoient rendus pour mettre les dernieres mains à la ligue d'Ausbourg, que de profiter d'une si favorable occasion pour se faire reconnoître dans une Assemblée qui n'étoit presque composée que de Souverains. Il s'étoit fait suivre de tous les Seigneurs Anglois dont le nom pouvoit persuader aux Etrangers que la plus haute Noblesse étoit volontairement dans sa dépendance; de sorte que les devoirs du Conseiller des Courtisans se réduisoient à paroître quelquefois dans les appartemens de la Reine, je me trouvai en arrivant à Londres dans un loisir & une liberté, qui avoient toujours été troublées par mes affaires ou par mes blessures. J'avois joui paisiblement de mes deux Pensions, & je ne prévoyois rien qui dût me faire craindre de les perdre. Mais je ne pouvois me faire un mérite des idées philosophiques qui m'avoient fait renoncer autrefois à l'avancement de ma fortune; car il n'avoit pas dépendu de moi de la pousser plus loin; & tout couvert comme je l'étois de blessures, je ne me voyois pas plus avancé que le premier jour de mon

arrivée en Irlande. Il y avoit même fort peu d'apparence que le service d'Aide de Camp me fût compté pour quelque chose, sur-tout, lorsque mes deux pensions pouvoient déja passer pour une récompense. Ainsi ne me flatant point qu'il pût arriver, comme mon bonheur l'a voulu dans la suite, que la Cour crût avoir quelque utilité à tirer de mon expérience, & qu'elle fît rechercher avec empressement mes services, je ne vis aucun motif d'ambition ni d'honneur qui pût traverser les projets d'une vie plus douce & plus tranquille, qui s'offroit à moi dans la possession de ma fortune présente, & dans la société d'une épouse pour laquelle mon goût ne faisoit qu'augmenter tous les jours.

Quoique nous eussions placé, suivant l'usage d'Angleterre, la plus grande partie de notre bien dans les Compagnies de commerce, il s'étoit présenté, après notre retour de France, une Terre dans le voisinage de Wincheste; que nous avions achetée à juste prix; & j'avois laissé, en allant en Irlande, des ordres pour l'embellir, qui avoient été exécutés avec beaucoup de diligence & de goût. Rien ne nous empêchoit de nous y retirer que l'espérance d'un

heureux établissement pour Mademoiselle Fidert, car sans faire beaucoup de fond sur le Gouverneur du Château d'Armagh, je souhaitois toujours qu'il se présentât quelque occasion de la marier, & je voulois attendre du moins de quoi ce vieil amant seroit capable pour lui plaire. Les divertissemens & les Fêtes de Londres, que la Reine animoit ordinairement par sa présence, firent notre seul amusement pendant quelques semaines. Madame de Montcal & Mademoiselle Fidert n'y paroissoient jamais sans moi, & quoique ces vaines occupations flatâssent peu mon goût, j'étois aussi peu capable de manquer de complaisance pour les y accompagner, que de les gêner par ma présence, si elles ne m'eussent forçé de partager tous leurs plaisirs.

Un jour de Bal, où la chaleur les força de se démasquer, Mademoiselle Fidert fut reconnue par Mylord Pandivi, un des Seigneurs qui avoient accompagné le Roi aux soupers de Croydon. Il avoit toujours été dans l'erreur sur son sexe, & la voyant vêtûe en femme il s'imagina que c'étoit un habit de Bal, où une précaution qu'elle prenoit pour demeurer inconnûe. Comme le secret

n'avoit pas été bien observé sur les soupers du Maréchal de Schomberg, & que la Reine n'ignoroit pas ce qui avoit conduit le Roi si souvent à Croydon, Mylord Pandivi crut lui faire sa Cour en lui faisant voir ce beau jeune homme, qui avoit occupé si long-tems le cœur de son mari. Après s'en être approchée sous le masque, & l'avoir considéré avec admiration, elle eut la curiosité de l'entretenir; de sorte que n'ayant pû nous défier de ce qui se passoit autour de nous, notre surprise fut extrême de voir appeller Mademoiselle Fidert par l'ordre de la Reine. Personnne n'ignoroit que cette Princesse étoit au Bal, quoiqu'elle se fût jusqu'alors assez bien cachée sous son déguisement. Elle s'étoit assise avec quelques Dames, au coin d'une fenêtre, où l'on avertit Mademoiselle Fidert de s'avancer sans affectation. Cet ordre lui fut donné avec tant de discrétion & de politesse, que je lui conseillai de remettre seulement son masque, & d'obéir ensuite sans balancer. J'étois connu de la Reine. Je me démasquai pour donnner la main à Mademoiselle Fidert, & m'étant avancé avec elle, je me chargeai des premiers complimens qui pouvoient diminuer son

embarras. La Reine, qui ne reçût les expreſſions dont je me ſervis en la lui préſentant, que pour un déguiſement de Bal, continua de la prendre pour un homme ; & lui ayant fait diverſes queſtions indifférentes, dont le but n'étoit apparemment que de connoître ſon eſprit, elle s'éloigna de nous comme ſi ſa curioſité eût été ſatisfaite. Je me retirai avec Mademoiſelle Fidert, & cherchant à quoi je devois attribuer cette avanture, je ne pus m'en imaginer d'autre cauſe que l'éclat extraordinaire de ſa beauté, qui avoit fait naître à la Reine l'envie de l'entendre, après avoir pris plaiſir à la voir.

Cependant je reçus dès le ſendemain la viſite de Mylord Pandivi. Il ne me cacha point que c'étoit lui qui avoit excité la curioſité de la Reine, & me demandant où il pourroit revoir le favori du Roi, (ce fut le nom qu'il donna à Mademoiſelle Fidert,) il me fit quelques mauvaiſes plaiſanteries ſur le bonheur que j'avois d'être entré dans les droits de ce Prince, & de feu M. de Schomberg. Je compris auſſi-tôt ſon erreur, & je dédaignai de répondre à des railleries ſi groſſiéres. Mais n'ayant plus de raiſons qui m'obligeaſſent de cacher

le sexe & la naissance de Mademoiselle Fidert, je lui en parlai comme d'une fille qui méritoit l'estime & le respect de tous les honnêtes gens. Son étonnement s'exprima par mille exclamations. Il me quitta d'un air transporté, & tandis que je racontois aux deux Dames les circonstances d'une si étrange visite, il eut le tems d'aller à S. James, & d'en revenir avec des ordres qui ne me causerent pas moins d'admiration. La Reine apprenant le sexe de Mademoiselle Fidert avoit marqué beaucoup plus d'ardeur pour la revoir qu'elle n'en avoit fait paroître au Bal, & Mylord Pandivi, à qui je n'avois pas caché qu'elle demeuroit avec Madame de Montcal, étoit chargé de leur marquer l'heure à laquelle cette Princesse désiroit de les voir.

Je lui demandai s'il m'étoit permis de leur servir de guide. Il n'avoit pas reçû d'ordre qui dût m'en empêcher, d'autant plus que le dessein de la Reine étoit de les voir sans témoins. Nous nous rendîmes à S. James. Il me fut plus aisé qu'au Bal de pénétrer les intentions de cette Princesse. Ce n'étoit pas le public seulement qui attribuoit au Roi des goûts de plaisir fort bizarres. Quoique la Reine eût à se

louer continuellement des attentions & des honêtetés de son mari, elle lui trouvoit des froideurs qui ne satisfaisoient pas toujours sa tendresse, & la Cour ne manque jamais de gens officieux qui cherchent à se faire valoir en flatant les imaginations des Princes. On avoit dabord fait tomber ses soupçons sur Mylord P.... & sur le Comte D...., à qui le Roi marquoit effectivement beaucoup d'amitié ; mais les soupers de Croydon & les soins déclarés de ce Prince pour un jeune Irlandois dont on vantoit beaucoup le mérite & la bonne grace, avoient parû lever tous les doutes. La Reine entraînée elle-même par le détail des circonstances n'avoit plus souhaité d'autre éclaircissement ; & depuis ce tems-là sa vie se passoit à déplorer un désordre dont elle n'osoit se plaindre. Rien n'étoit donc si intéressant pour elle que d'approfondir une avanture qui pouvoit justifier son mari dans son cœur, & se laver d'une tache si noire aux yeux du public. Nous la trouvâmes avec la Duchesse de Sommerset, qui étoit sa premiére Dame d'honneur & sa confidente. Elle ne parut pas fâchée de me voir, & s'adressant à moi, elle me demanda s'il étoit vrai que Mademoiselle

Fidert eût paſſé une partie de l'hiver à Croydon,& quel avoit été le motif de ſon déguiſement. Je ne balançai point à lui raconter les malheureuſes avantures de cette jeune Irlandoiſe, & la néceſſité où elle s'étoit vûe de prendre toutes ſortes de formes pour mettre ſa vie à couvert. Ce récit, en guériſſant le principal ſoupçon de la Reine, lui en laiſſoit toujours un dont je lui vis beaucoup de curioſité pour s'éclaircir. Elle me fit diverſes queſtions, que j'abrégeai, pour ſoulager ſon embarras, en lui proteſtant ſur la confiance que je la priois d'avoir à mon honneur, que le Roi n'avoit cherché à Croydon que la liberté & l'agrément d'une ſociété innocente, & que le goût qu'il avoit marqué pour Mademoiſelle Fidert s'étoit borné à l'eſtime & à l'amitié. Cette excellente Princeſſe fut ſi ſatisfaite de mes explications, qu'ayant comblé Mademoiſelle Fidert de careſſes, elle lui promit de prendre un ſoin particulier de ſa fortune.

Quoiqu'elle eut recommandé le ſecret à Mylord Pandivi & à la Ducheſſe de Sommerſet, non-ſeulement le bruit de cette entrevûe, mais toutes les circonſtances de notre entretien furent bientôt repandues à la Cour. La curio-

fité de voir Mademoiselle Fidert amena chez moi quantité de jeunes Seigneurs, dont quelques-uns prirent pour elle une vive passion. Soit qu'ayant déguisé les taches de sa conduite à la Reine, mon récit eût fait prendre une aussi bonne opinion de sa sagesse, que de son mérite & de sa naissance, soit que l'amour eut assez de pouvoir sur Mylord C... pour lui fermer les yeux sur tout ce qui étoit capable de refroidir sa passion, il ne fit pas difficulté de lui offrir sa main; & sur la froideur avec laquelle il lui vit recevoir sa proposition, il prit le parti de s'adresser à moi pour trouver le chemin de son cœur par mes soins. Avec le désir de contribuer à l'établissement d'une si chere amie, j'avois toujours la pensée qu'il me convenoit autant qu'à elle de voir sa situation fixée par le mariage. Je ne me fis pas presser par Mylord C... pour lui promettre mes services; mais ayant entrepris dès le même jour de faire valoir ses offres, les objections de Mademoiselle Fidert me parurent si raisonnables & si vertueuses, que je fus forcé de m'y rendre en admirant combien ses disgraces avoient servi à fortifier sa raison. Elle me représenta qu'après tant de foiblesses & d'in-

fortunes, ce n'étoit ni à sa grandeur du rang, ni à tout ce qui pouvoit attacher sur elle les yeux du Public qu'elle devoit aspirer. En concevant que sa jeunesse & la liaison même vouloit conserver toute sa vie avec Madame de Montcal & moi, l'obligeoient de ne pas renoncer au mariage, elle me déclara qu'elle ne suivroit pas d'autre régle pour s'y déterminer, que l'espérance d'assurer son repos dans l'éloignement du monde, pour lequel elle voyoit le même goût à Madame de Montcal. Je ne pus refuser des louanges à sa résolution.

Mais cette aimable fille n'étoit pas destinée au bonheur qu'elle se proposoit, & ses fautes n'étoient pas *oubliées* du Ciel, puisque le malheur qui devoit terminer sa vie ne peut être regardé que comme un châtiment. Tandis que je m'entretenois familierement avec elle, Mylord C... étoit à nous écouter; & d'un autre côté, le Gouverneur du Château d'Armagh, qui loin de s'être refroidi dans ses sentimens, n'avoit pas perdu un instant pour exécuter toutes ses promesses, entroit dans ma maison, où il s'étoit fait conduire en arrivant à Londres. Il apprit de mes Domestiques que j'étois dans une salle basse avec Ma-

demoiſelle Fidert. L'impatience de la revoir l'y fit entrer ſans être annoncé, & ſon premier compliment nous aſſura, non-ſeulement de la conſtance de ſes intentions, mais du ſuccès avec lequel il avoit fait réuſſir toutes ſes vûes. Il avoit propoſé l'échange de ſon emploi au Gouverneur du Château de Portſmouth, qui l'avoit accepté d'autant plus volontiers qu'étant Irlandois, il trouvoit dans cette offre, avec quelque augmentation de fortune, l'avantage de ſe faire un établiſſement dans ſa Patrie. Ils avoient dépêché de concert un Courier à la Haye, & Mylord Godolfin à qui ils devoient tous deux le Poſte qu'ils occupoient, leur avoit fait obtenir l'agrément du Roi pour en faire un ſimple échange. Mademoiſelle Fidert, qui étoit encore dans l'agitation où l'avoit jetté notre entretien en ſortit tout d'un coup, pour ſe fixer de l'air le plus calme au parti d'épouſer le Gouverneur. Oui, lui dit-elle, ſi vous ne trouvez rien dans les malheurs de ma vie qui révolte votre tendreſſe ou votre imagination, j'accepte volontiers vos offres. Et l'inégalité de l'âge ne m'empêchera point de vous préférer à ceux qui ont cru m'éblouir par leur rang,

& leurs richesses. Mylord C... qui avoit eu l'adresse de s'introduire dans une chambre voisine, ne perdit pas un mot de ce discours. Il entendit de même les remercimens du Gouverneur, & son naturel impétueux ne lui permit pas de remettre plus loin les marques de son ressentiment. Mais ce qui n'étoit encore qu'un mouvement de jalousie, devint bien-tôt un transport d'indignation & de fureur à la vûe du Rival qu'on lui préféroit. Le Gouverneur étoit d'une figure simple, & n'étant pas vêtu plus richement qu'on ne l'est en Angleterre hors de la Capitale, il n'avoit rien de redoutable à l'extérieur. Peut-être Mylord C... se crût-il assez d'avantage sur un homme de cet âge & de ce maintien pour ne le pas ménager. Il le traita avec les derniers outrages. Ce brave Vieillard, sans daigner lui répondre, s'approcha de Mademoiselle Fidert & de moi, nous prit par la main, & nous conduisit jusqu'à la chambre voisine, dont la porte étoit demeurée ouverte. Je cédai sans résistance, dans l'opinion où j'étois, qu'une modération pardonnable à son âge lui faisoit éviter la nécessité d'en venir aux mains avec un furieux. Mais au lieu de nous suivre, il poussa

brusquement la porte sur nous, & si je ne vis point de quel air il retourna vers son Ennemi, je fus bien-tôt certain qu'il l'avoit mis à la raison. Avec quelque empressement que j'eusse r'ouvert la porte, j'arrivai trop tard pour l'empêcher de lui porter un coup dont il lui perça le bras, & qui força ce jeune présomptueux d'abandonner son épée. La querelle me paroissoit du moins terminée, lorsque la rage de se voir humilié fit reprendre ses armes à Mylord C... & sans écouter l'honneur il allongea un coup si furieux à son Rival, qui remettoit tranquillement la sienne, que celui-ci n'ayant eu que le tems de parer sans précaution, la pointe alla percer Mademoiselle Fidert, dans l'instant qu'elle prenoit le Gouverneur par le bras pour lui faire quitter la chambre avec elle.

S'il y avoit quelque satisfaction qui put réparer un si lâche attentat, ce fut peut-être le désespoir dont Mylord fut saisi en voyant couler le sang qu'il venoit de répandre. Il se jetta plus promptement que moi-même aux pieds de sa Maîtresse qui étoit tombée sans connoissance, & négligeant le soin de sa vie, qu'il méritoit de perdre aussi-tôt s'il avoit eu des Ennemis moins généreux,

il fit connoître par ses cris & ses larmes qu'il étoit capable successivement de l'excès de toutes les passions. Cependant quoique les habits de Mademoiselle Fidert nous empêchassent de juger tout d'un coup de la profondeur de sa blessure, l'abondance de sang que j'en voyois sortir, & le profond évanouissement où elle étoit me parurent d'un triste présage. Une si funeste nouvelle ayant été aussi-tôt jusqu'à Madame de Montcal, elle accourut avec ses femmes, pour augmenter la confusion par leurs gémissemens & par leurs pleurs. Mais tandis qu'elles s'empressoient autour de notre malheureuse amie, mon attention fut partagée par les mouvemens de Mylord C...., qui après quelques momens d'une noire réflexion se jetta plus furieusement que jamais sur son épée. Ce transport ne me parut dangereux que pour lui-même. Ne doutant point qu'il n'en voulut à sa propre vie, je lui arrachai ses armes, & je le remis entre les mains de ses Domestiques, avec ordre de veiller sur lui pour le défendre de sa propre fureur.

Les Chirurgiens nous déclarerent bien-tôt qu'il n'y avoit rien à esperer pour la vie de Mademoiselle Fidert.

Cependant la connoiſſance lui revint, avec quelques momens de force & de liberté d'eſprit, qu'elle n'employa qu'à benir le Ciel de lui épargner les tourmens d'une plus longue vie. Ses dernieres réflexions furent triſtes, mais elles ne furent point troublées par cette amertume qui accompagna les grandes douleurs, & dont j'appréhendois la violence en lui entendant rappeller toutes les circonſtances de ſa malheureuſe hiſtoire. Elle entra d'elle-même dans les principes de Religion qui devoient lui faire regarder ſes infortunes comme le châtiment de ſes fautes, & lui faire eſperer qu'elles en ſeroient l'expiation. Son cœur ne s'attendrit pas moins au ſouvenir de nos bienfaits. Elle voulut tenir, en expirant, Madame de Montcal dans ſes bras, & le Gouverneur n'eut pas moins de part que nous aux témoignages de ſa reconnoiſſance.

Cependant Mylord C... dans le tranſport de ſa douleur, garda peu de ménagemens pour ſa propre ſûreté, & racontant ſon malheur à tous ceux qui ſe préſenterent pour l'entendre, il en répandit bien-tôt le bruit juſqu'à la Reine, qui étoit déja informée du deſſein qu'il avoit eu d'épouſer Mademoi-

felle Fidert. Cette excellente Princesse avoit pris pour elle les sentimens dont on ne pouvoit se défendre en la voyant. Elle fut si touchée de son sort, que s'étant fait informer des circonstances, & ne désespérant pas de son rétablissement, elle résolut d'y contribuer par toutes les faveurs qui pouvoient répandre du moins de la joie & de la tranquillité dans son imagination. En apprenant que le Gouverneur à qui elle avoit destiné sa main passoit d'Armagh à Portsmouth, dans la seule vûe de lui plaire, & pour faciliter la continuation de notre commerce, elle prit sur elle de lui donner le Gouvernement de Soutamphon, qui n'étoit guéres plus éloigné de notre Terre, & qui se trouvoit vacant depuis l'absence du Roi. Elle y joignit une pension sur ses propres revenus. La Duchesse de Sommerset fut chargée de nous apporter une nouvelle qui nous auroit pénétrés de joie & de reconnoissance, si Mademoiselle Fidert eut pû recueillir le fruit de tant de bonté; mais elle venoit d'expirer à l'arrivée de la Duchesse, & le Gouverneur trop sensible à sa perte pour se livrer à des idées de fortune, ne pensa plus qu'à s'aller ensevelir en Irlande, avec le regret

d'avoir abandonné son cœur à des espérances dont il recueilloit de si tristes fruits. Comme il étoit à craindre que le Gouverneur du Château de Portsmouth, qui avoit trouvé de l'avantage dans leur échange, ne consentît pas aisément à le rompre, & que la principale raison qui l'empêchoit d'accepter les faveurs de la Reine, étoit la répugnance qu'il avoit à se former de nouvelles habitudes à son âge, je lui offris une retraite tranquille dans ma maison, où le souvenir de Mademoiselle Fidert serviroit à soutenir constamment notre amitié. Mais il me témoigna au contraire que pour l'intérêt de son repos, il vouloit fuir tout ce qui pouvoit entretenir dans sa mémoire des traces capables de lui rendre la vie odieuse, & mes instances ne purent me faire obtenir qu'il différât du moins son départ de quelques semaines.

Pour moi qui ne voyois plus rien à espérer de la fortune, & qui n'avois tiré pour fruit de mes services qu'une multitude de blessures, dont le moindre effet devoit être d'avancer beaucoup ma vieillesse, je ne pensai qu'à jouir du seul bien que le Ciel m'accordoit, dans la société d'une femme aimable, qui

bornoit tous ses soins à me plaire. Cette résolution fut exécutée si brusquement, que je me dispensai même de la communiquer au Ministre, & que je rejettai le conseil de mes meilleurs amis qui me sollicitoient d'attendre le retour du Roi. Le goût que je voyois à Madame de Montcal pour la douceur d'une vie tranquille, servit beaucoup à confirmer le mien. Elle m'avoit fait cent fois un plan de bonheur dont je brûlois de faire l'essai. Il consistoit à jouir paisiblement de nos richesses dans un cercle borné d honnêtes gens, dont nous sçavions que notre campagne étoit environnée, & à fortifier notre sentiment pour le plaisir, en ne prenant pour l'exercer qu'un petit nombre d'objets choisis. Ce principe auquel nous sommes encore attachés dans le tems que j'écris ces Mémoires, nous rend beaucoup plus heureux que la variété, dont j'ai entendu tant de fois venté les charmes, & qui ne peut faire à mon avis la satisfaction des esprits fermes & des cœurs constans. C'est avoir trop mauvaise opinion de soi-même ou des biens qu'on possede, que de n'oser se fixer à quelque chose, & de se croire obligé de changer à tout moment d'objet pour éviter le dé-

goût & la laſſitude. Ceux qui ſont là-deſſus d'une autre opinion que moi, ont ſans doute une Epouſe moins aimable & des amis moins ſenſés & moins fidéles ; ils ont moins de penchant pour la lecture & la méditation, moins de goût pour la chaſſe, la pêche, & l'agriculture; car c'eſt dequoi le bonheur de Madame de Montcal & le mien ſont compoſés, & nous ne le changerions pas contre le premier Trône de l'Univers.

SUPPLEMENT

SUPPLEMENT AUX MEMOIRES DE LA GUERRE D'IRLANDE;

PAR M. DE MONTCAL.

On n'a trouvé dans les Papiers de M. de Montcal, que les Mémoires des deux premieres Campagnes d'Irlande, où tous ses talens militaires ne l'avoient point élevé au-dessus de la qualité d'Aide-de-Camp. Etant parvenu dans la suite aux premiers honneurs de sa profession, on ne sçauroit le soupçonner de s'être laissé engager par la vanité à communiquer au Public l'Histoire de ses premieres Campagnes, lorsqu'il a négligé d'écrire celle de sa fortune & de sa réputation;

Mais il paroît par la lecture de son Ouvrage qu'ayant été aussi sensible à l'amitié qu'à l'amour, son motif pour le composer avoit été de satisfaire deux qualités qui font tant d'honneur à son caractere. M. de Schomberg, Madame de Montcal, & Mademoiselle Fidert l'avoient beaucoup plus occupé que les exploits mêmes par lesquels il s'étoit distingué, & qui l'avoient exposé plusieurs fois à perdre la vie par une infinité de blessures. Cependant comme il n'est mort qu'en 1729. il se trouve à Londres & à Dublin tant d'Officiers François qui lui survivent, & qui ayant porté les armes dans le même tems, ont été témoins de ses grandes actions & des récompenses qu'elles lui firent obtenir, qu'il n'a pas été difficile d'en recueillir le détail de la bouche d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Et l'on reconnoîtra que si j'entreprens d'en former une narration suivie, ce n'est pas sans avoir eu part moi-même à quelques uns des événemens que je raconte. Tout ce qui peut rendre d'ailleurs une Histoire intéressante, se trouve réunis dans les grands mouvemens que les nouvelles entreprises des Jacobites exciterent en

Irlande, & si l'ambition & la vengeance y jouerent les premiers rôles, d'autres intérêts y donnerent aussi naissance à des passions plus douces.

Tandis que le Roi Guillaume travailloit à se venger en Flandres de l'opposition qu'il avoit trouvée de la part de la France à son affermissement sur le Trône, le Duc de Tyrconnel, qui étoit demeuré en Irlande après le combat de la Boyne & le départ du Roi Jacques, n'épargnoit rien pour entretenir la fidélité & le zéle dans le cœur de tous les Jacobites. Il y conservoit toujours le titre de Viceroi, dont il avoit possédé l'Emploi avant la Révolution, & s'il ne pouvoit plus se flâter de l'être de l'Irlande depuis que les trois quarts de ce Royaume s'étoient soumis au nouveau Gouvernement, il l'étoit du moins de tout ce qui reconnoissoit encore l'autorité de son Maître. Limerick, où Boisselet s'étoit signalé par une si belle défense, & dont Mylord Douglas avoit enfin levé le siége, étoit devenu comme le centre de tous les desseins & de toutes les forces du Parti Catholique. Il y étoit resté des Officiers François, des Ingénieurs, & quantité d'Ecclésiastiques, qui se détachoient dans tous les

lieux où leurs talens pouvoient être employés; & quoique Boissélat eut regagné Kinsal avec la plus grande partie de ses Troupes, on ne doutoit pas que ce ne fut uniquement pour les rétablir des fatigues & des maladies du siége, ou que si elles repassoient en France, elles ne fussent remplacées bien-tôt par de nouveaux secours.

Le Général Keiresc, qui suppléoit au commandement des Troupes Angloises dans l'absence de Mylord Douglas, avoit reconnu les grandes qualités de M. de Montcal. Il ne put apprendre le parti qu'il avoit pris de se retirer dans ses Terres, où le peu de progrès qu'il avoit fait au service & la multitude de ses blessures sembloient justifier son oisiveté, sans former le dessein de le rengager dans la carriere par tous les avantages qui pouvoient faire impression sur un homme de ce mérite. Il lui écrivit, pour commencer à le tenter par ses sollicitations; & dans le même tems il marquoit au Ministre & à Mylord Douglas qu'ayant besoin de Cavalerie ils ne pouvoient faire un meilleur choix pour former quelques nouveaux Régimens, que de l'Aide-de-Camp de M. de Schomberg. C'étoit l'opinion qu'ils en avoient

eux-mêmes ; mais la retraite brusque de M de Montcal avoit fait penser que soit mécontentement, soit goût décidé pour le repos, il abandonnoit absolument le service ; & si l'on est lent dans les Cours à récompenser le mérite, on est bien plus froid encore à le prévenir par des instances & par des offres. Cependant le Ministre ne tarda point à le faire appeller, & ses propositions n'eurent pas de peine à réveiller le goût des armes dans un cœur si sensible à la gloire. On lui fit accepter avec le Brevet de Colonel la commission de lever non-seulement le Régiment qu'il devoit commander lui-même, mais tous ceux qu'on accordoit au Général Keiresc ; & le reste de l'Hyver fut employé à ces préparatifs.

On apprit bien-tôt que les secours de France étoient arrivés à Kinsal, sous la conduite d'un Lieutenant Général nommé Saint Rhue, & que les Jacobites Irlandois s'étoient trouvés prêts à les joindre au nombre de vingt mille hommes. Quoique celui des François ne surpassât point sept ou huit mille, & que l'Armée Protestante ne fut pas moins nombreuse que ces deux Corps réunis, la défiance où l'on étoit de tout ce qui s'étoit tramé pendant l'Hyver, & quelques

justes doutes qu'on avoit conçûs de la disposition du Parlement, firent surprendre toutes ses entreprises au Général Keiresc jusqu'à l'arrivée des nouvelles Troupes d'Angleterre. Mylord Douglas se hâta de passer la mer, & M. de Montcal à la tête de la Cavalerie qu'il avoit levée, le suivit avec toute la diligence qu'il pût donner à sa marche.

Ce fut vers ce tems-là qu'après bien des apparences d'incertitude & quantité d'entreprises simulées qui en imposerent aux Alliés, le dessein de la France éclata par le siége de Mons. Le bruit s'étant répandu que Louis XIV. en devoit prendre lui-même la conduite, cette raison auroit suffi pour retenir le Roi Guillaume à la tête de la Ligue, quand il n'auroit pas pris cet engagement dans l'Assemblée de la Haye.

Il dépêcha un Courier à Mylord Douglas avec un plan pour sa Campagne, auquel néanmoins il lui laissoit toute la liberté de faire les changemens qui lui paroîtroit convenables aux circonstances. Ce Prince véritablement né pour la Guerre, regretoit de ne pouvoir se partager pour conduire toutes ses Armées, & dans l'éloignement il suppléoit par ses lumieres à tout ce qu'il

ne pouvoit exécuter que par le bras de ses Généraux.

M. de Montcal ayant joint l'Armée avec sa Cavalerie tandis que les nouvelles levées d'Infanterie arrivoient par une autre route, la premiere entreprise de Mylord Douglas fut le siége de Ballimore, où le Duc de Firconnel avoit mis une forte Garnison. Cette Place étoit moins considérable en elle-même que par le choix que les Ennemis en avoient fait pour un de leurs Arsenaux, & rien ne paroissoit si important que de leur ôter le tems de se fortifier dans tous les lieux d'où ils pouvoient s'étendre, avec la facilité d'y revenir comme dans une espéce de centre. Le siége ne dura que trois jours, pendant lesquels M. de Montcal eut l'occasion d'exercer glorieusement sa politesse & sa générosité. Un des Officiers Généraux du Roi Jacques, nommé M. de Sarfield, s'étant attaché à la fortune de ce Prince sans avoir assez pourvû à la sûreté de sa famille, avoit obligé sa femme & ses enfans de se renfermer dans Ballimore, en attendant la fin de la Campagne ou l'occasion de les faire passer en France. La seconde de ses filles, dont l'âge n'étoit pas au-dessus de quinze ans, goûtoit peu le des-

fein où l'on étoit de lui faire quitter sa Patrie. Après en avoir gémi long-tems, elle crut que le dernier jour du siége & dans le tumulte qui accompagna la reddition d'une Place, il ne lui feroit pas impossible de se dérober à sa famille, qui avoit obtenu la liberté de se retirer par un article spécial de la Capitulation. Ainsi sans autre précaution que de se couvrir la tête d'un voile, elle sortit de la ville, & lorsque cette imprudence l'exposoit aux plus fâcheuses avantures, elle eut le bonheur de rencontrer un Officier du Régiment de Montcal, à qu il ne se présenta point d'autre parti que de la conduire à son Colonel.

Quoique M. de Montcal n'eut conservé que ce rang en arrivant à l'Armée, son ancienne réputation & l'estime extraordinaire que tous les Généraux faisoient de son mérite, lui attiroient une considération fort distinguée. Il conçût qu'une jolie personne de cet âge n'étoit pas seule au milieu d'un Camp sans quelque étrange raison. Ayant écarté une foule d'Officiers curieux qui s'empressoient pour la voir, il la pressa de s'ouvrir à lui, & l'aveu qu'elle lui fit de ses motifs ne lui paroissant pas suffire pour autoriser sa fuite, il prit, sans expliquer

son dessein, la résolution de la remettre entre les bras d'une mere qu'il supposoit mortellement affligée. Dans l'intervalle, il la garda soigneusement près de lui, avec la noble tranquillité d'un honnête homme qui se répond à lui-même de la droiture de ses intentions. Madame de Sarfield s'étoit retirée à Athlone, autre ville où les Jacobites avoient entrepris de se fortifier. Mylord Douglas, dans la même vûe qui lui avoit fait prendre Ballimore, résolut d'assiéger Athlone, & s'en étant approché avec son Armée, il n'y trouva pas beaucoup plus de résistance que dans le premier siége. C'étoit l'occasion que M. de Montcal désiroit pour restituer Mademoiselle de Sarfield à sa mere, d'autant plus que cette Dame ne voyant plus d'azile certain dans les Places voisines, avoit obtenu de Mylord Douglas une sauve-garde pour se faire conduire jusqu'à l'Armée Catholique, d'où son dessein étoit apparemment d'aller se mettre à couvert dans Kinsal. Il la fit avertir que sa fille étoit entre ses mains, & qu'il avoit eu le bonheur de se rendre utile à son service. Madame de Sarfield n'entendit cette nouvelle qu'avec des transports de joye. Elle envoya aussi-tôt quelques Domes-

tiques au Camp pour la recevoir, & M. de Montcal avoit déja nommé un détachement de ses Cavaliers pour la conduire jusqu'à l'Armée. Mais au moment qu'il la croyoit prête à partir il apprit qu'elle étoit disparue, & quelques Officiers lui rapporterent qu'on l'avoit vûe sortir du Camp avec un jeune homme qui lui avoit servi de guide jusqu'à la Ville.

Il lui importoit si peu de quelle maniere elle avoit pû rejoindre sa famille, qu'il perdit aussi-tôt de vûe cette avanture. Mais deux jours après, lorsqu'on se disposoit à lever le Camp pour s'avancer vers Galloway, il reçut un Exprès de Madame de Sarfield, qui lui marquoit par une Lettre touchante la douleur qu'elle ressentoit de ne pas voir arriver sa fille. Il étoit impossible, lui disoit-elle, qu'après l'avoir gardée plusieurs jours dans sa Tente, il pût ignorer ce qu'elle étoit devenue; & si elle ne l'accusoit point ouvertement de l'avoir enlevée, elle laissoit entendre que dans son opinion tout ce qu'il avoit fait pour la lui rendre, étoit un jeu concerté, par lequel il avoit voulu couvrir d'autres vûes. M. de Monteal se crut si supérieur à des soupçons si injurieux, qu'il dédaigna de se justifier. Il y fit une

courte réponse, qu'il crut devoir à la politesse; & cet événement, qui devoit avoir des suites plus importantes, fit place dans son esprit à des soins d'une autre nature.

L'Armée Jacobite n'avoit pas cessé de s'avancer vers nous, mais par une marche si lente qu'il ne paroissoit pas que le dessein de Mylord Tyrconnel & de M. de Saint-Rhue fût de nous joindre si-tôt. Cette conduite acheva de confirmer Mylord Douglas dans l'idée qu'il avoit eue de leurs espérances du côté du Parlement, & de diverses Provinces qu'ils s'attendoient de voir bien-tôt déclarés en leur faveur. Et comme on avoit trop négligé pendant l'Hyver de suivre les démarches de leurs Emissaires, on étoit dans le doute continuel de la disposition des Villes qui paroissoient les plus soumises. Cette fâcheuse incertitude, qui ne permettoit point à Mylord Douglas de distinguer les véritables sujets de son Maître, lui fit prendre le parti de composer une formule de serment, qu'il faisoit prononcer aux Magistrats, dans tous les lieux où il passoit avec ses Troupes. L'effet en parut tel qu'il se l'étoit promis, du moins à l'égard de ceux qui se croyant assez forts

pour lui résister, aimerent mieux en courir les risques que d'abandonner le parti du Roi Jacques, ou de trahir leurs sentimens par une lâche dissimulation. Gallouay en fut le premier exemple. Cette Ville, après avoir paru disposée à nous accorder le passage & des vivres, changea de langage aussi-tôt que le serment lui fut proposé, & faisant moins de fond sur ses forces présentes que sur la facilité qu'elle avoit à se procurer du secours, elle entreprit de soutenir le siége. En effet sa situation ne permettant point de l'investir, Mylord Douglas ne pouvoit empêcher qu'elle n'eût toujours une porte ouverte du côté par lequel on pouvoit la secourir; & si le Duc de Tyrconnel s'étoit hâté d'y faire marcher de bonnes Troupes, au lieu de quelques Compagnies Irlandoises mal armées & sans discipline, qui etoient à peine capables de la garder pendant la paix, ce siége auroit arrêté long-tems l'Armée Protestante. Mais il réunissoit toute son attention sur Limerick, où il n'avoit pas douté de l'ouverture de la Campagne que Mylord Douglas ne portât tous ses efforts.

Pendant qu'on se préparoit à forcer Gallouay, M. de Montcal, qui étoit

consulté dans toutes les occasions, proposa au Général de détacher une partie de sa Cavalerie pour couper aux ennemis le passage d'Estone, qui leur assuroit la communication avec les Provinces d'où ils avoient eu plus de secours à espérer. Il s'offrit lui-même pour exécuter le dessein qu'il avoit formé, & Mylord Douglas ne balança point à s'en reposer sur lui. Etant parti à la tête de deux mille chevaux, qui avoient été tirés de tous les Régimens, il arriva dans l'espace d'un jour à Estone; & ce qui a fait juger qu'il n'avoit pas conçû cette entreprise sans avoir été prévenu par des informations certaines, il s'empara de ce passage vingt quatre heures avant l'arrivée de ceux qu'il y vouloit surprendre. Estone n'étoit considérable que par son port. Il étoit si mal gardé que ses défenseurs l'abandonnerent à la vûe de la Cavalerie Angloise, & s'étant retirés vers leur Armée qui n'en étoit qu'à douze mille, ils ôterent à M. de Montcal la crainte qu'il avoit eue de voir manquer son dessein, s'ils avoient pris d'un autre côté par lequel le bruit de leur fuite auroit pû se répandre. Mais le secours qui arrivoit aux Jacobites s'avançant avec d'autant moins de précau-

tion qu'il croyoit toucher au passage d'Estone, au de-là du quel il n'avoit rien à redouter, & qu'il supposoit gardé par les gens du Roi Jacques, les douze cens hommes dont il étoit composé, donnerent si imprudemment dans le piége, que M. de Montcal les fit prisonniers sans avoir tiré un coup de fusil. L'avantage qu'il en tira consistoit moins à priver l'ennemi d'un corps d'Infanterie si mal disciplinée, qu'à se saisir non-seulement de quantité d'argent que ces misérables emportoient avec eux, comme si prévoyant déja le sort de leur parti, ils eussent songé d'avance à se précautionner pour leur fuite, mais encore de tout ce qu'ils avoient de précieux en titres, en papiers, en reliques, & en vases ecclésiastiques, qu'il n'avoient pas voulu laisser derriére eux. Une proye si riche devoit être extrêmement agréable à Mylord Douglas, qui n'avoit pû payer ses Troupes depuis l'ouverture de la Campagne, & qui étoit encore incertain des subsides qu'il avoit fait demander au Parlement. Aussi M. de Montcal ne tarda-t-il point à lui envoyer les dépouilles de ses ennemis, & par une politique nouvelle il força ses douze cens prisonniers de passer la riviére, a-

après leur avoir ôté jusqu'à leurs armes; assez sûr qu'une Troupe de paysans désarmés & mal aguerris ne pouvoient causer que de l'embarras au Duc de Tirconnel, qui manquoit d'armes & d'Officiers.

Mais en faisant partir son butin sous l'Escorte de la moitié de son détachement, il demeura à Estone avec mille chevaux, pour attendre deux cens hommes d'Infanterie qu'il prioit Mylord Douglas de lui envoyer. Il avoit conçû qu'à l'aide d'un petit Ouvrage, qui pouvoit être construit dans peu de jours à la tête du Pont, deux cens hommes suffisoient pour la garde de ce passage; & les observations qu'il y avoit faites lui avoient persuadé plus que jamais qu'il étoit important de s'en assurer. L'ennemi en avoit la même opinion, malgré la négligence avec laquelle il avoit parû le faire garder. Toutes les conséquences deviennent des erreurs après une fausse supposition. Le Duc de Tyrconnel & M. de Saint Rhue s'attendant toujours de nous voir prendre vers Limerick, sembloient oublier dans l'éloignement où nous étions encore de leur Armée qu'ils eussent d'autre intérêt qu'à observer par quelles démarches nous nous approcherions de cette place. Mais

apprenant de leurs fuyards que nous nous étions saisis du passage d'Estone, ils revinrent de cet assoupissement jusqu'à détacher sur le champ six mille hommes sous la conduite de M. de Sarsield, pour nous chasser de ce poste avant que nous eussions le tems de nous y fortifier. M. de Montcal ne s'y trouvoit encore qu'avec ses mille chevaux. Il avoit déja obligé les habitans du bourg de lui prêter leurs bras pour la construction d'un Fort, & l'Ouvrage commençoit avec chaleur; lorsqu'il apprit qu'on voyoit paroître un corps considérable, qu'il ne put méconnoître pour un détachement de l'armée ennemie. Autant qu'il auroit méprisé leur attaque avec deux cens hommes, si l'ouvrage eût été fini comme il l'avoit conçû, autant se crut-il incapable de la soutenir avec ses mille Cavaliers, lorsqu'il n'avoit point une seule barriére pour se mettre à couvert. Il ne pensa qu'à se retirer en bon ordre, sans craindre de se voir poursuivi, parce que la longueur du pont ne demandoit pas moins d'un jour pour le passage de six mille hommes. Mais M. de Sarlfied apprit en arrivant à Estone que c'étoit M. de Montcal qui commandoit la Cavalerie Angloise qu'il désespéroit de joindre. Sa fem-

me l'ayant rempli de préventions, il ne douta point que ce ne fût le ravisseur de sa fille, & cette pensée l'échauffa jusqu'à lui faire suivre au galop le détachement de Cavalerie, avec quatre de ses Officiers. A la premiere halte qu'il vit faire aux Anglois, il s'arrêta cinq cens pas au-dessous d'eux, & députant à M. de Montcal un Officier de sa suite, il lui fit demander sa fille, ou la réparation qu'un homme d'honneur lui devoit par les armes. Le chagrin d'une retraite forcée eut plus de pouvoir que toute autre raison pour faire accepter ce défi à M. de Montcal. Il laissa le commandement de sa Troupe au Chevalier Merlde, avec ordre de continuer sa route, & prenant avec lui quatre de ses plus braves Officiers, il alla au-devant de ses ennemis, qui ne s'avancerent pas moins intrépidement, lorsqu'ils l'eurent vû paroître. Le combat commença au pistolet, sans autre explication. M. de Montcal perdit un de ses Officiers dans la premiére passe ; mais la seconde lui fut si heureuse que ses ennemis en ayant eu trois de renversés, il se trouva plus fort du double ; & s'étant approché l'épée à la main, il força M. de Sarfield de se rendre avec le seul homme qui lui restoit.

Un démêlé si personnel sembloit ne promettre aucune influence sur la cause publique. Mais le génie fécond de M. de Montcal lui fit trouver de la liaison entre son avantage & celui qu'il pouvoit en espérer pour son parti. Ayant désarmé M. de Sarfield & son Officier, il fit partir un des siens avec l'ordre secret d'arrêter la marche de son détachement. Ensuite affectant d'entrer dans diverses explications avec ses prisonniers, il laissa couler insensiblement une partie de l'après-midi, après laquelle il feignit de regreter le tems qu'il avoit perdu ; & lorsqu'il parut songer à rejoindre ses gens, il déclara que se contentant de l'honneur d'emmener M. de Sarfield, il accordoit la liberté à son Officier, à qui il fit rendre aussi-tôt ses armes. L'ayant exhorté à faire honneur à son Commandant de la valeur avec laquelle il s'étoit défendu, il lui tourna le dos avec son prisonnier pour rejoindre sa propre Troupe. Mais son dessein étoit de profiter de l'obscuité des ténébres, & de la consternation où il ne doutoit pas que le recit de l'Officier ne jettât les Jacobites, pour les surprendre pendant la nuit. Ce projet fut exécuté avec autant de bonheur que de cou-

suite. Ils étoient encore dans le premier trouble de la perte de leur Chef, & sur des soldats peu accoutumés aux allarmes de la guerre, cette nouvelle avoit fait autant d'impression que la perte d'une bataille. M. de Montcal, qui connoissoit la disposition du lieu, étoit sûr de la maniére de les attaquer. Il en tua un grand nombre, il en précipita une partie dans la riviére, & suivant sa derniére méthode, il ordonna qu'on fit quartier à ceux qui rendroient les armes, estimant beaucoup plus leurs épées & leurs fusils que leurs personnes.

Deux avantages si extraordinaires, remportés avec une poignée de Cavalerie, firent voler sa réputation par toute l'Irlande. Il demeura maître du pont, où il fit recommencer le travail, en attendant tranquillement l'arrivée des deux cens hommes qu'il avoit demandés à Mylord Douglas. Mais dans la chaleur de l'action, M. de Sarfield, qui fut mal gardé, trouva le moyen de s'échapper. M. de Montcal en eut d'autant moins de regret que n'ayant pensé à le faire prisonnier que pour faciliter l'exécution de son entreprise, il étoit résolu de lui accorder la liberté après avoir mis ses gens en déroute. Et ç'eût été lui rendre

un mauvais office que de le livrer au Général Douglas. Ils n'avoient point attendu la révolution pour le haïr. M. de Sarfield, qui marquoit tant de délicatesse pour l'honneur de sa fille, n'avoit pas eu les mêmes ménagemens pour celui de Myladie Anne Douglas, avec qui on l'avoit accusé d'entretenir un commerce qui avoit blessé toute cette illustre Maison. Cette Dame, qui étoit belle-sœur du Général, s'étoit trouvée fort riche après la mort de son mari; mais dans l'espace de peu d'années elle avoit altéré considérablement sa fortune, & sa famille avoit rejetté ce désordre sur M. de Sarfield qui avoit pris un empire absolu sur son esprit. Enfin, lorsqu'il avoit quitté le service d'Angleterre pour suivre la fortune du Roi Jacques, on l'accusoit encore d'avoir reçû d'elle tout ce qu'elle avoit pû convertir en argent, dans le dessein où elle étoit de passer en France pour le suivre. On avoit pris de justes mesures pour l'arrêter; mais cette intrigue avoit fait tant de bruit, que Madame de Sarfield offensée elle-même de la conduite de son mari, avoit eu peine à prendre la résolution de passer en France; & c'étoit l'unique raison qui la retenoit encore en Irlande.

M. de Montcal ayant reçû les deux cens hommes qu'il destinoit à la garde d'Estone, les y établit si habilement à la faveur d'un large & profond fossé, qu'il fit tirer de la riviére autour du fort qu'il leur avoit construit, que ne pouvant être délogés sans canon, ni forcés sans bateaux, ce poste n'auroit pas été mieux défendu par une Armée. Il reçût à son retour au Camp tous les éloges qu'il avoit mérités par une si glorieuse expédition, & Mylord Douglas qui dans la joie qu'il ressentit de l'humiliation de M. de Sarfield, sembloit prendre une double part à son triomphe, lui promit qu'au premier Courrier qu'il dépêcheroit au Roi, il feroit valoir efficacement de si importans services. L'exécution de cette promesse ne fut pas différée long-tems, car M. de Montcal étoit Brigadier avant le siége de Limerick.

L'avanture de Mademoiselle de Sarfield s'étant répandue dans toute l'Armée, sur-tout depuis le combat de son pere à Estone, il n'y avoit point d'Officiers qui ne se fussent informés dans tous les lieux où Mylord Douglas avoit fait passer ses Troupes, si l'on n'avoit pas vû cette jeune personne avec l'amant qu'on lui supposoit. On étoit campé à

Restlefort, & l'ennemi s'étant avancé du côté de Cress, dans la vûe de nous couper le chemin de Limerick, M. de Montcal, & quelques autres Officiers Généraux faisoient chez Mylord Douglas, un dîner, qui par le soin qu'ils avoient pris d'en éloigner jusqu'aux domestiques, avoit l'air d'un Conseil. Ces précautions n'empêcherent point qu'un des gens de M. de Montcal ne demandât instamment à lui rendre une lettre qu'il lui apportoit de son quarier. Il la fit voir à Mylord Douglas, après l'avoir lûe. Elle étoit de Mademoiselle de Sarfield, qui imploroit sa générosité dans un danger fort pressant. S'étant retirée dans le Château de Loor, où *elle* ne marquoit pas les raisons qui l'avoient conduite, son pere qui avoit découvert sa retraite à force de soins, s'étoit servi des intelligences qu'il avoit encore dans le pays pour la faire enlever. Cependant comme on ne surprenoit aisément personne dans un tems de guerre ouverte, ceux qui lui avoient accordé cet azile avoient heureusement repoussé la premiere insulte de quelques gens armés qui avoient espéré de les forcer. Cette attaque s'étoit changée dans une espéce de siége; & Loor n'étant qu'à cinq milles

de l'Armée ; Mademoiselle de Sarfield qui ne pouvoit douter qu'on n'en voulût à elle, s'étoit souvenûe des bontés de M. de Montcal, & lui demandoit par sa Lettre quelques-uns de ses Cavaliers pour la secourir.

Après avoir badiné sur cet événement, Mylord Douglas qui se picquoit de galanterie, & qui ne pouvoit se former une haute opinion de la vertu de Mademoiselle de Sarfield, s'imagina qu'il avoit trouvé l'occasion de venger sa belle sœur. Il exhorta M. de Montcal à se charger lui-même du service qu'on lui demandoit, & n'étant retenu au Camp par aucune raison pressante, il lui promit d'aller souper le soir avec lui au Château de Loor, où il suffisoit de paroître avec quelques Troupes réglées pour écarter les avanturiers qui l'assiégeoient. Cette entreprise fut regardée comme une partie de plaisir. M. de Montcal partit sur le champ à la tête de cinquante maîtres, & ne trouva personne en effet qui osât soutenir son approche.

Il entra dans le Château. Il y fut reçû agréablement de Mademoiselle de Sarfield, & de quelques personnes qu'il ne connoissoit pas ; mais lorsqu'il leur

eût annoncé Mylord Douglas, pour le soir, il jugea par leur embarras que cet Hôte leur plairoit peu. Sa défiance augmenta encore par quelques objections qu'il reçût de Mademoiselle de Sarfield. Enfin voulant être éclairci, il apprit d'elle tout le fond de son avanture. Le jeune homme à qui elle s'étoit livrée, étoit neveu de Mylord Douglas, c'est-à-dire, fils de cette belle-sœur dont M. de Sarfield avoit dérangé la fortune. Il avoit connu sa maîtresse à Londres, où elle étoit deux ans auparavant, & quoiqu'il s'en fût fait aimer, il l'avoit perdue de vûe par l'obligation qu'on lui avoit imposée d'aller finir ses exercices à Oxford. A peine étoit-il âgé de dix-huit ans. Leur inclination s'étoit soutenue malgré l'absence, & depuis Madame de Sarfield étoit repassée en Irlande avec sa famille, le jeune homme avoit trouvé le moyen de renouveller plusieurs fois à sa maîtresse les sermens ordinaires de l'amour. Il s'étoit servi de son valet de chambre, & contribuant tous deux aux frais de ces voyages, ils n'avoient point ignoré ce qu'ils avoient à craindre de la résolution où Madame de Sarfield étoit de passer en France. Douglas ne pouvant plus douter du malheur qui le

menaçoit,

menaçoit, lorsque toute cette famille avoit quitté ses Terres pour s'approcher de l'Armée Jacobite, s'étoit déterminé à quitter Oxford, & passant en Irlande, il avoit cherché long-tems l'occasion de s'approcher de sa maîtresse. Mais ayant fait des efforts inutiles, tandis qu'elle étoit renfermée dans Ballimore & dans Athlone, il s'étoit procuré une retraite au Château de Loor, où il l'avoit fait avertir qu'elle devoit se rendre à la premiere ouverture qu'elle trouveroit pour s'échapper des mains de sa mere. Elle n'avoit pas manqué l'occasion, & le jeune Douglas toujours servi fidellement par son valet de chambre, l'étoit allé prendre lui-même au quartier de M. de Montcal sur l'avis qu'elle lui avoit fait donner de sa fuite. Le Château de Loor appartenoit à un Gentilhomme Irlandois, nommé Cashel, qui n'avoit pas refusé ses services au jeune Amant; & qui croyoit en rendre un à l'Etat en contribuant à retenir en Irlande la fillle d'un homme aussi distingué que M. de Sarfield.

Il n'y avoit que l'honnêteté naturelle qui pût engager M. de Montcal à troubler un commerce d'amour également nuisible à la fortune de deux jeunes gens

de cet âge. Auſſi ne crut-il pas y devoir employer la violence. Après avoir déclaré à Mademoiſelle de Sarfield qu'il lui paroiſſoit difficile de faire changer de deſſein à Mylord Douglas, & lui avoir conſeillé de tenir ſon Amant à l'écart, tandis que ce Général ſeroit au Château, il lui remit ſérieuſement devant les yeux le tort qu'elle faiſoit à ſa fortune & à ſon honneur; & ſans eſpérer d'éteindre l'amour dans un cœur qui n'en connoiſſoit encore que les plaiſirs, il lui propoſa des voies plus glorieuſes pour ſe ſatisfaire. Il n'étoit pas trop tard pour déguiſer encore la familiarité où elle paroiſſoit vivre avec ſon Amant; car elle n'avoit point caché à M. de Montcal les droits qu'elle lui avoit accordés ſur elle. Lorſque toute ſa famille prenoit le parti d'abandonner l'Irlande, elle pouvoit eſpérer d'obtenir du Roi l'héritage de ſes peres; car ce Prince affectoit de ne pas faire tourner à ſon avantage la confiſcation des Fugitifs, & ſes favoris y avoient eu juſqu'alors la meilleure part. Avec cette eſpérance & les diſtinctions de la naiſſance & de la beauté, pourquoi n'auroit-elle pas pu prétendre à devenir heureuſe avec ſon Amant par un mariage tranquille? Il lui

fit goûter ſi habilement toutes ces raiſons que la voyant rentrer dans les principes d'honneur dont elle s'étoit écartée, il ne balança point à lui offrir tout ce qui dépendroit de lui pour la ſoutenir dans ces diſpoſitions.

Cependant Mylord Douglas, ſous prétexte de reconnoître le Château, & d'en tirer quelque utilité pour ſes deſſeins, s'y rendit avant la fin du jour, accompagné de pluſieurs Officiers, qui lui ſervoient d'Eſcorte. Son neveu n'attendit point qu'on lui fit des inſtances pour s'écarter. Le ſouper fut pouſſé fort loin dans la nuit, & Mylord ſe flatant peut-être ſur la naiveté d'une fille de quinze ou ſeize ans, qu'il n'en devoit pas craindre beaucoup de réſiſtance, avoit déja concerté les moyens de ſe trouver ſeule avec elle. Mais il comptoit trop ſur la complaiſance de M. de Montcal. Lorſque les Officiers de ſa ſuite ſe furent dérobés inſenſiblement, pour lui laiſſer la liberté qu'il déſiroit, il fut ſurpris de voir le nouveau Brigadier ferme à ſon côté, & les diſcours qu'il lui entendit tenir, lui parurent ſi oppoſés à ſes prétentions, que dans la chaleur du vin & de l'amour il ne put s'empêcher d'en marquer du reſſenti-

ment. M. de Montcal feignit de ne rien entendre, & continua de parler longtems sur le même ton.

Mademoiselle de Sarfield n'avoit point assez d'expérience pour entrer tout d'un coup dans le sens de cette scéne ; & Mylord Douglas, qui fonda de nouvelles espérances sur sa simplicité, s'y prit d'une maniére qui pouvoit tromper jusqu'à son Censeur. Il fit rappeller ses Officiers, avec lesquels il recommença à boire quelque tems sans affectation. Ensuite étant sorti seul il fit avertir secretement Mademoiselle de Sarfield qu'il avoit quelque chose d'important à lui communiquer sans témoins. Elle ne fit pas difficulté de se rendre à cet ordre. M. de Montcal, qui n'étoit pas capable de s'endormir sur des intérêts qu'il prenoit une fois à cœur, la suivit aussi-tôt. Il apprit que le Général étoit au Jardin, & qu'elle s'y étoit laissée conduire. Il prit le même chemin. Dans l'obscurité de la nuit il ne lui fut pas difficile de s'approcher de Mylord Douglas sans en être apperçû. Les déclarataions de tendresse étoient déja commencées, & Mademoiselle de Sarfield mal en garde contre le langage flateur d'un Amant de cet ordre, mar-

quoit beaucoup d'embarras dans ses réponses. M. de Montcal ne put supporter long-tems un combat qui lui parut trop inégal. Il se présenta à son Général, comme s'il n'eût fait qu'arriver au Jardin, & feignant quelque regret de l'avoir interrompu, il compta que sa présence suffiroit pour modérer un transport mal réglé. Mais cette constance picqua si vivement Mylord Douglas, que ne gardant plus de mesure dans ses plaintes, il le traita d'indiscret & d'importun, en le priant de se retirer jusqu'à ce qu'il lui plût de le faire rappeller. La scéne devint alors beaucoup plus sérieuse. M. de Montcal picqué à son tour, lui fit entendre qu'il sçavoit mettre quelque distinction entre les droits d'un Général, & que ne reconnoissant l'ordre de personne, lorsqu'il étoit question de l'honneur, il croyoit le sien intéressé à défendre une fille de quinze ans, à qui il avoit promis sa protection. Une réponse si ferme ayant achevé d'irriter Mylord Douglas, il s'oublia jusqu'à lever la voix pour appeller à lui ses Officiers, & les voyant accourir au premier cri, il leur donna ordre d'arrêter M. de Montcal, à qui il reprocha publiquement de lui avoir manqué de respect.

Ce dénoument d'une Fête où tout le monde avoit paru se livrer à la joie répandit la consternation dans toute l'Assemblée. On ne douta point au premier moment que l'amour n'eût fait le sujet de cette querelle, & que de part ou d'autre la concurrence des mêmes désirs n'eût fait naître la jalousie. Mais M. de Montcal prit soin d'éclaircir tous les soupçons. Après avoir rendu son épée, il se tourna vers Mademoiselle de Sarfield, & lui rappellant ses exhortations qu'elle ne pouvoit avoir oubliées, il l'avertit qu'il ne convenoit ni à sa situation ni à ses promesses de préter l'oreille aux séductions de la galanterie. Cet avis acheva de déconcerter le Général. C'étoit mettre Mademoiselle de Sarfield dans la nécessité de se retirer. Elle cessa effectivement de paroître, & Mylord reprit aussi-tôt le chemin du Camp. Mais n'ayant point changé l'ordre qu'il avoit donné à ses Officiers, M. de Montcal eut le désagrément de se voir mener prisonnier par le détachement même qu'il avoit commandé, & de passer la nuit sous la même garde.

Les fumées du vin avoient eu plus de part que la colere à l'emportement du Général. A peine le sommeil eût-il dissi-

pé cette vapeur, que se rappellant ce qui s'étoit passé dans la nuit, il ne fit point difficulté d'en marquer de la confusion & du regret. M. de Montcal à qui il fit rendre aussi-tôt la liberté, & qui fut encore assez généreux pour lui en venir faire ses remercimens, se trouva plus embarrassé par ses excuses qu'il ne l'avoit été par les effets de son transport. Et se hâtant de changer d'entretien, il prit cette occasion pour le pressentir sur le plan qu'il avoit formé en faveur de Mademoiselle de Sarfield. Et donnant même un air de badinage à ce qui s'étoit passé, il lui fit entendre que c'étoit avec de justes raisons qu'il s'étoit opposé à ses désirs amoureux, lorsqu'il n'étoit pas sans espérance de voir porter quelque jour à Mademoiselle de Sarfield la qualité de sa niéce. J'ai pensé, lui dit-il, que la fuite de sa famille peut la rendre une des plus riches Héritieres de l'Irlande. Vôtre protection lui fera obtenir infailliblement le bien de ses peres; & c'est un moyen fort naturel de réparer le tort que M. de Sarfield a fait à votre belle-sœur. Si vous approuvez ce projet, ajouta-t-il, il sera facile de vous faire trouver sa conduite sans tache, à l'égard du moins de vo-

tre neveu. Mylord Douglas ouvrit l'oreille à cette propoſition ; & ſentant tout l'avantage dont elle étoit pour ſa famille, il redoubla ſes excuſes à M. de Montcal, avec les témoignages de ſon amitié.

Ainſi ce qui ſembloit capable de troubler le cours de ſa fortune, en devint comme un nouveau reſſort, par l'intérêt que la reconnoiſſance y fit prendre conſtamment au Général. Il ne manqua point de donner avis ſur le champ au jeune Douglas, de la diſpoſition de ſon Oncle ; & l'exhortant à ſe ſéparer auſſitôt de ſa Maîtreſſe, il ne vit point d'azile plus honnête à lui offrir pour cette jeune perſonne, que le Château d'Armagh, dont le Gouverneur lui étoit fort attaché par d'anciennes obligations. Il conſeilloit au jeune Amant de retourner à Oxford, en lui promettant de ſe charger du ſoin de ſon bonheur. Mais il avoit à modérer tout à la fois la jeuneſſe & l'amour. Douglas qui étoit peut-être diſpoſé à ſuivre ſon conſeil en partant du Château de Loor, pour conduire ſa Maîtreſſe à Armagh, oublia ſes réſolutions, lorſqu'il ſe vit au moment de la quitter. Il abuſa de la recommandation que M. de Montcal lui avoit ac-

cordée pour elle auprès du Gouverneur ; & se faisant passer pour son frere, il s'établit dans le Château, avec aussi peu d'inquiétude, que si l'imposture eût pû se soutenir long-tems.

Cependant les Ennemis avoient tenté de se remettre en possession de Ballimore ; mais leur entreprise avoit manqué par l'artifice du Commandant de cette Place, auquel ils donnerent le nom de perfidie ; quoique le serment par lequel il avoit engagé sa foi à Mylord Douglas, lui fit mériter parmi nous un nom plus honorable. Le Duc de Tirconnel, qui s'étoit avancé lui-même avec une partie de son Armée, lui avoit fait proposer une grosse récompense, s'il vouloit rentrer sous l'obéissance du Roi Jacques ; & suivant les principes qu'il avoit puisés dans le voyage qu'il avoit fait pendant l'hiver à la Cour de Saint Germain, il lui avoit promis beaucoup plus que son Maître ne pouvoit donner, lorsqu'il étoit réduit lui-même à ne rien tenir que de la libéralité d'autrui. Le Commandant regarda cette offre comme une occasion de se faire considérer dans le nouveau Parti qu'il avoit embrassé. Il feignit de prêter l'oreille au Duc, & consentant à recevoir dans la

Place une Garnison Jacobite, il promit de faire sortir, sous quelque prétexte, celle du Roi Guillaume, pour admettre dans cet intervalle l'Ennemi par une autre porte. Le tems de la nuit étant le plus favorable pour son dessein, il chargea en effet son Lieutenant, avec qui il étoit d'intelligence, de se mettre en Campagne vers le soir à la tête de cinq ou six cens Hommes qui faisoient la moitié de ses Troupes, tandis que demeurant dans la Ville avec l'autre partie, il fit donner avis aux mille Jacobites qu'ils pouvoient s'avancer au commencement de l'obscurité. Les premiers Ponts leur furent ouverts, & la Porte même de la Ville fut livrée à cinquante Hommes qui s'étoient avancés les premiers. Mais à peine ceux-ci furent-ils entrés; que par des mesures concertées avec beaucoup de justesse, le Pont qui touchoit à la Porte, tomba dans le fossé. La situation de cette place, qui étoit dans un marais, rendoit non-seulement les fossés fort profonds, mais extrêmement larges, & par conséquent la chaussée des Ponts si longue, qu'elle pouvoit contenir plus de mille Hommes. Les Jacobites, qui s'avancerent avec peu de précaution, dans la cer-

titude que la Porte avoit été livrée à leur avant-garde, se virent ainsi bientôt renfermés entre les Ponts, dont on trouva aussi le moyen de lever ou de rompre celui qui étoit à leur queue. Il fut aisé au Gouverneur de forcer les cinquante Hommes qu'il avoit reçus à la Porte, tandis que son Lieutenant, qui ne s'étoit pas écarté bien loin de la Ville, arrivoit à la tête des Ponts avec sa Troupe, & quelques Pieces de campagne qu'il fit bracquer aussi-tôt contre l'ouverture de la chaussée. La nuit n'étoit pas si obscure, que les Jacobites ne pussent s'appercevoir de toute la grandeur du danger; mais il ne leur en resta pas le moindre doute, lorsqu'au lieu de réparer le Pont de la Porte, comme on avoit feint d'abord de s'y employer du côté de la Ville, le Gouverneur leur fit déclarer qu'ils étoient de part & d'autre entre le feu de leurs Ennemis, & qu'au moindre signe d'attaque ou de défense ils alloient être passés par les Armes. L'unique parti qu'on leur offrit, fut de se rendre à discrétion. On ne fit plus difficulté alors de rétablir le Pont de la Porte, par lequel ils passerent successivement, en se laissant désarmer à me-

fure qu'ils fe préfentoient à la Garde.

Le Duc de Tirconnel irrité de cette difgrace paroiffoit réfolu d'emporter à force ouverte ce qui lui avoit fi mal réuffi par l'artifice. Mais depuis qu'on avoit tiré de Ballimore la plus grande partie des Munitions que les Jacobites y avoient raffemblées, & qu'on avoit fait même démolir quelques ouvrages qui ne pouvoient pas être aifément réparés, la confervation de cette Place paroiffoit bien moins importante à Mylord Douglas. Loin de s'arrêter à la défendre, il profita de l'attention que les Ennemis donnoient à leur entreprife, pour s'approcher de Limerick, dont le fiége fut auffi-tôt formé réguliérement. On avoit eu le tems de réfléchir fur les difficultés qu'on n'avoit pû vaincre L'année précédente, & la faifon étant trop belle pour faire appréhender les mêmes maladies, il y avoit peu d'apparence que notre Armée fût arrêtée long-tems dans l'ardeur que nos premiers fuccès y avoient répandue. La Cavalerie ayant paru inutile pendant le fiége, Mylord Padeftome & M. de Montcal reçurent ordre de monter à cheval avec dix-huit Efcadrons, pour couper la communication des vivres à

l'Ennemi entre Ballimore & Roydstonne. Ils se diviserent en deux corps, pour observer deux routes différentes qui venoient des endroits les plus fertiles de la Province. M. de Montcal, toujours choisi par le Ciel pour secourir les Miserables, trouva encore l'occasion d'exercer la tendresse & la générosité de son cœur par une action qui effaça dans l'esprit des Irlandois l'impression terrible qui leur étoit restée de son caractére depuis le sac de Tilpenny. Diverses familles Jacobites, qui prévoyoient la ruine absolue de leur parti, avoient recueilli tout ce qu'elles avoient pû sauver de leur fortune, pour gagner la Flote de France, où elles se flatoient d'obtenir le passage dans les Etats Catholiques. Cette Troupe qui étoit en chemin pour Kinsal, au nombre d'environ trente personnes de l'un & l'autre sexe, n'étoit presque composée que de femmes, d'enfans, & de vieillards. Elle tomba dans le détachement de M. de Montcal. Ses Cavaliers qui se souvenoient de la maniere dont il avoit traité les Irlandois au Pas d'Esthone, la regarderent comme une proie certaine, & se débandoient déja pour fondre sur des Ennemis si peu ca-

pables de résistance. Mais M. de Mont-cal n'eut pas plutôt reconnu à qui il avoit à faire, que mettant beaucoup de différence entre des Gens armés contre l'intérêt de son Parti, & de malheureux fugitifs qui ne pensoient qu'à porter leur misere & leur douleur au-delà des Mers; il résolut non-seulement de les garantir de toutes sortes d'insultes, mais de favoriser leur marche, & de leur faire même distribuer des rafraîchissemens. Il s'avança jusqu'à eux pour les rassurer. Sa compassion augmenta à la vûe de plusieurs jeunes filles, qui étoient partagées des agrémens de leur sexe, comme la plus grande partie des femmes l'est en Irlande. Il plaignit si tendrement ces innocentes victimes, qu'une des meres, qui le reconnut pour un François, & qui ne put se figurer que tant de bonté & de politesse leur vînt d'un Ennemi du Roi Jacques, le pria de l'écouter à l'écart, pour l'intéresser encore plus au sort de ses filles. M. de Montcal qui découvrit son erreur par ses premieres expressions, la détrompa tout d'un coup en lui apprenant qu'il servoit le Roi Guillaume, & qu'il n'avoit point d'autre motif que la vanité, pour se rendre utile à des Mi-

ſerables. Mais cette déclaration, loin d'effrayer celle qui lui parloit, ne fit qu'augmenter ſa reconnoiſſance & ſon admiration. Elle offrit à M. de Montcal de s'arrêter en Irlande, s'il vouloit prendre ſoin de ſes deux filles.

Un langage ſi ſuſpect lui fit juger fort déſavantageuſement des intentions de cette mere; & plaignant le ſort de ſes filles, il ſe détermina tout d'un coup à les ſauver de mille dangers qu'il crut inévitables pour leur honneur, ſoit en France, ſoit dans l'Armée Françoiſe en Irlande. C'étoit riſquer de faire naître des ſoupçons fort oppoſés à ceux qui lui verroient arracher deux filles ſi aimables des bras de leur mere; mais ne conſultant que la droiture de ſon cœur, il ſe rendit ſupérieur à cette crainte; & ſans paroître touché des cris d'une troupe de femmes qui expliquoient mal ſes intentions, il donna ordre à quelques-uns de ſes Cavaliers de s'aſſurer des deux jeunes filles. Cependant les larmes de la mere l'ayant attendri, il conſentit enfin à la recevoir auſſi, mais bien réſolu d'ôter à ſes filles toute communication avec elle.

Ainſi tous les bons offices qu'il avoit rendus à leur troupe, n'empêcherent

point qu'elle n'emportât peut-être une fort mauvaise opinion de ses vûes, & ses Cavaliers mêmes ne s'en formerent point d'abord une meilleure idée ; mais un esprit ferme ne s'attachant qu'à son but, il fit conduire les deux filles à Corke, dont il n'étoit pas éloigné, avec une recommandation à l'Evêque, & une somme considérable qu'il chargea un de ses plus sages Officiers de remettre à ce Prélat pour leur éducation. La mere paroissant fort contente de leur sort, & ne faisant pas même d'objection sur les principes dans lesquels un Evêque Protestant alloit les élever, M. de Montcal surpris de cette indifférence, la pressa de lui faire voir plus clair dans le fond de son avanture. Elle lui confessa que ce n'étoit pas l'intérêt de la Religion, qui l'avoit fait penser à quitter sa Patrie, puisqu'elle étoit née dans les principes de la réformation. Mais la seule crainte de ne pouvoir sortir d'une misere insupportable, où elle étoit tombée depuis la mort de son mari. L'aînée de ses filles n'avoit pas plus de douze ans. Sans former sur elle des vûes aussi odieuses que M. de Montcal l'avoit supposé, elle s'étoit persuadée sur la réputation de Galanterie que les

François s'étoient faite en Irlande, qu'avec une beauté extraordinaire elle ne feroit pas long-tems en France sans y trouver un honnête établissement ; & se flatant sur les premieres politesses de M. de Montcal que le Ciel lui faisoit rencontrer le François qu'elle cherchoit pour sa fille, elle s'étoit figuré dans la simplicité de son cœur, qu'il lui tiendroit compte de ses avances.

Quoique M. de Montcal ne prît d'abord ce récit que pour l'excuse d'une femme qui commençoit à rougir de son infamie, il a protesté dans la suite à ses Amis, qu'ayant eu l'occasion de connoître mieux son caractere, il y avoit trouvé tant de candeur & d'ingénuité, qu'il ne lui étoit pas resté le moindre doute de sa bonne-foi. Le service qu'il avoit rendu à ses filles, se répandit bientôt par toute l'Irlande, avec les circonstances d'une si belle action : Et sa générosité ne se borna point à faire élever les deux filles sous les yeux de l'Evêque de Corke, il laissa, en partant pour l'Angletere après la défaite des Jacolites, une autre somme à ce Prélat, pour contribuer à leur mariage.

Le bonheur de M. de Montcal fut de servir un Maître qui tenoit compte à

ſes Officiers des vertus morales autant que de leurs qualités militaires. Le Roi Guillaume, en l'élevant l'année ſuivante au rang de Lieutenant Général, lui proteſta que s'il eût appris plutôt ſa généreuſe action, il eut donné à toute ſon Armée un exemple éclatant de ſon eſtime pour la vertu, en prenant cette occaſion même pour le combler de faveurs. Mais M. de Montcal continua de les mériter à mille autres titres. Il enleva dans la même expédition quinze pieces de canon, avec quantité de fuſils & d'autres armes que l'Ennemi faiſoit conduire à Limerick. Le Détachement qui les eſcortoit fit ſi peu de réſiſtance, qu'ayant pris la fuite à la vue de la Cavalerie Angloiſe, il lui épargna juſqu'à la peine de tirer le ſabre pour ſe ſaiſir du butin qu'il abandonnoit. Il alla tomber entre les mains de Mylord Pandeſtime qui le tailla en pieces, avec auſſi peu de peine & de danger.

Cependant le ſiége fut pouſſé ſi vigoureuſement, qu'après huit jours de tranchée ouverte la Garniſon prit le parti de capituler. Cette Guerre ſembloit annoncer aux Jacobites la ruine de toutes leurs eſpérances, car il ne leur reſtoit plus de Place aſſez forte pour arrêter

Mylord Douglas, & personne ne doutoit qu'on n'en vint bien-tôt à une Bataille lorsque nous n'aurions plus d'autre soin que celui de les chercher. Le Parlement qui avoit paru balancer si long-tems, sembloit encore attendre cet événement pour se déclarer; mais Mylord Douglas irrité de n'en pas recevoir les secours d'argent qu'il lui avoit demandé, le fit avertir que s'il étoit différé jusqu'après la victoire qu'il espéroit de remporter au premier jour, il marcheroit aussi-tôt vers Dublin, pour se faire raison de tant de lenteur, & déterminé à ne plus recevoir leurs excuses, ils lui firent toucher cinquante mille livres sterling, secours d'autant plus nécessaire, que tous les lieux par où il passoit s'empressant de lui rendre leurs soumissions, le désir qu'il avoit de ménager les nouveaux Sujets de son Maître, l'empêchoit d'en rien tirer pour la subsistance de son Armée. M. Breakerstrong, nouvel Orateur de la Chambre, attaché aux Stuards avec une obstination qui le conduisit enfin au supplice, s'emportoit incessamment contre les effets de la Révolution. Mylord Douglas lui écrivit de sa propre main que s'il ne prenoit point le parti de se défaire

de ſon Emploi ou de changer de langage avant la Bataille, il lui promettoit de faire tomber ſur lui ſes premiers coups. Quelque juſte que cette menace parût à ceux qui ſçavoient combien il s'étoit échappé en parlant du Roi & du nouveau Gouvernement, elle offenſa la Chambre qui la regarda comme une atteinte à ſes libertés. Ainſi le ſecours même qu'elle avoit envoyée au Général n'étoit qu'une faveur arrachée, qui ne lui parut pas ſuffire pour répondre de la diſpoſition de tous les Membres.

M. de Montcal ayant été député pluſieurs fois à Dublin par M. de Schomberg, Mylord Douglas le crut propre, malgré ſa qualité d'Etranger, à faire quelques obſervations qu'il jugea néceſſaires pour régler ſes démarches après la victoire qu'il ſe promettoit. Le prétexte qu'il prit pour ſon voyage, fut de faire demander au Parlement un ſubſide réglé pour chaque mois, tel qu'il avoit été accordé l'année précédente au Roi Jacques. Mais il le chargea particuliérement de s'aſſurer des intentions de la Chambre, & de ſe mettre en état de lui rendre compte de la diſpoſition des principaux Membres. Une commiſſion ſi délicate ne fur-

paſſoit pas la capacité de M. de Montcal. Il s'en acquitta ſi habilement, que ſans avoir fait naître la moindre défiance de ſon entrepriſe à Dublin, il rapporta tous les éclairciſſemens que Mylord Douglas lui avoit demandés. Le ſubſide fut accordé; mais par des motifs qui lui firent juger plus mal que jamais de la Chambre. A la veille d'une Bataille qui ne pouvoit manquer d'être déciſive, on riſquoit peu à prendre des engagemens dont on ſe feroit un mérite aux yeux de Mylord Douglas s'il en ſortoit vainqueur, ou qu'on juſtifieroit par la violence ſi l'avantage demeuroit aux Jacobites. Ce langage qui avoit été tenu en pleine Chambre, ſervit autant que les réflexions particulieres de M. de Montcal à faire connoître le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur les Irlandois ſans le ſecours de la victoire.

Les Jacobites ayant reçû dans le même tems la nouvelle de quelques avantages de l'Armée Françoiſe en Flandres, fûrent ſi animés par un ſuccès dont ils partageoient la joye, qu'ils marquerent autant d'ardeur que nous pour finir la querelle par une Bataille. Mais avant que les deux Armées ſe fuſſent approchées, il arriva un événement dont les

deux Partis furent également frappés. Mademoiselle Sarfield, qui pouvoit vivre inconnu au Château d'Armagh, n'eut point assez de prudence pour sentir toutes les raisons qui l'obligeoient à garder une exacte retraite. Son Amant manqua comme elle de conduite & de discrétion. Ils firent des liaisons dans la Ville. Ils s'abandonnerent au plaisir; tandis que diverses personnes, curieuses de les connoître, prenoient toutes les informations qui pouvoient faire pénétrer leur avanture. Elle fut dévoîlée. Il se trouva quelqu'un dans les intérêts de M. de Sarfield, qui lui fit sçavoir aussitôt que sa fille étoit à Armagh. Quoiqu'il en fût éloigné de plus de quarante milles avec l'Armée Jacobite, il ne balança point à s'y rendre, suivi seulement de quatre Valets ou quatre Soldats, qui suffisoient pour son dessein. Son arrivée dans la Ville fut cachée soigneusement par les amis qui l'y avoient appellés. Mais le hazard le fit reconnoître d'un Domestique du Château qui avoit été à son service, & qui en avertit son Maître sans aucune vûe. Le Gouverneur ignorant le nom de Mademoiselle de Sarfield, ne leur en parla pas non plus comme d'une nouvelle qui pût l'intéresser

beaucoup. Cependant cette jeune perſonne ne pouvant douter que le voyage de ſon pere n'eût rapport à elle, prit enfin le parti qu'elle eut toujours dû ſuivre. Elle ſe tint renfermée avec ſon Amant, & quelque prétexte d'incommodité qui ſervit de voîle à cette retraite empêcha qu'elle ne parût affectée.

M. de Sarfield, qui s'étoit informé dans cet intervalle de la conduite qu'elle avoit tenue depuis ſon arrivée, ne put apprendre ſans une extrême ſurpriſe qu'elle paſſoit pour la ſœur d'un jeune homme qui l'accompagnoit conſtamment, & que le Gouverneur, qui les avoit reçûs, ne l'avoit fait que ſur la recommandation de M. de Montcal. Quelque explication qu'il dût donner à ce myſtere, il réſolut de l'approfondir ; & l'intérêt de ſa ſûreté lui permettant auſſi peu de ſe faire connoître dans une Ville ſoumiſe au Roi que le ſuccès même de ſon deſſein, il alla ſe promener au Château avec un de ſes amis, en qualité d'Etranger que la curioſité ſeule y conduiſit. Mais il fut reconnu en y arrivant, quoique perſonne ne lui en donnât aucune marque ; de ſorte que la confiance où il étoit de s'y trouver ſecretement, formoit une ſcéne extrêmement comi-

que. Le Gouverneur avoit pensé d'abord le faire arrêter; mais n'ayant rien à redouter d'un homme sans suite, il avoit changé ce dessein dans celui de pénétrer ses vûes, persuadé qu'il n'avoit pas fait le voyage d'Armagh sans quelque projet d'importance. Enfin M. de Sarfield après avoir erré long-tems, en faisant diverses questions à toutes les personnes qu'il rencontroit, se lassa de n'en pas tirer plus de lumieres; & n'ignorant point sous quel nom sa fille étoit connue, l'impatience lui fit abandonner son premier plan, qui étoit de l'enlever, pour demander à la voir. Si cette démarche parut surprenante, il n'y trouva pas plus d'obstacle, par l'ordre même du Gouverneur, qui pensoit à le suivre jusqu'à la fin. Sa fille, qui ne fut pas prévenue & qui se croyoit libre & tranquille dans son appartement, ne fit pas difficulté de recevoir une visite qu'elle prit pour celle de quelque ami du Gouverneur ou des siens. Il s'offrit à elle, & cette vûe la jetta dans une mortelle frayeur. Après quelques explications, il conçut que tremblante comme elle étoit, elle ne seroit point capable de résister à l'autorité paternelle, & pour la

disposer encore mieux à lui obéir, il lui représenta que si elle ne vouloit pas exposer la liberté & la vie de son pere, il ne falloit laisser rien échapper qui pût le trahir. Ensuite lui ordonnant de le suivre, il la prit par la main, & la conduisit sans la moindre résistance jusqu'à la porte du Château, où il étoit attendu par le carosse de son ami. Les Domestiques du Gouverneur, qui ne virent aucune marque de violence & qui n'avoient point d'ordre de s'opposer à son passage, lui laisserent la liberté de sortir.

Si le respect & la crainte avoient empêché sa fille de lui résister, elle ne put voir un carosse prêt à la recevoir, & le visage de son pere devenir plus sévere & plus redoutable à mesure qu'il s'approchoit de la porte, sans se repentir de la facilité qu'elle avoit eue à le suivre. Mais il étoit déja trop tard. Il la força de monter dans le carosse, & s'éloignant aussi-tôt, il ne repassa chez son ami que pour y reprendre son cheval & ses Gens, avec lesquels il sortit sur le champ de la Ville, étant convenu avec son ami de garder son carosse jusqu'à la distance de quelques milles, où il comptoit de prendre une autre voiture pour

ſa fille, la lenteur néceſſaire de ſa marche donna le tems au jeune Douglas d'être informé du départ de ſa Maîtreſſe. Il n'avoit pas ſçû que M. de Sarfield eût demandé à la voir; mais lorſqu'il ne put douter que c'étoit avec lui qu'elle étoit ſortie du Château, & qu'on lui rapporta même qu'elle avoit donné quelques marques de réſiſtance en montant dans le caroſſe, il n'y eut plus de conſidérations aſſez fortes pour l'engager au ſecret. En conjurant le Gouverneur de la ſecourir, il lui apprit non-ſeulement qui elle étoit, mais qu'elle n'avoit pas d'ennemi plus à craindre que ſon pere, & que dans des circonſtances ſi preſſantes il n'y avoit rien à ménager pour l'arracher de ſes mains. Il ne falloit pas d'autre motif au Gouverneur que ſon zéle pour M. de Montcal, & la loi de l'honneur qui l'obligeoit à la conſervation de ſon dépôt. S'étant aſſuré par de promptes informations que M. de Sarfield étoit parti avec ſa fille, il fit monter à cheval une Troupe de gens bien armés, entre leſquels Douglas ne manqua point d'être le plus ardent, & l'ordre dont il les chargea fut de lui ramener le pere & la fille.

Dans cet intervalle la crainte avoit

fait faire bien des aveux imprudens à Mademoiselle de Sarfield. Pressée par son pere, qui ne lui avoit point offert d'autre voie que la sincérité pour se rétablir dans son amitié, elle lui avoit confessé que c'étoit à sa tendresse pour le jeune Douglas qu'elle avoit sacrifié son devoir, & son unique excuse étoit l'espérance de l'éppouser, qu'elle avoit fait valoir sur le plan que M. de Montcal en avoit formé. Ce prétexte n'avoit point ébloui M. de Sarfield, qui n'attendoit de tous les Douglas que du ressentiment & de la haine. Cependant attaché comme il étoit à la Cour de Saint Germain, & résolu de faire passer toute sa famille en France, il auroit pardonné à sa fille, par cette seule raison que sa mauvaise conduite pouvoit demeurer ensevelie en Irlande, & qu'il ne se trouveroit personne en France pour lui en faire un reproche. Mais lorsqu'il commençoit à s'adoucir par cette réflexion, les Cavaliers qui le poursuivoient se firent voir à sa suite. Il ne douta point que ce ne fut lui qu'ils cherchoient; & ne voyant aucun moyen de les éviter ni de se défendre, la fureur de voir retomber sa fille au pouvoir du jeune Douglas, celle de se trouver lui-même dans le dan-

ger d'être arrêté, & la pensée où il étoit encore que n'étant connu que d'un petit nombre d'amis dans Armagh, son avanture seroit étouffée par l'action qu'il méditoit, lui firent prendre une résolution sanglante. Il tira son poignard sans avoir donné le moindre signe de son dessein à sa fille, & l'ayant égorgée à son côté, il sortit du carosse, & remonta à cheval pour s'éloigner avec plus de diligence qu'on ne put le poursuivre.

Quand il n'auroit pas été beaucoup mieux monté que les Gens du Gouverneur, le spectacle qu'ils apperçurent à la rencontre du carosse auroit suffi pour les fixer d'étonnement & de consternation. Mademoiselle de Sarfield, *baignée* dans son sang, ne conservoit plus ni sentiment ni connoissance. On s'imagina aisément quels dûrent être les transports du jeune Douglas. Après s'être assuré que sa Maîtresse ne vivoit plus, partagé presqu'également entre l'horreur de son sort & les fureurs de la vengeance, il quitta son escorte pour voler sur les traces de l'assassin. Quelque avance que Sarfied eût sur lui, n'interrompant point un moment sa course il le joignit enfin, & le trouble où il étoit l'en fit approcher sans précautions. Il le dis-

tingua au milieu de sa Troupe, & l'accablant de tous les noms qui peuvent être suggérés par la haine, il lui déclara qu'il falloit que l'un des deux pérît sur le champ par la main de l'autre. M. de Sarfield, qui le reconnut aussi, sentit renaître tous les noirs sentimens qui venoient de lui faire tremper ses mains dans le sang de sa fille. Si l'honneur a fait excuser le premier de ses deux crimes, personne n'a pû lui pardonner d'avoir abusé de l'avantage que son expérience & son âge lui donnoient sur un jeune homme de dix-sept ans. Il ne blessa néanmoins aucune régle. Mais acceptant le défi qu'on lui portoit, & faisant même écarter ses Gens pour ne laisser aucun doute de sa bonne foi, il n'eut pas de peine à renverser un Ennemi si foible & dont la fureur même rendoit les coups moins dangereux.

Le malheureux Douglas, loin de regreter la vie en se voyant prêt à la perdre, sembla se réjouir du double crime dont son meurtrier se chargeoit, & le félicita d'avoir percé de la même main dont il venoit d'égorger sa fille, un cœur qui brûloit eucore d'une vive passion pour elle. L'unique attention qui mérita quelques louanges dans

M. de Sarfield, fut de faire porter son Ennemi au Village le plus voisin, où il laissa quelque argent pour le faire traiter avec soin. Mais cet infortuné jeune homme ne survécut pas trois jours à ses blessures. Les Gens du Gouverneur, qui n'avoient pû donner assez de vîtesse à leur course pour prévenir son malheur, quoiqu'ils eussent fait tous leurs efforts pour le suivre, arriverent si long-tems après le départ de M. de Sarfield, que perdant l'espérance de le joindre, il ne leur resta qu'à porter de si tristes nouvelles au Gouverneur d'Armagh.

Cependant par un étrange effet du hazard, M. de Montcal avoit été détaché dans le même tems avec quatre mille chevaux, pour enlever aux Ennemis les contributions qui leur venoient du Nord d'Irlande, où l'on avoit pressé les Jacobites de faire un dernier effort pour le soutien de leur Parti. Il marchoit sans tenir de route certaine, en attendant le rappott de ses Coureurs, qu'il avoit envoyés de divers côtés aux observations. M. de Sarfield qui faisoit une prodigieuse diligence pour regagner son Armée, & qui se fiant à la connoissance qu'il avoit du Pays, prenoit toujours

hardiment le plus court chemin, tomba imprudemment dans l'avant-garde de la Cavalerie Angloiſe, d'où il fut auſſi-tôt conduit au Commandant. Quelque défiance qui pût naître à M. de Montcal en apprenant qu'il venoit du côté d'Armagh, il étoit ſi éloigné de s'imaginer la vérité, qu'appréhendant au contraire de lui donner quelque lumiere ſur la retraite de ſa fille, il évita de lui parler d'elle, & du lieu où il la croyoit en sûreté. Il fallut à M. de Sarfield autant de fermeté qu'il en avoit naturellement, pour ſoutenir ſans ſe déconcerter la préſence d'un homme qu'il ſçavoit également intéreſſé au bonheur du jeune Douglas & de ſa Maîtreſſe. S'il craignit d'abord que M. de Montcal ne fût déja informé de leur ſort, & ſi cette crainte lui fit attendre qu'il parlât le premier, pour juger de ſes lumieres & de ſes diſpoſitions par ſon diſcours, il fut ſi raſſuré lorſqu'il l'eut entendu, que pour éloigner encore plus ſes ſoupçons il ne fit pas difficulté de lui demander lui-même s'il avoit entendu parler de ſa fille, & s'il continuoit de prendre quelque intérêt à ſa fortune. M. de Montcal lui parla d'elle dans les termes les plus propres à ramener l'eſprit d'un pere, & ſans

lui découvrir le fond de ses vûes, il lui fit entendre qu'elle ne perdroit rien au parti qu'elle avoit pris de s'arrêter en Irlande. L'autre affectant de se laisser vaincre par de si douces espérances, lia un entretien si simple & si naturel, qu'indépendamment du principe commun dans cette Guerre, de ne pas s'arrêter à faire des Prisonniers parmi ceux qui servoient de bonne foi dans l'un ou l'autre Parti, M. de Montcal avoit été disposé par son inclination à lui rendre la liberté. Aussi ne la lui fit-il attendre pendant quelques momens, que pour badiner avec lui sur l'affaire d'Estone, & pour lui demander des nouvelles de quelques Officiers François de sa connoissance, qui servoient dans l'Armée Jacobite.

On se persuadera aisément que si la marche de M. de Sarfield avoit été fort prompte depuis son départ d'Armagh, il redoubla sa diligence en s'eloignant de ceux qui l'avoient interrompue. Et rien n'étoit si nécessaire à sa sûreté ; car avant la fin du jour l'affreuse nouvelle du meurtre de sa fille & de la mort de Douglas fut apporté au Camp de M. de Montcal par quelques Vivandiers qui portoient des vivres à l'Armée. En fré-

miſſant d'horreur & de compaſſion à ce récit, ſe fit un reproche amer, d'avoir été le jouet d'un Pere barbare, dans la facilité avec laquelle il s'étoit laiſſé perſuader par un langage impoſteur, & ce premier mouvement l'auroit peut-être porté à l'en punir, ſi le Ciel eut permis qu'il fût demeuré plus long-tems entre ſes mains. Mais il a confeſſé dans la ſuite à ſes amis que ſe mettant dans ſa ſituation, il ne ſçavoit de quoi ce même reſſentiment l'auroit rendu capable pour ſauver ſa fille de l'infamie. M. de Sarfield étoit bruſque & emporté, mais pourvû d'ailleurs des plus excellentes qualités de l'eſprit & du cœur. Il ignoroit les vues du mariage que Mylord Douglas avoit approuvées ; & quand il les auroit connues, il trouvoit ſa fille dans un commerce dont la honte eſt ſenſible à un pere vertueux. Les Jugemens ont été ſi partagés ſur ſa conduite, que le mien ne ſeroit point aujourd'hui d'un grand poids dans la balance.

Peut-être fut ce de la même cauſe que vint la chaleur de cet Officier Général à preſſer le Duc de Tirconnel & M. de Saint Rhue de faire la moitié du chemin pour joindre promptement l'Armée Proteſtante. Il vouloit venger ap-

paremment ſur tous les Douglas la néceſſité où l'honneur l'avoit mis d'immoler ſa fille. Nous étions campés à Derſenny, lorſque Mylord Douglas apprit que l'Ennemi s'étoit avancé juſqu'à Kirconel. La diſtance qui nous ſéparoit n'étant que de ſix milles, & le chemin ſi aiſé, qu'il n'y avoit point de fatigue à craindre pour nos Troupes. L'ardeur qui s'y répandit à cette nouvelle, ne parut point un vain préſage au Général. Il en félicita l'Armée, & l'ordre fut donné auſſi-tôt pour la marche. Nous arrivâmes vers le ſoir, à la portée du canon de l'Ennemi, qui nous ſalua d'abord par un feu terrible. Mais notre Artillerie étant excellente, nous fûmes bientôt en état de ne leur rien devoir, & de part & d'autre le bruit fut effrayant pendant toute la nuit.

Notre Avant-garde avoit fait quelques Priſonniers, qui furent amenés à Mylord Douglas, moins pour les garder après les avoir déſarmés, que pour en tirer quelques lumieres ſur la diſpoſition de leurs Gens. On apprit d'eux que la méſintelligence s'étant miſe entre leurs Chefs, les délibérations de leur conſeil avoient été fort lentes & fort tumultueuſes. M. de Sarfield, encore

possédé des noires vapeurs qu'il avoit rapportées d'Armagh, s'étoit querellé ouvertement avec le Commandant des Troupes Françoises. Celui-ci, qui abusoit peut-être un peu du service que son Maître rendoit au Roi Jacques, pour s'attribuer une autorité qui causoit de la jalousie aux autres Chefs, avoit voulu qu'au lieu de nous chercher avec si peu de mesures, on profitât de l'ardeur avec laquelle nous paroissions les chercher nous-mêmes, pour choisir un poste si favorable qu'ils trouvassent de l'avantage à nous y attendre. Ce conseil avoit révolté M. de Sarfield, qui prétendoit au contraire qu'on ne pouvoit se hâter trop de satisfaire l'ardeur que la nouvelle de la prise de Mons, & du combat de Steinkerke avoit répandue parmi leurs Troupes. Le Duc de Tirconnel s'étoit efforcé en vain de trouver un tempérament qui conciliât les deux opinions. M. de Saint Rhue faisant valoir le nom de son Maître, & l'espece de plein pouvoir qu'il avoit reçu du Roi Jacques, demandoit pour son sentiment une déférence dont il ne vouloit rien relâcher ; tandis que M. de Sarfield se plaignant qu'on manquoit les occasions

de faire changer de face à la fortune ; & de rétablir tout d'un coup les affaires de son Parti, croyoit que les intérêts particuliers étoient préférés à la cause commune, & que le Général François ne cherchoit que ses propres avantages en prolongeant la Guerre. Cette querelle avoit été poussée si loin, que M. de Saint Rhue avoit paru prêt à quitter l'Armée, pour regagner Kinsal avec ses Troupes. Mais les instances du Duc de Tirconnel l'avoient enfin ramené à la modération. On étoit convenu, pour concilier tous les sentimens, qu'on s'avanceroit à Tirconnel, ce qui les approchoit toujours de notre Armée, & que le Poste étant fort avantageux, on y observeroit pendant quelques jours les mouvemens de la nôtre, qui n'en étoit pas éloignée, & que l'impatience porteroit peut-être à les chercher, sans aucune attention pour l'avantage du lieu.

En effet notre ardeur nous fit répondre à leur attente. A peine le jour commença-t-il à s'éclaircir, que Mylord Douglas formant son ordre de Bataille, suppléa par son habileté à tout ce qu'il avoit à craindre de l'inégalité du terrain. Il ne balança point à con-

fier le commandement de la Cavalerie à M. de Montcal, quoiqu'il dût s'attendre que cette préférence ſur quelques anciens Lieutenans Généraux ne manqueroit point d'exciter des murmures. Tandis qu'il diſpoſoit le reſte de ſon Armée, nous eûmes un ſpectacle qui nous ſervit d'amuſement. L'Ennemi s'occupant comme nous, à tous les préparatifs du combat, nous vîmes une Troupe de Prêtres ou de Miſſionnaires, que la beauté du jour nous faiſoit déja découvrir facilement, ſe répandre dans tous les rangs, & porter à la bouche de leurs Soldats des Reliques ou des Statues de Saints, qu'ils leur faiſoient baiſer avec beaucoup de vénération. Cette cérémonie avoit été précédée d'une eſpéce de proceſſion, avec la Croix & les Banieres. Mais lorſque les Prêtres arriverent aux François, qui faiſoient le centre de l'Armée Jacobite, ils y furent ſi mal reçus, que notre Garde avancée diſtingua les mouvemens qu'on faiſoit pour les repouſſer. Ils ſe précipiterent avec une confuſion ſurprenante au milieu des Irlandois, qui les reçurent du même air de piété, & qui ſe mirent à chanter avec eux quelques Hymnes apparemment, ou quel-

ques Pſeaumes, dont le ſon venoit juſqu'à nous. Enfin les Irlandois ayant mis le genou à terre, pour recevoir ſans doute l'Abſolution, ou pour quelque autre pratique de piété, les François affecterent encore de ſe tenir debout & de ne prendre aucune part à la dévotion de leurs voiſins.

De quelque cauſe que pût venir cette difference, nous ne regardâmes point les plus dévots nos Ennemis les plus redoutables. La querelle de Meſſieurs de Saint Rhue & de Sarfield s'étant renouvellée pour l'ordre de Bataille, ce contre-tems répandit d'abord dans toute leur Armée des allarmes que les plus ſenſés prirent pour un mauvais préſage. Mais ce mouvement augmenta beaucoup, lorſque M. de Saint Rhue ayant picqué ſon cheval avec chaleur pour ſe mettre à la tête de ſa Troupe, fut emporté par un boulet de canon, qui ne laiſſa que la moitié de ſon corps avant les premiers rangs. Les Officiers ayant paru déconcertés eux-mêmes d'un incident dont ils appréhenderent les ſuites, leur embarras paſſa pour l'effet d'une frayeur, qui ſe communiqua bien plus réellement à leurs Soldats. Nous étions déja ſi pro-

ches d'eux, que nous découvrîmes l'agitation de tous ces mouvemens. M. de Montcal, qui étoit à l'aîle droite avec une partie de ſa Cavalerie, picqua vers Mylord Douglas, qui s'étoit placé au centre. Mylord, lui dit-il, je ſuis trompé, ſi nous n'avons bon marché de nos Ennemis, & je vous demande la permiſſion de les tenter avec la ſeule Cavalerie. Ayant obtenu ſon conſentement, il fit communiquer cet ordre à Mylord Pandeſtime qui commandoit la Cavalerie de l'aîle gauche, & qui s'avança comme lui au petit galop, tandis que l'Infanterie du centre s'avançoit d'une marche ferme, mais lente, qui la faiſoit paroître immobile aux yeux des Jacobites. Cette méthode extraordinaire acheva de jetter la terreur dans les Troupes Irlandoiſes des Jacobites, qui s'imaginerent ridiculement que tout l'effort de l'attaque alloit tomber ſur elles, & que notre centre ne s'étoit arrêté que par ménagement pour les François. Leur déſordre fit bientôt connoître à M. de Montcal qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſes eſpérances. Ayant fait mettre le ſabre au poing de ſes Cavaliers, il leur donna ordre de redoubler leur courſe, pour fondre im-

pétueusement sur l'Ennemi, sans égard pour leur premier feu. Mais ils n'eurent pas même cette décharge à essuyer ; car une Troupe de Païsans mal armés, qui n'avoient jamais vû briller tant de sabres, & qui ne s'étoient point encore trouvés si proches du danger, perdit aussi-tôt toute envie de se défendre contre des coups qui lui parurent inévitables. Ayant tourné le dos avec beaucoup de confusion, ils se sauverent à travers de leur Cavalerie, qui devoit être placée exprès pour les soutenir, & qui demeura bientôt à découvert devant la nôtre. La mêlée fut vive, & dura long-tems entre ces deux corps. Tandis qu'elle s'échauffoit de plus en plus, l'Infanterie Françoise qui n'étoit que d'environ huit mille Hommes, & qui se voyoit sans espérance de résister à la nôtre, prit le parti de se retirer en bon ordre. Peut-être Mylord Douglas, qui avoit continué de s'avancer avec lenteur, lui laissa-t-il exprès le tems de faire sa retraite, pour ne pas trop irriter la France en sacrifiant dans un combat inégal un corps de ses meilleures Troupes ? Notre Infanterie étoit composée de plus de trente mille Hommes, qui ne laisserent point de charger la

queue des François, mais avec des ménagemens qui furent obſervés de tout le monde.

Mylord Pandeſtime & M. de Montcal n'eurent pas beſoin de ſecours pour tailler en pieces une partie de leurs Ennemis, & l'on jugea encore par leur conduite, qu'ils étoient convenus avec le Général de ménager les François. En donnant la chaſſe à la Cavalerie Irlandoiſe, ils auroient pû ſe replier ſur les Troupes de France, & n'en pas laiſſer échapper un ſeul Homme. Mais continuant de pourſuivre les Irlandois, ils ne maltraiterent pas moins leur Infanterie qu'ils trouvoient fuyant par pelotons, & ſur laquelle ils faiſoient main-baſſe avec une fureur ſans exemple. Le deſſein des Généraux étoit de graver tellement la frayeur dans l'eſprit de ces Miſérables, qu'ils fuſſent portés déſormais à choiſir toute autre reſſource que celle des Armes : car d'environ vingt-cinq mille Hommes que le Duc de Tirconnel & M. de Sarfield avoient ramaſſés, on aſſuroit qu'il y en avoit à peine douze mille que le zéle attachât au Parti de la Religion Catholique ou de la Maiſon de Stuart. Le reſte étoit compoſé de Gens ſans fortune & ſans

principes, qui cherchoient leur avantage particulier dans le trouble de leur Patrie, & qui auroient pris indifféremment les Armes contre le Parti qu'ils défendoient, si la discipline que Mylord Douglas faisoit observer dans ses Troupes, ne leur eût fait craindre que leurs passions déréglées n'y fussent trop retenues.

Ainsi, sans aucun engagement de l'Infanterie qui méritât de porter le nom de Combat, les Jacobites ne laisserent pas de perdre environ dix mille Hommes; & leur Cavalerie, qui s'étoit mieux défendue, fut ruinée si entierement, qu'il leur devint impossible de la réparer. En laissant le chemin de Kinfal libre, non-seulement aux François, mais à tous ceux qui voulurent le prendre, le soin de Mylord Douglas fut de diviser ses Troupes pour les attacher sur les traces des Fuyards par toutes les autres voies qu'ils pouvoient choisir pour se rassembler. Il ne leur restoit point une seule Place qui pût leur servir d'azile. Aussi ne penserent-ils qu'à s'éloigner de la Province; & lorsqu'ils eurent appris svec quelle ardeur ils étoient poursuivis, ils se disperserent si soigneusement, qu'il auroit été difficile de découvrir leurs traces.

Les François regagnerent heureusement Kinsal ; & se trouvant sans Chef, avec peu d'espérance de pouvoir ranimer un Parti, dont les restes venoient d'être abbatus, ils ne pensoient qu'à remonter dans leurs Vaisseaux, pour porter la nouvelle de leur défaite à Saint Germain. On n'entendoit parler ni de Mylord Tirconnel, ni de M. de Sarfield. Le premier s'étoit retiré du côté de Limerick, dans la maison d'un Gentilhomme Jacobite, que ses infirmités avoient dispensé de prendre les Armes, & qui n'en avoit été que plus utile au Roi Jacques par une infinité de secrets qui avoient soutenu long-tems son Parti. Il y demeura caché jusqu'au départ de Mylord Douglas, qui, suivant d'ailleurs ses anciens principes, ne fit point d'efforts pour le chercher. Mais le chagrin de voir les affaires de son Maître dans une situation qui lui sembloit irréparable, le jetta dans une maladie de langueur, dont les suites attendrirent jusqu'à ses Ennemis. Il n'ignoroit pas que le dessein de M. Sarfield étoit de gagner Kinsal avec les Catholiques qui voudroient s'attacher à sa suite ; & ces malheureux Fugitifs ne pouvant être que les plus honnêtes gens de leur Parti,

l'inquiétude du Duc fut fort vive jusqu'aux premieres nouvelles qu'il reçut de leur sort. Il apprit enfin que s'étant rendus au Port de Kinsal, au nombre de cinq ou six mille, ils avoient obtenu des François la liberté de passer la Mer avec eux. Le regret des Maris & des Peres avoit été de laisser derriere eux leurs Femmes & leurs Enfans. Mais loin de les retenir malgré eux, Mylord Douglas auroit souhaité de pouvoir bannir de l'Isle tout ce qui étoit capable d'y rappeller ceux qui se déterminoient à la quitter. Il proposa même au Conseil d'en accorder ouvertement la permission; & la crainte qu'elle ne servît à rassembler un trop grand nombre de ces tristes Familles, fut la principale raison qui fit rejetter cette ouverture. On se contenta de laisser le chemin & la sortie des Ports libres à ceux qui prirent la résolution de se rendre en France, ou dans les autres Etats Catholiques, & l'on sçut avant la fin de la même année qu'il en étoit parti plus de quatorze mille du seul Port de Kinsal.

Quoique le Duc de Tirconnel eût été retenu par la passion de se rendre utile à son Maître jusqu'au dernier mo-

ment, il y a peu d'apparence qu'il se fût obstiné à demeurer enseveli dans une Maison de Campagne, lorsqu'il eut perdu l'espérance de former la moindre entreprise, si sa maladie ne l'eût forcé de garder cette ennuieuse retraite. Il étoit dans ce triste état, lorsqu'une Dame, qui se fit annoncer sous un nom inconnu, demanda seule à l'entretenir. La défiance où il vivoit continuellement, ne l'empêcha point de la recevoir. Cet entretien dura long-tems, & fut renouvellé plusieurs fois. Le Duc parut plus tranquille dans le cours de cette espece de négociation, & ceux qui publierent cette relation après sa mort, firent regarder ce changement passager de son honneur & de sa santé comme un miracle. Il falloit cette circonstance pour donner plus de crédit à leur Histoire.

Ils raconterent donc que cette Inconnue, dont personne n'avoit apperçu la voiture, ce qui portoit encore à croire qu'elle avoit été transportée par quelque voie supérieure à la nature, étoit une vertueuse Catholique, qui ayant passé toute sa vie dans les plus hautes pratiques de la piété, s'étoit retirée sur une Montagne déserte après

la révolution, comme si le commerce des Hommes lui étoit devenu odieux, lorsqu'elle y avoit vû regner tant d'injustice. Dans cette solitude, elle avoit été favorisée des lumieres du Ciel. Elle y avoit vû tous les événemens qui se passoient en Irlande, avec autant de clarté que si elle y eût été présente, & ses ardentes prieres n'avoient pû détourner des malheurs qui étoient autant de châtimens du desordre des mœurs & du réfroidissement de la Religion. Enfin, voyant le Parti Jacobite abbatu par la derniere Bataille, l'inspiration céleste l'avoit conduite vers le Duc de Tirconnel, pour lui réveler des secrets, & lui donner des conseils qui pourroient être la ressource de la Religion Catholique & de la Maison de Stuart. Ces conseils & ces secrets furent malheureusement ensevelis avec le Duc qui mourut peu de tems après; & les Auteurs de la Relation n'expliquoient pas comment les mêmes lumieres qui avoient éclairé jusques-là cette sainte Femme, ne lui avoient pas fait découvrir qu'elle ne pouvoit s'adresser plus inutilement qu'au Duc de Tirconnel. Sans doute qu'après sa mort elle recommença l'entreprise de son

zéle à l'égard de quelque Jacobite qui en tira plus d'utilité. Mais comme elle étoit venue ſans aucun ſecours humain., elle diſparut auſſi ſans qu'on pût découvrir ſes traces.

On ne demandera point ſi cette merveilleuſe avanture fut écrite par quelque zélé Catholique, qui s'efforçoit de ſoutenir le courage des Jacobites, en leur inſpirant de meilleures eſpérances, & qui vouloit faire honneur à la mémoire du Duc de Tirconnel, en le ſuppoſant choiſi pour le dépoſitaire des ſecrets du Ciel. Ce qu'il y a de vrai, & d'où cette fable apparemment prit naiſſance; c'eſt que peu de jours avant la mort du Duc, Madame Kelly, Veuve d'un Officier tué à Kirkonnel, vint le trouver avec deux petits Enfans que ſon Mari lui avoit laiſſés ſans biens, & pour leſquels elle ne trouvoit ni azile ni ſecours. Tandis que ſes Parens & ſes Amis étoient paſſés en France, elle avoit eu le malheur d'être retenue par une maladie qui avoit conſumé le peu de commodités qui lui reſtoient, & lorſqu'elle s'étoit rétablie, l'averſion & la défiance que les Proteſtans conſervoient pour les Catholiques, l'avoient forcée de quitter Sebas, lieu de ſa naiſſance, où l'on

étoit parvenu à se délivrer entiérement de sa Religion. A peine lui étoit-il resté de quoi faire quelques jours de marche vers la Mer ; & manquant de secours pour aller plus loin, elle avoit trouvé heureusement quelques Catholiques qui l'avoient adressé au Duc de Tirconnel.

Ce Seigneur fut si touché de la triste situation où il voyoit arriver cette malheureuse Dame & ses deux Enfans, que ne pouvant douter que toute l'Irlande ne fût remplie de ses exemples, il résolut de faire du lieu où il étoit, une retraite pour les femmes & les enfans qu'il pourroient découvrir dans le même embarras. Une assemblée de cette nature ne devant point causer d'allarme au Gouvernement, il se flata que les occasions ne manqueroient pas pour faire passer successivemeut en France toutes les personnes qui auroient recours à lui ; ou s'il se trouvoit quelque obstacle qui arrêtât son dessein, il étoit toujours sûr d'en recueillir un fruit présent, dans la satisfaction qu'il ressentiroit d'avoir exercé sa générosité & son zéle. Comme il avoit des témoignages certains qu'on n'ignoroit plus le lieu de sa retraite, il concluoit de la tranquil-

lité

fité où on le laissoit vivre, que l'intention de la Cour n'étoit pas de le chagriner. Ainsi retenant Madame Kelly, il envoya tout ce qu'il avoit de gens autour de lui, dans les lieux d'où il pouvoit tirer quelques lumieres sur l'état des Familles Catholiques. Bientôt il forma une espéce de Communauté, qui ne contenoit pas moins de vingt femmes de quelque distinction, veuves par la fuite ou par la mort de leurs maris, & de cinquante enfans, dont la plûpart étoient encore dans le plus bas âge. Comme les Protestans mêmes avoient toujours rendu justice aux grandes qualités du Duc de Tirconnel, il n'y eut personne qui ne respectât son établissement; & la malignité même ne laissa rien échapper qui pût blesser la pureté de ses vûes. Cette maison dont il paya le fonds au Propriétaire, a continué de servir dans la suite à l'éducation des jeunes Filles Catholiques, à qui l'indulgence du Gouvernement permet en Irlande comme en Angleterre, de vivre sans éclat dans leurs principes & dans leur culte.

Mais le Duc de Tirconnel déja épuisé par les dépenses qu'il avoit faites dans une Guerre qu'il avoit soutenue

presqu'à ses frais, & ne touchant rien de ses revenus, qui avoient été confisqués dès la premiere Campagne, ne put se charger de cette nouvelle entreprise ; sans se réduire lui-même à l'état d'où il tiroit si généreusement les autres. Ce qui pouvoit lui rester de la Caisse militaire, & dans sa propre bourse, fut employé dans moins de deux mois ; & quoiqu'il ne perdît point l'occasion de faire passer la Mer aux Dames qui avoient un Mari ou des Parens en France, de qui elles pouvoient espérer d'être reçûes, chaque jour lui en amenoit d'autres, qui l'engageoient dans les mêmes peines & dans les mêmes frais. Il consuma ainsi, non-seulement tout le bien dont l'usage lui restoit, mais jusqu'à celui du Gentilhomme dont il avoit acheté la maison, & qui auroit eu honte de ne pas suivre de si grands exemples. Enfin leurs embarras devinrent si pressans, que les Protestans mêmes, qui avoient admiré pendant quelque tems leurs efforts, & qui n'ignoroient pas l'impuissance où ils s'étoient réduits par des libéralités si volontaires, les aiderent généreusement, & firent remettre au Duc une somme considérable sous des noms & des prétex-

tes qui lui épargnerent la confusion inséparable de la nécessité de recevoir. Enfin sa maladie, qui n'avoit fait qu'augmenter par les soins & les inquiétudes de son zéle, le conduisit au tombeau dans un âge peu avancé. Il fut regreté des Catholiques & des Protestans, dont il avoit mérité presque également le respect & l'admiration.

Pendant ce tems-là Mylord Douglas s'étoit occupé à bien établir le calme & la soumission dans toutes les Provinces où la terreur des Armes avoit été répandue depuis deux ans. Assez sûr désormais de ne plus trouver de résistance dans le Parlement, il avoit affecté d'oublier ses ressentimens passés, & toutes les menaces dont l'Orateur de la Chambre & quelques autres Jacobites appréhendoient les effets. S'étant rendu à Dublin, il parut dans l'assemblée avec la confiance d'un Vainqueur qui s'attend à trouver dans ceux qu'il a soumis, autant d'affection que d'obéissance. Il remercia la Chambre des secours qu'il en avoit reçus, avec les mêmes témoignages de reconnoissance que s'il ne les eût dû qu'à leur inclination; & toutes ses réflexions tombant sur l'avenir, il exhorta les Seigneurs à se rendre di-

gnes de la protection constante qu'il leur promettoit au nom du Roi.

Cette voie étoit sans doute la plus sûre pour ramener tous les esprits à l'union, & pour leur faire goûter les principes du nouveau Gouvernement. Cependant il ne falloit pas se promettre de faire la même impression sur tant d'anciens Partisans des Stuarts, & la différence même de la Religion n'empêchant point qu'un grand nombre de Protestans ne fussent zélés Jacobites, il n'y avoit que le tems & les effets de tant de promesses qui pussent leur faire oublier leurs engagemens avec un autre Maître. Mylord Douglas, dans les sentimens de douceur & de pacification qu'il avoit apportés à Dublin, n'auroit pas excepté l'Orateur de ses bienfaits & de ses caresses. Mais cet Esprit ardent parut comme offensé de voir trop d'empressement à toute la Chambre pour faire éclater sa soumission. Il lui échappa quelques termes, par lesquels il sembloit leur reprocher plus que de l'inconstance; & s'étant oublié jusqu'à railler Mylord Douglas de faire fond sur des sermens de fidélité qui avoient trompé le Roi Jacques, il réveilla dans l'esprit de ce Général des projets de

vengeance que la Politique avoit étouffés. L'ordre fut donné secretement d'arrêter l'Orateur à la sortie de la Chambre ; & sans avoir pris même la précaution de faire avancer ses Troupes, qu'il avoit laissées à deux milles de la Ville, Mylord Douglas se contenta, pour prévenir les mouvemens du Peuple, de faire publier une exemption générale d'impôts pour le reste de l'année, comme un soulagement qu'il jugeoit nécessaire après tant d'agitations, & dont il se faisoit d'autant plus de mérite aux yeux des Irlandois, qu'il sembloit prendre cette faveur sur lui, en comptant de la faire approuver au Roi.

Ainsi l'on vit conduire l'Orateur au Château de Dublin, sans faire entendre la moindre plainte en sa faveur ; & la disposition du Public se trouva si changée, qu'on le condamnoit même hautement d'avoir réveillé des sujets de trouble & de division, lorsque la volonté du Ciel sembloit faire une nécessité à tout le Royaume de se soumettre au Parti victorieux. Son procès fut commencé avec d'autant plus de rigueur, que l'Amnistie qui venoit d'être accordée à toute la Nation, sembloit répondre qu'on pensoit moins à la

recherche du paſſé, qu'à la punition d'un emportement ouvert contre l'autorité Royale & contre l'honneur de la Chambre. Et l'on ne peut douter qu'il n'eût chocqué effectivement tous les Membres ; car il trouva des Juges ſi ſévéres dans le Comité qui fut établi pour lui faire ſon procès, que dans l'eſpace de huit jours il fut condamné à perdre la tête. On s'attendoit que Mylord Douglas eût fait adoucir la ſévérité de cette Sentence ; mais ſoit qu'il conſervât quelque reſſentiment particulier de l'affaire du ſubſide, ſoit qu'il jugeât cet exemple néceſſaire, & qu'un peu de rigueur lui ſemblât bien placé après tant de douceur & d'indulgence, il ne mit aucune oppoſition à la Sentence du Comité.

Malgré le ſilence du Public, on put remarquer néanmoins que le fond des ſentimens ne s'accordoit point dans tous les cœurs avec les témoignages de ſatisfaction qu'on affectoit de faire éclater. La veille de l'exécution ; divers Particuliers, dont on négligea de rechercher les noms, entreprirent d'ouvrir à l'Orateur les portes de ſa Priſon. Quoiqu'on eût redoublé la garde, ils trouverent le moyen de rompre la

grille d'une fenêtre par laquelle il pouvoit s'échapper ; & continuant d'employer l'adreſſe, ils amuſerent ſi heureuſement les Gardes, qu'il eut en effet le tems de deſcendre avec une échelle de corde qu'on lui avoit jettée par la fenêtre, & de s'éloigner du Château. Mais ſon deſtin étoit fixé par le Ciel. Un excès de précaution, ou plutôt ſa propre imprudence, cauſa preſque auſſi-tôt ſa perte. Ceux qui l'avoient ſervi avec tant de bonheur, l'avoient averti par un billet qu'il trouveroit de l'autre côté de la Riviere des Amis prêts à le recevoir, & une chaiſe qui le conduiroit juſqu'à la Mer. Il prit le chemin le plus court, qui étoit de paſſer la Riviere dans un bateau, pour éviter le détour de quelques rues qui l'auroient mené au Pont. Mais ſe voyant ſur l'autre rive, la joie de ſe croire ſauvé du danger, lui fit tirer de ſa poche une poignée d'or, qu'il donna libéralement au Batelier. Un préſent ſi riche jetta ce Miſerable dans un tranſport qu'il ne put diſſimuler. L'ayant fait voir dans un cabaret voiſin, le récit de ſon avanture fit naître à quelques Soldats qui s'y trouvoient, des ſoupçons qui les porterent auſſi-tôt à courir ſur les tra-

cès de l'Orateur. Ils se saisirent de lui au moment qu'il montoit dans sa chaise, & l'ayant reconduit à sa Prison, il fut livré le lendemain à l'exécution de la Justice.

Ainsi le Roi, qui n'avoit pas obtenu les mêmes succès du côté de la Flandre, que son Général en Irlande, trouva de quoi se consoler à son retour par la réduction d'un grand Royaume, dont la conquête auroit coûté plus de tems & de peine si les Jacobites eussent mieux entendu l'art de se défendre, ou si la mort du Général François ne les eût pas privés de son secours dans l'action la plus décisive de la Campagne. M. de Montcal & quelques autres Officiers furent honorés d'une nouvelle distinction, pour faire la Campagne suivante en Flandres, où ce Prince devoit reprendre le commandement général. Mais le bruit d'un Armement considérable qui se faisoit dans les Ports de France, l'obligea de réveiller sa Marine. Il fit équipper pendant l'hiver une Flotte puissante, tandis que les Hollandois armant avec la même diligence se mirent en état de le joindre avec.... vaisseaux de guerre, & .... Hommes d'embarquement.

L'Hyver ſe paſſa dans les plaiſirs. Le Roi, quoique ſérieux dans le fond du caractere & fort meſuré dans ſa conduite, trouvoit de l'amuſement à voir régner la joye autour de lui. Mylord Portland qui tenoit le premier rang dans ſa faveur, étudioit continuellement les moyens de lui plaire. Entre mille avantures agréables, que je n'ai point entrepris de raconter, il en arriva une qui peut être mêlée dans ces Mémoires, par le rapport qu'elle a au fond des événemens. L'ardeur du plaiſir faiſant chercher à tous les Seigneurs de la Cour les occaſions de connoître les plus jolies femmes de Londres. Mylord Portland découvrit que dans un quartier aſſez éloigné de la Cour il y avoit pluſieurs Dames étrangeres, qui vivoient dans une grande retraite, & qui affectoient même d'éviter toutes les occaſions de ſe faire voir. Ce fut aſſez pour exciter vivement ſa curioſité. Il employa mille ſortes d'artifices pour trouver quelque accès dans leur maiſon. Enfin ayant gagné un Domeſtique qu'elles avoient pris à Londres, il apprit par cette voie que c'étoient trois Dames Irlandoiſes, qui n'avoient pu ſe procurer d'autre voie que celle de l'Angleterre pour paſſer en

France à la ſuite de leurs maris, & qui attendant quelque remiſe d'Irlande ou de Saint Germain pour achever leur route, étoient retenues dans la ſolitude par la crainte de recevoir quelque mauvais traitement des Anglois, s'ils euſſent pénétré leur deſſein. Sur ces ſeules lumieres Mylord Portland forma le plan d'une intrigue dont il ſe flatta de tirer beaucoup de plaiſir. Il prit l'habit d'un Officier de la Juſtice, & ſe faiſant accompagner de quelques-uns de ſes Gens, qui portoient la même livrée, il ſe rendit le ſoir chez les Dames, en ſe faiſant annoncer pour celui dont il avoit l'apparence. Les marques de crainte qu'on donna en le voyant paroître, furent bien-tôt augmentées par la déclaration qu'il fit des ordres du Roi, qui l'obligeoient d'arrêter toutes les fugitives Irlandoiſes. Mais après avoir cauſé une ſi vive allarme aux trois Dames, il changea de langage pour leur dire que c'étoit effectivement ſon devoir, & qu'il n'avoit pû ſe diſpenſer de le remplir extérieurement; mais qu'étant Jacobite au fond du cœur, il prenoit un tendre intérêt au triſte ſort de tant d'honnêtes gens de l'un & de l'autre ſexe à qui le zéle inſpiroit le courage

d'abandonner leur fortune & leur Patrie ; qu'il mettoit toute ſa joie à les favoriſer en ſecret, & que loin de chagriner trois Dames ſi aimables, il alloit faire à la Cour un rapport tout oppoſé à la vérité, pour les mettre à couvert de mille ſuites fâcheuſes qu'elles n'éviteroient point ſi elles étoient connues. Cette bonté pénétra les Dames de reconnoiſſance. Elles regarderent cet honnête Officier, comme un homme à qui elles devoient toute leur confiance ; & ſe livrant à ſa conduite, elles ſe conformerent à tout ce qu'il exigea d'elles pour leur ſûreté. Mylord Portland, libre ainſi de les revoir, ou plutôt maître abſolu de toutes leurs volontés dès le premier moment, continua de leur rendre des viſites ſecretes auſſi long-tems qu'il le crut néceſſaire pour juger laquelle méritoit le mieux ſon attachement. S'étant déterminé pour celle qu'il trouva la plus aimable, il ne penſa plus qu'à chercher quelque moyen de la détacher de ſes deux compagnes. C'étoit une jeune perſonne à qui il ne manquoit aucun des charmes qui ſont communs aux femmes de ſa Nation. Mais elle n'étoit point mariée, comme elle avoit voulu le faire croire, & ce dégui-

ſement étoit un artifice innocent qu'elle employoit pour ſauver plus aiſément ſa vertu dans les perils d'une longue route. Ses deux compagnes l'étoient, & la tendre amitié qu'elles avoient pour elle leur faiſoit un devoir continuel de veiller à ſa sûreté.

Sans pénétrer le ſecret de leur condition, Mylord Portland comprit qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de les ſéparer, & que s'il avoit à craindre des obſtacles, ils regarderoient particulierement la plus jeune, c'eſt-à-dire, celle ſur qui il avoit fait tomber ſon choix. Cependant les ayant trouvés ſi ſenſibles à la crainte, il ne douta point qu'il ne pût les tromper par la même voie. Il vint un jour chez elles d'un air allarmé, & leur reprochant d'avoir manqué ſans doute de prudence & de diſcretion, il leur apprit que ſur quelque bruit qui avoit pénétré juſqu'à la Cour, il venoit de recevoir l'ordre de les arrêter. Mais ſans diminuer le ſujet d'une ſi juſte crainte, il leur rendit auſſi-tôt l'eſpérance en les aſſurant qu'il riſqueroit tout pour leur liberté, & que s'il étoit impoſſible de leur faire trouver ſur le champ un vaiſſeau prêt à partir, il vouloit du moins les mettre à couvert dans ſa mai-

ſon de campagne, où l'on ne ſoupçonneroit jamais qu'elles ſe fuſſent retirées. Il n'y mit que deux conditions, qui étoient indiſpenſables pour ſa propre ſûreté. L'une, qu'elles s'y rendroient ſéparément, dans la crainte que ſi elles partoient enſemble il ne ſe trouvât quelqu'un pour les obſerver; l'autre, qu'entrant dans les intérêts d'un homme qui leur rendoit ſervice avec tant de déſintéreſſement, elles ſeroient plus exactes à garder des ménagemens qui étoient auſſi néceſſaires pour lui que pour elles-mêmes.

Elles donnerent ſans défianſe dans un piége ſi adroit. La plus jeune fut conduite à la maiſon de Mylord Portland, tandis que les deux autres furent menées dans deux Villages voiſins de Londres, où leurs Guides leur firent entendre que par de nouvelles vues on avoit jugé à propos de laiſſer paſſer quelques jours ſans les réunir. Enfin un Exprès, qui leur vint ſucceſſivement avec beaucoup de précautions, leur propoſa de ſe laiſſer conduire à la mer, où leur Protecteur avoit eu ſoin de leur ménager l'occaſion de paſſer en France, & où l'on promit à chacune qu'elle rejoindroit ſes compagnes. Quoiqu'elles n'euſſent pas plus de

raisons de rejetter ce parti que celui qu'elles avoient accepté avec tant de confiance, la pensée de s'éloigner seules & l'incertitude de leur sort mutuel, fit sur l'une & sur l'autre une impression qui les jetta dans les plus vives allarmes. Une femme n'est plus maîtresse d'elle-même, lorsqu'elle s'abandonne à la crainte. Ces deux timides Irlandoises cédant au premier mouvement qui leur troubla l'imagination, se mirent à déplorer leur infortune par des larmes & des gémissemens; & dans cet oubli d'elles-mêmes elles raconterent leur avanture à tout ce qui se présenta pour l'écouter. Après tant d'exemples de la douceur du Gouvernement à l'égard des Irlandois, personne ne pouvoit ignorer qu'ils avoient bien plutôt à se louer des bontés du Roi, qu'à se plaindre de ses violences. Le hazard fit rencontrer près d'une de ces deux Dames, un Juge de Paix, qui étoit bien informé des intentions de la Cour. Il traita leur frayeur d'imaginations sans fondement, & se chargeant aussi-tôt de rendre compte de leur avanture au Ministre, il leur promit de leur faire obtenir leur passage en France par des voies plus sûres que celles qu'on étoit venu leur offrir. En effet

ſon récit cauſa beaucoup de ſurpriſe à la Cour. Le Roi donna ordre ſur le champ que cette affaire fut approfondie, & que les deux Dames euſſent toute la liberté qu'elles paroiſſoient déſirer pour quitter l'Angleterre. Mais les recherches qu'on fit dans le quartier où elles avoient demeuré à Londres, furent inutiles pour découvrir par qui elles avoient été trompées ; & l'on ne réuſſit pas mieux à trouver les traces de leur jeune compagne, dont elles commencerent à ſoupçonner qu'on ne les avoit pas ſéparées ſans deſſein.

Mylord Portland jouiſſoit pendant ce tems-là du fruit de ſon artifice. S'il n'avoit oſé déclarer tout d'un coup ſes intentions à la jeune Irlandoiſe, il n'épargnoit rien du moins pour la diſpoſer à recevoir favorablement cette ouverture. Les flateries, les careſſes, & tout l'étallage de fortune & de plaiſir qui peuvent ſéduire le cœur d'une jeune fille de dix-huit ans, fut employé quelques jours ſans affectation. Il lui avoit perſuadé ſans peine que les deux autres Dames n'étoient pas traitées avec moins d'affection dans leur retraite, & les prétextes ne lui manquant point pour colorer leur abſence, il l'avoit accoutumée

dans un espace fort court à se passer de leur société. Cependant il ne put ignorer le bruit que les plaintes du Juge de paix avoient fait à la Cour. Mais craignant peu d'être reconnu sur la déposition des deux Dames, & sa maison de Campagne étant un lieu impénétrable où il ne recevoit que ses meilleurs amis, les agitations dont il fut témoin ne lui composerent qu'un spectacle agréable. Il fit même fournir secretement une somme honnête aux deux Irlandoises, sous le nom de quelques Jacobites qui paroissoient prendre intérêt à leur sort; mais dans la vûe de leur faire saisir plus promptement l'occasion de partir. Elles partirent en effet, après avoir employé tous leurs soins pour retrouver leur compagne.

Une indisposition que Mylord Portland feignit pendant tout l'Hyver, lui servit de prétexte pour le passer agréablement avec son Irlandoise. Mais un Courtisan si nécessaire aux plaisirs du Roi ne pouvoit faire durer si long-tems son absence, sans faire naître des soupçons qui servirent enfin à la révélation de son intrigue. Le Roi s'étant rendu en Hollande vers la fin de l'Hyver, pour y presser les Etats de faire partir incessam-

ment ſeur Flotte, ſon favori ſe trouva dans la néceſſité de le ſuivre. Avec quelque ſoin qu'il eut recommandé à ſes Gens la garde de ſa Maîtreſſe, ceux qui l'avoient ſoupçonné de n'avoir pas paſſé ſans de fortes raiſons tout l'Hyver hors de Londres, & qui ſe confirmerent encore plus dans leurs conjectures en lui voyant un air d'embonpoint qui ne répondoit point à l'opinion qu'il avoit voulu faire prendre de ſa ſanté, n'épargnerent rien dans ſon abſence pour pénêtrer le fond de ce myſtere. C'étoient quelques jeunes Seigneurs de ſes amis, qui cherchoient malicieuſement à ſe faire un jeu de ſon inquiétude. Après avoir dévoîlé ce qu'il avoit tenu ſi long-tems caché, ils lui écrivirent tout ce que leur adréſſe ou leurs libéralités leur avoient fait découvrir, comme s'ils l'euſſent appris du hazard, & qu'ils n'euſſent penſé qu'à lui offrir leurs ſervices contre les accidens auſquels il laiſſoit ſa Maîtreſſe expoſée. Il ſe trouva ainſi dans une eſpece de néceſſité de s'en fier à eux, & d'accepter les ſoins qu'ils lui offroient pour elle. Mais ils abuſerent de ſa confiance. La liberté qu'ils ſe donnerent de la voir, & que les Domeſtiques du Duc ne parurent leur refuſer en voyant les

Lettres qu'ils avoient reçûes de leur Maître, servit bien-tôt à faire une infidelle de sa Maîtresse. Mais le dénouement tragique de cette avanture doit être remis après l'entreprise des François.

La Flotte de France où l'on publioit d'abord que le Roi Jacques s'étoit embarqué, pour venir chercher lui-même sur les Côtes d'Angleterre un succès que ses Généraux n'avoient pû lui faire obtenir en Irlande, étoit entré dans la Manche, au nombre d'environ cinquante Vaisseaux de Guerre & de douze ou quinze Brulots. On sçut bien-tôt que ce Prince étoit retourné à Saint Germain, après avoir fait voir pendant quelques jours sur les Côtes de Bretagne, & que c'étoit le Comte de Tourville qui commandoit cette belle Flotte. Elle n'étoit destinée qu'à croiser dans la Manche, pour favoriser le passage de plus de trois cens vaisseaux de transport qui devoient partir de Brest & des autres Ports de Bretagne, chargés des Troupes qui devoient faire la descente; & d'une prodigieuse quantité de munitions de Guerre. On apprit de Londres que le Comte de Tourville s'étoit mis en mer le 22. de Mai, & qu'il

y avoit paru à la hauteur de Plimouth. On se hâta dans tous les Ports d'Angleterre, & dès le 27. du même mois les Flottes combinées de la Grande Bretagne & de Hollande firent voile de la Baie de Sainte Helene. Celle des Anglois ne surpassoit pas en nombre celle de France; mais la jonction de trente-un Vaisseau Hollandois lui donnoit beaucoup de supériorité. Aussi l'Amiral Russel avoit-il ordre de chercher l'Ennemi sans précaution, & de finir la querelle par un prompt Combat. Cependant les vent contraires l'ayant retenu deux jours presqu'entiers devant l'Isle de Wight, il ne put s'avancer que le 29. vers la pointe de Normandie, où il se tint au large à sept ou huit lieues de la Côte, entre le Cap de la Hogue & la Pointe de Barfleur.

On assure que le Comte de Tourville ne put reconnoîtte l'avantage que les Alliés avoient sur lui. Il faisoit un brouillard épais qui lui cacha la vûe de deux Flottes; ou plutôt l'envie de n'admettre personne au partage de la victoire, le rendit impatient de combattre avant que le Comte d'Etrées qui escortoit le convoi de Brest avec douze Vaisseaux de Guerre, put être assez avancé

pour le joindre. L'Amiral Russel, mieux informé de sa situation & de ses forces, ne perdit pas un moment pour disposer son ordre de bataille. Il se mit au centre avec les Vice-Amiraux *Lovat* & *Schovel*. L'avant-garde composée des Hollandois étoit commandée par le Vice-Amiral *Allemonde* ; & l'arriére-garde, ou l'Escadre bleue par Sir James *Ashby*, qui avoit pour Vice-Amiral *Rooke*, & Caster pour Contre-Amiral. Mais avant que toute la Flotte pût être rangée dans cet ordre, le Comte de Tourville qui avoit disposé la sienne avec beacoup plus de diligence, se mit en mouvement pour commencer le combat ; de sorte que l'Amiral Anglois qui le vit venir à lui, s'est obligé d'aller aussi près qu'il put du vent, afin que tous les Vaisseaux de sa Flotte pûssent voir ses signaux, & qu'ils eûssent le tems de se placer dans l'ordre qu'il avoit réglé.

Je n'entreprens point le récit d'un combat dont toutes les circonstances se trouvent dans les Histoires du même tems. On en connoît peu d'aussi vifs & d'aussi opiniâtres, car il dura douze heures entieres. La Flotte Françoise, quoique fort inférieure en nombre, se battit avec une valeur surprenante, &

ne perdit point un seul Vaisseau pendant l'action. Mais elle en eut un grand nombre qui furent mis dans un fort triste état, & que les Anglois brûlerent ou coulerent à fond les jours suivans dans différens endroits de la côte où la nécessité les força de relacher. Le Comte de Tourville ayant été contraint lui-même de se réfugier à la Hoque avec douze Vaisseaux, fut enfermé dans cette Rade par trente Vaisseaux Anglois, qui comptoient de l'y forcer bien-tôt. Ils y étoient d'autant plus animés que depuis le combat ils avoient sçû que le Roi Jacques étoit à la Hogue avec le Duc de Berwick & le Maréchal de Belfonds. Ce Prince reconnut avec les Généraux François qu'il y avoit en effet peu d'espérance de conserver ces restes de leur Flotte. La résolution à laquelle ils s'arrêterent fut de les faire échouer, pour en sauver du moins les équipages & l'Artillerie, dans l'espérance encore qu'en armant les Chaloupes on pourroit empêcher les Anglois de les bruler. Ils en firent échouer six d'un coté & six de l'autre, & toutes leurs Chaloupes se préparerent à les défendre, avec un grand nombre de Bateaux qu'on arma promptement dans la Rade. Mais les An-

glois ne laisserent pas d'en brûler une partie vers le soir, & le lendemain étant entrés dans la Rade avec le secours de la marée, ils acheverent de consumer par le feu tout ce qui leur étoit échappé le jour précédent. Une victoire complete renversa tous les nouveaux projets que la France avoit formés pour le rétablissement du Roi Jacques, & rétablit le calme en Angleterre, où l'attente d'une si redoutable expédition avoit jetté d'autant plus d'allarme qu'on y avoit appris dans le même tems la perte de Namur.

On n'a pas douté qu'au milieu même de Londre, ce Prince infortuné n'eût un parti considérable qui n'attendoit que le moment de la descente pour lever la tête, & qui auroit trouvé peu de résistance de la part de la Reine dans l'espéce d'abandon où elle étoit; car à peine étoit-il resté deux cens Gardes autour d'elle, & dans le mouvement de crainte qui avoit fait courir tout le monde à la défense des côtes, on avoit paru oublier ce qu'on avoit à redouter dans le sein du Royaume. Mais la facilité même que les Jacobites auroient eûe à se saisir de la Reine, semble prouver qu'ils n'avoient point formé ce dessein, puis-

qu'ils négligerent une ſi belle occaſion de l'exécuter. Cette Princeſſe, que la diſpoſition naturelle de ſon caractére avoit rendue tranquille au milieu de tant de troubles, ſembloit compter pour le ſoutien de ſon Trône, ſur les mêmes vûes de la Providence qui l'y avoient élevée. Elle s'étoit occupée dans cet intervalle d'un ſoin moins tumultueux que la guerre, mais qui l'avoit d'autant plus intéreſſée qu'en ſuivant ſon propre panchant, qui étoit fort éloigné de la violence, elle croyoit entrer dans les intentions du Roi ſon mari, ſur-tout à l'égard de l'Irlande, qu'il vouloit gagner entierement par la douceur. Mylord Carlile, Mylord Pontfract, & quelques autres jeunes Seigneurs, qui s'étoient joués avec beaucoup d'indiſcrétion d'un homme auſſi puiſſant que le Duc de Portland, avoient fait conſentir enfin ſa maîtreſſe à quitter la Campagne du Duc pour aller paſſer le tems de ſon abſence à Londres ; & dans quelque réſerve qu'on veuille ſuppoſer qu'elle vécût avec eux, ils devoient s'attendre que ſon amant n'approuveroit jamais une conduite ſi libre. Mais lorſqu'ils paroiſſoient fort ſupérieurs à cette crainte, le pere de la jeune Irlandoiſe, qui étoit

passé en France après la bataille de Kirkonnel ; homme d'une naissance commune, mais aussi sensible à l'honneur qu'à la tendresse naturelle, avoit appris de deux autres Dames par quelles avantures elles avoient perdu sa fille en Angleterre. Il ne balança point à repasser la mer, & s'exposant à toutes sortes de risques dans la chaleur d'une guerre ouverte, il alla, sur les éclaircissemens qu'il avoit reçûs des deux Dames, chercher les traces de sa fille, au milieu de Londres, avec la résolution d'y faire retentir ses cris, & d'implorer jusqu'à la justice de la Reine. Il ne fut pas aussi longtems qu'il l'avoit appréhendé à se procurer quelques rayons de lumiere. Les jeunes Seigneurs n'avoient pas eu plus de prudence dans la conduite que dans le plan de leur entreprise. Ils avoient laissé échapper tant d'indiscrétions, que divers Jacobites qui avoient suivi cette affaire, n'ignoroient ni la liaison que la jeune Irlandoise avoit eue volontairement avec le Duc de Portland, ni celle qu'elle avoit apparemment avec un des jeunes Seigneurs. Ils ne dissimulerent rien au pere, qui dans la douleur qu'il ressentit du déréglement de sa fille, n'en fut pas moins ardent à

vouloir

vouloit la retrouver. Après quantité d'efforts inutiles, il prit le parti de s'adresser à la Reine. Sa plainte fut écoutée ; Mylord Pontfract qu'on soupçonnoit d'être l'Amant favorisé, fut pressé par cettte Princesse de rendre sa fille à un Pere désolé. Mais le respect qui l'obligeoit de recevoir cet ordre, ne le porta pas plus vîte à l'exécuter, & lorsque sur de nouvelles sollicitations la Reine lui fit un reproche de cette lenteur, il répondit que n'ayant aucun pouvoir sur l'Irlandoise, ce n'étoit pas lui qu'il falloit charger de la remettre à son pere. On lui démanda dans quel lieu de la ville elle étoit logée. Il se défendit de même de satisfaire la Reine, sous prétexte que l'honneur ne lui permettoit pas de violer le secret de son Amie. Enfin cette Princesse ayant paru chocquée d'un badinage si indécent, Mylord Pontfract sentit qu'elle pouvoit lui en faire un crime, & prendre ce prétexte pour lui ôter la faveur des loix, à l'ombre desquelles il cherchoit à se retrancher. Elle ne pouvoit le forcer de paroître à la Cour. Il affecta de s'en éloigner, tandis que par une consultation des plus célébres Jurisconsultes il fit établir qu'un Amant qui n'a point em-

ployé la violence n'eſt reſponſable ni de la perſonne, ni de la conduite d'une Maîtreſſe.

Cependant on n'en faiſoit pas moins de diligence pour découvrir la jeune Irlandoiſe ; & ceux que la Reine employoit à cette recherche y ayant perdu leurs ſoins, ils prirent une autre voie pour forcer l'Amant ſous la protection même des loix. Ce fut de l'accuſer d'avoir uſé de violence, & d'en uſer même encore, puiſqu'il étoit ſans vraiſemblance qu'une fille refuſât de voir ſon pere, ſi on ne lui eût point ôté la liberté de ſe rendre au devoir & à l'inclination de la nature. Ainſi la cauſe du pere prenant une autre forme, *Mylord Pontfract* ſe vit rappellé malgré lui aux régles d'une défenſe ſérieuſe, & forcé même de ſe tenir caché pour éviter d'être arrêté. Mais tandis qu'il laiſſoit plaider ſes Avocats, il avoit avec lui l'Irlandoiſe & ſes meilleurs amis, avec leſquels il menoit une vie délicieuſe à quelques milles de Londres. Dans le fond il n'y avoit que la faveur de la Reine qui pût faire prendre un air ſi grave à cette affaire ; car Londres étant rempli de femmes d'Irlande qui n'avoient point eû d'autre reſſource après la ruine de leur

fortune, que d'y venir faire un trafic de leurs charmes, on ne voyoit point ce qui devoit en faire distinguer une, qui avoit pris le même parti, & qui n'étoit pas plus chere à son pere, qu'un si grand nombre d'autres, dont on ne pouvoit pas supposer que le désordre fût approuvé de leurs parens ou de leurs maris. Aussi le pulic ne se prévint-il pas beaucoup au désavantage de Mylord Pontfract, & l'on vit même paroître plusieurs Ouvrages en Vers & en Prose, où cette avanture étoit tournée en badinage.

Le Procès ayant duré jusqu'au retour du Roi, ce fut un nouvel embarras pour les deux Amans, qui devoient s'attendre à voir bientôt Mylord Portland à la tête de leurs ennemis. Le parti quils prirent à son arrivée fut aussi extravagant que tout ce que j'ai raconté de leur conduite. C'étoit moins l'amour qui les avoit unis, que le caprice du libertinage; & si Mylord Pontfract commençoit à se lasser de sa conquête, l'Irlandoise s'étoit fort bien apperçûe que soit pour le plaisir, ou pour la fortune elle n'avoit pas gagné au change. Sans renoncer à l'espérance de se revoir, ils convinrent qu'elle retourneroit chez

le Duc de Portland, avec une lettre de Mylord Pontfract, par laquelle il feroit valoir à ce Seigneur le soin qu'il avoit pris d'elle pendant son absence, & le bonheur qu'il avoit eu de la sauver des persécutions de son pere, & des recherches de la Reine, au risque même de sa fortune & de sa liberté, qu'il avoit eu le courage de sacrifier à l'amitié. Il ne faisoit pas difficulté de vanter beaucoup une fidélité si rare, & de se promettre, ajouta-t-il, que le Duc le regarderoit comme un effort héroïque. Mylord Portland étoit un de ces heureux caractéres, qui joignent la droiture du cœur aux lumiéres de l'esprit, & qui aiment le plaisir sans connoître toutes les ruses du libertinage. Il reçût sa Maîtresse avec autant de joie que s'il n'eût pu douter de sa fidélité; & la lettre de Mylord Pontfract le trouva d'autant plus disposé à la confiance qu'il ne put se persuader qu'un amant eût renoncé si facilement à la possession d'une femme aimée, s'il eût obtenu d'elle des faveurs dont l'effet n'auroit pu être que de redoubler son attachement. Ainsi en apprenant tout ce qu'il avoit eu à souffrir du zéle de la Reine, il en tint compte à son amitié, comme d'autant de sacrifices; & les raille-

ries fines qu'il ne put éviter d'entendre, lui parurent des effets ordinaires de la malignité des Courtisans.

A l'égard du pere, qui ne put ignorer long-tems que le sort de sa fille étoit changé, on ne trouva point d'autre moyen de s'en défaire qu'en lui faisant déclarer par sa fille même, que c'étoit volontairement qu'elle s'étoit livrée au Duc, & qu'elle étoit satisfaite de sa condition. Le triste Irlandois eut la générosité de refuser les présens par lesquels on espéroit de le consoler. Il quitta Londres aussi-tôt pour retourner en France. Mais s'il continua de s'informer du sort de sa fille, il dut recevoir bien-tôt d'autres nouvelles, qui furent capables, ou de le satisfaire, s'il avoit emporté assez de ressentiment pour former quelque désir de vengeance, ou de porter sa douleur au comble, s'il conservoit un reste de tendresse pour une fille qui le deshonoroit. Mylord Pontfract fit trop de fond sur la facilité qu'il avoit eue à tromper le Duc de Portland. Il ne douta point qu'il ne lui fût aussi aisé de renouer avec sa Maîtresse, dans sa maison même, & comme sous ses yeux. C'étoit un rafinement de plaisir pour un homme sans mœurs & sans principes.

Auffi n'y cherchoit-il point d'autre fa-tisfaction ; à moins qu'on n'y veuille joindre celle de s'en faire honneur avec les compagnons de fa débauche. L'Ir-landoife , qui auroit pu profiter de la bonté de fon Amant pour fe rétablir parfaitement dans fon cœur , & pour fe faire le plus heureux fort du monde avec un homme à qui il ne manquoit aucune qualité naturelle , fe livra aux maximes dont elle s'étoit remplie pendant fon ab-fence. Elle reçût Mylord Pontfract avec fi peu de ménagemens , que dans le tems que le Duc étoit à Londres , ils difpo-foient de fa maifon de Campagne avec la même autorité que lui ; & les gens de ce Seigneur, qui n'ofoient douter , a-près les exemples paffés , que cette har-dieffe ne fût autorifée par fon confen-tement , fe prêtoient à la follle condui-te d'une femme qu'ils auroient appréhen-dé d'offenfer par leurs plaintes. Cepen-dant l'imprudence & le déreglement fu-rent portés fi loin que Mylord Portland, en étant informé , crut devoir une fé-vére vengeance à fon honneur. Il en-chargea un Gentil-homme nommé *Steb-bing* , qui étoit attaché à fon fervice , & qui lui avoit donné apparemment le premier avis du défordre. Rien ne pa-

roissoit si facile que de surprendre les coupables, & Stebbing n'y apporta pas beaucoup de précautions. Son maître ne s'étant point expliqué sur la nature du châtiment, il ne pensoit à rien moins qu'à poignarder Mylord Pontfract, & l'Irlandoise n'étoit pas menacée d'un supplice plus doux. Mais soit que la fortune veillât pour la conservation de l'Amant, soit que le remord de ses trahisons lui eût inspiré de la défiance, il n'apprit point que Stebbing étoit arrivé le soir, & qu'il avoit avec lui quelques gens inconnus dont il s'étoit fait accompagner, sans le soupçonner de quelque dessein secret. Il étoit sans fuite & sans défense. Le parti que la crainte lui fit prendre fut de s'échapper dans l'obscurité, sous prétexte d'un souper, auquel il n'étoit pas invité dans le voisinage. Stebbing l'attendit pendant toute la nuit, & lorsqu'il fut assuré par quelques informations qu'il avoit repris le chemin de Londres, le chagrin d'avoir manqué son entreprise, lui fit précipiter celle qu'il avoit formée contre l'Irlandoise. Il entra seule dans son appartement, & lui reprochant l'ingratitude dont elle avoit payé les bienfaits de son maître, il l'étrangla dans son lit.

Mylord Portland l'accufa d'avoir porté la vengeance au de-là de fes intentions. Mais il ne fe trouvoit perfonne qui osât prendre parti pour une malheureufe fille, dont le pere même avoit abandonné les intérêts, Mylord Pontfraĉt affeĉta d'ignorer cette cataſtrophe, & s'étant retiré pendant quelque tems dans fes Terres, il évita des explications qui n'auroient pu être tranquilles avec le Duc de Portland. Mais une avanture qui fut prefque tout d'un coup étouffée à Londres, fe répandit avec plus d'éclat en Irlande, & ce fut pour y produire des effets qui auroient allarmé la Cour d'Angleterre, fi par le malheur ordinaire de toutes leurs entreprifes, les Jacobites n'euffent manqué d'un Chef capable de les conduire.

Quelques Peres, à qui toutes les difgraces de leur parti n'avoient pu faire abandonner le lieu de la naiffance, mais qui n'avoient pas laiffé de participer aux miferes communes dans la perfonne de leurs parens & de leurs amis, fe plaignirent hautement de la barbarie de leurs Vainqueurs, qui non contens de faire fervir leurs filles à raffafier leurs paffions déréglées, les égorgeoient brutalement après leur avoir ravi l'honneur. Ils

repréſenterent l'action de Stebbing avec d'horribles couleurs ; & le feu de la haine, qui avoit été mal étouffé, reprit tout d'un coup tant de force dans une multitude de Jacobites, qu'ils s'aſſemblerent au nombre de dix-milles, dans le deſſein de s'emparer de quelque place forte, & de recommencer la guerre. Leur premiere entrepriſe fut contre Limerick, où ils eſpéroient d'être reçûs par le moyen des intelligences qu'ils y avoient toujours conſervées. Mais le Brigadier Laſting, qui en étoit Gouverneur, les ſurprit avec tant d'habileté, qu'ayant taillé le plus grand nombre en piéces, il chaſſa le reſte dans les montagnes de *Vahar*, où il lui fut impoſſible de les pourſuivre. Leurs Chefs étoient *Nashtel* & *Cathby*, deux Officiers qui avoient ſervi avec honneur dans leurs emplois, mais qui avoient moins de conduite que de courage, & qui n'étoient pas faits pour commander ſans ſupérieurs. Laſting les ayant forcés dans une montagne fort ſtérile, ſe flatoit que la faim les forceroit bien-tôt à ſe rendre, & toute ſon étude étoit de leur en fermer la ſortie. Ils étoient environnés d'un côté par la riviere de Shanon, & de l'autre, par des précipi-

ces qu'il étoit impossible de traverser ; de sorte que la seule ouverture étant celle qui leur avoit servi de passage pour entrer, & que Lasting blocquoit avec quatre mille hommes qui furent bientôt grossis par les Garnisons voisines, il y avoit peu d'apparence qu'il en pût échapper un seul.

Cependant Nashtel & Cathby connoissoient toute l'horreur de leur situation. Il leur restoit environ cinq mille hommes qui ne pouvoient subsister longtems avec quelques Troupeaux qui se trouvoient dans la montagne, & les provisions d'un petit nombre de paysans qui habitoient ce lieu désert. Ils n'avoient point d'autre ressource que de risquer le passage du Shanon, qui est une riviere fort large & fort rapide. Cette entreprise fut tentée dès le lendemain ; mais Lasting avoit employé le tems de la nuit à faire marcher mille hommes, qui arriverent au bord de la riviere dans le tems que les Jacobites commençoient à la passer. Ceux qui s'étoient déja jettés à la nâge furent si effrayés de voir paroître leurs ennemis, que la seule crainte en fit noyer un grand nombre. D'autres qui prirent confiance à l'humanité de leurs Compatriotes, fu-

rent trompés en arrivant au rivage ; car Lasting qui vouloit arrêter la guerre dans sa naissance par un exemple de sévérité, avoit donné ordre qu'on n'épargnât personne, & ne vouloit accorder la vie qu'à ceux qui viendroient se rendre à discrétion par l'ouverture qu'il gardoit. Ainsi cette malheureuse Troupe n'eut plus à choisir qu'entre une mort certaine qu'elle ne pouvoit éviter par la faim, ou la nécessité de se soumettre aux loix qu'il plairoit au Vainqueur de lui imposer. Il y en eut néanmoins un grand nombre qui n'attendirent point la dernier résolution de leurs Chefs, & qui tentant le passage des précipices avec aussi peu de succès que leurs Compagnons avoient hazardé celui de la riviere, y périrent misérablement sans pouvoir tirer le moindre secours les uns des autres.

Enfin tous les alimens qu'ils avoient trouvés dans la montagne étant consumés dans l'espace de quatre jours, Nashtel résolut de sçavoir du moins quelle composition il avoit à espérer du vainqueur, & se faisant accompagner de trois de ses gens, il se présenta au passage, qui étoit un défilé si étroit qu'il paroit incroyable que des gens qui de-

voient connoître le pays, eussent pû s'y engager. Mais c'étoit cette connoissance même qui avoit causé leur infortune, parce que pressés comme ils étoient par la premiere attaque de Lasting, ils avoient crû ne pouvoir se retirer plus sûrement que dans un lieu où ils sçavoient qu'on n'oseroit pénétrer après eux; & la prudence ne leur avoit manqué que lorsqu'ils avoient perdu de vûe la nécessité où ils seroient bien-tôt d'en sortir. Nashtel se livra volontairement à ses ennemis, en les priant de le conduire à leur Chef. Mais Lasting lui ayant fait demander ce qui l'amenoit, parut furieusement offensé d'apprendre qu'il venoit lui proposer des conditions; & sans vouloir l'écouter, il donna ordre qu'il fût tué sur le champ avec deux de ses gens, en réservant les deux autres pour aller déclarer à leurs Compagnons qu'ils n'avoient point d'autre grace à espérer que celle dont on venoit de leur donner l'exemple, c'est-à-dire, qu'à mesure qu'ils sortiroient de leur retraite, la moitié de leur Troupe seroit livrée au supplice. Une déclaration si sanglante répandit la consternation & le désespoir parmi ces misérables. Ils tenterent la clémence de Lasting par tant

de soumissions, qu'ils lui firent adoucir sa sentence. Il leur accorda enfin la liberté de sortir, à condition qu'ils commenceroient par lui envoyer leurs Chefs & leurs armes. Mais si l'on excepte Cathby, le reste de leurs Officiers n'étoit comme eux que de vils paysans qui n'étoient pas dignes de ce nom; & leurs armes, dont la plûpart consistoient dans les instrumens de leur profession, ne valoient pas non plus la peine de les leur ôter. Aussi Cathby ne put-il souffrir de se voir confondu dans le nombre de ceux à qui l'on donnoit le même nom qu'à lui. Le sort de Nashtel lui annonçoit trop clairement quel devoit être le sien. Ne pouvant éviter la mort, il prit le parti de se la donner de ses propres mains, & s'étant passé son épée au travers du corps, il lui resta encore assez de force pour la retirer de sa blessure, & pour la remettre à ses Compagnons, qu'il chargea de la présenter à Lasting.

La douceur avec laquelle ce Gouverneur avoit enfin traité les Rebelles, devint pernicieuse à l'Irlande par une infinité de désordres dont elle fut bientôt l'occasion. La plûpart de ces Miserables n'ayant osé retourner dans le lieu de leur naissance, par la crainte

qu'ils avoient d'y être maltraités des Protestans, se répandirent dans les Provinces, où la nécessité les força de se mettre à piller les Villages & les autres lieux qu'ils trouvoient mal défendus. Mais étant sans Chefs, & divisés par pelotons, il fut aisé aux Garnisons voisines de les extirper ; car pour éviter la peine d'en remplir les Prisons, & de s'en défaire par les formalités de la Justice, l'ordre fut donné de les passer au fil de l'épée à mesure qu'on pouvoit les découvrir. Cette prompte exécution jetta encore l'allarme parmi les Catholiques. Ils s'imaginerent que c'étoit un essai de vengeance, pour en venir par degrés à les exterminer sans exception. Le soin qu'on eut alors de n'admettre que des Protestans dans l'Assemblée du Parlement, & les Loix séveres qui furent portées dès les premieres séances contre les Prêtres & les Missionnaires, à qui l'on attribuoit particuliérement la derniere révolte, augmenterent beaucoup la fraieur. Elle alla dans quelques endroits jusqu'à faire quitter à diverses Familles le lieu de leur demeure, pour se retirer dans les Bois & les Montagnes, où leur vie leur paroissoit du moins en sûreté, jusqu'à l'occasion.

qu'elles cherchoient de sortir de l'Isle.
Elles s'échappoient secretement pendant la nuit, comme si elles eussent appréhendé qu'on ne prît prétexte de leur fuite pour fondre sur elles ; & pendant quelque tems les chemins, à la Campagne, furent plus fréquentés dans les ténébres que pendant le jour.

On raconte que Mylady ... Epouse du Viceroi, revenant fort tard de Coolle, Maison de Campagne à douze milles de Dublin, avec quelques Gardes de son Mari, qui l'escortoient, rencontra une Troupe de ces fugitifs, qui étoient en marche vers la partie méridionale du Royaume. Cette Dame fut elle-même assez effrayée pour quitter le chemin, & se tenir à l'écart avec sa voiture. Mais ses Gardes ayant arrêté la Troupe, ne la trouverent composée que de femmes & d'enfans, sous la conduite de quelques hommes, qui confesserent tout d'un coup que la crainte de la mort les faisoit fuir dans les Bois. Mylady, à qui l'on fit aussi-tôt ce rapport, fut rassurée par leur dessein même, qui ne marquoit que de la timidité & de l'innocence. Elle les fit approcher de sa voiture, pour les interroger elle-même. Mais lorsqu'ils eurent appris à qui

on les conduisoit, & que c'étoit les Gardes du Viceroi qui les avoient arrêtés, ils se mirent à pousser des cris lamentables, comme s'ils eussent été à la derniere heure de leur vie. Les exhortations de Mylady n'ayant pû leur ôter tout d'un coup cette idée, elle s'engagea enfin par un serment redoutable à ne pas souffrir qu'on leur donnât le moindre sujet de plainte, s'ils vouloient passer tranquillement le reste de la nuit dans le même lieu; & la curiosité de les voir, ne l'excitant pas moins que la pitié, elle leur promit de revenir elle-même le lendemain, & de leur faire apporter toutes sortes de rafraîchissemens & de secours. Ils parurent se rendre à cette promesse; mais se croyant délivrés du dernier péril par son départ, ils se hâterent si promptement de s'éloigner, qu'étant revenue en effet le lendemain, non-seulement elle ne les trouva plus dans le même lieu, mais toutes les recherches qu'elle fit faire aux environs ne purent lui faire découvrir la route qu'ils avoient choisie. Telle étoit l'impression qui s'étoit répandue dans toutes l'Irlande, & qui agitoit les tristes Catholiques, jusqu'à les faire distinguer dans les Villes à leur air timide & & embarrassé.

Cependant comme cette dispoſition ne pouvoit s'accorder avec la tranquillité de l'État, la Cour prit bien-tôt quelques meſures pour diſſiper des allarmes qui croiſſoient de jour en jour. On fit publier dans toutes les Provinces que le Roi plein d'affection pour ſes fidéles Sujets, défendoit qu'on causât la moindre inquiétude à ceux qui ſe conformeroient aux Loix, & qui n'apporteroient aucun trouble à la Religion établie. Cette Ordonnance, qui ſembloit n'avoir pour but que la conſervation des Proteſtans, étoit conçûe néanmoins dans des termes qui aſſuroient le repos & la liberté à toutes les Religions qui ſe contiendroient dans leurs bornes. Les Catholiques commencerent à reſpirer. Les mariages mêmes qui avoient ceſſé depuis la révolution entre les Familles de Religion différente, reprirent le cours ordinaire, & la confiance parut renaître entre les citoyens & les voiſins. On vit ſortir alors de leurs retraites un grand nombre de Jacobites qu'on avoit crus paſſés dans les Royaumes étrangers, & l'on en vit même revenir pluſieurs qui n'ayant point trouvé tout l'avantage qu'ils eſpéroient dans le parti auquel ils s'étoient attachés, préférerent la condi-

tion médiocre qu'ils pouvoient reprendre dans leur Patrie, à l'incertitude & à la langueur où ils avoient vécu pendant quelque tems à Saint Germain. Mais il en revint encore plus de l'Isle d'Anglescy & de celle de Man, qui avoient été le premier azile de ceux qui n'avoient pû trouver l'occasion de passer en France, ou dans les Pays-Bas. Mylord F... n'apprit pas volontiers le retour de sa fille, qui prit enfin le parti de venir solliciter son indulgence, au risque de n'essuyer peut-être que sa colere. Elle avoit été long-tems aimée d'un jeune Bourgeois de Carrikfergens, à qui il ne manquoit que la naissance pour le rendre digne d'une fortune encore plus distingué. Il se nommoit Erkely. Tous les talens de la nature & toutes les qualités qui peuvent s'acquérir par l'éducation, sembloient s'être réunis pour en former un homme extraordinaire. Sa passion pour Mademoiselle F... n'avoit pas été malheureuse aussi long-tems qu'elle avoit ignoré son extraction ; mais tout le goût qu'elle avoit pris pour lui n'avoit pû lui fermer les yeux sur une distance qui ne pouvoit jamais être racourcie, & qui lui ôta l'espérance de pouvoir se rendre heureuse sans blesser

ſon devoir. Cependant l'effet de la Guerre étant de renverſer l'ordre de la ſociété, élle crut que s'il y avoit quelque prétexte qui pût juſtifier une foibleſſe, c'étoit celle où l'abſence de ſon pere & l'embarras de ſa fortune l'expoſoient à ſe voir dans la néceſſité de paſſer en France avec une infinité d'autres fugitifs qui l'excitoient à les ſuivre. Son Amant s'étant préſenté pour lui ſervir d'Eſcorte, elle l'écouta plus volontiers lorſque lui rappellant les ſentimens qu'elle avoit eûs pour lui, & les raiſons qu'elle avoit eues pour les combattre, il lui repréſenta que tous les obſtacles du rang pouvoient diſparoître, ſi au lieu de trainer ſon nom & ſa mauvaiſe fortune en France, elle vouloit paſſer avec lui dans quelque Pays où elle ne pût être connue, pour y fixer leur établiſſement ſous les auſpices de l'amour. Mylord F... ſervoit alors dans l'Armée Jacobite. Il avoit engagé tout ſon bien pour lever un corps de Troupes & l'entretenir pendant deux ou trois Campagnes. Sa fille, qu'il avoit comme ſacrifiée aux intérêts de ſon Roi, ſe crut moins obligée que dans un autre tems à ſoutenir la fierté de ſa naiſſance. Elle conſentit à ſuivre ſon Amant.

Leur deſſein étoit de gagner l'Ecoſſe, pour paſſer auſſi-tôt dans le centre de l'Allemagne : & le galant Erkely ayant converti tout ſon bien en Lettres de change, ſe flattoit qu'en paroiſſant dans quelque Cour étrangere, avec la diſtinction qu'il ſe promettoit de ſon mérite & d'une ſomme qui pouvoit le ſoutenir pendant quelque tems dans l'éclat, il trouveroit l'occaſion de s'élever à la fortune. Mais ſon malheur lui fit rencontrer en paſſant le canal quelques vaiſſeaux Anglois qui le reconnurent pour un Jacobite fugitif, & qui dans le principe de faire peu de priſonniers, ſe contenterent de lui enlever tout ſon bien, qui conſiſtoit dans ſes Lettres de change. Le déſeſpoir de cette avanture le fit relâcher dans l'Iſle de Man, où ſur la ſeule recommandation de ſa figure & de celle de ſa femme, qui les fit prendre pour d'illuſtres malheureux, ils obtinrent un acccueil favorable. Quoique cette Iſle ne ſoit habitée que par des gens ſans nom & ſans fortune, il s'en trouve quelques-uns d'aſſez aiſés, ſurtout pour tout ce qui regarde les beſoins de la vie, que le Pays fournit en abondance. Erkely & ſa femme en furent traités avec beaucoup de careſſes

& de distinction. Ils y passerent néanmoins une vie fort triste, & ce n'étoit point dans un lieu si désert qu'il pouvoit se présenter des ouvertures pour leur établissement. Mais au milieu de cette langueur, le Ciel offrit à Erkely une occasion qu'il n'espéroit plus. Mylord Derby retournant d'Irlande en Angleterre, fut jetté par la tempête sur la côte de l'Isle de Man. Son vaisseau brisé contre un rocher étoit prêt à s'abimer dans les flots. Erkely, que ce spectacle avoit attiré sur le rivage, avec une multitude d'habitans qui se contentoient de faire des vœux inutils, ne balança point à se mettre dans le premier bateau; & malgré la violence de l'orage, qui duroit encore, il s'avança seul avec deux rames jusqu'au vaisseau, où il reçut heureusement Mylord Derby & quelques Gens de sa suite. Ce service fut d'autant plus heureux, qu'au moment qu'il touchoit le rivage, le vaisseau fut enseveli dans l'abîme.

Mylord Derby se crut redevable de la vie à son Libérateur. Il lui offrit ses services avec toute l'ardeur d'une si juste reconnoissance. Erkely ne fit pas difficulté de lui déclarer le besoin qu'il avoit de sa protection, & lui ayant appris de

qui il étoit gendre, sa surprise & celle de sa femme furent extrêmes, en apprenant que Mylord F... étoit demeuré en Irlande après la Bataille de Kirconnel, & que la liberté du Roi l'avoit rétabli dans tous ses biens. Ils n'en étoient pas plus portés à retourner dans leur Patrie, & les difficultés de Madame Erkely subsistoient toujours. Cependant Mylord Derby leur fit considérer que sa protection ne pouvoit leur être plus utile que pour les réconcilier avec leur pere, & que tous les avantages qu'il pouvoit leur procurer en Angleterre, n'approcheroient jamais de ceux qu'ils avoient à tirer des droits de la nature. Madame Erkely étoit l'unique héritiere de sa Maison. La passion qui l'avoit engagée dans un mariage inégal, étoit justifiée par le mérite de son mari. Il pouvoit avancer par les Emplois la distinction qu'il n'avoit point par sa naissance, & c'étoit à quoi Mylord Derby leur promettoit de les servir, autant qu'à les rétablir dans l'affection de leur pere.

Ils se laisserent persuader par des raisons si puissantes, & leur Protecteur ne crut pas faire trop pour un homme à qui il devoit la vie, en s'offrant de retourner avec lui jusqu'en Irlande. Il le con-

duisit à Dublin, dans la vûe de le présenter d'abord au Viceroi ; mais par un contretems fort imprévû, Mylord F.... étoit au Palais lorsqu'ils y arriverent, & n'ayant été que trop bien instruit du parti que sa fille avoit pris sans sa participation, il ne reconnut Erkely que pour l'accabler de reproches & lui annoncer toute sa haine. Cette scéne auroit eu des suites funestes, si Mylord Derby racontant toute l'avanture au Viceroi, ne l'eut intéressé par ses vives recommandations à favoriser deux Amants qui méritoient un sort plus heureux. La Compagnie de ses Gardes manquoit d'un Capitaine. Il accorda ce Poste à Erkely, & ce n'est pas une faveur médiocre en Irlande, où les Gardes du Viceroi sont le premier corps militaire du Royaume. Mais ce Seigneur étoit entré tout d'un coup dans la disposition d'obliger une Maison illustre, & cet Emploi paroissoit fait pour un homme qu'on vouloit élever tout d'un coup dans la voie des armes sans l'avoir fait passer par les dégrés militaires. Une grace si peu attendue, & que Mylord F... ne put expliquer qu'en sa faveur, commença sans doute à le toucher ; & la vûe de sa fille, qu'on se hâta de faire paroître, acheva de lui faire re-

garder son arrivée & son mariage même, comme la consolation de sa vieillesse.

Finissons par un trait qui regarda M. de Montcal. Dans un âge avancé, fort affoibli par les longues fatigues & par la multitude de ses blessures, manchot même, ou du moins si estropié d'un bras, que n'en pouvant faire aucun usage il avoit pris le parti de le porter en écharpe, il lui arriva un jour de prendre querelle au parc de Saint James avec un Officier qui ne le connoissoit que de réputation, & qui se trouvant assis sur le même banc, ne se défioit pas, à la simplicité de son habillement & de ses manieres, qu'il eut à ses côtés un *homme* si distingué par son mérite & par ses services. Le sujet de leur différend fut léger, & M. de Montcal, qui ne fit pas difficulté de le raconter ensuite à ses amis, avouoit avec confusion qu'il s'étoit laissé trop emporter par son ardeur naturelle. Il étoit question de quelque opération militaire, dont l'Officier se prétendoit mieux instruit que personne, & lorsqu'il se vit pressé par un raisonnement auquel il n'eût rien à répliquer, il eut recours à l'autorité pour se défendre; mais par une imprudence extrême-

ment

ment ſinguliere, il cita M. de Montcal même, dont le nom fut apparemment le premier qui vint à ſa mémoire, & prétendant qu'il tenoit de ce Général toute la doctrine qu'il venoit d'expliquer, il crut fermer la bouche à ſon adverſaire par un nom ſi reſpectable. Il n'y avoit qu'un ſujet de raillerie dans cette mépriſe; mais le feu de la diſpute la fit regarder à M. de Montcal comme une lâcheté qui méritoit ſon reſſentiment. Il ſoutint que la citation étoit une impoſture, & que connoiſſant lui-même le Général qu'on lui nommoit, il étoit sûr qu'il penſoit différemment. Ici l'Officier, qui étoit d'ailleurs homme d'honneur & de courage, & qui ne s'étoit engagé dans un menſonge que par l'opiniatreté de l'amour propre, qui s'afflige toujours de la néceſſité de céder, ſaiſit avidement l'occaſion d'abandonner le ſujet de l'entretien pour ſe défendre contre un reproche humiliant. Après avoit fait une réponſe fort vive à M. de Montcal, il ajouta que s'il ne l'eut vû dans un état dont l'honneur ne lui permettoit pas d'abuſer, il lui auroit appris, qui il avoit la hardieſſe d'offenſer ſi témérairement. Le brave Général, plus picqué encore de ce nouvel outrage, ſe

leve, & l'invite à le ſuivre, en l'aſſurant qu'un bras lui ſuffiſoit pour le ſatisfaire, & que peut-être ne s'appercevroît-il pas de l'inégalité de ſes forces. Ils ſortirent du Parc, s'étant retirés à l'écart, M. de Montcal qui étoit réſolu en effet de voir la fin de cette avanture, voulut ſeulement, pour s'en réjouir, confondre ſon Ennemi avant que de le combattre. Il lui dit en mettant l'épée à la main : Voyez ſi je n'ai pas déja trop d'avantage ſur vous : c'eſt moi qui ſuis *Montcal.* Un coup de foudre auroit moins étonné l'autre. Il ſe jetta aux genoux du Général, & le conjurant de lui ſauver l'honneur, il lui proteſta qu'il avoit eu honte de ſon impoſture dès le moment qu'elle lui étoit échappée. Ce mouvement & les explications qui l'accompagnerent, firent prendre aſſez bonne opinion de lui à M. de Montcal, pour lui promettre d'oublier ſa faute, & de ne le jamais nommer dans le récit de ſon avanture.

F I N.

CATALOGUE.

ABregé de la Bible par demandes & réponses, *par Dom Guerard*, 2. *vol. in*-12. 3. 10. f.

Analyse des infiniment Petits, comprenant le calcul intégral dans toute son étendue, par M. Stone, de la Société Royale de Londres, *traduit par M. Boudet*, pour servir de suite aux infiniment Petits de M. le Marquis de L'Hopital, *in*-4. 6. l.

Amusemens du cœur & de l'esprit, ouvrage périodique, 15. feuilles *in*-12. 2. l. 10. f.

Apologie des Dames, appuyée par l'Histoire, *par Madame Galien*, *in*-12. 2. l. 10. f.

Astrée de M. Durfé. Pastorale allégorique avec la clef, nouvelle édition, où sans toucher au fond, ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, & d'abréger la conversation, *par M.* .... *de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres*. 10. vol. *in*-12. fig. 20. l.

Bibliotheque des Historiens profanes, contenant leurs vies, l'abregé, la chronologie, la geographie & la critique de leurs Ouvrages, avec un jugement sur leurs stiles, *par M. Louis-Elie Dupin, Docteur de Sorbonne*, 2. vol. *in*-8. 6. l.

Conseils de la Sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon les plus nécessaires à l'homme pour le conduire sagement, avec des réflexions sur les Maximes, derniere édition, 2. *vol. en un*. 2. l. 10. f.

Le saint Concile de Trente œcuménique & général nouvellement traduit, *par M. l'Abbé Chanut*, derniere édition, *in*-12. 2. l.

Corpus Juris Canonici, autore Gibert, 3. *vol. fol.* 40. l.

Commentaire sur la Géométrie de Descartes ; *par le Pere Rabuel, de la Compagnie de Jesus.* in-quarto. . . . . 7. l. 10. s.

Chansons (nouveau Recueil de) choisies, avec les airs notés, 7. vol. *in*-12. . 21. l.

Le Chevalier des Essarts, & la Comtesse de Berci, ou Anecdotes de la Cour d'Henri IV. Roi de France, histoire remplie d'événemens, 2. vol. *in*-12. . . . 4. l.

Contes des Fées (les trois nouveaux) *par M. de...* avec une préface qui n'est pas moins sérieuse, *par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité*, in-12. . . 2. l.

Contes des Fées allégoriques, (nouveaux) contenant le Phénix, Lisandre & Carline, Boca, &c. *in*-12. . . 2. l.

Défense de la Grace efficace, *par M. de la Broue, Evêque de Mirepoix*, in-12. 2. l. 10. s.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne contre Grotius, Simon, & ceux qui ont écrit sur ces matieres, *par le P. Baltus, de la Compagnie de Jesus.* 3. vol. *in*-12. 6. l.

Dictionnaire chronologique, historique & critique sur l'origine de l'idolâtrie, des sectes des Samaritains, des Juifs, des Héréfies, des Schismes, des Antipapes, & de tous les principaux Hérétiques & Fanatiques qui ont causé des troubles dans l'Eglise. *Par le Pere Pinchinat, Prédicateur du Roi*, in-4. 7. l. 10. s.

Description Géographique, Historique, Ecclésiastique, Civile & Militaire de la Haute-Normandie, 2. vol. *in*-4. *avec des Cartes*, 1740. 18. l.

Description des Isles de l'Archipel, traduit du Flamand de Dodapper, enrichie de Cartes Géographiques & de figures, *in-fol.* 15. l.

Essai critique sur le goût, *par M. Carteau de la Vilate*, in-12. . . . 2. 10. s.

Essai philosophique sur l'entendement humain,

traduit de l'Anglois de Loke, *par Mr. de la Coste*, derniere édition, in-4. 9. l.

Essai politique sur le Commerce, *par M. Melon*, in-12. 3. l. 10. s.

Epigrammes & autres pieces, *de Mr. de Senece*, avec un Traité sur l'Epigramme, *in*-12. 2. l.

La Guide des Pécheurs par le R. P. Louis de Grenade, traduite en François par M. Girard, nouvelle édition, *in-octavo*. 3. l.

Grammaire Italienne à l'usage des Dames, derniere édition, *par l'Abbé Antonini*, in-12. 2. l.

Méthode pour apprendre facilement la Géographie, contenant un Abregé de la Sphere, la division de la Terre en ses Continens, Empires, Royaumes, Etats, Républiques, Provinces, &c. avec la Table des principales Villes de chaque Province, septiéme édition, *par Mr. Robbe*, 2. vol. *in*-12. avec des Cartes Géographiques. 1739. 6. l.

Histoire Sainte des deux alliances, &c. avec des Réflexions sur chaque Livre de l'Ancien & du Nouveau Testament, & un supplément qui conduit l'Histoire des Machabées jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, 7. vol. *in*-12. 15. l.

Histoire de l'Eglise & de la Ville de Meaux, *par Dom Toussaint Duplessis*, 2. vol. 4. 15. s.

Histoire universelle, *par Mr. de l'Isle, Historiographe & Censeur Royal*, avec des Cartes Geographiques, 7. vol. *in*-12. 14. l.

Abregé de l'Histoire de France *par Mr. Mezeray*, nouvelle édition, avec les Remarques & les Notes de feu M. Amelot de la Houssaye, *in*-12. 13. vol. 1740. 32. l. 10. s.

——Idem *in*-4. 4. vol. 1740. 32. l.

Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, *par M. l'Abbé Dubos*, seconde édition augmentée considérablement, 2. vol *in*-4. 20. l.

La même en 4. volumes *in*-12. . 10. l.

Histoire de l'Empire Ottoman, traduit de Sagredo. Nouvelle édition continuée jusqu'à présent, avec une Table des Matieres à chaque volume. 7. vol. *in*-12. 1730. 14. l.

Histoire de Pierre le Grand, Empereur de Russie, de l'Impératrice Catherine, & des Czars qui les ont précédé. Nouvelle édition. 5. vol. *in*-12. *figures* 1740. 12. l. 10. s.

Histoire généalogique & chronologique de la Maison Royale de France, & des grands Officiers de la Couronne, avec un Catalogue des Chevaliers du S. Esprit, derniere édition, augmentée des anciens Barons du Royaume, *par les RR. PP. Ange & Simplicien*, avec les Armes des Familles, 9. vol. *in-fol.* . . 200. l.

Histoire d'Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, où l'on trouve ce qui s'est passé de plus remarquable sous les Regnes de François II. Charles IX. Henri III. Henri IV. & la minorité de Louis XIII, *par M. de Marsolier*, 3. vol. *in*-12. . . . . . . 7. l. 10. s.

Histoire de Cyrus le jeune, & de la retraite des dix milles de Xenophon, avec un discours sur l'Histoire Grecque, *par M. l'Abbé Pagi*. in-12. . . . 2. l.

Histoire de Scipion l'Africain, pour servir de suite aux Hommes Illustres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, *par M. l'Abbé de la Tour*. in-12. 2. l. 10. s.

Histoire d'Epaminondas, pour servir de suite aux Hommes Illustres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Folart, & un Discours sur le grand homme & l'homme illustre de M. l'Abbé de S. Pierre. *Par M. l'Abbé de la Tour*. in-12. . . 2. l. 10. s.

Histoire des Plantes usuelles, dans lesquelles on donne leur nom tant François que Latin, la maniere de s'en servir, la dose & les principa-

les compositions de Pharmacie dans lesquelles elles sont employées; *par M. Chomel Docteur en Médecine*, dern. édition. 3. vol. *in*-12. 6. l.

Histoire des Plantes, avec leurs qualités & leurs vertus spécifiques, *rangée suivant l'ordre du Pinax de Gaspart Bauhin*, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Histoire des Révolutions d'Angleterre depuis le commencement de la Monarchie, *par le Pere d'Orleans*, 4. vol. *in*-12. *figures*. 10. l.

Huetii (*Pet. Dan.*) *& Cl. Fr. Fraguerii carmina*, in-12. 2. l. 10. s.

Lettres de Pline le jeune, *traduites par M. de Sacy*, 3. vol. *in*-12. 6. l.

Lettres du Cardinal d'Ossat, avec des Notes historiques & politiques de M. Amelot de la Houssaye. Nouvelle édition plus belle & plus correcte que les précédentes. 5. vol. *in*-12. 12. l. 10. s.

Lettres historiques, contenant le Journal des Campagnes de Louis XIV. *par M. Pelisson de l'Académie Françoise*, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. s.

Lettres historiques & galantes de Madame Du Noyer, contenant des avantures curieuses & singulieres. Nouvelle édition augmentée d'un volume, & d'une Table des Matieres à chaque tome, 6. vol. *in*-12. 15. l.

La Lusiade du Camoëns, Poëme héroïque sur la découverte des Indes Orientales, traduit du Portugais, *in*-12 3. vol. *fig*. 6. l.

Lidéric, premier Comte de Flandre, ou Histoire anecdote de la Cour de Dagobert Roi de France; *par M. le Commandeur de Vignacourt*, 2. vol. *in*-12. 4. l.

Mémoires & Réflexions sur les principaux evénemens du Regne de Louis XIV. *par M. le Marquis de la Fare*. Nouvelle édition avec des Notes, *in*-12. 2. l.

——— du Maréchal de Villars, 3. vol. *in* 12. 6. l.

——— du Marechal de Berwik, 2. vol. *in*-12. 3. l. 10. s.

Mémoires de M. de la Colonie, contenant les événemens de la Guerre depuis 1692. jusqu'à la bataille de Belgrade en 1717. avec les avantures & les combats particuliers de l'Auteur. 2. vol. *in*-12. . . . . 5. l.

Mémoires d'Angleterre, ou Histoire des deux Roses, *in*-12. . . 1. l. 10. f.

Métamorphoses d'Ovide traduites en François, avec des remarques & des explications historiques, *par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres*, avec des figures à chaque sujets, 2. vol. *in*-4. 20. l.

—— Les mêmes, avec des figures à chaque Livres, dessinées par Picard, 3. vol. *in*-12. . . 7. l. 10. f.

Mariane, Tragédie du Sieur Tristan Lhermite, remise au Théatre *par M. Rousseau*, brochure, 24. f.

Mémoires pour servir à l'Histoire de France & de Bourgogne, contenant un Journal de Paris sous Charles VI. & Charles VII. &c. *in*-4. 7. l. 10. f.

Moliere (Oeuvres de) nouvelle édition revûe & corrigée, *in*-4. 6. vol. *figures*. 120 l.

Nouvelles interprétations des Pseaumes de David, avec des Réflexions sur chaque verset, *par le Pere de Grainville de la Compagnie de Jesus*, 2. vol. *in*-12. . . 3. l. 10. f.

Nouveau Traité d'Agriculture, contenant la méthode de bien cultiver tous les arbres à fruits, avec la maniere d'élever les treilles, *par MM. de la Riviere & Dumoulin*, in-12. 2. l.

Oeuvres diverses de *M. Pelisson de l'Académie Françoise*, contenant ses Ouvrages d'Eloquence & de Poësie, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas encore paru, avec une Préface instructive sur tous les Ouvrages de l'Auteur, 3. vol. *in*-12. . . 7. l. 10. f.

Oeuvres mêlées *du Chevalier de S. Jory*, conte-

nant des Lettres galantes & singulieres; des Anecdotes, Romans, Factums, & Pieces du Théâtre Italien, 2. vol. *in*-12. . 4. l.

—— Les Femmes militaires, par le même Auteur, *in*-12. *avec fig.* . . 2. l.

Opera (Recueil de tous les) représentés à l'Académie Royale de Musique, 14. vol. *in*-12. *figures*, . . . 28. l.

—— Les tomes 15. 16. 17. *sous presse.*

Observations importantes sur le manuel des Accouchemens, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire pour les opérations qui les concernent, traduites du latin de M. Deventer, *par M. Dablincourt Docteur en Médecine*, in-4. *figures*, ... 9. l.

Pausanias, ou Voyage historique de la Grece, avec des Remarques, *par M. l'Abbé Gedoyn de l'Académie Françoise*, 2. vol. *in-quarto*, *figures.* . . . . 20. l.

—— Le mêmes en grand papier, 30. l.

Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement, *par M. De....* 2. vol. *in*-12. 1740. . . . 5. l.

Projet de Taille tariffée, *par M. l'Abbé de Saint Pierre.* Nouvelle édition augmentée de nouvelles observations, *in*-12. 2. l. 10. f.

Prononciation de la Langue Angloise, avec un Traité de son accent & de sa prosodie, *à l'usage des François*, par MATHER FLINT, *in*-12. 2. l. 10. f.

Raisonnemens hazardés sur la Poësie Françoise; avec des Réflexions sur les vers non rimés; Ouvrage curieux & singulier, *in*-12. 1. l. 15. f.

Recherches sur les courbes à doubles courbures, *par M. Clairault Mathématicien*; *in*-4. *figures.* 5. l. 10. f.

Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, avec les Notes de MM. Patru, Thomas, Corneille & autres. Nouvelle édi-

tion, 3. vol. *in-12*. . . 7. l. 10. ſ.

Réflexions ſur les paſſions & ſur les goûts, avec l'Epître aux Dieux Pénates, & autres Poëſies. *par M. L. de B.* in-8. . . 2. l.

Sermons de l'Avent & du Carême, *par M. l'Abbé Anſelme*, 6. vol. *in-12*. . 12. l.

Sermons & Homélies ſur les Myſteres de Notre-Seigneur, *par M. l'Abbé Jérôme de Paris*. in-12. 2. l. 10. ſ.

Du même. Les Myſteres de la Vierge, & les Panégiriques des Saints, 2. vol. *in-12*. *ſous preſſe*.

Singularités hiſtoriques & litéraires, contenant pluſieurs recherches & éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire. *Par Dom Liron, de la Congrégation de S. Maur*, 4. vol. *in-12*. . 14. l.

Le Songe d'Alcibiade, traduit du Grec. *Brochure* 15. ſ.

Traité de l'Abus & du vrai ſujet des Appellations qualifiées du nom d'Abus, *par Charles Fevret*, derniere édition, 2. vol. *fol*. . 30. l.

Traité de l'Art Métalique, extrait des Oeuvres d'Alvare Iſonſe Barba, auquel on a joint un Mémoire concernant les Mines de France, *in-12. figures*. . . 2. l.

Traité de la Peinture, *par Leonard de Vincy*, *in-12. figures*. . . . 3. l. 10. ſ.

Theâtre de Regnard, 2. vol. *in-12*. 4. l. 10. ſ.

Vie du Vicomte de Turenne, *par M. l'Abbé Raguenet*, avec les Médailles frappées à l'occaſion de ſes Victoires, *in-12*. . 2. l. 10. ſ.

Voyage de la Mer du Sud, aux Côtes de Chilly & du Perou, fait pendant les années 1712. 1713. & 1714. avec une Réponſe à la Préface critique des Obſervations Phyſiques du R. P. Feuillée, *par M. Fraizier Ingénieur du Roi*, in-4. *figures*. . . . 7. 10. ſ.

Voyages de Cyrus, ou la nouvelle Cyropédie, avec un Diſcours ſur la Mithologie, Anglois & François, *par M. Ramſay*, 1. vol. *in-12*. 5. l.

Ouvrages de M. BARREME.

Le Livre des Comptes faits, ou Tarif général de toutes les Monnoies, tant anciennes que nouvelles, avec lequel on peut faire toute sortes de comptes, multiplications par entier & par fraction, quelque difficiles qu'ils soient, pourvû qu'on sçache l'Addition, *in*-12. 2. l. 10. s.

Le Livre facile pour apprendre l'Arithmétique sans Maître. Nouvelle édition augmentée de la Geométrie, servant à l'Arpentage & au Toisé, *in*-12. . . 2. l. 16. s.

Le Livre nécessaire, ou Tarif général des Escomptes, des Changes & des Divisions toutes faites, *in*-12. . . 2. l. 10. s.

Le Livre du grand Commerce, où l'on trouve les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoies de France en Monnoies d'Hollande & d'Angleterre; & des Monnoies d'Hollande & d'Angleterre en Monnoies de France. Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoies de France en Monnoies d'Espagne, & des Monnoies d'Espagne en Monnoies de France. L'on peut apprendre dans cet Ouvrage à faire une Remise, une Traite, un Roulement, une Négociation & un Arbitrage. *in*-8. 2. vol. 16. l.

L'on vend séparément

Les Tarifs généraux pour la Réduction des Monnoies d'Espagne en Monnoies de France, &c. *in*-8. . . . . . . 4. l.

Le Traité des Parties-Doubles, ou Méthode aisée pour apprendre à tenir en Partie-Double les Livres du Commerce & des Finances, *in*-8. 4. l.

Ouvrages de M. BOURSAULT.

Les Lettres, cinquiéme édition, 3. vol. *in*-12. . . . . 7. l. 10. s.

Le Théatre, nouvelle édition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. s.

L'on vend séparément

Les Fables d'Esope, & Esope à la Cour, Comédies. 20. sols piece.

Les Romans, contenant, le Prince de Condé, Ne pas croire ce qu'on voit, le Marquis de Chavigni, Artemise & Poliante, 2. vol. *in*-12. 5. l.

Ouvrages du P. LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

Les Elémens de Géométrie, qui comprennent les Elémens d'Euclide, les Propositions d'Archiméde, avec une idée de l'Analyse, & une Introduction aux Sections Coniques, *in*-12. 3. l.

Les Elémens de Mathématiques, ou Traité de la Grandeur en général, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyse, & les Principes de toutes les Sciences qui ont la Grandeur pour objet, cinquiéme édition revûe & augmentée; *in*-12. . . . 3. l.

La Rhéthorique, ou l'Art de parler, *in*-12. 2. 10. s.

Ouvrages de M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

Histoire des Révolutions arrrivées dans le Gouvernement de la République Romaine, nouvelle édition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. s.

Histoire des Révolutions de Suede, où l'on voit les changemens arrivés dans ce Royaume au sujet de la Religion & du Gouvernement, 2. vol. *in*-12. . . . 5. l.

Histoire des Révolutions de Portugal, *in*-12. 2. l. 10. s.

Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules, & de leur dépendance des Rois de France, & des Ducs de Normandie, 2. vol. *in*-12. . . . 5. l.

Ouvrages de M. l'Abbé PREVOST.

Mémoires & Avantures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde, 8. volumes en 5. 12. l. 10. f.

Histoire de M. Cleveland, fils de Cromwel, nouvelle édition, 5. vol. *in*-12. 10. l.

Conclusion de l'Histoire de M. Cleveland, tomes 6. 7. & 8. *in*-12. 10. l. 10. f.

Le Pour & Contre, Ouvrage périodique d'un goût nouveau, dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du public en matiere de sciences, d'arts, de livres, &c. sans prendre parti, & sans offenser personne, 20. vol. *in*-12. 70. l.

Le Doyen de Killerine, Histoire morale composée sur les Mémoires d'une illustre Famille d'Irlande, ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable, 4. vol. 8. l.

Conclusion du Doyen de Killerine, tomes 5. & 6. 4. l.

Histoire de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre, contenant les Guerres de la Maison de Lancastre contre la Maison d'York, 4. parties en 2. vol. *in*-12. 6. l.

Histoire d'une Grecque moderne, 2. vol. *in*-12. 4. l.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Malte, ou l'Histoire de la jeunesse du Commandeur de *** 2. vol. *in*-12. 4. l.

Campagnes Philosophiques, ou Mémoires de M. de Montcal, Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande, 4. parties en 2. vol. 6. l.

Tout pour l'Amour ou le Monde, bien perdu, ou la mort d'Antoine & de Cleopatre, Tragédie; traduite de l'Anglois. 24. f.

Ouvrages du Pere BUFFIER, *de la Compagnie de* JESUS.

La Grammaire Françoiſe, *in*-12. *ſous preſſe.*

La Mémoire artificielle, pour apprendre l'Hiſtoire ſainte & prophane, l'Hiſtoire de France & la Chronologie, *in*-12. 2. vol. 4. l. 10. ſ.

Nouveaux Elémens d'Hiſtoire & de Geographie, *in*-12. . . . . 1. l. 15. ſ.

Suites aux nouveaux Elémens d'Hiſtoire, contenant les queſtions & les réponſes choiſies, pour apprendre l'Hiſtoire ſainte & prophane, l'Hiſtoire de France la Geographie, où l'on a joint le Traité de la Sphere, *in*-12. 2. l.

La Geographie univerſelle, expoſée dans les différentes méthodes qui peuvent abreger & faciliter l'uſage de cette ſcience, avec le ſecours des Vers artificiels, *in*-12. 2. l. 10. ſ.

Expoſition des preuves les plus ſenſibles de la véritable Religion, *in*-12. . . 2. l.

Traité de Tertullien ſur l'ornement des Femmes, les Spectacles, le Baptême, la patience, &c. *in*-12. . . . 1. 15. ſ.

Elémens de Métaphiſique à la portée de tout le monde, & Examen des Préjugés vulgaires pour diſpoſer l'eſprit à juger ſainement & préciſément de tout, avec l'Analyſe & l'uſage moral de chaque choſe, *in*-12. 2. l.

L'on trouve chez le même Libraire les Livres nouveaux tant de France que des Pays Etrangers.